

Marguerite DURAND

DOCTEUR ÈS LETTRES

ASSISTANTE A L'INSTITUT DE PHONÉTIQUE DE PARIS

Le Genre Grammatical en français parlé

à Paris et dans la région parisienne

BIBLIOTHÈQUE DU " français moderne "

J. L. L. D'ARTREY, *Directeur*

17, RUE DE LA ROCHEFOUCAULD, PARIS 9^e

1936

Thèse Paris
1936.



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41552209_0024

Le Genre Grammatical en français parlé

à Paris et dans la région parisienne

Marguerite DURAND

DOCTEUR ÈS LETTRES

ASSISTANTE A L'INSTITUT DE PHONÉTIQUE DE PARIS

Le Genre Grammatical en français parlé

à Paris et dans la région parisienne

BIBLIOTHÈQUE DU " français moderne "

J. L. L. D'ARTREY, *Directeur*

17, RUE DE LA ROCHEFOUCAULD, PARIS-9^e

1936



à mon Maître

Monsieur Ferdinand BRUNOT

AVANT-PROPOS

Ce travail a pour but d'étudier une catégorie grammaticale, c'est-à-dire « une des notions qui s'expriment au moyen de morphèmes » (Vendryès, *le Langage*, p. 108) ou « éléments phonétiques qui indiquent dans la phrase les rapports grammaticaux qui relient les idées entre elles » (*idem*, p. 87); il a eu pour but de voir ce que deviendrait cette catégorie grammaticale étudiée, non du point de vue habituel de la langue écrite, mais du point de vue de la langue parlée.

D'entre les diverses catégories grammaticales, le genre a été choisi parce qu'il conditionne la phrase française dans tous ses éléments; la plupart des outils grammaticaux (articles, pronoms, en général les éléments qui expriment, non pas les notions essentielles de la phrase, mais les rapports qui les unissent), les noms, les adjectifs, certains modes de verbes, sont touchés par le genre, et touchés non seulement en ce qui concerne la langue écrite, mais aussi la langue parlée, objet de cette étude. Le genre a en français un rôle tout à fait privilégié, aucune autre catégorie grammaticale n'exerçant une action aussi profonde sur tous les éléments de la phrase.

Touchant à presque tous les éléments du français, employée dans toute phrase si simple soit-elle, il est inévitable que cette catégorie présente une certaine complexité : elle doit s'adapter à toutes les terminaisons en usage dans notre langue pour les adjectifs et les substantifs, et cela, non seulement pour le mot isolé, mais encore et surtout pour le mot employé dans une phrase, ce qui peut donner lieu, comme on le verra, à deux marques différentes de genre; cette catégorie concerne également les différentes formes que peut présenter l'initiale du mot : ce sont là des problèmes de phonologie, nous serons amenés à faire l'étude des phonèmes qui nous font comprendre que tel mot est rangé dans tel ou tel genre, et cela pour les différentes places occupées par le mot. Considérant la question d'un autre point de vue, nous cons-

tatons que les marques du genre sont variées; phonétiquement parlant, elles peuvent consister en une occlusive ou une continue, en une sonore ou une sourde, entre une nasale ou une buccale ; mais si nous ne nous contentons pas d'une connaissance approximative, quelle est exactement la nature de l'élément ajouté, cet élément reste-t-il semblable à lui-même suivant qu'il est surajouté à des mots ayant des structures phonétiques diverses, dans quelle mesure cet élément modifie-t-il lui-même les mots auxquels il peut être ajouté, quelles transformations peut-il subir lorsque nous l'étudions dans une phrase où il se trouve suivi d'éléments phonétiques très variés? Autant de problèmes phonétiques qui se posent et qui, par leur propre complexité et aussi par celle des conditions dans lesquelles les marques du genre sont placées, rendent obligatoire l'étude de toute la phonétique parisienne. Les questions de sonorité, de nasalité, de durée consonantique et vocalique, les variations éventuelles du timbre vocalique suivant que la voyelle est ou non suivie de désinence de genre, c'est-à-dire suivant qu'elle se trouve en syllabe fermée ou ouverte, les questions d'assimilation de sonorité ou de nasalité pour les mots placés dans des groupes, le mode d'articulation de la désinence du genre suivant les groupes où elle se trouvait, telles sont les questions qui se sont posées et nous pourrions presque résumer cette énumération par ces simples mots : ensemble de toute la phonétique parisienne.

En troisième lieu, le genre grammatical touchant la plupart des éléments de la langue française, ceux-ci ont bien souvent réagi les uns sur les autres en ce qui concerne les oppositions des genres, et maintenant encore, ces actions s'exercent encore, bien que freinées par l'école. Quel est donc le pouvoir d'irradiation de chaque formation de féminin, de nos jours et au cours de l'histoire du français ? Si nous observons tel ou tel accord en vigueur en français populaire et non dans la langue littéraire, à quel moment a-t-il fait son apparition? Autant de problèmes d'ordre philologique auxquels nous nous attacherons.

Enfin, que pouvons-nous entendre par *parler parisien*? Quelle est son extension géographique ? Parmi les formes que nous trouverons hors de la capitale, lesquelles sont vraiment locales, lesquelles sont d'influence parisienne, lesquelles sont des formes parisiennes archaïques et lesquelles sont des formes dialectales,

tels sont les problèmes d'ordre dialectologique que nous poserons.

Le choix de la langue de Paris et de sa grande banlieue a été guidé par diverses raisons :

Etant parisienne et résidant à Paris, je pouvais observer sur place la question étudiée, et bien des faits notés dans les pages qui suivent ont été surpris au cours de conversations, ou bien dans la rue, et non au cours d'interrogatoires méthodiques. Je pouvais aussi juger plus facilement de ce qui est mon propre parler, et ce que l'on croit connaître réserve déjà assez de surprises, de chances d'erreurs, pour qu'on ne s'attaque pas d'emblée à ce que l'on sait ne pas connaître.

De plus, le parler de la région parisienne est peut-être à classer parmi les plus inconnus de France, il a été dédaigné des chercheurs comme trop peu différent de la langue commune, il a été supposé uniforme et semblable au français de Paris. Le français de la capitale même, quoique mieux connu, est aussi à étudier, bien des constatations faites sur la phonétique parisienne ayant peut-être maintenant cessé d'être vraies.

Enfin, la position privilégiée, rayonnante, du français de Paris parmi tous les parlers de France, rend son étude particulièrement intéressante : quel est ce parler « francien » qui a conquis la suprématie ? Est-il uniforme ? Se confond-il avec le parisien ? Autant de questions à résoudre.

Au cours de toute cette étude, tant philologique qu'expérimentale ou dialectologique, j'ai contracté bien des dettes de reconnaissance, si nombreuses que je me bornerai à énumérer les principales : tout d'abord, je tiens à exprimer ma gratitude à M. Ferdinand Brunot pour les conseils qu'il m'a prodigués; le présent travail lui doit beaucoup, en particulier l'idée de l'extension de la question à la France, travail qui a été réduit par la suite à la grande banlieue parisienne. C'est aussi sur son conseil que le genre grammatical a été étudié, non seulement de nos jours, mais aussi dans le parler populaire de la Révolution.

Je tiens aussi à exprimer ma reconnaissance à M. Vendryès pour tout l'intérêt qu'il a porté à ce travail, pour les conseils et les encouragements qu'il m'a prodigués, et aussi à M. Charles Bruneau, qui a revu ce travail et m'a suggéré des retouches qui ont grandement amélioré ce travail. Je tiens également à l'exprimer à

M. Pierre Fouché, sous la direction de qui j'ai travaillé au Laboratoire de Phonétique de l'Université de Paris, et à qui m'attachent des liens de respectueuse amitié.

Je dois aussi beaucoup à M. J. Chlumsky, qui m'a fait si largement profiter de toute sa grande expérience phonétique et de son enseignement au Laboratoire de Prague.

Je remercie tous ceux qui ont bien voulu servir de sujets d'expériences, parmi lesquels je mentionnerai particulièrement M. Michel Lejeune, actuellement Maître de Conférences à la Faculté des Lettres de Poitiers, le sujet M. L. de la présente étude : la fréquence du retour de ses initiales témoignera de son inlassable dévouement et de son inépuisable patience.

Je n'aurai garde d'oublier deux de nos étudiants du Laboratoire de Phonétique, MM. Jacques Clère et Paul Robert, qui se sont mis à ma disposition pour tous les enregistrements nécessaires.

Lors de l'enquête dialectologique, j'ai dû, dans chacun des quatre cent quatre villages visités, faire appel à une bonne volonté pour me guider, m'adresser à un habitant remplissant les conditions voulues. Je dois exprimer une gratitude particulière au clergé ainsi qu'aux maires de la région parisienne. J'ai trouvé là une aide si dévouée que, malgré les fatigues de la vie errante du dialectologue, malgré les déceptions causées par certaines régions moins accueillantes qui ont dû être étudiées avec une grande patience, je n'ai conservé qu'une impression dominante : le dévouement actif de tous, ce qui rend l'étude dialectologique bien attachante.

Entourée de l'aide de tous, j'ai tenté cette étude qui, au fur et à mesure qu'elle avançait, s'est révélée fort complexe, si bien que le résultat n'est peut-être pas d'avoir résolu les questions qui surgissaient, mais de les avoir posées, précisées, et d'avoir proposé les diverses solutions, parfois contradictoires, qui se présentaient.

BIBLIOGRAPHIE

- ADAM (Lucien). — *Les Patois Lorrains*, 1 vol. in-8, LI-459 pages. Nancy-Paris, 1881.
- ADAM (Lucien). — *Le Genre dans les diverses Langues*, 1 vol. in-8, s. l. n. d.
- AGNEL (Emile). — *Observation sur la Prononciation et le Langage rustique des environs de Paris*, 1 vol. in-16, 115 p. Paris, 1855.
- BAUCHE (Henri). *Le Langage Populaire. Grammaire, syntaxe et dictionnaire du français populaire tel qu'on le parle dans le peuple de Paris*, 1 vol. in-8, 256 p. Paris, (Payot), 1928.
- BEAUZÉE. — *Petite Grammaire Française Raisonnée*. Paris, 1767.
- BESCHERELLE Aîné, BESCHERELLE Jeune et LITAI DE GAUX. — *Grammaire Nationale*. Quinzième édition, 1 vol. in-4, IV-878 p. Paris (Garnier), 1877.
- BEYER (Fr.). — *Französische Phonetik*, 1 vol. in-8, 186 p. Cöten, 1888.
- BLOCH (Oscar) et VON WARTBURG (W.). *Dictionnaire Etymologique de la Langue française*, par Oscar Bloch avec la collaboration de W. von Wartburg. Deux vol. in-8, 407 et 406 p. sur 2 col. Paris (Presses Universitaires), 1933.
- BLOSSEVILLE (DE). — *Dictionnaire Topographique du Département de l'Eure*, 1 vol. in-4, XXIV-254 p. Paris (Imprimerie Nationale), 1861. (Collection du *Dictionnaire Topographique de la France*, publiée sous les auspices du Ministère de l'Education Nationale.)
- BONSENS (Jean). — *Recherches sur Fontainebleau*. Glossaire de la page 451 à la page 477, 1 vol. in-4. Fontainebleau (E. Bourges), 1896.
- BOURCIEZ (Edouard). — *Eléments de Linguistique Romane*. 3^e édition, 1 vol. in-8, XXVIII-759 p. Paris (Klincksieck), 1930.
- BOURCIEZ (Edouard). — *Précis Historique de Phonétique Française*, 1 vol. in-16, XL-319 p. Paris (Klincksieck), 1926.
- BRUNEAU (Charles). — *Limites des Dialectes Wallon, Champenois et Lorrain en Ardennes*, 1 vol. in-8, 240 p. Paris, 1913.
- BRUNEAU (Charles). — *Manuel de Phonétique pratique*. 2^e édition, 1 vol. in-8, 155 p. Nancy-Paris-Strasbourg (Berger-Levrault), 1931.
- BRUNOT (Ferdinand). — *Histoire de la Langue Française des Origines à 1900*. IX tomes, 16 vol. actuellement parus.

- T. I, *De l'Epoque Latine à la Renaissance*, 1 vol. in-8, 548 p.
- T. II, *Le Seizième Siècle*, 1 vol. in-8, 510 p.
- T. III, *La Formation de la Langue Classique (1600-1660)*, en 2 vol. in-8, 456 et 320 p.
- T. IV, *La Langue Classique (1660-1715)*, en 2 vol. in-8, 670 et 650 p.
- T. V, *Le Français en France et hors de France au XVII^e siècle*, 1 vol. in-8, 528 p.
- T. VI, *Le XVIII^e siècle*.
 1^{re} partie, *Le Mouvement des Idées et le Vocabulaire Technique*, en 2 fasc. in-8, de 540 et 340 p.
 2^e partie, *La Langue Postclassique*, en 2 fasc. in-8, de 540 et 800 p.
- T. VII, *La Propagation du Français en France jusqu'à la fin de l'Ancien Régime*, 1 vol. in-8, 360 p.
- T. VIII, *Le Français hors de France au XVIII^e siècle*.
 1^{re} partie, *Le Français dans les divers Pays d'Europe*, en 1 vol. in-8, XLVI-768 p.
 2^e partie, *L'Universalité en Europe*.
 3^e partie, *Le Français hors d'Europe*, 2^e et 3^e parties en 1 vol. in-8, 452 p.
- T. IX, *La Révolution et l'Empire*.
 1^{re} partie (seule actuellement parue), *Le Français Langue Nationale*, en 1 vol. in-8, 632 p. Paris (Armand Colin), 1905-1935.
- BRUNOT (Ferdinand). — *La Pensée et la Langue. Méthode, Principe et Plan d'une Théorie nouvelle du Langage appliquée au Français*, 2^e édition, 1 vol. in-8, XXXVI-954 p. Paris (Masson), 1922.
- BRUNOT (Ferdinand). — *Précis de Grammaire Historique de la Langue Française*, 1 vol. in-8. Paris, 1887.
- BRUNOT (Ferdinand) et BRUNEAU (Charles). — *Précis de Grammaire Historique de la Langue Française*, 1 vol. in-8, XLVII-780 p. Paris (Masson), 1933.
- COHEN (Marcel). — *A propos de la troisième personne du féminin au pluriel*. Un article, *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, Tome XXVII.
- COHEN (Marcel). — *Observations sur les dernières persistances du Langage enfantin*, un article de la page 390 à la page 399, *Psychologie du Langage*, 1 vol. in-8, 498 p. Paris (F. Alcan), 1933.
 (Bibliothèque de Philosophie Contemporaine.)
- CONDILLAC. — *Grammaire faisant partie du Cours d'Etudes pour l'Instruction du Prince de Parme*. Paris, 1755.
- DARMESTER (Arsène). — *Cours de Grammaire Historique de la Langue Française*, 13^e édition, en 4 vol. in-16. Deuxième partie, *Morphologie*, publiée par les soins de Léopold Sudre, 1 vol. in-16, vi-189 p. Paris (Delagrave), 1930.

- DAUZAT (Albert). — *Les Argots. Caractères, Evolution, Influence*, 1 vol. in-16, 189 p. Paris (Delagrave), 1928.
(*Bibliothèque des Chercheurs et des Curieux*.)
- DAUZAT (Albert). — *Essais de Géographie Linguistique*, deuxième série, *Problèmes Phonétiques*, 1 vol. in-8, 104 p. et cartes. Paris (Champion), 1928.
- DAUZAT (Albert). — *Histoire de la Langue Française*, 1 vol. in-8, 588 p. Paris (Payot), 1930.
(*Bibliothèque Scientifique*.)
- DAUZAT (Albert). — *La Géographie Linguistique*, 1 vol. in-18 Jésus, 200 p. et 7 cartes. Paris (Flammarion), 1922.
(*Bibliothèque de Culture Générale*.)
- DAUZAT (Albert). — *La Langue Française d'aujourd'hui. Evolution. Problèmes Actuels*. 4^e édition, 1 vol. in-18, 275 p. Paris (Armand Colin), 1927.
- DAUZAT (Albert). — *La Langue Française, sa vie, son évolution*, 1 vol. in-16, 116 p. Paris (Stock), 1926.
(*La Culture Moderne*. N^o 7).
- DAUZAT (Albert). — *Noms de Lieux. Origine et évolution, villes et villages, pays, cours d'eau, montagnes, lieux dits*, 1 vol. in-16, viii-264 p. Paris (Delagrave), 1926.
(*Bibliothèque des Chercheurs et des Curieux*.)
- DAUZAT (Albert). — *Noms de Personnes. Origine et évolution. Noms de famille. Surnoms. Pseudonymes*, 1 vol. in-16, vii-213 p. Paris (Delagrave), 1925.
(*Bibliothèque des Chercheurs et des Curieux*.)
- DAUZAT (Albert). — *Les Patois. Evolution. Classification. Etude*, 1 vol. in-16, 207 p. et 7 cartes. Paris (Delagrave), 1927.
(*Bibliothèque des Chercheurs et des Curieux*.)
- DAUZAT (Albert). — *La Philosophie du Langage*, 1 vol. in-16, 331 p. Paris (Flammarion), 1929.
(*Bibliothèque de Philosophie Scientifique*.)
- DELACROIX (Henri). — *Le Langage et la Pensée*, 2^e édition, 1 vol. grand in-8, viii-624 p. Paris (F. Alcan), 1930.
(*Bibliothèque de Philosophie Contemporaine*.)
- DHAUTEL. — *Dictionnaire du Bas-Langage*, 2 vol. in-8. Paris, 1808.
- DIEZ (Friedrich). — *Etymologisches Wörterbuch der Romanischen Sprachen*, 1 vol. in-8, xxvi-864 p. Bonn, 1887.
- DIOT (Auguste). — *Le Patois Briard, dont plus particulièrement le Patois parlé dans la région de Provins*, 1 vol. in-8, 155 p. et deux fasc. supplémentaires. Coulommiers, 1930. (Publication de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Provins.)
- FÉLINE (Adrien). — *Dictionnaire de la Prononciation Française indiquée au moyen de caractères phonétiques*, 1 vol. in-8, 383 p. sur 2 col. Paris, 1851.

- FOUCHÉ (Pierre). — *Etudes de Phonétique Générale*, 1 vol. in-8, 132 p. Paris (Société d'Édition Les Belles Lettres), 1927. (*Publications de la Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg*, fascicule 39.)
- FOUCHÉ (Pierre). — *Le Verbe Français. Etude Morphologique*, 1 vol. in-8, 443 p. Paris (Société d'Édition Les Belles Lettres), 1931. (*Publications de la Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg*, fascicule 56.)
- GILLIÉRON (J.) et EDMONT. *Atlas Linguistique de la France*, en XXXV fasc. in-folio. Paris (Champion), 1902.
- GILLIÉRON (J.) et ROQUES (Mario). — *Etudes de Géographie Linguistique d'après l'Atlas Linguistique de la France*, 1 vol. in-8, 153 p. et 13 cartes. Paris (Champion), 1912.
- GILLIÉRON (J.). — *Le Patois Normand*, 1 vol. in-8, xi-72 p. Caen-Paris, 1896.
- GODEFROY. — *Dictionnaire de l'Ancienne Langue Française et de tous ses dialectes du ix^e au xv^e siècle*, 10 vol. in-4. Paris (Champion), 1892.
- Grammaire Générale de Port-Royal*, 1660.
- GRAMMONT (Maurice). — *La Prononciation Française. Traité Pratique*, 1 vol. in-16, 241 p., 7^e édition. Paris (Delagrave), 1930. (*Bibliothèque des Chercheurs et des Curieux*.)
- GRAMMONT (Maurice). — *Traité de Phonétique*, 1 vol. in-8, xii-480 p. Paris (Delagrave), 1933.
- GRASSERIE (de la). — *De la Catégorie du Genre. Etudes de Linguistique et de Psychologie*. Paris, 1906.
- GRÉGOIRE (Antoine). — *Variations de Durée de la Syllabe Française suivant sa place dans les groupes phonétiques*. Un article. *La Parole*, N^o 3, 4, 5. Paris, 1899.
- GRÉGOIRE (Antoine). — *Influence des Consonnes occlusives sur la Durée des Consonnes précédentes*. Un article, de la page 260 à la page 292, *Revue de Phonétique*, Tome I. Paris, 1911.
- HATZFELD, DARMESTETER et THOMAS. — *Dictionnaire Général de la Langue Française du commencement du xvii^e Siècle à nos jours*; précédé d'un *Traité de la Formation de la Langue*, 2 vol. in-4. Paris (Delagrave), s. d. (1900).
- JESPERSEN (Otto). — *The Philosophy of Grammar*, 1 vol. in-8, 360 p. Londres (George Allen et Unwin), 1924).
- JOANNE. — *Dictionnaire Géographique de la France*, publié sous la direction de P. Joanne. Paris, 1890-1905.
- JORET. — *Des Caractères et de l'extension du Patois Normand*. Paris, 1883.
- LARCHEY (Lorédan). — *Dictionnaire Historique, étymologique et anecdotique de l'Argot parisien*, 1 vol. in-8, 236 p. sur 2 col. Paris, 1875.

- LAVISSE (Ernest). — *Histoire de la France depuis les Origines jusqu'à la Révolution, sous la direction d'E. Lavissee*, en 10 vol. in-8. Paris (Hachette), 1911.
- T. I, *Tableau de la Géographie de la France*, par P. Vidal de la Blache. Région parisienne, chap. IV, V, VI, de la page 124 à la page 149.
- LITTRÉ. — *Dictionnaire de la Langue Française*, en 4 vol. in-4. Paris, 1882.
- LONGNON (Auguste). — *Dictionnaire Topographique du Département de la Marne*, 1 vol. in-4, LXXIX-380 p. Paris (Imprimerie Nationale), 1891. (Collection du *Dictionnaire Topographique de la France*, publié sous les auspices du Ministère de l'Education Nationale.)
- LONGNON (Auguste). — *Formation de l'Unité Française*, 1 vol. in-16. Paris (Picard), 1922.
- MERLET (Lucien). — *Dictionnaire Topographique du Département de l'Eure-et-Loir*, 1 vol. in-4, XXIV-254 p. Paris (Imprimerie Nationale), 1861. (Collection du *Dictionnaire Topographique de la France*, publié sous les auspices du Ministère de l'Education Nationale.)
- MEYER-LÜBKE. — *Grammaire des Langues Romanes*, traduites de l'allemand par A. et G. Doutrepont. Tome II, *Morphologie*. Paris (Welter), 1895.
- MEYER-LÜBKE. — *Romanisches Etymologisches Wörterbuch*. En fascicules in-8. Heidelberg, 1911-1920.
- NISARD (Charles). — *Etude sur le Langage Populaire ou Patois de Paris et de sa Banlieue*, 1 vol. in-8, 450. Paris, 1872.
- NYROP (Krist.). — *Grammaire historique de la Langue Française*, en 4 vol. in-8, Tome II, *Morphologie*. Copenhague, 1903.
- Partages des Biens Communaux*, 1794. Liasses manuscrites. Paris, Bibliothèque des Archives Nationales, F. 10.226 à F. 10.233.
- PASSY (Paul). — *Les Sons du Français*. Onzième édition, 1 vol. in-16, 185 p. Paris (Didier), 1929. (*Association Phonétique Internationale*.)
- PAULI (Yvan). — *Enfant, garçon et fille dans les Langues Romanes*, 1 vol. in-8. Lund, 1919.
- PERNOT (Hubert). — *Le Genre des Substantifs en Français (Petit Manuel à l'usage des Etrangers)*, 1 vol. in-16, 67 p. Paris (Didier), 1930.
- PERNOT (Hubert). — *L'e muet*, 1 vol. in-8, 90 p. Paris (Didier), 1929. (Tirage à part de la *Revue de Phonétique*, Tome VI, Fasc. 1-2.) (*Petite Collection de l'Institut de Phonétique et du Musée de la Parole et du Geste*, fasc. 4.)
- POIROT (Jean). — *Contribution à l'Etude de l'e muet*, 1 vol. in-8, 42 p. Helsingfors, 1902. (*Deux Questions de Phonétique Française*.)

- POIROT (Jean). — *Recherches Expérimentales sur le Timbre des Voyelles Françaises*, 1 vol. in-4, 95 p. Helsingfors, 1912.
- POIROT (Jean). — *Sur la prononciation et le groupement des voyelles en Français*, 1 vol. in-8, 43 p. Helsingfors, 1907.
- RÉGNIER-DESMARAIS. — *Grammaire Française*. Paris, 1705.
- ROSSET (Théodore). — *Les Origines de la Prononciation Moderne étudiées au XVII^e Siècle*, 1 vol. in-8, 417 p. Paris, 1909.
- ROUSSELOT (abbé P. J.). — *Enseignement de la Prononciation par la Vue*. Articles publiés dans *La Parole*, octobre 1901, février 1902, juillet 1902, septembre 1902.
- ROUSSELOT (abbé P. J.). — *Introduction à l'Etude des Patois*, 1 vol. in-8, 16 p. Paris, 1898.
- ROUSSELOT (abbé P. J.). — *Etudes de Prononciations Parisiennes*. Un article, 69 p. et planches de palatogrammes, in-8, *La Parole*, 1899, N° 7.
- ROUSSELOT (abbé P. J.). — *Les Modifications Phonétiques du Langage étudiées dans le patois d'une famille de Cellefrouin (Charente)*, 1 vol. in-8, 372 p. Paris (Welter), 1891.
- ROUSSELOT (abbé P. J.). — *Principes de Phonétique Expérimentale*, en 2 vol. in-8, T. I, de la page 1 à la page 638 bis, T. II, de la page 639 à la page 1252. Nouvelle édition. Paris-Toulouse (H. Didier-, Ed. Privat), 1925.
- ROUSSELOT (abbé P. J.). — *La Prononciation Française*, suite d'articles publiés dans la *Revue de Phonétique*. Paris (Welter), T. I, 1911, pp. 79-92, 169-180, 293-296, 357-370. T. II, 1912, pp. 159-191, 260-285.
- ROUSSELOT (abbé P. J.). — *Notes sur les Patois Français*. Deux cartons notes manuscrites, déposées à la Bibliothèque de l'Institut de Phonétique de Paris, I, a, 1 et I, a, 2.
- ROUSSELOT (abbé P. J.) et LACLOTTE (Fauste). — *Précis de Prononciation Française*, 1 vol. in-8, 258 p. Paris (Welter), 1902.
- SAINÉAN (Lazare). — *Le Langage Parisien au XIX^e siècle*, 1 vol. in-8, Paris (de Boccard), 1920.
- SAUSSURE (Ferdinand de). — *Cours de linguistique Générale*, publié par Charles Bally et Albert Séchehayé, avec la collaboration d'Albert Riedlinger. Troisième édition, 1 vol. in-8, 331 p. Paris-Lausanne (Payot), 1931.
(*Bibliothèque scientifique*.)
- SCHRADER. *Atlas de Géographie Historique*. cartes in-folio. Paris (Hachette), 1896.
- SERVICE GÉOGRAPHIQUE DE L'ARMÉE. — Cartes d'Etat-Major au 1/80.000°. *Beauvais*, feuille N° 32, secteurs S.-O. et S.-E.
Chartres, feuille N° 64, secteur N.-E.
Evreux, feuille N° 47, secteur N.-E.

Fontainebleau, feuille N° 80, secteurs N.-E., S.-E., N.-O., S.-O.
Meaux, feuille N° 49, secteurs N.-E., S.-E., N.-O. et S.-O.
Paris, feuille N° 48, secteurs N.-E., S.-E., N.-O. et S.-O.
Provins, feuille N° 66, secteurs N.-E., S.-E., N.-O. et S.-O.
Rouen, feuille N° 31, secteur S.-E.
Sens, feuille N° 81, secteur N.-O.
Soissons, feuille N° 33, secteur S.-O.

- TALBERT (F.). — *Du Dialecte Blaisois et de sa conformité avec l'ancienne langue et l'ancienne prononciation française*, 1 vol. in-4, xv-338 p. La Flèche-Paris, 1874.
- TAPPOLET (E.). — *Die Genusschwachheit und ihre Folgen im Französischen*. Un article, 15 p. in-8, publié dans *Vox Romanica*, décembre 1935. Zurich, édit. Niehans (1).
- THUROT (Charles). — *De la prononciation française depuis le commencement du xvi^e siècle d'après le témoignage des Grammairiens*, 2 vol. in-8, T. I, 567; p. T. II, 770 p. Paris (Imprimerie Nationale), 1881.
- TRUBETZKOY (Prince Nicolas). — *La Phonologie actuelle*. Un article de la page 227 à la page 248 publié dans *Psychologie du Langage*, 1 vol. *Grammaire Générale de Port-Royal*, 1660. (Bibliothèque de Philosophie Contemporaine.)
- VENDRYES (Joseph). — *Le Langage. Introduction Linguistique à l'Histoire*, 1 vol. in-8, 447 p. Paris (la Renaissance du Livre), 1921. (Bibliothèque de Synthèse Historique. L'Évolution de l'Humanité, Synthèse collective. Première section, N° 111.)
- VIDAL-LABLACHE. — *Atlas Général*, 1 vol. in-folio. Paris (Armand Colin), 1894.
- VIDOCQ. — *Mémoires d'un forçat*, en 4 vol. in-8. Paris, 1829.
- WHEELER. — *The Origin of the Grammatical Gender*. Un article publié dans *Transactions of the Philological Society*. Londres, 1899.

(1) Je dois à l'amabilité de M. Tappolet d'avoir eu connaissance de cet article avant sa parution, d'après les épreuves d'imprimerie, dès le mois d'octobre 1935.

SIGNES PHONÉTIQUES

Voyelles :

u	=	ou (<i>tout</i>)
ó	=	o fermé (<i>pot</i>)
ò	=	o ouvert (<i>port</i>)
á	=	a postérieur (<i>pâte</i>)
à	=	a antérieur (<i>patte</i>)
è	=	e ouvert (<i>fer</i>)
é	=	e fermé (<i>thé</i>)
í	=	(<i>vie</i>)
ü	=	(<i>rue</i>)
é	=	eu fermé (<i>deux</i>)
è	=	eu ouvert (<i>heure</i>)
ə	=	e muet (<i>je</i>)
õ	=	o nasal (<i>bon</i>)
ã	=	a nasal (<i>banc</i>)
ẽ	=	e nasal (<i>vin</i>)
œ	=	œ nasal (<i>brun</i>)

Consonnes :

Ont la valeur ordinaire, sauf :

y	comme dans	<i>yeux, violon</i>
w	— —	<i>oiseau, oui</i>
ŵ	— —	<i>huile</i>
š	=	ch. (<i>chat</i>)
ž	=	j (<i>jeu</i>)
ŋ	=	gn. (<i>agneau</i>)
ř	=	r parisien
ṛ	=	r roulé apical

(Cette dernière distinction n'a été faite que dans la partie dialectologique où il peut être question de l'un ou de l'autre. Ailleurs, il a été fait usage de *r* sans aucun signe diacritique, car il ne saurait s'agir que de *r* parisien proprement dit.)

MÉTHODE GÉNÉRALE

OBJET ET MÉTHODE

LA NOTION DE FÉMININ

Le but de la présente étude est de rechercher comment se fait, en français parlé, la distinction des genres.

Tout d'abord qu'est-ce que le genre ? Pour définir cette catégorie grammaticale, nous ferons appel à la notion courante d'une part, à quelques grammairiens d'autre part.

L'opinion courante établit une distinction extrêmement nette entre les genres, et tous les Français trouvent également comiques les erreurs que commettent les étrangers à ce sujet. D'autre part, les noms mêmes des genres grammaticaux influent sur la conception et la notion de genre grammatical est intimement liée à la notion de sexe. Quelques écoliers parisiens de sept à dix ans, interrogés à ce sujet, ont donné cette définition : « masculin, c'est comme les hommes; féminin, c'est comme les femmes ». C'est là une définition qui semble claire aux enfants; par la suite la distinction des genres est si habituelle en français que l'on n'y réfléchit plus et l'on s'en tient à cette notion que le genre est lié au sexe.

Pourtant, ce serait démontrer une évidence que de dire ici combien le genre n'a que peu de rapports avec le sexe. Pour les objets inanimés, il serait le plus souvent vain de vouloir expliquer par des raisons logiques pourquoi tel ou tel genre leur est attribué. Les conceptions religieuses qui ont pu présider à cette répartition (1) sont maintenant effacées et n'ont pour une langue contemporaine qu'une valeur historique.

Pour les plantes, la répartition des genres est sans rapport avec le sexe. Pour les animaux, il en est très souvent de même, surtout en ce qui concerne les animaux non domestiqués; nous disons un

(1) A. Meillet. *Linguistique historique et linguistique générale*. Paris, 1921, pp. 215-229.

vautour, une *baleine*, pour les deux sexes. En ce qui concerne l'espèce humaine et les diverses fonctions sociales remplies par des hommes ou par des femmes, la distinction des genres est plus logique, s'accorde mieux avec la réalité; pourtant, nous disons une *sentinelle* pour désigner un homme, un *mannequin* pour désigner une femme, une *victime* pour l'un ou l'autre sexe; de plus, bien des noms de métiers tels que le *médecin*, le *docteur*, le *professeur*, sont attribués, sans aucun changement morphologique, aux deux sexes. Il est vrai que de tels mots sont souvent fort embarrassants à employer pour des femmes et il est choquant de lire ou d'entendre l'expression : *Madame le Docteur*.

Conformément aux définitions de M. Marouzeau, nous distinguerons (2) le *genre naturel*, « catégorie fondée en principe sur la distinction des sexes », du *genre grammatical ou formel* qui « n'est défini que par ses caractéristiques grammaticales ». Nous étudierons donc les différents morphèmes qui caractérisent chacun des genres grammaticaux en français et la concordance entre ces différents marques.

Le genre grammatical est alors essentiellement défini par :

a) La forme de l'article qui précède le mot au singulier : nous dirons que *fauteuil* est masculin parce qu'il est précédé de *le*, que *chaise* est féminin étant précédé de *la*;

b) La forme de l'adjectif qui accompagne le nom : nous dirons que *fauteuil* est masculin parce qu'il peut être accompagné de l'adjectif *grand* et *chaise* féminin parce que ce mot est précédé de l'adjectif *grande*.

Ces deux définitions doivent se compléter l'une par l'autre, chacune d'entre elles étant insuffisante. En effet, la première, quoique fort importante, ne saurait, à elle seule, être la base de la notion de genre, car elle cesse d'être lorsque le nom commence par une voyelle. Sans doute la notion de genre devient-elle moins nette dans ce cas, mais elle ne disparaît pas pour autant; bien que rien dans la forme de l'article ne désigne le genre dans le groupe *l'eau*, aucun Français n'hésiterait à dire *l'eau est froide*, faisant ainsi résider la notion du genre dans le seul adjectif; inversement, dans le groupe *le bel habit*, la notion du genre reposera uniquement sur la forme de l'article.

Ayant donc défini le genre par un accord entre les formes des

(2) J. Marouzeau. *Lexique de la terminologie linguistique*, p. 86.

éléments soumis à la flexion du genre, nous avons déplacé le problème et il nous reste à préciser ce que sont les formes du genre grammatical. C'est ce que nous allons étudier dans les pages qui suivent.

FORMATION DU FÉMININ DANS LA LANGUE ÉCRITE ET DANS LA LANGUE PARLÉE

La question est fort différente suivant qu'il s'agit d'étudier la langue écrite ou la langue parlée. Le but de ces pages n'est pas l'étude des marques distinctives du genre en français écrit; elles figurent d'ailleurs dans toutes les grammaires et l'objet de cette étude est le français parlé. Je me bornerai à dire que, à part quelques détails de redoublement de consonnes finales ou l'adjonction d'accents à la voyelle de la syllabe finale, la règle de formation orthographique du féminin est la suivante : le féminin en français se forme en ajoutant un *e* muet après la dernière lettre du mot sous la forme masculine.

Cette règle enseignée dans les écoles, dès les classes élémentaires, est la seule dont nous ayons conscience en ce qui concerne la différenciation des genres et l'on ne songe guère à rendre conscientes les règles inhérentes à la langue parlée. Que les lois de notre langue n'aient pas été l'objet du travail des grammairiens et qu'un explorateur rétablisse les règles grammaticales d'après la langue parlée, il n'aurait certainement pas l'idée de dire, d'après ce qu'il entendrait, que le féminin se forme en ajoutant un *e* muet à la fin du mot sous sa forme masculine ; de plus, les illettrés, adultes, enfants ne sachant pas encore lire, appliquent les règles d'accord de genre, tout au moins en ce qui concerne les mots d'usage courant, de la même façon que ceux qui savent lire. Parmi ces derniers mêmes, il en est beaucoup qui font assez rarement usage de leur connaissance de la lecture et pour lesquels la forme écrite ne peut guère influencer sur la forme parlée des mots. Enfin, ceux-là mêmes qui ont l'habitude de voir les mots sous leur forme écrite sont-ils influencés par l'orthographe lorsqu'ils font des accords de genre dans des groupes très courants, très usuels ? C'est là un point sur lequel il est bien difficile de donner une réponse décisive. Sans doute l'habitude de la lecture vient-elle renforcer ici les habitudes de langage acquises par la parole; en tous cas, elle oppose une

résistance aux actions analogiques que nous verrons par la suite; mais il est probable que, pour les mots d'usage journalier, la forme écrite se présente à l'esprit après la forme parlée.

Nous pouvons donc dire que, à côté de la règle orthographique, consciente chez quelques-uns, il existe des règles orales, inexprimées sans doute, mais non moins impératives que les lois de la langue écrite.

Ce sont ces règles que nous allons essayer de dégager.

Voici comment il a été procédé. J'ai établi, d'après l'Encyclopédie Larousse, une liste des mots français susceptibles d'avoir des terminaisons masculines ou féminines, c'est-à-dire les adjectifs, les participes présents, les participes passés, et ceux des substantifs qui subissent les transformations de genre: cette liste a été complétée à l'aide d'un dictionnaire des rimes (3). L'étude des outils grammaticaux, c'est-à-dire des articles, adjectifs démonstratifs, pronoms, etc., qui, ainsi que nous le verrons par la suite, ne suivent pas les mêmes règles que les mots eux-mêmes, sera faite séparément.

Les mots de cette liste ont été classés par rapport à la formation phonétique du féminin. Ensuite, pour une même formation de féminin, il a été établi des subdivisions d'après les terminaisons du mot masculin afin d'essayer d'établir, si elle existe, une corrélation entre la terminaison du masculin et la forme du féminin. L'objet de cette étude étant la langue parlée, les listes et les statistiques qui en découlent ont été établies, non d'après l'orthographe usuelle, mais d'après la prononciation.

Sans doute la prononciation de la syllabe finale importait seule, mais bien des problèmes se posaient à son sujet. Les listes ont été constituées d'après la prononciation parisienne de la classe bourgeoise pour les générations actuelles (de 20 à 30 ans) et pour Paris proprement dit; nous verrons en effet que, très près de la capitale, les alternances peuvent être totalement transformées. A Paris même, pour une même génération, la finale peut varier, pour citer un exemple, les groupes *-et*, *-ais*, généralement prononcés *è*, peuvent aussi s'entendre *é*; ces questions seront discutées au cours des pages qui suivent.

Des mots nouveaux appartenant au vocabulaire de la mode et aussi des noms et adjectifs appartenant à l'argot ont été ajoutés

(3) Cayotte. *Dictionnaire des rimes*. Paris, 1928.

aux listes établies d'après l'Encyclopédie. Je me suis interdit l'étude des noms où le sexe est marqué par des mots différents. Beaucoup de grammaires (4) étudient cette classe de noms en tête du chapitre sur le genre, mais il n'y a là qu'un fait de vocabulaire et non fait de morphologie proprement dite. Nous pouvons dire qu'une assertion telle que « poule est le féminin de coq » est de même ordre que cette autre assertion dont le ridicule est évident : « fourchette est le féminin de couteau ».

Les mots ont été notés sous leur forme masculine. En effet, les formes masculines et féminines ne sont pas, dans notre esprit, des symétriques exacts; nous nous rappelons, nous pensons le mot sous sa forme masculine; celle-ci ne se présente pas à notre esprit comme un mot pourvu d'un genre ou d'une forme quelconque, c'est le mot lui-même; le féminin n'en est que la forme dérivée, de même que, dans le français écrit, il est aussi dans la langue parlée une forme plus compliquée et secondaire.

Nous trouverons quelques exceptions à cette loi, c'est-à-dire quelques masculins formés à partir de la forme féminine prise pour base; elles sont rares et seront signalées au cours de cette étude.

Sans doute les études et statistiques qui suivent ne comprennent-elles pas *tous* les mots français susceptibles de changer de forme suivant le genre. En premier lieu, le fait est impossible, et même dénué de sens pour les raisons suivantes :

1° La mobilité du langage affectif ou populaire fait que les mots se renouvellent avec une grande rapidité et que tel nom ou adjectif inconnu au moment où j'écris ces lignes pourra jouir d'une grande vogue dans quelques mois; 2° il ne peut être question de transcrire ici tous les mots susceptibles de genre et appartenant à des vocabulaires techniques. Un assez grand nombre de ces mots y figurent, mais la transcription de leur totalité ou presque encombrerait d'une quantité de mots dont l'emploi et même la compréhension sont limités à un nombre très restreint de Français, elle pourrait fausser la statistique des différentes formations du féminin, donner des résultats bien factices; 3° il est toujours possible de former, à l'aide de suffixes appropriés, des mots nouveaux, entre autres ceux des mots faisant partie des classes étudiées ici. Prenons un exemple : à partir du verbe *émotionner*, lui-même de formation récente, nous pouvons former le substantif *émotion-*

(4) Entre autres Bescherelle, *Grammaire Nationale*, p. 34.

neur : ce mot figure-t-il dans un texte français contemporain ? Je ne le crois pas ; toutefois il serait facilement compris de tout sujet parlant français ; d'autre part, celui qui le lira ou l'entendra lui attribuera sans hésiter une forme féminine *émotionneuse*. Il n'y a pas, maintenant, d'hommes faisant de la lingerie ou de femmes faisant des travaux de terrassements, mais, si ces occupations entraient dans nos mœurs, les formes *lingier* et *terrassière* seraient immédiatement comprises. Si ces notions n'existent pas, les mots pour les exprimer existent virtuellement, ces dérivations ne seraient ni plus choquantes, ni plus obscures que les formes *soldate*, *commandante*, etc., employées par l'Armée du Salut. Il est donc artificiel d'assigner une limite au nombre des mots français alors que dans toute étude, il faut bien assigner une limite au nombre des cas étudiés.

De plus, bien des mots ont pu échapper à la transcription des pages du dictionnaire ou dans l'addition de mots nouveaux techniques ou populaires. Je crois toutefois que ce n'est là qu'un petit inconvénient auquel il ne faut pas attacher trop d'importance, étant donné le grand nombre des mots sur lesquels porte cette étude. En effet, les mots étudiés sont au nombre de 5.630, exclusion faite des suffixes techniques et outils grammaticaux, c'est-à-dire exclusivement pour les participes adjectifs et substantifs suivant le genre. Par conséquent les mots omis (volontairement ou par erreur) ne feraient pas varier de façon appréciable les proportions de mots suivant telle ou telle loi de formation du féminin et les proportions importent plus que les nombres eux-mêmes.

Beaucoup de mots techniques ont été réunis sous un suffixe unique. Or, un problème se pose à ce sujet : d'une part, il n'est pas possible de faire figurer tous les termes techniques ayant la même terminaison ; un tel procédé encombrerait les listes d'un vocabulaire trop rare et donnerait à un vocabulaire spécial (celui de la chimie par exemple) une importance numérique égale et souvent fort supérieure à celle du vocabulaire courant, ce qui serait tout à fait paradoxal. Mais, d'autre part, on ne peut réunir les mots sous un même suffixe sans tenir compte de leur nombre, ce qui mènerait à attribuer une même importance numérique à des terminaisons d'emploi fort différent.

Comment concilier ces deux problèmes, ce qui revient à attribuer aux terminaisons un certain coefficient d'importance ? La terminaison seule a été notée uniquement pour les vocabulaires

techniques (c'est-à-dire pratiquement pour ceux de la médecine, des sciences naturelles et de la chimie) et lorsque cette terminaison présente une autonomie suffisante. Prenons des exemples : la liste complète des mots terminés en — *able* a été dressée et tous ses éléments figurent dans le nombre donné pour les mots invariables suivant les genres, parce que ces mots font généralement partie du vocabulaire courant, de telle sorte que, pour la plupart, ceux qui emploient ces mots n'ont pas conscience du fait qu'ils sont décomposables; ceux-là mêmes qui connaissent la signification en dernier élément ne font sans doute pas à tout instant la décomposition étymologique de mots d'emploi journalier. Au contraire, la seule terminaison — *oïde* résume tous les adjectifs qui peuvent l'admettre, parce que les mots prenant une telle terminaison sont techniques et de peu d'emploi dans la vie courante, ensuite parce que ceux qui en font usage, étant donné leur milieu, ont généralement conscience de ce que cette terminaison est un élément séparable, ayant une signification propre, lors même qu'ils ne connaissent pas cette signification : il semble assez probable qu'un mot savant tel que *sinusoïde* et un mot courant tel que *mangeable* ne se présentent pas de la même façon à l'esprit de celui qui les emploie.

Un problème analogue se pose à propos des mots dérivés par préfixes : étant donné un mot, quelques-uns de ses dérivés par préfixes conservent le sens de la racine et n'en sont qu'une modification, d'autres ne sont que des dérivés étymologiques et ont pris un sens autonome. Soit par exemple le participe *mis* : les dérivés *remis*, *démis*, font partie du premier groupe, alors que la plupart des Français n'établissent aucune corrélation entre *mis* et *promis*. Les premiers dérivés ont été omis alors que ceux du second groupe figurent dans cette étude.

Naturellement, de telles distinctions ne sont pas dénuées d'artificiel, elles varient selon ceux qui emploient les mots. La décomposition en différents éléments peut se faire à bien des degrés suivant le degré d'instruction de celui qui parle et aussi suivant les circonstances et tous les intermédiaires peuvent exister à ce sujet. D'autre part, un mot technique comprenant des éléments séparables pourra évoquer une idée unique chez celui qui en fait constamment usage et n'être plus décomposé. Pour un même suffixe, la décomposition peut se faire pour un mot et non pour un autre : lorsque j'entends le mot *géographique*, il m'est assez familier pour

que je ne l'analyse pas, alors que je dois penser aux éléments pour comprendre *cacographique* dont je ne fais pas usage. De tels inconvénients sont inévitables, toute division étant toujours, bien qu'indispensable, plus ou moins empreinte d'un caractère artificiel. Sans doute une donnée très importante nous manque-t-elle : la fréquence d'usage des mots. C'est là un point qu'il est difficile de résoudre pour la langue *parlée*; une tentative sera sans doute faite ultérieurement.

Sans doute ne peut-on prétendre résoudre la formation du féminin en français parlé en quelques règles simples. Ce résultat est a priori impossible pour une langue telle que le français, où une longue évolution fait que la prononciation recouvre des étymologies différentes, si bien que des formes analogues pour un genre divergeront pour l'autre, où l'analogie, les raisons affectives, sociales, apportent perpétuellement des perturbations. Nous nous proposons seulement de dégager les lois que l'on peut discerner; elles seront nombreuses, souvent contradictoires, selon le point de vue où l'on se placera; en un mot les résultats obtenus seront bien imparfaits mais, étant donné l'objet de cette étude, il ne semble guère possible que les défauts qui viennent d'être énoncés pussent disparaître entièrement.

STATISTIQUE DES DIFFÉRENTES DISTINCTIONS DU GENRE

Les listes complètes d'après l'Encyclopédie contenant en tout 12.437 mots, voici les nombres correspondant à chacune des formations de féminin :

A. Féminin identique au masculin :

7.000 mots, soit 56.2 % de l'ensemble des mots étudiés.

B. Féminin obtenu en ajoutant une occlusive, généralement une dentale à la fin du mot sous sa forme masculine :

1.514 mots, soit 12.2 %.

C. Féminin de mots terminés par une voyelle nasale, obtenus par dénasalisation de cette voyelle et addition de — *n* :

1.364 mots, soit 10.9 %

D. Féminin obtenu en ajoutant un consonne constrictive :

907 mots, soit 7.2 %.

E. Féminin obtenu par l'alternance d'un groupe final *ær* avec le groupe *ééz*.

733 mots, soit 5.9 %.

F. Féminin obtenu par alternance d'un *é* final, avec un groupe *èr*.

425 mots, soit 3.4 %.

G. Féminin obtenu par sonorisation d'un *f* final du masculin :

421 mots, soit 3.4 %.

H. Féminin des mots terminés en *ær* par alternance de ce groupe avec *tris* :

313 mots, soit 2.5 %.

I. Féminin obtenu en ajoutant le groupe *-ès* au masculin :

50 mots, soit 0.4 %.

J. Féminins de mots terminés en *ó* par alternance de cette voyelle avec *èl* : 16 mots.

K. Féminins de mots terminés en *u* par alternance de cette voyelle avec *òl* : 2 mots.

L. Un féminin obtenu par addition de *l* : 1 mot.

M. Un féminin obtenu par addition de *y* : 1 mot.

Les quatre derniers procédés forment un total de 20 mots, soit une proportion de 0.16 % de la totalité des mots étudiés

A ce total, il convient d'ajouter :

122 suffixes de mots techniques suivant le procédé A.

7 » » » » » C.

2 » » » » » G.

ces suffixes étant en trop petit nombre pour changer sensiblement les proportions indiquées ci-dessus.

Ce tableau numérique est très loin de constituer à lui seul la solution que je me suis proposée; il ne renferme que le nombre des mots relatifs à chaque formation, sans tenir compte de leur nature, de leur emploi et de leur fréquence d'usage. Pourtant, il constitue

une première indication et mérite que nous fassions quelques remarques à son sujet.

Nous remarquons d'abord que la formation du féminin consiste le plus souvent en l'adjonction d'un élément après le mot, l'intérieur du mot ne subissant pas de modification du fait du changement de genre. Nous verrons d'ailleurs par la suite que cette règle n'est pas absolue, que l'adjonction des désinences féminines peut entraîner des modifications secondaires à l'intérieur du mot, mais elles sont souvent inconscientes et ne sont pas considérées par le sujet parlant comme la marque même du genre.

Le féminin se forme en ajoutant des phonèmes au masculin pris pour base et ce phonème est une consonne, ce qui permet d'énoncer un premier résultat : le féminin, en français écrit, c'est-à-dire d'après les lois dont nous avons conscience, est caractérisé par une désinence vocalique, alors que, dans la langue parlée, il est caractérisé par une désinence consonantique.

Cela étant vrai pour les mots dont le féminin se distingue du masculin. Mais un trait frappant à cet égard est la forte prépondérance de mots ne présentant pas de différence suivant les genres et pour lesquels cette distinction sera souvent incertaine. Leur proportion dépasse notablement la moitié du nombre des mots étudiés. De plus, si nous considérons que, pour les mots de la sixième catégorie (F), qui repose essentiellement sur une distinction de sonorité, le *v* final du féminin peut s'assourdir en cas d'assimilation et peut-être aussi par suite de sa position finale, nous déduirons que la distinction des genres pour cette catégorie est assez précaire. De ce fait, la proportion des mots ne comportant pas de marque distinctive selon les genres est peut-être portée pratiquement à 60 % en chiffres ronds.

Inversement, étant donnée une terminaison du masculin, voici les différentes marques possibles pour le féminin :

Voyelles.

MOTS TERMINÉS EN <i>é</i>	2.629 forment leur féminin sans changement.				
	425	»	»	»	en <i>èr</i>
MOTS TERMINÉS EN <i>ó</i>	23	»	»	»	en <i>òt</i>
	22	»	»	»	en <i>ód</i>

16	forment	leur	féminin	en <i>èl</i>
7	»	»	»	sans chan- gement
2	»	»	»	en <i>óz</i>
2	»	»	»	en <i>ós</i>
1	forme	son	féminin	en <i>òt</i>

MOTS TERMINÉS EN *u*

5	forment	leur	féminin	sans chan- gement
5	»	»	»	en <i>ut</i>
3	»	»	»	en <i>uz</i>
2	»	»	»	en <i>us</i>
2	»	»	»	en <i>òl</i>
1	forme	son	féminin	en <i>ul</i>

MOTS TERMINÉS EN *i*

193	forment	leur	féminin	sans chan- gement
32	»	»	»	en <i>it</i>
23	»	»	»	en <i>iz</i>
1	forme	son	féminin	en <i>iy</i>

MOTS TERMINÉS EN *a*

138	forment	leur	féminin	en <i>az</i>
23	»	»	»	en <i>at</i>
1	forme	son	féminin	en <i>ad</i>
1	»	»	»	en <i>ars</i>
1	»	»	»	en <i>akt</i>
1	»	»	»	sans chan- gement

MOTS TERMINÉS EN *è*

126	forment	leur	féminin	en <i>èz</i>
58	»	»	»	en <i>èt</i>
2	»	»	»	en <i>ès</i>
2	»	»	»	en <i>èkt</i>
2	»	»	»	sans chan- gement
1	forme	son	féminin	en <i>èd</i>

MOTS TERMINÉS EN *u*

108	forment	leur	féminin	sans chan- gement
15	»	»	»	en <i>uz</i>

MOTS TERMINÉS EN <i>é</i>	577 forment leur féminin en <i>éz</i>
2 » » »	sans changement
1 forme son féminin en <i>ey</i>	
MOTS TERMINÉS EN <i>o</i>	79 forment leur féminin en <i>on</i>
12 » » »	en <i>od</i>
2 » » »	sans changement
1 forme son féminin en <i>ot</i>	
MOTS TERMINÉS EN <i>â</i>	1.205 forment leur féminin en <i>ât</i>
48 » » »	en <i>an</i>
16 » » »	en <i>ād</i>
1 forme son féminin	sans changement
MOTS TERMINÉS EN <i>ê</i>	947 forment leur féminin en <i>èn</i>
282 » » »	en <i>in</i>
19 » » »	en <i>ēt</i>
2 » » »	en <i>ēkt</i>
MOTS TERMINÉS EN <i>œ</i>	7 » » » en <i>un</i>
1 forme son féminin en <i>œt</i>	

Consonnes.

MOTS TERMINÉS PAR UNE OCCLUSIVE	1.806 n'ont pas de différence suivant les genres
MOTS TERMINÉS PAR UNE CONTINUE	155 » » » » »
MOTS TERMINÉS PAR UNE CONSONNE NASALE	137 » » » » »
MOTS TERMINÉS EN <i>l</i>	1.243 » » » » »
MOTS TERMINÉS EN <i>r</i>	733 mots en <i>œr</i> forment leur féminin en <i>éz</i>
	673 n'ont pas de différence suivant les genres

313 (mots en *têr*) forment leur féminin en *tris*

82 forment leur féminin en *rt*

15 » » » en *rd*

MOTS TERMINÉS EN *y* 4 forment leur féminin sans changement.

Il est assez difficile de tirer des conclusions de ces statistiques. Nous pouvons toutefois discerner que les mots ne comportant pas de marque distinctive du genre sont en majorité (les participes passés fournissent, il est vrai, un contingent considérable aux mots de cette sorte) et que la marque du féminin est essentiellement consonantique; elle peut aussi comprendre secondairement des alternances vocaliques.

De plus, ces tableaux sont établis pour la prononciation de Paris. Le genre grammatical est-il le même dans toute la région parisienne ? Quelles sont, en ce qui concerne la question étudiée, les limites du français commun ? Y a-t-il, près de la capitale, des traces de stade plus anciens du français ?

De plus, à quelle époque apparaît, dans la langue populaire de Paris, ce qui fait partie de la langue de la classe cultivée actuelle ?

En d'autres termes, quelles variations subira ce classement si nous élargissons un peu l'étude du parisien, dans l'espace, à la grande banlieue de la capitale, et dans le temps en nous limitant à l'époque moderne (depuis Vaugelas) où le français est fixé et ne subit plus guère de changement.

SOURCES EMPLOYÉES POUR L'ÉTUDE DU PARLER POPULAIRE DEPUIS LE MILIEU DU XVII^e SIÈCLE

Étant donnée une caractéristique de la langue parlée, caractéristique récente, quelquefois en contradiction avec la langue écrite, ou unification d'anciennes distinctions, il est intéressant de voir à quelle époque ce trait fait son apparition en français populaire. Pour étudier cette question, il est utile de dépouiller des écrits populaires. Malheureusement, de tels écrits sont extrêmement rares; la littérature française de la fin du xix^e siècle, avec l'école natura-

liste et réaliste, abonde en écrits à la manière populaire (Zola, Bruant), mais ce sont des imitations dûes à des auteurs cultivés et leurs observations peuvent être entachées d'erreurs.

Dans les pages qui suivent, il a été fait usage des textes suivants :

Première moitié du XIX^e siècle : Vidocq, *Mémoires et les Voleurs*. Ces ouvrages contiennent la copie de quelques lettres saisies sur des prisonniers et repris de justice, documents très peu nombreux d'ailleurs au cours de ces ouvrages. La rareté de ces lettres empêche d'y trouver un grand nombre de renseignements sur la langue populaire de Paris telle qu'elle se parlait il y a un siècle.

Période de la Révolution. Pour cette période, nous possédons des documents précieux, abondants et véritablement populaires constitués par les *Partages des Biens Communaux*. Sous ce titre figurent des liasses de lettres, déposées aux Archives Nationales, écrites après la confiscation des biens des émigrés et du Clergé par l'Assemblée Législative de 1792. Les partages et les ventes qui en résultèrent donnèrent lieu à toutes les contestations et récriminations qui ne manquent jamais de surgir en pareille occurrence, si bien que les intéressés, de tous les points du territoire français, envoyèrent des lettres et des pétitions à l'Assemblée et à ses représentants. Ceux d'entre ces écrits qui proviennent de Paris ou de centres importants sont dûs à des auteurs cultivés et ne nous apprennent rien; par contre, les lettres provenant des villages sont dûes à des auteurs sachant à peine écrire et qui se sont exprimés comme ils ont pu. Nous avons là une notation de la langue parlée du temps, qui peut donner des renseignements précieux lorsqu'elle est utilisée avec précaution, c'est-à-dire en tenant compte de la maladresse du scripteur, des efforts qu'il a pu faire pour bien écrire et qui ont pu amener des erreurs (erreurs analogues à celles des enfants qui, pour éviter les fautes, ajoutent des complications à la graphie des mots).

Milieu du XVIII^e siècle. Nous avons fait usage des écrits qui figurent dans l'ouvrage de Ch. Nisard, *Etude du langage popu-*

laire de Paris et de sa banlieue. Nous avons là des textes en langue populaire, mais qui n'ont pas le mérite d'avoir des auteurs de la classe populaire; ces textes sont dûs (5) à Vadé (1719-1757), doué de quelque culture littéraire et ayant possédé des rudiments de latin, et Lécuse (1711-1792) qui fut comédien et dentiste. Leurs *Oeuvres Poissardes* sont donc le fruit d'observation sur autrui, et non la vraie notation de parler vulgaire.

Milieu du XVII^e siècle. Le même ouvrage de Ch. Nisard contient un certain nombre de Mazarinades et nous avons fait spécialement usage des *Agréables Conférences de deux païsans de Saint-Oüen et de Montmorency sur les affaires du temps*, 1649, d'auteur inconnu mais faisant partie de la classe cultivée (comme on pourra s'en rendre compte dans les propos du gazetier, cf. Nisard, *op. cit.*, pp. 334, 335). Etant donné que nous avons fait usage de passages étendus des *Agréables Conférences*, ce texte est d'un haut intérêt, car il permet d'éliminer les divergences de notations qui peuvent provenir d'observations défectueuses de la langue populaire.

RÉGION ETUDIÉE AUTOUR DE PARIS

Les tableaux précédents montrent comment est traité le genre grammatical par des Parisiens nés de parents parisiens, mais ces distinctions sont-elles les mêmes dans la région parisienne ? Par région parisienne, nous n'entendons pas, naturellement, la banlieue, dont les habitants ne forment pas actuellement une population autochtone et qui ont leurs occupations dans la capitale, mais les régions un peu plus éloignées, les villages agricoles.

Les cartes de l'*Atlas Linguistique* (6) ne donnent que fort peu de renseignements à ce sujet, Gilliéron s'étant surtout attaché aux patois et ayant négligé le français proprement dit, si bien que la région parisienne ne contient que peu de points.

Pour essayer de résoudre cette question, j'ai visité les villages situés dans un rayon de 75 km. autour de Paris, en laissant de

(5) Nisard. *Langage populaire*, pp. 387 et 397.

(6) Gilliéron et Edmont, *Atlas Linguistique de la France*, Paris, 1902.

côté la banlieue, autrement dit dans un anneau limité à l'intérieur par une ligne passant 20 ou 25 km. autour de Paris, à l'extérieur par une ligne joignant Compiègne, Soissons, Château-Thierry, Nogent-sur-Seine, Sens, Pithiviers, Chartres, Dreux, Gisors et Beauvais. La région étudiée comprend la totalité des départements de Seine-et-Oise et de Seine-et-Marne (7), la moitié méridionale de l'Oise, la limite orientale de l'Eure, une bande d'une vingtaine de kilomètres dans l'Eure-et-Loir à sa limite avec la Seine-et-Oise, une étroite bande au Nord du Loiret, à l'Ouest de la Marne et au Sud-Ouest de l'Aisne.

Cette zone est entièrement située dans le bassin de la Seine, bien que le Sud et surtout le Sud-Ouest, la région de Chartres, se trouve à la limite du bassin de la Loire (8). Elle est essentiellement constituée (9) par quatre plateaux : à l'Est, la Brie limitée vers les sources de l'Ourcq et du Grand-Morin, et au Sud le long de la vallée de la Seine par les falaises de l'Ile de France; au Sud, la Beauce séparé de Paris par les collines et la forêt de Hurepoix (10), à l'Ouest, le Vexin français, coupé en pentes abruptes par la Seine et l'Epte, et au Nord entre l'Oise et l'Ourcq, le Valois continué par une zone de collines et de vallées entre Compiègne et Villers-Cotterets.

Ces grands « pays », Beauce, Gâtinais, Brie, Hurepoix, Vexin, Valois, Beauvaisis, continuent à vivre dans l'esprit de leurs habitants et pourraient peut-être constituer un lien dialectal. La région étudiée comprend aussi un bon nombre de petits pays oubliés dont le nom seul subsiste; tels sont le Goële, arrosée par la Biberonne; le Parisis limité par la Marne, la Thève, l'Oise et la Seine (11); la France entre Paris et la forêt de Chantilly; le Thelle entre l'Oise, le Thérain et le rû de Méru; le pays de Bray à l'ouest du Thérain, en amont de Beauvais, s'arrêtant au Sud au pied des collines qui s'abaissent sur la vallée de l'Aveton; le pays de Cheverrie, entre l'Eure et la Seine, au-dessous du confluent du rû de Vaucouleurs;

(7) Sauf les communes de banlieue.

(8) Le Boncé, affluent du Loir prend sa source à 15 km. au sud de Chartres.

(9) Lavisse, *Histoire de France*, tome I, 1^{re} partie; Tableau de la géographie, par P. Vidal de Lablache. Chapitre IV : Le Pays autour de Paris.

(10) *id.*, Chapitre VI; Lien de Paris avec la Loire. Beauce.

(11) Joanne, *Dictionnaire Administratif. Parisis*.

les Yvelines, limitées par le rû de Guéville, la haute Mauldre et la source de la Vesgre; le Drouais, qui s'étend autour de Dreux; le Multien, autour de Meaux; le pays de Bière, entre la Seine et l'Ecole; le Pincerais, qui s'étend à l'Ouest de Paris jusqu'au delà de Mantes. De ces pays, il ne reste que l'appellation de certaines communes.

Toute cette région est généralement fort boisée, excepté le plateau beauceron.

Nous ne devons pas nous attendre à trouver, dans cette zone, des limites bien infranchissables, mais pour qui n'a pas d'obligation absolue de les traverser, des particularités du sol présentant quelque difficulté de route peuvent créer des différences dialectales par l'adoption d'un nouveau marché ou autre centre quel qu'il soit (12). Nous citerons donc, en premier lieu, la vallée de la Seine, dans son cours Nord-Est, Sud-Ouest, c'est-à-dire jusqu'à son confluent avec l'Yonne (13) : considérons le cours exceptionnellement sinueux du fleuve s'étalant en boucles, se divisant en multiples bras ou « noues » dans une plaine large de quatre à huit kilomètres qui présente à peine quelques mètres de différence d'altitudes, considérons les communes de Châtenay-sur-Seine, Melz-sur-Seine, Passy-sur-Seine, situés assez loin du fleuve et montrant que son lit s'est déplacé, considérons aussi le réseau serré des ruisseaux venant de la forêt de Sourdun (14) et nous pouvons facilement conclure que cette bande est un vaste marécage (15) maintenant asséché, sans doute, bien qu'un point soit encore désigné sous le nom de *marais de Balloy* (16). Remarquons aussi que cette portion de la Seine coïncide avec une limite géolo-

(12) Bien que les particularités géographiques ne semblent guère jouer de rôle dans les limites dialectologiques, notons que les Alpes ne constituent pas une limite dialectale.

(13) Cartes d'Etat-Major : Sens Nord-Est et Provins Sud-Est, feuilles 81 et 66.

(14) Carte Provins Sud-Est.

(15) P. Vidal de la Blache (Lavis, *Histoire de France*. Tome I, 1^{re} partie, p 129), dit à propos de cette partie du cours de la Seine : « Elle (la Seine) a même abdiqué temporairement sa forme de vallée dans le large sillon qui borde le pied du massif tertiaire et que les suintements de la craie, de concert avec les inondations de la rivière, transforment périodiquement vers la fin de l'hiver, en une plaine noyée. »

(16) Carte de Sens. Nord-Est.

gique (17) d'où résulte une limite entre les productions agricoles (18), d'où le long de cette plaine difficulté de passage et différence probable de marchés suivant les rives du fleuve.

A cette plaine marécageuse fait suite, le long du fleuve, l'obstacle de la forêt de Valence, sur la rive droite, et surtout celle de Fontainebleau, sur la rive gauche.

Dans une autre limite de même ordre, bien que moins marquée, est la vallée de l'Epte (19), rivière s'éparpillant quelquefois en bras, mais sur une bande de sept à huit cents mètres seulement; un point conserve encore le nom de *Fossé du Marais* (20). De plus, le plateau du Vexin français s'abaisse d'une centaine de mètres, par une pente abrupte jusqu'à la vallée, ce qui rend le passage des routes fort malaisé (21). Ici encore, le changement géologique se fait le long de l'Epte et qu'il en résulte un changement entre un pays de céréales et un pays d'élevage, visible pour le moins averti.

Citons également, le long de la rive gauche de l'Oise, la bande continue de forêts (22) à peine trouée de place en place par les affluents de la rivière, pauvre en routes et en points habités. A l'obstacle présenté par la forêt s'ajoute au confluent de la Thève (23) une plaine très basse de trente mètres d'altitude à peine, couverte par la forêt du Lys et dans laquelle nous voyons encore le marais Dozet et le marais du Lys.

Citons également la longue tourbière de la vallée du Thérain, au Nord ou au Sud de la forêt de Hez, commençant à six kilomètres en aval de Beauvais et qui s'étend sur une quinzaine de kilomètres (24). Notons aussi que cette vallée forme une bande de pays

(17) Entre les terrains crétacés supérieurs au Sud de la Seine, et les tertiaires inférieurs ou éocènes au Nord (Vidal de la Blache, Atlas général); Paris 1894, carte, page 61).

(18) Au nord de la Seine, culture du blé et élevage des moutons, au sud « région où se combinent les cultures maigres et l'élevage extensif ». (Vidal de la Blache, Atlas général, carte, p. 64).

(19) Cartes d'Etat-Major Rouen Sud-Est et Evreux Nord-Est, feuilles 31 et 47.

(20) Carte d'Etat-Major, Evreux.

(21) Les détours de la route nationale du Havre (carte Rouen), par ailleurs si rigoureusement droite, à son passage à Saint-Clair-sur-Epte, sont caractéristiques à cet égard.

(22) Cartes d'Etat-Major, Paris Nord-Ouest, Beauvais Sud-Ouest, Beauvais Sud-Est, Soissons Sud-Ouest, feuilles 48, 32, 33.

(23) Carte Beauvais Sud-Est.

(24) Carte d'Etat-Major, n° 32. Beauvais Nord-Ouest.

d'élevage (25) qui coupe un grand plateau de culture de céréales.

Un important changement de régime hydrographique a lieu le long d'une ligne oblique Nord-Ouest, Sud-Est, constituée par la vallée de la Voise et de l'Auneau (26) : au Nord de cette ligne, le pays est arrosé par de nombreux petits cours d'eau issus de la forêt de Rambouillet, la Voise ne reçoit ses affluents que sur sa rive droite, si bien que cette petite rivière de 45 kilomètres constitue la limite entre une région arrosée, semée des derniers bouquets d'arbres de la forêt de Rambouillet, aux villages petits et rapprochés, et une autre région dépourvue de tout cours d'eau et du moindre « rû » sur quarante kilomètres, dont les ressources sont nécessairement différentes de celles de la rive droite.

La forêt de Hurepoix a constitué pendant longtemps une limite entre Paris et la Beauce, mais de nos jours, émietlée en bouquets d'arbres qui s'étendent entre les forêts de Rambouillet et de Fontainebleau, elle a cessé d'opposer sa barrière.

Les limites d'ordre historique ont depuis trop longtemps cessé d'être en vigueur pour avoir laissé de nos jours des différences dialectales sensibles, en effet, les parties constituant cette zone ont été annexées aux dates suivantes (27) :

Comté de Melun : 1206 (28); Comté de Dreux : avant 1205 (29); Comté de Sens : 1055 (30); Gâtinais : vers 1069 et une seconde fois en 1120 (31); Vexin français : 1077 (32); Châtellenies de Mantes et de Montlhéry : 1118 (33); Vexin normand, Gaillon, Pacy-sur-Eure, Ivry : 1196 (34) ; Comté de Dammartin-en-Goële : 1212 (35) ; Valois : 1214 (36); Clermont-en-Beauvaisis : 1218 (37); Beaumont-sur-Oise : 1221 (38); Comté de Champagne et de Brie : 1285 (39) ;

(25) P. Vidal de la Blache, *Atlas général*, carte, p. 164.

(26) Carte d'Etat-Major, Chartres, Sud-Est, feuille 64.

(27) Longnon, *Formation de l'unité française*.

(28) A. Longnon, *Formation unité*, p. 55, 56, 57.

(29) *id.*, pp. 57-58.

(30) *id.*, p. 61.

(31) *id.*, pp. 72 et 81.

(32) *id.*, p. 73.

(33) A. Longnon, *Formation unité*, p. 80.

(34) A. Longnon, *Formation unité*, p. 111.

(35) A. Longnon, *Formation unité*, p. 103.

(36) A. Longnon, *Formation unité*, p. 110.

(37) A. Longnon, *Formation unité*, p. 112.

(38) A. Longnon, *Formation unité*, p. 112.

(39) A. Longnon, *Formation unité*, p. 163.

Comté de Chartres : 1286 (40); Compiègne et l'Etampois faisaient partie du domaine des premiers Capétiens (41).

La zone étudiée fait surtout partie des provinces d'Ile-de-France et de Champagne qui se rencontrent sur le plateau de Brie, séparée par une ligne laissant un peu à l'Est : Meaux, Coulommiers, Provins (42) et longeant la Seine jusqu'à l'Yonne. Elle comprend aussi le Nord de l'Orléanais et une étroite bande du duché de Normandie; au Nord, elle confine à la Picardie.

La recherche de l'action que les différentes limites administratives ont pu exercer sur la région étudiée en ce qui concerne la langue parlée et plus particulièrement le genre grammatical sort du cadre de cette étude. Peut-être d'ailleurs est-il permis d'être un peu sceptique à ce sujet (43), car bien des divisions se sont succédé au cours de notre histoire, plusieurs limites administratives ont pu coexister sans coïncider : la plus grande partie du Vexin français, qui est dans la province d'Ile-de-France, est dans la généralité de Rouen; Meaux, Coulommiers, Provins, Sens, en Champagne, sont compris dans la généralité de Paris, de même qu'Etampes de la province d'Orléanais (44); les divisions ecclésiastiques formaient encore un troisième ensemble de limites distinctes des premières (45). N'oublions pas la division en départements, vieille de près d'un siècle et demi déjà et il semble bien qu'après quelques recherches, on pourrait sans doute retrouver une ancienne division ou subdivision politique ou administrative coïncidant avec n'importe quelle limite dialectale de cette région.

Prenons un exemple, en étudiant les anciennes divisions civiles et religieuses sur un point de l'aire étudiée pour laquelle il existe un dictionnaire topographique départemental (46), la région comprise entre Dreux, Chartres et Auneau (47); elle est comprise dans le pays de Beauce, sauf la partie située en aval de Nogent-le-

(40) A. Longnon, *Formation unité*, p. 171.

(41) A. Longnon. *Formation unité*, p. 37-38-71.

(42) *Atlas de géographie Historique*, Schrader, La France en 1789, planche 42 (Debidour).

(43) Voir à ce sujet, Joret, *Des caractères et de l'Extension du patois normand*.

(44) Schrader, *op. cit.*, planche 42.

(45) Schrader, *op. cit.*, planche 42.

(46) L. Merlet, *Dictionnaire topographique de l'Eure-et-Loir*.

(47) Merlet, *op. cit.*, Beauce, p. 11.

Roi, laquelle appartient au Drouais (48); les limites de la Beauce, en ce qui concerne la partie Nord-Ouest, ne sont pas très différentes de celles de l'élection de Chartres, laquelle s'étendait largement au Sud de cette ville, au delà de Voves, c'est-à-dire au delà de l'aire étudiée ici, au Nord et à l'Est, un peu plus loin que la limite départementale actuelle, jusqu'à Rambouillet inclusivement, et se limitait à l'Ouest à moins de 10 kilomètres de Chartres, se heurtant aux élections de Verneuil et de Dreux au Nord-Ouest (49). Autrement dit, l'élection de Chartres s'étend à droite et à gauche des vallées de l'Eure jusqu'à Nogent-le-Roi inclusivement, de la Voise et de la Guéville sur tout leur cours. Notablement différente était la carte juridique, quelques points ressortissant directement au Parlement de Paris : Maintenon, Berchères-la-Maingot, Nogent-le-Phaye (50), les autres points n'y ressortissant que par l'intermédiaire de Chartres, voire par le double intermédiaire de sa justice et de l'une de ses subdivisions, Gallardon ou Blainville (51), pour la région étudiée ici. Les divisions ecclésiastiques étaient à leur tour différentes des deux précédentes, cette zone étant comprise dans le grand archidiaconé de Chartres, mais se divisant entre les quatre doyennés de Dreux, d'Epéron, d'Auneau et de Rochefort (52). Le doyenné d'Epéron comprenait une aire située à droite et à gauche de la Voise et de l'Eure, le cours de la première rivière, entre les confluent de l'Aunay et de l'Eure, à environ dix kilomètres sur chaque rive, et sur la rive gauche de l'Eure, huit paroisses assez disséminées (53), il englobait donc les divisions naturelles de la région. Le doyenné d'Auneau et celui de Rochefort (54) se partageaient le Sud-Est de cette région sans

(48) Carte d'Etat-Major, Chartres, Sud-Est, n° 64.

(49) L. Merlet, *op. cit.*, Chartres.

(50) L. Merlet, *op. cit.*, Berchères la Maingot, Maintenon, Nogent-le-Phaye.

(51) L. Merlet, *op. cit.*, Blainville et Gallardon.

(52) L. Merlet, Introduction, pp. VI, VII.

(53) Rive gauche de l'Eure : Vêrigny, Dangers, Fresney-le-Gilmert, Berchères-la-Maingot, Pierre, Néron, Saint-Chéron-des-Champs, Briconville.

Rive droite de l'Eure et rive gauche de la Voise : Saint-Prest, Saint-Piat, Gasville, Coltainville, Soulaire, Champséru, Umpeau, Bailleau-sous-Gallardon.

Rive droite de l'Eure et de la Voise : Houx, Yermenonville, Armenonville, Gallardon, Montluet, Bleury, Saint-Symphorien, Levainville, Ecrosnes, Gas, Droué, Hanches, Saint-Martin-de-Nigelles, Saint-Lucien.

(54) Doyenné d'Auneau : Auneau, Aunay-sous-Auneau, Béville, La Cha-

sours d'eau et n'appartenant à proprement parler à aucun bassin, qui s'étend au Sud de la Voise, avec toutefois une paroisse de l'autre côté de l'Eure et appartenant au doyenné d'Auneau (Saint-Germain-la-Gâtine) et complètement isolée. Le doyenné de Dreux était séparé de celui d'Épernon par une limite qui est approximativement celle de la Beauce et du Drouais (55). Encore différentes étaient les limites des Conférences Ecclésiastiques, celle de Gallardon, par exemple, comprenant des paroisses du doyenné d'Épernon (56) et d'autres du doyenné d'Auneau (57); celle de Nogent-le-Roi comprend aussi des paroisses du doyenné de Dreux et une autre d'Épernon (58). Seules les aires des chefs-lieux de prébendes sont à peu près des subdivisions de doyennés, toutefois, les paroisses ressortissant à Nogent-le-Phaye font partie du doyenné d'Auneau, sauf Gasville, du doyenné d'Épernon. L'aire ressortissant à Champséru est bornée par des limites naturelles, les vallées de l'Eure et de la Voise, la prébende de Bouglainval chevauchait l'Eure.

Que pouvons-nous déduire de ces différentes divisions administratives sur une aire restreinte ? D'une part nous pouvons dire qu'elles sont extrêmement confuses puisqu'elles ne coïncident pas, puisque les conditions dans lesquelles se trouvait une localité au point de vue judiciaire par exemple, ne conditionne pas celles où elle se trouve au point de vue administratif ou ecclésiastique : Nogent-le-Roi, par exemple, était d'une part dans la province de l'Orléanais, d'autre part dans l'élection de Chartres et dans le doyenné de Dreux. Inversement, nous pouvons dire que ces différentes subdivisions sont d'une très grande uniformité, puisque toutes

pelle-d'Armainville, Denonville, Franconville, Gellainville, Gouillons, Houville, Létuain, Levesville-la-Chenard, Leuville-la-Chenard, Maisons, Mondonville Saint-Jean, Moulriers-en-Beauce, Oinville, Ouarville, Prasville, Prunay-le-Gillon, Roinville, Saint-Germain-la-Gâtine, Sours, Villeau.

Doyenné de Rochefort : (Paroisses comprises en Eure-et-Loir) : Ardelu, Barmainville, Baudreville, Châtenay, Dommerville, Garancières-en-Beauce, Gaudreville, Gommerville, Granville, Neuville, Neuvy-en-Beauce, Orlu, Oysonville, Rouvray Saint-Denis, Sainville, Theuville, Trancrainville, Vierville.

(55) L. Merlet, *op. cit.*, *Beauce*.

(56) Armenonville-les Gâtinaux, Bailleau-sous-Gallardon, Bleury, Champséru, Cellaingville, Ecrosnes, Gas, Levainville, Montlouet, Saint-Piat, Saint-Symphorien, Soulaire, Umpeau, Ymeray, Yermenonville.

(57) Auneau, Houville, Oinville, Roinville.

(58) Néron.

admettent Paris pour centre : les élections de Chartres et de Dreux font partie de la généralité de Paris; le comté de Chartres, vassal de la couronne, ressortissait au Parlement de Paris; tous les doyennés, conférences ecclésiastiques de la région, groupés autour de Chartres, faisaient ainsi partie, depuis 1622 (59) de l'archevêché de Paris. Il semble donc, dans ces conditions, qu'il soit assez vain de chercher dans les limites administratives des bases de limites dialectologiques. Elles auraient pu laisser des traces dans des régions qui ne font pas partie du domaine royal depuis si longtemps, là où ces limites ont une valeur politique et non purement administrative et même alors, elles n'ont pas eu un tel rôle, mais ici nous pouvons même nous demander dans quelle mesure les frontières dont nous venons de parler conditionnaient *effectivement* la vie des habitants (60). Les divisions actuelles sont encore différentes des précédentes, autant pour la limite départementale entre la Seine-et-Oise et l'Eure-et-Loir, que pour les limites de cantons : cette ligne formée par la Voise et l'Eure se partage entre les cantons de Dreux, de Nogent-le-Roi, de Maintenon et d'Auneau qui, tous, chevauchent la limite naturelle fermée par ces cours d'eau. Or, l'examen des cartes montre un changement dialectologique le long de la Voise; de nombreuses frontières administratives serpentent dans la région de cette limite et l'une d'entre elles, celle de la prébende de Champ-séru, coïncide avec cette vallée. Mais devant une telle complexité administrative, nous pouvons dire qu'une frontière se trouve sur n'importe quel point et que cette raison, pouvant tout expliquer, n'explique rien.

De nos jours, la zone étudiée, massée autour du centre de Paris, vers lequel converge tout le réseau serré des routes et des chemins de fer, subit fortement l'influence de la capitale. Toutefois, nombreux sont les villages situés en dehors des routes nationales, à plusieurs kilomètres d'une petite gare, exempts de toute curiosité pouvant attirer le voyageur et d'accès assez difficile; nombreux sont les points situés à quelques cinquante kilomètres de Paris, plus longs à atteindre que Lyon ou Bordeaux. Sans doute les autobus

(59) L. Merlet, *op. cit.*, p. 42.

(60) De même que pour la France actuelle, les divisions en cantons et même en départements ne forment pas une barrière aux échanges et ne conditionnent guère la vie quotidienne.

diminuent-ils quelque peu cet éloignement, mais ce moyen de transport est d'hier et n'a pu influencer sur le parler des adultes actuels.

Afin d'obtenir le parler de points aussi peu influencés que possible par Paris, les villages ont été choisis en évitant et même autant qu'il se peut, en excluant ceux qui se trouvent sur une route nationale ou sur une grande ligne de chemin de fer, les chefs-lieux de départements, les sous-préfectures actuelles ou ayant existé jusqu'au décret du 10 septembre 1926 et les chefs-lieux de cantons (61). Les villages choisis ont, pour la plupart, une population inférieure à 500 habitants.

Dans la plupart des villages, un seul sujet a été interrogé. Sans doute eût-il été préférable d'en choisir plusieurs, mais le temps d'enquête en eût été considérablement augmenté. Il m'a semblé préférable de faire porter l'enquête sur de nombreux points (62) très rapprochés, de façon à tenter de saisir les phénomènes étudiés avec toutes leurs nuances suivant les différentes régions. D'ailleurs, dans un village de moins de 500 habitants, les différences de milieu social n'existent guère, choisissant plusieurs sujets par village, il eût fallu les choisir tous d'esprit assez vif et ne s'effrayant pas d'un événement aussi inhabituel qu'une enquête dialectologique.

J'ai donc interrogé en chaque point, un cultivateur (63) né et élevé dans le village et âgé de quarante à cinquante ans. Les sujets ont intentionnellement été choisis aussi semblables que possible au point de vue de l'âge, aussi ne sera-t-il pas donné d'indications sur eux dans la liste des villages, sauf dans le cas où les sujets ont été un peu différents ou plus nombreux. Il ne pourrait être question de chercher des sujets n'ayant jamais quitté leur village : la trop grande proximité de Paris, le service militaire et la mobilisation pendant la Grande Guerre s'y opposent. Même dans les quelques points où une femme a été interrogée, elle avait toujours fait

(61) Toutefois les points 26 et 30 en Seine-et-Marne, 33 dans l'Oise, 3 et 8 dans l'Eure, sont chefs-lieux de canton.

(62) Les cartes qui suivent portent 404 points.

(63) C'est pour ainsi dire la seule profession exercée dans la plupart de ces communes. Notons toutefois que bien des villages de l'Oise sont un peu industriels : nacrerries, poteries, raffineries.

quelques séjours dans la capitale. Les sujets ayant été choisis intentionnellement aussi semblables que possible, nous ne donnons d'indication sur eux que lorsqu'ils échappent à cette description : homme du village, cultivateur, de 40 à 50 ans.

Les enquêtes ont été faites en 1932 et 1933.

La liste qui en formait l'objet comprenait les éléments suivants :

cassé, cru, poli, bleu, destinés à étudier les terminaisons vocales suivant les genres, lesquelles pouvaient admettre des alternances différentes suivant les différentes voyelles finales.

vrai, laid, muet, mauvais, fait, destinés à connaître, d'une part la nature de la voyelle finale du masculin (ouverte ou fermée), d'autre part les alternances éventuelles de timbres qui peuvent se présenter suivant les genres en cas de désinence consonantique, et enfin la sonorité ou l'assourdissement des désinences sonores, des désinences -d et -z.

idiot, chat, destinés à constater, s'il y a lieu, l'alternance de timbres de la voyelle tonique suivant les genres.

premier, fermier, destinés à étudier la nature de la voyelle tonique — fermée ou ouverte — pour chacun des genres, et la nature de l'-r de désinence.

veuf, neuf, vif, destinés à constater le timbre et la quantité de la voyelle pour chaque genre et la qualité sourde ou sonore de la consonne finale dans chaque cas.

court, lourd, sourd, vert, bavard, fort, destinés à étudier : 1°) le timbre et la quantité de la voyelle tonique pour chacun des genres; 2°) la nature de r suivant qu'il est final ou suivi de désinence, suivant que cette désinence est sourde ou sonore.

long, gentil, soûl, destinés à étudier la nature et même éventuellement l'absence des désinences exceptionnelles g, y, l.

droit, François, afin de savoir l'extension de la prononciation *wa* du français proprement dit et les aires subsistantes de *we*. *François* a été comparé à *français*, mais ce dernier mot n'a apporté aucun élément nouveau après *mauvais*.

bon, faisan, paysan, chien, brun, vilain, destinés à étudier le timbre de la voyelle nasale au masculin, surtout en ce qui concerne *brun*, car il était intéressant de distinguer entre les aires *œ*

et *ẽ*. De plus, il était important de connaître le timbre nasal ou oral et aussi la durée de la voyelle tonique au féminin.

content, *chaud*, *haut*, *heureux*, *jaloux*, *gris*, qui pouvaient donner des renseignements sur les différences de quantité des voyelles toniques pour chaque genre et décèler éventuellement l'assourdissement d'une consonne sonore finale.

vieux, à cause de son alternance exceptionnelle, qui pouvait donner lieu à des féminins différents de ceux du français commun.

Enfin certains mots étaient destinés, non à l'étude de la phonétique locale, mais à surprendre des formations analogiques ou à décèler des archaïsmes subsistants. Dans le premier groupe se trouvaient *cru* (pouvant donner *crute*), *guéri* (*guérite*), *avare* (*avarde*), et, dans le second cas, nous avons *joli* et *apprenti*, qui pourraient garder leur consonne finale étymologique dans quelques points.

De plus, *elle* et *un* toniques ou bien atones devant une voyelle ou devant une consonne, ont été observés dans la conversation courante, de même que l'article.

Voici comment il a été procédé : la liste proposée n'a pas été lue par le sujet et le mot désiré n'a en aucun cas été prononcé d'abord par moi-même : il a été expliqué, suggéré par son contraire, enfin, toujours dit sans que le sujet vienne d'entendre un modèle d'après lequel il eût pu modifier sa propre prononciation. Les outils grammaticaux, pronoms, articles, ont été saisis au cours de la conversation et non demandés; souvent il en a été de même des mots proprement dits et l'un d'eux a souvent été remplacé sur la liste par un autre, de la même catégorie, entendu dans la conversation; ce fait a été particulièrement fréquent pour les participes passés en *-é* et la carte *cassé-cassée* représente moins les formes de ce mot en particulier, que les formes rassemblées sur un seul mot, de tous les participes en *-é* que j'ai pu surprendre.

Il est bien entendu que je donne ici les résultats d'une enquête *purement auditive*. On comprendra qu'il eût été presque impossible de faire une enquête expérimentale portant sur quatre cent quatre communes et que, si les habitants de la région parisienne se laissent généralement interroger sans difficulté, il existe toutefois des aires où l'enquêteur se heurte à une méfiance bien difficile à vaincre et que, dans ce cas, toute tentative d'enregistrement phonétique eût été vaine.

Les conditions matérielles de l'enquête rendent aussi l'enregistrement impossible à cause des difficultés de transport d'un appareil, du vernis et des différents accessoires indispensables. Un tel travail ne serait possible que sur une surface beaucoup plus petite, sur un nombre beaucoup plus restreint de villages.

Dans ces conditions, des erreurs ont pu se glisser : soit par faute d'audition, ou bien, chez le sujet, par mauvaise compréhension de la question, d'autant plus que pour cette zone, la différence entre le français appris à l'école ou entendu dans les villes et le français local est toujours légère et le sujet peut la franchir facilement.

Rendons-nous compte d'ailleurs que faire une enquête sur cette région de grande banlieue est se mettre dans des conditions particulièrement défavorables à cause des faibles différences avec le français proprement dit; mais sans dédaigner cette difficulté, il ne faut pas l'exagérer : cette enquête porte sur des points purement phonétiques qui, échappant plus à la conscience du sujet parlant que des faits relatifs au vocabulaire, par exemple, risquent moins d'être volontairement modifiés. La légèreté même de la différence avec la langue littéraire est à la fois un écueil et une sauvegarde : une très légère différence phonétique passe inaperçue et son possesseur ne fait pas, pour s'en débarrasser, par souci d'élégance, tous les efforts que fera un Français pourvu d'une phonétique très différente de celle de la capitale.

D'ailleurs, quels que soient les inconvénients inhérents à cette région : glissement facile entre le français local et celui de Paris par trop faible différence, centre d'attraction trop proche, trop forte densité en routes (64) et voies ferrées convergeant vers la capitale, cette étude devait être faite avant qu'il ne soit trop tard, avant que l'effritement des parlers locaux n'ait fait disparaître ceux de cette région particulièrement menacée et sur laquelle nous savons si peu, les études manquant pour la région parisienne.

Le parler de la zone autour de Paris n'a pu être l'objet de comparaisons très poussées. Il a toutefois été comparé, dans un rayon un peu plus étendu, à l'état de choses un peu antérieur tel qu'il

(64) Le tracé des routes eût rendu des services, mais leur trop grand nombre, même en se limitant aux Routes Nationales, eût rendu la carte générale illisible.

est noté dans l'*Atlas Linguistique* et aussi, dans la faible mesure du possible, aux parlers environnants. Mais une telle étude est difficile, non seulement par suite de la rareté des lexiques, glossaires, ou autres ouvrages dialectologiques sur cette région, mais aussi du fait que le français rural se heurte au dialecte picard au Nord, au dialecte normand au Nord-Ouest, tous deux assez différents du français pour qu'une étude sur un rayon plus étendu n'ait pas de valeur comparative, puisqu'elle aboutirait, non à l'élargissement d'un parler, mais à un autre dialecte. Le parallèle a donc été établi surtout avec le parler orléanais auquel on passe de façon plus continue (65), à cause de la désagrégation des parlers au Sud de Paris (66).

LISTE DES LOCALITÉS SUR LESQUELLES A PORTÉ L'ENQUÊTE

N.-B. — Le premier nombre est celui qui désigne la commune sur les cartes, le nom porté entre parenthèses est celui du chef-lieu de canton, les nombres qui suivent indiquent, le premier la population totale de la commune, le second la population de l'agglomération (67). Quelques indications sont données sur le sujet lorsque celui-ci diffère du sujet habituellement choisi.

Seine-et-Oise (111 points).

1. JOUY-LE-MOUTIERS (Pontoise), 721 (243) habitants.
2. PUISEUX (Pontoise), 260 (239) habitants.
3. OSNY (Pontoise), 585 (247) habitants.
4. TESSANCOURT (Meulan), 289 (133) habitants.
5. THÉMERICOURT (Marines), 237 (219) habitants.
6. VIGNY (Marines), 569 (489) habitants.
7. Us (Marines), 733 (677) habitants.
8. GOUZANGREZ (Marines), 149 habitants.
9. FRÉMAINVILLE (Marines), 214 habitants. Garde-champêtre.
65 ans.
10. AVERNES (Marines), 597 (487) habitants.

(65) A. Dauzat, *Les Patois*, carte, p. 139.

(66) A. Dauzat, *Les Patois*, p. 140.

(67) Didot-Bottin, 1932.

11. BREUIL-EN-VEXIN (Limay), 323 (227) habitants.
12. LES RUES, commune de FONTENAY-SAINT-PIERRE (Limay), 557 (501) habitants (population de la commune).
13. VIENNE-EN-ARTHIES (Magny-en-Vexin), 220 (72) habitants.
14. WY-JOLI-VILLAGE (Magny-en-Vexin), 284 (149) habitants. Cinq habitants du village écoutés à l'auberge, 30 à 40 ans.
15. MAUDÉTOUR (Magny-en-Vexin), 131 (128) habitants.
16. CHÉRENCE (Magny-en-Vexin), 150 habitants (68).
17. AMENUCOURT (Magny-en-Vexin), 154 (7) habitants (69).
18. MOUSSEAUX (Bonnières), 141 (138) habitants (70).
19. CLÉRY-EN-VEXIN (Marines), 197 (97) habitants. Berger, 60 ans, et aubergiste, 40 ans.
20. ARTHIEUL (Magny-en-Vexin), 246 (174) habitants.
21. HODENT (Magny-en-Vexin), 227 (208) habitants .
22. OMERVILLE (Magny-en-Vexin), 307 (245) habitants.
23. CHAUSSY (Magny-en-Vexin), 575 (416) habitants.
24. SAINT-GERVAIS (Magny-en-Vexin), 590 (232) habitants. Berger, 60 ans environ, a été observé dans une conversation assez longue.
25. MONTREUIL-SUR-EPTE (Magny-en-Vexin), 245 (91) habitants.
26. SAINT-CLAIR-SUR-EPTE (Magny-en-Vexin), 542 (392) habitants.
27. LA VILLENEUVE-EN-CHEVRIE (Bonnières), 335 (185) habitants.
28. CHAUFFOUR-LES-BONNIÈRES (Bonnières), 155 (155) habitants.
29. BOISSY-MAUVOISIN (Bonnières), 342 (123) habitants.
30. BRÉVAL (Bonnières), 643 (427) habitants.
31. TILLY (Houdan), 308 (144) habitants.
32. MONTCHAUVEY (Houdan), 266 (239) habitants.
33. FLACOURT (Mantes), 74 (70) habitants.
34. PERDREAUVILLE (Bonnières), 283 (59) habitants.
35. SAINT-MARTIN-DES-CHAMPS (Houdan), 159 (52) habitants.
36. BOISSETS (Houdan), 191 (157) habitants.
37. GRESSEY (Houdan), 325 (269) habitants.
38. ORGERUS (Montfort-l'Amaury), 792 (326) habitants.
39. PRUNAY-LE-TEMPLE (Houdan), 200 (169) habitants.
40. JUMEAUVILLE (Mantes), 330 (307) habitants.

(68) A six km. au Nord-Est du point 239 de l'Atlas Linguistique.

(69) A cinq km. au Nord-Est du point 239 de l'Atlas Linguistique.

(70) A six km. à l'Est du point 239 de l'Atlas Linguistique.

41. BRUEIL-BOIS-ROBERT (Mantes), 207 (198) habitants.
42. ARNOUVILLE-LES-MANTES (Mantes), 425 (413) habitants.
43. AULNAY-SUR-MAULDRE (Meulan), 383 (333) habitants.
44. MAREIL-SUR-MAULDRE (Meulan), 261 (256) habitants.
45. AUTOUILLET (Montfort-l'Amaury), 193 (189) habitants.
49. NEAUPHLE-LE-VIEUX (Montfort-l'Amaury), 477 (320) habitants.
50. BOISSY-SANS-AVOIR (Montfort-l'Amaury), 272 (240), habitants.
51. DANNEMARIE (Houdan), 79 (51) habitants.
52. ADAINVILLE (Houdan), 321 (82) habitants.
53. LA HAUTE-VILLE (Houdan), 212 (138) habitants.
54. MITTAINVILLE (Rambouillet), 305 (73) habitants.
55. POIGNY (Rambouillet), 311 (234) habitants.
56. VIEILLE-ÉGLISE (Rambouillet), 185 (154) habitants.
57. LES BRÉVIAIRES (Rambouillet), 324 (71) habitants.
58. PLAISIR (Versailles Ouest), 2.085 (283) habitants.
59. SAINT-RÉMY-L'HONORÉ (Chevreuse), 313 (84) habitants.
60. LÉVY-SAINT-NOM (Chevreuse), 212 (10) habitants.
61. BOULLAY-LES-TROUX (Limours), 236 (165) habitants.
62. LES ALLUETS-LE-ROI (Poissy), 393 (360) habitants.
63. LE RAIZEUX (Rambouillet), 445 (197) habitants (71).
64. ORCEMONT (Rambouillet), 197 (91) habitants.
65. CRACHES (Dourdan Sud), 143 (89) habitants.
66. PRUNAY-SOUS-ABLIS (Dourdan Sud), 510 (222) habitants.
67. BOINVILLE (Mantes), 151 habitants.
68. ALLAINVILLE (Dourdan Sud), 296 (169) habitants.
69. RICHARVILLE (Dourdan Sud), 225 (178) habitants.
70. SAINT-MARTIN-DE-BRÉTENCOURT (Dourdan Sud), 494 (162) habitants.
71. SAINT-ESCOBILLE (Dourdan Sud), 298 (169) habitants.
72. CHALOU-MOULINEUX (Méréville), 307 (209) habitants.
73. PUSSAY (Méréville), 1.794 (1.743) habitants.
74. SACLAS (Méréville), 793 (598) habitants.
75. BOISSY-LA-RIVIÈRE (Méréville), 208 (105) habitants (72). La-
veuse, 65 ans, a vécu quelques temps près de Chartres ;
cultivateur, 40 ans environ.

(71) A quatre km. au Nord-Ouest du point 219 de l'Atlas Linguistique.

(72) A quatre km. en amont du point 217 de l'Atlas Linguistique.

76. BRIÈRES-LES-SCELLÉS (Etampes), 328 (295) habitants.
77. BOISSY-LE-SEC (Etampes), 441 (296) habitants.
78. MAUCHAMPS (Etampes), 111 habitants.
79. AVRAINVILLE (Arpajon), 243 (174) habitants.
80. LEUDEVILLE (Arpajon), 342 (321) habitants.
81. COURSON-MONTELOUP (Limours), 110 (58) habitants.
- 81^a TORFOU (La Ferté-Alais), 156 (156) habitants.
82. JANVILLE-SUR-JUINÉ (La Ferté-Alais), 634 (545) habitants.
83. BOISSY-LE-CUTTE (La Ferté-Alais), 352 (321) habitants.
84. MESNIL-RACOIN, commune de Bouville (Etampes), 361 (333)
habitants (population de la commune).
85. VALPUISEAUX (Milly), 362 (45) habitants.
86. BROUY (Milly), 196 (117) habitants.
87. MAROLLES-EN-BEAUCE (Méréville), 150 habitants.
88. ONCY (Milly), 174 (128) habitants.
89. MOIGNY (Milly), 428 (419) habitants.
90. MONDEVILLE (La Ferté-Alais), 316 (248) habitants.
91. VIDELLES (La Ferté-Alais), 506 (322) habitants.
92. NAINVILLE-LES-ROCHES (Corbeil), 198 habitants.
93. AUVERNAUX (Corbeil), 187 (135) habitants. Domestique de
ferme, 60 ans, et sans interrogation, aubergiste, 30-35 ans
et sa mère.
94. TIGERY (Corbeil), 347 (322) habitants.
95. BOUQUEVAL (Ecouen), 175 habitants.
96. MAREIL-EN-FRANCE (Ecouen), 283 habitants.
97. EZANVILLE (Ecouen), 1.718 habitants.
98. SAINT-MARTIN (Luzarches), 726 (627) habitants.
99. NERVILLE (L'Isle-Adam), 328 (328) habitants.
100. BERNES (L'Isle-Adam), 292 (288) habitants.
101. RONQUEROLLES (L'Isle-Adam), 376 (186) habitants.
102. ENNERY (Pontoise), 512 (466) habitants.
103. THEUVILLE (Marines), 103 (85) habitants.
104. BERVILLE (Marines), 244 (198) habitants.
105. EPIAIS-RHUS (Marines), 372 (265) habitants.
106. HÉROUVILLE (L'Isle-Adam), 246 (246) habitants.
107. CORMEILLES-EN-VEXIN (Marines), 604 (586) habitants.
108. BRÉANÇON (Marines), 200 (89) habitants.
109. NEUILLY-EN-VEXIN (Marines), 134 habitants.

110. LE BELLAY-EN-VEXIN (Marines), 104 habitants.

Seine-et-Marne.

1. CHANTELOUP (Lagny), 191 (144) habitants. Fermière trentaine d'année et sa mère.
2. FERRIÈRES-EN-BRIE (Lagny), 739 habitants.
3. PONTCARRÉ (Tournan-en-Brie), 416 (307) habitants.
4. COUPVRAY (Lagny), 582 (496) habitants. Deux charretiers, quarantaine d'années.
5. JOSSIGNY (Lagny), 434 (382) habitants.
6. SERRIS (Crécy-en-Brie), 209 (173) habitants.
7. MAGNY-LE-HONGRE (Crécy-en-Brie), 133 habitants.
8. NEUFMOUTIERS (Rozoy-en-Brie), 109 (69) habitants. Fermière, quarantaine d'années et garde-champêtre, 65 ans.
9. FAVIÈRES (Tournan), 612 (340) habitants.
10. MARLES-EN-BRIE (Rozoy-en-Brie), 604 (447) habitants.
11. PRESLES-EN-BRIE (Tournan), 498 (389) habitants.
12. LIVERDY-EN-BRIE (Tournan), 434 (318) habitants.
13. CHAUMES-EN-BRIE (Tournan), 1.840 (1.294) habitants.
14. GRIZY-SUISNE (Brie-Comte-Robert), 1.069 (779) habitants.
15. LIMOGES-FOURCHES (Brie-Comte-Robert), 24 (131) habitants.
16. RÉAU (Brie-Comte-Robert), 446 (216) habitants.
18. NANDY (Melun), 339 (318) habitants.
19. VOISENON (Melun), 303 (303) habitants.
20. SAINT-GERMAIN-EN-LAXIS (Melun), 186 (165) habitants.
21. BOMBON (Mormant), 534 (500) habitants. Un cultivateur et sa femme, une soixantaine d'années et un jeune maréchal-ferrant.
22. SUSCY-SOUS-YÈBLES, commune de YÈBLES (Mormant), 282 (150) habitants (population de la commune).
23. GUIGNES-RABUTIN (Mormant), 1.031 (999) habitants.
24. BLANDY (Le Châtelet-en-Brie), 515 (448) habitants.
25. BRÉAU (Mormant), 117 (100) habitants.
26. MORMANT, 1.371 (1.057) habitants. Femme d'une soixantaine d'années, n'a guère quitté Mormant, femme d'un entrepreneur.
27. LA CHAPELLE-GAUTHIER (Mormant), 625 (534) habitants.

28. FONTENAILLES (Mormant), 495 (225) habitants. Ancienne épicière, très âgée.
29. NANGIS, 3.065 (2.887) habitants. Berger, 70 ans; ne s'est jamais éloigné de Nangis.
30. GRAND-PUITS (Mormant), 255 (186) habitants. Deux vieilles au lavoir, cinq enfants de 7 à 10 ans et une femme de 50 ans environ, ayant vécu plusieurs années à Rambouillet.
31. LA CHAPELLE-IGER (Rozoy-en-Brie), 142 (89) habitants.
32. GASTINS (Nangis), 548 (452) habitants.
33. AUBEPIERRE (Mormant), 385 (106) habitants.
34. CLOS-FONTAINE (Mormant), 151 (108) habitants.
35. LUMIGNY (Rozoy-en-Brie), 264 (176) habitants.
36. TOUQUIN (Rozoy-en-Brie), 514 (347) habitants.
37. HAUTEFEUILLE (Rozoy-en-Brie), 109 (69) habitants.
38. SAINTS (Coulommiers), 663 (253) habitants.
39. VILLENEUVE-SAINT-DENIS (Rozoy-en-Brie), 228 (110) habitants.
40. VILBERT (Rozoy-en-Brie), 212 (172) habitants.
41. CRÈVECŒUR (Rozoy-en-Brie), 125 (72) habitants.
42. MORTCERF (Rozoy-en-Brie), 816 (768) habitants.
43. SAINT-AUGUSTIN (Coulommiers), 623 (24) habitants.
44. LA HAUTE-MAISON (Crécy-en-Brie), 202 (41) habitants.
45. BOULEURS (Crécy-en-Brie), 321 (181) habitants.
46. GIREMOUTIERS (Coulommiers), 132 (41) habitants.
47. GUÉRARD (Coulommiers), 1.022 (173) habitants.
48. JABLINES (Lagny), 180 (137) habitants.
49. CHARNY (Claye-Souilly), 504 (439) habitants.
50. CHARMENTRAY (Claye-Souilly), 143 (137) habitants.
51. IVERNY (Claye-Souilly) 260 habitants.
52. NEUFMOUTIERS-EN-BRIE (Rozoy-en-Brie), 231 (128) habitants.
53. CHAMBRY (Meaux), 448 (421) habitants.
54. ARMENTIÈRES (Lizy-sur-Ourcq), 159 (152) habitants.
55. QUINCY-SÉGY (Crécy-en-Brie), 931 habitants.
56. JAIGNES (Lizy-sur-Ourcq), 254 (201) habitants.
57. PIERRE-LEVÉE (La Ferté-sous-Jouarre), 281 (128) habitants.
58. SIGNY-SIGNETS (La Ferté-sous-Jouarre), 340 (174) habitants.
Gendarme, 30 à 40 ans, aubergiste, même âge, et un cultivateur, 60 ans.

59. MONTCEAUX (Meaux), 323 (310) habitants.
60. SEPT-SORTS (La Ferté-sous-Jouarre), 125 (68) habitants.
61. SAACY (La Ferté-sous-Jouarre), 1.275 (987) habitants.
62. JOUARRE (La Ferté-sous-Jouarre), 2.086 (1.050) habitants.
 Servante d'auberge, 20 à 25 ans.
63. SAINT-CYR-SUR-MORIN (Rebais), 1.241 (313) habitants.
64. AULNOY (Coulommiers), 357 (58) habitants.
65. LA TRÉTOIRE (Rebais), 317 (66) habitants.
66. CHAUFFRY (Rebais), 483 (161) habitants.
67. SAINT-RÉMY-DE-LA-VANNE (La Ferté-Gaucher), 603 (97) habitants.
68. DOUE (Rebais), 826 (202) habitants. Fermier, 65 ans.
69. CHAILLY-EN-BRIE (Coulommiers), 691 (163) habitants.
70. MAROLLES-EN-BRIE (La Ferté-Gaucher), 292 (99) habitants.
71. AMILLIS (La Ferté-Gaucher), 664 (308) habitants.
72. BANNOST (Nangis), 400 (234) habitants.
73. FRÉTOY-LE-MOUTIER (Nangis), 107 (29), habitants.
74. JOUY-LE-CHATEL (Nangis), 1.277 (675) habitants.
75. PÉCY (Nangis), 422 (230), habitants.
76. CUCHARMOY (Provins), 272 (181) habitants.
77. VIEUX-CHAMPAGNE (Nangis), 134 (105) habitants.
78. LA CROIX-EN-BRIE (Nangis), 677 (456) habitants.
- 78^a SAINT-LOUP-DE-NAUD (Provins), 785 (234) habitants (73).
79. MEIGNEUX (Donnemarie-en-Montois), 151 habitants.
80. CHALAUTRE-LA-REPOSTE (Donnemarie), 111 (78) habitants.
81. PREUILLY, commune de Montigny-Lencoup (Donnemarie), 753
 (497) habitants (population de la commune). Berger,
 60 ans.
82. LUISERAINE (Donnemarie), 196 (155) habitants.
83. LIZINES (Donnemarie), 134 (111) habitants.
84. CHATENAY-SUR-SEINE (Donnemarie), 502 (458), habitants. Deux
 ouvriers agricoles, 70 et 40 ans.
85. LA TOMBE (Bray-sur-Seine), 148 habitants.
86. FORGES (Montereau-faut-Yonne), 220 (128) habitants.
87. LAVAL (Montereau), 326 (133) habitants.
88. MAROLLES-SUR-SEINE (Montereau), 507 (425) habitants.

(73) A cinq km. au Nord-Ouest du point 210 de l'Atlas Linguistique.

89. COUTENÇON (Donnemarie), 198 (188) habitants.
90. ECHOUBOULAINS (Le Châtelet-en-Brie), 364 (213) habitants.
Laveuse, soixantaine d'années, très effrayée par le questionnaire.
91. LA CHAPELLE-RABLAIS (Nangis), 350 (115) habitants.
92. CHATILLON-LABORDE (Le Châtelet-en-Brie), 183 (38) habitants.
93. LES ECRENNES (Le Châtelet-en-Brie), 287 (170) habitants.
94. VALENCE-EN-BRIE (Le Châtelet-en-Brie), 504 (430) habitants.
95. MACHAULT (Le Châtelet-en-Brie), 298 (159) habitants.
96. SIVRY-COURTRY (Le Châtelet-en-Brie), 503 (279) habitants.
97. LA GRANDE-PAROISSE (Montereau), 1.167 (40) habitants.
98. SAINT-MARTIN-EN-BIÈRE (Melun), 361 (112) habitants.
99. ACHÈRES-LA-FORÊT (La Chapelle-la-Reine), 416 (219) habitants.
100. NANTEAU-SUR-ESSONNE (La Chapelle-la-Reine), 266 (123) habitants.
101. AUFFREVILLE (Château-Landon), 463 (266) habitants.
102. GARENTREVILLE (Nemours), 144 (134) habitants.
103. AMPONVILLE (La Chapelle-la-Reine), 319 (232) habitants.
104. LARCHANT (La Chapelle-la-Reine), 564 (483) habitants. Homme, 60 à 70 ans, et surtout une femme, 65 ans, ayant peu quitté son village, non interrogée, mais longuement observée au cours de conversations.
105. CHEVRAINVILLIERS (La Chapelle-la-Reine), 307 (156) habitants.
106. MAISONCELLES-EN-GATINAIS (Château-Landon), 168 (125) habitants (74).
107. MONTARLOT (Moret), 137 habitants.
108. DORMELLES (Moret), 407 (122) habitants.
109. POLIGNY (Nemours), 517 (217) habitants.
110. TREUZY-LEVELAY (Nemours), 261 (136) habitants.
111. CHEVRY-EN-SEREINE (Lorrez-le-Bocage), 477 (169) habitants.
112. CHAINTREAU (Château-Landon), 274 (137) habitants.
113. MONTIGNY-LE-GUESDIER (Bray-sur-Seine), 205 habitants.
114. BABY (Bray-sur-Seine), 105 habitants.
115. PASSY-SUR-SEINE (Bray-sur-Seine), 80 habitants.
116. CHALAUTRE-LA-PETITE (Provins), 554 (270) habitants (75).

(74) A quatre km. au Nord-Ouest du point 208 de l'Atlas Linguistique.

(75) A cinq km. au Nord-Est du point 210 de l'Atlas Linguistique.

Cultivateur, soixantaine d'années, et un ouvrier agricole, même âge.

117. HERME (Bray-sur-Seine), 472 (141) habitants.
118. GOUAIX (Bray-sur-Seine), 894 (536) habitants (76).
119. SAINT-HILLIERS (Provins), 518 (198) habitants.
120. VOULTON (Villiers-Saint-Georges), 374 (121) habitants.
121. VILLIERS-SAINT-GEORGES, 1.075 (701) habitants.
122. LÉCHELLE (Villiers-Saint-Georges), 458 (173) habitants.
123. FONTAINE-SOUS-MONTAIGUILLON (Villiers-Saint-Georges), 163 hab.
124. LES MARETS (Villiers-Saint-Georges), 52 (29) habitants.
125. PIERRELEZ (Villiers-Saint-Georges), 42 (33) habitants.
126. VIEUX-MAISONS (Villiers-Saint-Georges), 111 habitants.
127. SAINT-MARTIN-DU-BOSCHET (Villiers-Saint-Georges), 253 (97) habitants.
128. CHOISY-EN-BRIE (La Ferté-Gaucher), 882 (394) habitants.
129. COURTANCON (Villiers-Saint-Georges), 283 (157) habitants.
130. LESCHEROLLES (La Ferté-Gaucher), 280 (177) habitants.
131. SAINT-MARTIN-DES-CHAMPS (La Ferté-Gaucher), 381 (161) hab.
132. MEILLERAY (La Ferté-Gaucher), 412 (338) habitants. Cultivateur, soixantaine d'années, intelligence exceptionnelle, sa femme et un voisin, même âge.
- 132^a. LA CHAPELLE-VÉRONCE (La Ferté-Gaucher), 395 (92) habitants. Bûcheron, 30 à 40 ans.
133. MONTDAUPHIN (Rebais), 251 (135) habitants.
134. GRAND-DOUCY, commune de Bellot (Rebais), 604 (292) habitants (population de la commune).
135. BELLLOT (Rebais), 604 (292) habitants.
136. SAINT-LÉGER (Rebais), 170 (19) habitants.
137. BASSEVELLE (La Ferté-sous-Jouarre), 357 (50) habitants.
138. SAINT-AULDE (La Ferté-sous-Jouarre), 276 (131) habitants.
139. COCHEREL (Lizy-sur-Ourcq), 324 (226) habitants. Charretier longuement observé pendant une conversation, 35 ans environ.
140. VENDREST (Lizy-sur-Ourcq), 523 (328) habitants. Garde-champêtre, 50 ans, et un jeune garçon de 8 ans.
141. COULOMBS (Lizy-sur-Ourcq), 493 (361) habitants .

(76) A quatre km. au Sud-Est du point 210 de l'Atlas Linguistique.

142. CONGIS (Lizy-sur-Ourcq), 728 (599) habitants.
143. VINCY-MANŒUVRE (Lizy-sur-Ourcq), 274 (207) habitants.
144. ETRÉPILLY (Lizy-sur-Ourcq), 443 (422) habitants.
145. BARCY (Lizy-sur-Ourcq), 223 (209) habitants.
146. MONTHYON (Dammartin-en-Goële), 923 (706) habitants.
Femme d'une trentaine d'années, chef de la station du
petit chemin de fer sur route, et un jeune charretier.
147. OISSERY (Dammartin), 329 (304) habitants.
148. MARCHEMORET (Dammartin), 175 (87) habitants.
149. MONTGÉ (Dammartin), 386 (338) habitants.
150. VILLENEUVE-SOUS-DAMMARTIN (Dammartin), 372 (311) habi-
tants. Cultivateur, 46 ans, non interrogé, mais a pu être
observé pendant plus de deux heures.
151. OTHIS (Dammartin), 265 (109) habitants.
152. MAUREGARD (Dammartin), 185 habitants.
153. MOUSSY (Dammartin), 286 (266) habitants.
154. NANTOUILLET (Claye-Souilly), 250 (235) habitants.
155. GRESSY (Claye-Souilly), 120 (82) habitants.

Marne (7 points).

1. VILLENEUVE-LA-LIONNE (Esternay), 282 (57) habitants. Bûche-
ron, 25 à 30 ans, partage sa vie entre Villeneuve et Mont-
mirail.
2. MORSAINS (Montmirail), 228 (117) habitants.
3. SAINT-BON (Esternay), 179 (122) habitants.
4. BOUCHY-LE-REPOS (Esternay), 203 (151) habitants.
5. CHAMPGUYON (Esternay), 307 (278) habitants.
6. BERGÈRES-SOUS-MONTMIRAIL (Montmirail), 232 (100) habitants.
7. L'ÉCHELLE (Montmirail), 223 (72) habitants.

Aisne (7 points).

1. MONTREUIL-AUX-LIONS (Charly), 393 habitants.
2. COUPRU (Charly), 107 habitants.
3. LICY-CLIGNON (Neuilly-Saint-Front), 61 (53) habitants.
4. SAINT-GENGOULPH (Neuilly-Saint-Front), 313 habitants.
5. GANDELU (Neuilly-Saint-Front), 313 habitants.

6. PASSY-EN-VALOIS (Condé-en-Brie), 119 habitants.
7. ANCIENVILLE (Villers-Cotterêts), 82 habitants.
8. OIGNY (Villers-Cotterêts), 82 habitants.

Oise (68 points).

1. MONTJAVOULT (Chaumont-en-Vexin), 378 (103) habitants.
2. SERANS (Chaumont), 340 (243) habitants.
3. BOUBIERS (Chaumont), 315 (220) habitants (77).
4. LATTAINVILLE (Chaumont), 74 habitants.
5. TRIE-CHATEAU (Chaumont), 808 (752) habitants.
6. BOUTENCOURT (Chaumont), 175 (97) habitants.
7. LALANDE-EN-SON (Le Coudray-Saint-Germer), 181 habitants.
8. CUIGY-EN-BRAY (Le Coudray), 398 (79) habitants.
9. LA CHAPELLE-AUX-POTS (Le Coudray), 431 (664) habitants.
Epicier, 45 ans, et ouvrier de la poterie, même âge.
10. ONS-EN-BRAY (Auneuil), 1.033 (213) habitants.
11. LA LANDELLE (Le Coudray), 354 (198) habitants. Cinq cultivateurs, trentaine d'années, longuement écoutés, puis interrogés à l'auberge.
12. LE VAUROUX (Le Coudray), 244 (222) habitants.
13. LABOSSE (Le Coudray), 418 (142) habitants.
14. LE PORCHEUX (Auneuil), 117 (78) habitants.
15. VILLOTRAN (Auneuil), 112 (112) habitants.
16. BEAUMONT-LES-NONAINS (Auneuil), 201 (71) habitants.
17. LE MESNIL-THÉRIBUS (Auneuil), 433 (331) habitants.
18. JAMÉRICOURT (Chaumont), 91 (77) habitants.
19. LIERVILLE (Chaumont), 299 (114) habitants.
20. MONNEVILLE (Chaumont), 326 (284) habitants.
21. MONTS (Méru), 103 (71) habitants.
22. POUILLY (Méru), 101 (94) habitants.
23. ALLONNE (Beauvais Sud-Ouest), 889 habitants (78).
24. VALDAMPIERRE (Auneuil), 502 (440) habitants.
25. ABBÉCOURT (Noailles), 361 (264) habitants.
26. ROCHY-CONDÉ (Nivillers), 478 (425) habitants.
27. LAVERSINES (Nivillers), 465 habitants.

(77) A quatre km. au Sud-Ouest du point 238 de l'Atlas Linguistique.

(78) Point 246 de l'Atlas Linguistique.

28. CAMBRONNE-LÈS-CLERMONT (Mouy), 514 (202) habitants.
29. BURY (Mouy), 2.109 (1.659) habitants.
30. RÉMÉRANGLES (Clermont), 165 habitants.
31. BRESLES (Nivillers), 2.143 (2.081) habitants.
32. SILLY-TILLARD (Noailles), 343 (264) habitants.
33. LE COUDRAY-SAINT-GERMER, 361 (236) habitants.
34. LE DÉLUGE (Noailles), 301 habitants.
35. ANDEVILLE (Méru), 1.406 (1.217) habitants.
36. ANSERVILLE (Méru), 266 habitants.
37. BELLE-ÉGLISE (Neuilly-en-Thelle), 408 (170) habitants.
38. LE MESNIL-EN-THELLE (Neuilly-en-Thelle), 601 (515) habitants.
39. BLAINCOURT (Creil), 343 (303) habitants.
40. ULLY-SAINT-GEORGES (Neuilly-en-Thelle), 754 (439) habitants.
41. ERQUERY (Clermont), 341 (166) habitants.
42. ÉPINEUSE (Clermont), 197 habitants.
43. SACY-LE-PETIT (Liancourt), 343 (338) habitants.
44. APREMONT (Creil), 573 (527) habitants.
45. ÈVE (Nanteuil-le-Haudoin), 313 habitants.
46. BARON (Nanteuil-le-Haudoin), 690 (633) habitants.
47. BARBERY (Senlis), 564 (469) habitants.
48. RARAY (Pont-Sainte-Maxence), 204 (145) habitants. Aubergiste
35 ans, sa femme, et deux enfants de 10 ans.
49. RULLY (Pont-Sainte-Maxence), 593 (467) habitants.
50. MONTAGNY-SAINTE-FÉLICITÉ (Nanteuil-le-Haudoin), 325 habitants.
51. SILLY-LE-LONG (Nanteuil-le-Haudoin), 722 (711) habitants.
52. BRÉGY (Betz), 483 (478) habitants.
53. ROBERVAL (Pont-Sainte-Maxence), 209 (193) habitants.
54. VERBERIE (Pont-Sainte-Maxence), 1.778 (1.624) habitants.
55. SAINT-JEAN-AU-BOIS (Compiègne), 245 (134) habitants.
56. SAINT-SAUVEUR (Compiègne), 939 (921) habitants.
57. ORROUY (Crépy-en-Valois), 469 (406) habitants. Bûcheron, 40
ans, et sa femme.
58. GILLOCOURT (Crépy-en-Valois), 467 (382) habitants.
59. MORIENVAL (Crépy-en-Valois), 797 (412) habitants. Epicier-
aubergiste, 40-50 ans, et plusieurs cultivateurs non inter-
rogés mais observés.
60. FEIGNEUX (Crépy-en-Valois), 313 (244) habitants.

61. ROUVRES (Betz), 224 habitants.
62. ÉTAVIGNY (Betz), 195 (175) habitants.
63. ROCQUEMONT (Crépy-en-Valois), 120 (80) habitants.
64. CHÈVREVILLE (Nanteuil-le-Haudoin), 407 (190) habitants.
65. MAREUIL-SUR-OURCQ (Betz), 670 (544) habitants (79).
66. CUVERGNON (Betz), 249 (115) habitants.
67. LE BEAUDON, commune de Pierrefonds (Attichy), 1.487 (1.021) habitants (population de la commune).
68. VIEUX-MOULIN (Compiègne), 423 (303) habitants.

Eure (13 points).

1. VILLEGAST (Pacy-sur-Eure), 191 (181) habitants.
2. VILLIERS-EN-DÉSŒUVRE (Pacy-sur-Eure), 473 (282) habitants.
3. ÉPIEDS (Saint-André-de-l'Eure), 234 (226) habitants.
4. PACY-SUR-EURE, 1.944 (1.800) habitants.
5. SAINT-VINCENT-DES-BOIS (Vernon), 82 (53) habitants.
6. PANILLEUSE (Ecos), 211 (184) habitants.
7. TILLY (Ecos), 110 (100) habitants.
8. ECOS, 451 (322) habitants.
9. CHATEAU-SUR-EPTE (Ecos), 380 (52) habitants. Une fermière, 60 ans, et un garçon de ferme, 40 ans.
10. NOYERS (Gisors), 126 (110) habitants.
11. DANGU (Gisors), 413 (410) habitants. Deux ouvriers agricoles, 40 ans.
12. BEZU-SAINT-ELOI (Gisors), 655 (625) habitants. Garde-champêtre, 60 ans.
13. SAINT-DENIS-LE-FERMENT (Gisors), 314 (195) habitants.

Eure-et-Loir (31 points).

1. GUAINVILLE (Anet), 340 (94) habitants.
2. LE MESNIL-SIMON (Anet), 215 (166) habitants.
3. SAINT-OUEN-MARCHEFROY (Anet), 225 (134) habitants.
4. BU (Anet), 805 (631) habitants.
5. ABONDANT (Anet), 676 (328) habitants.
6. CHARPONT (Dreux), 189 habitants.

(79) A cinq km. au Sud du point 232 de l'Atlas Linguistique.

7. GERMAINVILLE (Dreux), 205 (202) habitants.
8. LA CHAPELLE-LE-FORAINVILLIERS (Dreux), 115 (51) habitants.
9. CHAMPAGNE (Anet), 92 habitants.
10. CHAUDON (Nogent-le-Roi), 666 (530) habitants.
11. COULOMBS (Nogent-le-Roi), 578 (397) habitants. Charretier, 30-35 ans.
12. VILLEMEUX (Nogent-le-Roi), 916 (660) habitants.
13. MARVILLE-MOUTIERS-BRULÉ (Dreux), 520 (122) habitants. Sacristine, 70 ans, et charretier, 60 ans, non interrogé, mais observé.
14. ÉCLUZELLES (Dreux), 106 habitants.
15. LE BOULLAY-MIVOYE (Nogent-le-Roi), 276 (186) habitants. Aubergiste, a séjourné à Dreux.
16. GIRONVILLE (Châteauneuf), 154 (66) habitants.
17. SÉRAZEREUX (Châteauneuf), 416 (246) habitants. Un cultivateur, 40 ans, et 8 jeunes cultivateurs, de 15 à 20 ans, observés au cours d'une conversation.
18. NÉRON (Nogent-le-Roi), 460 (309) habitants.
19. HOUX (Maintenon), 241 (208) habitants.
20. BAILLEAU-SOUS-GALLARDON (Maintenon), 602 (212) habitants.
21. COLTAINVILLE (Chartres), 437 (85) habitants.
22. BERCHÈRES-LA-MAINGOT (Chartres), 360 (310) habitants.
23. BERCHÈRES-LES-PIERRES (Chartres), 730 (526) habitants.
24. CHAMPSERU (Auneau), 247 (62) habitants.
25. ÉCROSNE (Maintenon), 538 (264) habitants (80).
26. MAISONS (Auneau), 288 (284) habitants.
27. MONDONVILLE-SAINT-JEAN (Auneau), 109 (103) habitants.
28. GARANCIÈRES-EN-BEAUCE (Auneau), 312 (267) habitants.
29. ARDELU (Auneau), 73 habitants.
30. MOUTIERS (Voves), 318 (220) habitants.
31. ROUVRAY-SAINT-DENIS (Jeanville), 447 (303) habitants.

Loiret (11 points).

1. SAINT-PÉRAVY-ÉPREUX (Outarville), 309 (151) habitants.
2. CHARMONT-EN-BEAUCE (Outarville), 471 (170) habitants.

(80) A six km. à l'Est du point 219 de l'Atlas Linguistique.

3. MORVILLE-EN-BEAUCE (Malesherbes), 293 (211) habitants.
4. SERMAISES (Malesherbes), 934 (724) habitants.
5. ROUVRES (Malesherbes), 236 (207) habitants.
6. ENGENVILLE (Malesherbes), 562 (203) habitants.
7. CÉSARVILLE (Malesherbes), 177 (76) habitants.
8. MAINVILLIERS (Malesherbes), 501 (180) habitants.
9. ORVEAU (Malesherbes), 308 (148) habitants.
10. DIMANCHEVILLE (Puisseaux), 105 (102) habitants.
11. AULNAY-LA-RIVIÈRE (Puisseaux), 488 (282) habitants.

ACCORD DE L'ATTRIBUT ET DU PARTICIPE PASSÉ

Avant d'entrer dans le détail de chacune des formations du féminin, il est utile de faire quelques remarques concernant l'accord de genre :

Notons d'abord une tendance à laisser invariable l'adjectif ou le participe employé comme attribut (1) : *les personnes qui continuent à y aller sont fous* (phrase dite par un étudiant de sciences, exemple suspect, car *personnes* est employé pour les deux sexes; il y a ici accord, non avec le mot, mais avec l'idée); *une petite fille qui est assez farceur* (dessinateur); *les bouches d'égouts étaient pas assez forts* (facteur); *ma main, il est pas assez long* (terrassier); *votre serviette, elle est un peu trop court* (bouquiniste); *peut-être que vous serez plus chanceux que moi* (appariteur de la Sorbonne à moi-même), exemple un peu douteux car le mot *chanceux* s'appliquait alors à deux personnes de sexe différent dans l'esprit du sujet; *quand j'ai vu ça j'étais fou* (femme de ménage); *toutes les lampes étant éteints* (femme de ménage); *par cette femme là, j'ai été mis dans la boue !* (jeune femme parisienne, bonne éducation); *si qu'on parlait et que la porte soit ouvert* (receveur de tramway); *une bicyclette qui a été fait avant la guerre* (blanchisseur). *Ça vous irait mieux d'être teint en platiné que d'être teint en noir* (dame cultivée parlant à une femme), exemple d'autant plus intéressant que l'attribut invariable a été dit deux fois; j'ai pu attirer l'attention sur cette faute et, ni l'auteur, ni deux personnes qui l'écoutaient, n'avaient rien remarqué d'insolite. Il a fallu répéter la phrase pour faire constater l'erreur. Citons de plus, cet exemple douteux : *Vous pouvez rester assis là si vous voulez* (jeune servante d'auberge, née vers 1915, point 115 S et M, à moi-même); ici nous pouvons savoir de façon précise s'il s'agit de l'emploi de l'attribut

(1) H. Bauche, *Le Langage Populaire*, pp. 94-95, donne de nombreux exemples de ce fait.

invariable avec extension à un autre verbe que *être*, au verbe *rester* de signification voisine, ou bien si ce participe est toujours invariable dans le parler de cette jeune servante ou d'une façon plus générale, dans le français de ce point de la région parisienne. Toutefois, cette hypothèse n'est guère vraisemblable, un usage semblable ayant été surpris chez une Lilloise née vers 1860 : *je suis fatiguée, je vais rester assis*.

Cette tendance s'observe plutôt lorsque l'adjectif est phonétiquement terminé par une consonne (*ouvert, fort*) et assez court, surtout pour les adjectifs monosyllabiques. Elle est plus marquée lorsque l'adjectif se trouve dans un groupe formant avec lui une sorte de groupe figé (2) et dans ce cas j'ai pu surprendre sur moi-même : *je suis fin prêt* à côté de *tu es fin belle*, dit un autre jour. Les attributs à terminaison vocalique sont rarement laissés invariables et des phrases telles que *elle est français, elle est italien* (Bauche, *Langage Populaire*, p. 95) sont sans doute fort rares, surtout en laissant l'adjectif si près du nom qualifié. Nous en citerons toutefois quelques exemples, l'un surpris chez une dame cultivée : *il y a deux choses que j'ai oublié de dire et qui sont assez importants*; un autre chez un étudiant : *une allégorie de Mantegna qui a été peint sur commande*; puis : *voilà cette demoiselle qui est pris d'une belle passion pour cette étude* (professeur à la Faculté des Lettres de Paris); *cette expression qui me semble pouvoir être introduit sans inconvénient* (professeur à une Faculté des Lettres provinciale); *on a servi des anguilles qui étaient bien gros comme ça* (ingénieur de peu de culture); et ce dernier au cours d'une communication à la Société de Linguistique de Paris : *la valeur du témoignage n'en est pas spécialement atteint. Mes affaires sont pas encore secs* (étudiant du laboratoire de Phonétique); ici nous pouvons attribuer la forme de l'attribut au sens vague du mot *affaire* qui a pu être considéré comme un neutre; en fait il désignait les feuilles d'enregistrement passées dans le vernis, aussi n'est-il pas impossible de supposer que *sec* a été inconsciemment accordé avec *tracé* ou *enregistrement*, ou même, en se rapportant au contenu de ces feuilles, avec *mots* ou *exemples*. Quoi qu'il en soit, cet accord n'est pas fortuit, n'est pas un lapsus : le même

(2) H. Bauche, *Langage Populaire*, p. 95.

étudiant, quelques jours plus tard, dans les mêmes conditions, a dit : *mes affaires je crois bien qu'elles sont secs*. Sans doute ne devons-nous voir là que des accidents, des marques d'inattention explicables par le recouplement avec d'autres formes (*une toile de Mantégna qui a été peint avec un Mantégna qui a été peint; deux choses*, mot vague, a pu être employé au neutre (c'est-à-dire au masculin). Dans cet exemple tiré d'un texte imprimé : *un fog à rendre jaloux toutes les villes du Royaume-Uni, y compris Londres*, la forme masculine peut s'expliquer simplement par une erreur d'impression (auquel cas il reste curieux que le correcteur n'ait pas été frappé par le mot ayant une lettre de moins qu'il n'en attendait, ce qui change la physionomie du mot); il se peut qu'il y ait eu un accord involontaire avec *Londres*, voire avec *fog*, il se peut enfin que nous ayons là un attribut invariable. Quoi qu'il en soit, un Parisien cultivé, prévenu qu'il y avait là une faute, ne l'a vue qu'à la seconde lecture. Le fait même que ces accords soient à la merci d'un instant d'inattention n'indique-t-il pas quelque fragilité ? Notons que le résultat n'était pas particulièrement choquant, les auteurs de ces phrases n'ont pas eu conscience de leur faute et ne se sont pas repris. Nous ne devons pas repousser l'hypothèse du lapsus, et il est bien probable que quelques-uns des exemples cités ici proviennent de cette simple cause. Toutefois la simple erreur pourrait s'exercer aussi bien sur l'épithète que sur l'attribut et une observation poussée de nos interlocuteurs nous révélera toujours des défaillances pour l'attribut, alors que l'unification des deux formes de l'épithète est une rareté dont il est difficile de surprendre un exemple, chez les moins cultivés.

Malgré ces quelques exemples surpris chez des sujets cultivés, la tendance à l'invariabilité de l'adjectif attribut ne se trouve guère qu'en français populaire. Elle est sans doute assez récente : les lettres des *Partages des Biens Communaux* n'en contiennent pas un seul exemple, il semble donc qu'elle ne se montrait pas dans les dernières années du XVIII^e siècle; à plus forte raison n'en trouvons-nous pas d'exemple dans les textes parisiens populaires du XVIII^e siècle (3). De nos jours, cette invariabilité ne sort qu'acci-

(3) Textes transcrits dans Ch. Nisard, *Etudes sur le Langage Populaire ou Patois de Paris et de sa banlieue*, Paris, 1872.

Des principaux écrits en patois parisien, pp. 319 et suivantes.

dentellement du parler populaire où son emploi est très loin d'être de règle, une même tournure donnera lieu, chez le même sujet, à quelques minutes d'intervalle, à des formes différentes de l'attribut soit soumis à aucune loi. Il n'y a encore là qu'une tendance qui ne tarde guère à se présenter au cours d'une conversation, chez ceux qui emploient l'attribut invariable.

Peut-être pourrions-nous voir là l'influence des substantifs employés adjectivement et restant invariables. Toutefois, on peut objecter que si telle était la raison de l'invariabilité dont il est question, elle s'exercerait aussi bien sur l'adjectif épithète que sur l'attribut. Peut-être même s'exercerait-elle plus encore sur l'épithète, car c'est là sans doute le plus fréquent usage du substantif comme adjectif; de plus, ces substantifs ont une forme telle qu'ils ne pourraient pas admettre une marque de flexion (*cf. paille, prune, café au lait*) sauf *marron* dont la forme ne s'oppose pas à l'addition d'une marque de genre. Il serait peut-être plus vraisemblable de voir là l'influence d'adverbes employés adjectivement, mais gardant leur invariabilité : *elle est très bien* peut entraîner : *elle est très beau, très laid*; *elle est debout* peut entraîner : *elle est assis*. Inversement, j'ai pu saisir (chez une femme de ménage), un adjectif employé adverbialement et devenant invariable : *en tombant, elle est restée tout entier*, et aussi une construction tout à fait comparable chez un jardinier : *mes poires, ils sont tombés toutes véreux*. Un certain nombre d'adjectifs peuvent s'employer comme adverbes : *parler haut, frapper fort*; ils peuvent renforcer l'action des adverbes proprement dits.

Le passage est d'ailleurs facile de l'adverbe à l'adjectif et inversement et l'on ne peut toujours dire si le sujet a employé l'un ou l'autre. Dans la phrase : *on a deux grosses orages qui sont venues successifs l'une après l'autre* (mouleur, soixantaine d'années), où *orage* était féminin, ainsi que le montraient le *s* nettement sourd de *grosses* et *une*, quel a été l'emploi de *successif* ? Est-ce un adjectif devenu invariable par suite de la disparition de l'opposition assez délicate, *consonne sourde / consonne sonore* ? ou est-ce un adverbe employé avec le sens de *successivement* ? Dans : *cette plaie n'est pas bien profond* (femme âgée, petite bourgeoise), *profond* est-il un adjectif subissant la tendance à l'invariabilité des

attributs, ou bien est-il employé comme adverbe, de même que l'on dirait : *n'est pas très près, très loin* ? Il est fort difficile de répondre à ces questions et les sujets ne sauraient les résoudre. Dans *Marie, tiens-toi droit* (phrase imprimée dans un article sur la scoliose dans une feuille éditée par une pharmacie parisienne), il semble bien que la forme *droit* soit dûe à un emploi adverbial du mot. En effet, cette phrase pourrait avoir pour prologue : *tu te tiens de travers, tu te tiens mal*; nous pourrions la remplacer par *tiens-toi bien, tiens-toi debout*, toutes formes adverbiales invariables qui ont entraîné la tournure citée. Dans : *Vous avez moins chaud parce que vous avez été habillée légère* (homme âgé, petite bourgeoisie), un élément passe, comme le montre la flexion, de la valeur adverbiale à la valeur adjectivale; pour : *j'ai mangé des feuilles de rhubarbe faits comme des épinards* (femme née vers 1860, à peu près illettrée), avons-nous l'extension du participe invariable même comme épithète ? Avons-nous une sorte de grand groupe adverbial dans toute la seconde partie de la phrase, *faits comme des épinards* ?, ou bien le sujet a-t-il pensé : *un plat de feuilles* ? Autant de questions que nous ne saurions résoudre et trancher et sur lesquels il serait vain de demander l'avis des auteurs des erreurs, généralement trop peu cultivés pour comprendre ces questions, à plus forte raison pour les résoudre.

Il n'est pas étonnant, étant donné cet état de choses, de constater des influences de la forme adverbiale sur la forme adjectivale. Les tramways portent tous l'inscription : tant de places *assises*, tant de places *debout*, la même construction donnant lieu à des morphologies différentes, introduisant un adjectif fléchi et un adverbe invariable; serait-il étonnant que l'une des formes influençât l'autre, entraînant, soit *places assis*, soit *places deboutes* ? La première de ces deux formes s'entend, d'ailleurs, il semble que la construction adverbiale envahisse tout le domaine de ces deux phrases divergentes et toujours rapprochées sous les yeux des citadins.

Sans doute cette hypothèse de l'influence de l'adverbe sur la forme de l'adjectif dépasse-t-elle la question de la tendance à l'invariabilité de l'attribut et nous avons vu plus haut plusieurs adjectifs invariables tout en n'étant pas attributs; il est bien probable que cette explication ne recouvre pas exactement le sujet

qui nous occupe, que d'autres causes soient à la base de cette tendance, mais il semble que l'influence de l'adverbe y joue un rôle.

On peut aussi alléguer que cette forme soit le fait d'une défaillance du mécanisme linguistique. Ainsi que nous le notions plus haut, le masculin n'est pas une forme de l'adjectif (ou du participe passé), c'est le mot lui-même, tel qu'il se présente à l'esprit. Il est donc normal que, la flexion subissant un défaillance, l'adjectif se réduise à une seule forme représentant le concept même : celle du masculin. Notons d'ailleurs que le même phénomène d'unification entre deux formes a eu lieu pour la catégorie du nombre, la plupart des formes divergentes pour le singulier et le pluriel se sont unifiées au profit de la plus souvent employée, comme *genou* / *genoux* < *genouil* / *genous* (avec la forme plurielle aux deux nombres) et *rossignol* / *rossignols* < *rossignol* / *rossignous* (avec la forme singulière aux deux nombres) et de nos jours en français enfantin populaire, les derniers couples de mots restés dans les mêmes conditions tendent à s'unifier : *un cheval* / *des chevaux*.

Il est possible d'admettre une unification semblable, quoique moins poussée, pour le genre. Toutefois, telle n'est pas la seule raison des exemples d'attributs invariables cités plus haut, car une défaillance de mécanisme se présenterait aussi bien pour l'épithète. Sans doute l'attribut est-il généralement plus éloigné que l'épithète du nom correspondant, ce qui facilite sans doute la défaillance du mécanisme linguistique; mais nous avons vu des attributs invariables bien près du nom (cf. *que la porte soit ouvert*), séparés par une seule syllabe, alors que nous n'avons pas noté d'épithète invariable séparé par le même élément (ce qui donnerait une phrase comme *la porte bien ouvert*). Il est bien probable que toutes ces actions donnent une explication valable du phénomène envisagé, elles exercent toutes concurremment leur action unificatrice sur l'adjectif et le participe, mais dans le cas de l'attribut seulement.

*
* *

Beaucoup plus fréquente et employée dans tous les milieux sociaux est l'infraction aux règles d'accord du participe passé avec le verbe *avoir*. Cette règle empruntée à l'italien n'apparaît

qu'à une époque récente de l'histoire de notre langue, au xvi^e siècle (4), ne s'est véritablement imposée qu'au xvii^e siècle. Sans doute ne s'est-elle guère imposée dans les classes populaires, car nous relevons dans les *Partages des Biens Communaux* : *relate la donation qu'ils ont fait* (Sens) (5); *relative à la saisie qu'a fait la Municipalité de Griège* (Saône-et-Loire) (6); *la délibération que nous avons joint* (Aisne) (7) (peut-être ici pouvons-nous voir l'influence de *ci-joint*); pour ne citer que des exemples nets, où l'accord se marquerait par une désinence consonantique et où l'orthographe soit suffisamment correcte pour que l'on puisse discerner les intentions du scripteur. Des exemples tels que : *les lois anciennes qu'on a mal interprété* (Seine-et-Oise) abondent (8), mais on ne peut dire avec certitude que la population rurale de telle commune présentait à la fin du xviii^e siècle une différence de prononciation entre les finales *é* et *ée*, quant à un exemple tel que *lé riches peut jouir des préri quilon par tajé en nas quitans les ins pos qu'ils peuvent* (Oise) (9), il ne peut nous donner aucun renseignement sur l'accord ou le manque d'accord employé pour *partagées*.

De nos jours, l'invariabilité du participe passé est fréquente ; citons *je me suis inscrit* (moi-même); *il m'a conduit et il m'a reconduit* (institutrice). Nous ne nous attarderons pas sur ce point bien étudié (10), il serait trop facile de multiplier les exemples, nous nous contenterons de citer ceux-ci provenant de deux professeurs de la Faculté des Lettres de Paris; l'un est oral et a été dit dans un cours; *une habitude contraire que les Romains ont introduit*; les deux autres écrits au cours d'une même lettre : *une question que je ne vous ai pas posé et les feuilles que vous m'avez donné*. Ils montrent combien cette invariabilité est courante et qu'elle est loin de se limiter, comme la précédente, aux classes populaires.

A quoi pouvons-nous attribuer cette invariabilité ? Il semble que nous y trouvions deux causes :

(4) F. Brunot et Ch. Bruneau, *Précis Gramm. hist.* pp. 692-693.

(5) *Partages des Biens Communaux*, Archives Nationales, F. 10.226.

(6) *Partage des Biens Communaux*, Archives Nationales, F. 10.333 B.

(7) *Partages des Biens Communaux*, Archives Nationales, F. 10.329.

(8) *Partages des Biens Communaux*, Archives Nationales, F. 10.329.

(9) *Partages des Biens Communaux*, Archives Nationales, F. 10.329.

(10) F. Brunot et Ch. Bruneau, *Précis Gr. hist.*, p. 693.

A. Dauzat, *la Langue Française, sa vie, son évolution*, pp. 105-109.

a) Une cause d'ordre philologique : l'accord du participe passé après *avoir*, tel qu'il est enseigné et pratiqué en français littéraire, n'a été nettement défini que tard dans l'évolution de notre langue, puisqu'il ne date que du xvi^e siècle. Il est permis de se demander si une règle apparue si tard a jamais réellement pénétré dans le français courant.

De plus le participe après *avoir*, quelle que soit la place du complément, est toujours un temps verbal que nous pourrions écrire en un mot, et ce fait est d'autant plus net que le passé simple a pratiquement disparu du français moderne, si bien que le passé composé à l'aide du participe l'a remplacé ; *la boîte que faite* exprime une forme un peu plus ancienne ou plus littéraire, *la boîte que je fis*. Or, si le verbe français exprime le nombre (cf. *je chante, nous chantons*), mais non le genre (sauf pour la troisième personne où le pronom peut-être considéré comme désinence de personne et de genre à la fois, mais ce cas n'est pas général et de plus la notion de genre, comme celle de nombre d'ailleurs, se rapporte au sujet du verbe et non à son complément). Il est donc normal que cette flexion, tout à fait insolite dans le verbe français, soit éliminée.

b) Une cause fondée sur la fréquence d'emploi du participe conjugué avec *avoir* avant son complément. Nous avons sans doute plus d'occasion de dire *j'ai fait (une boîte)* que *(la boîte) que j'ai faite*, si bien que le groupe *j'ai fait*, ou *j'ai* suivi de tout autre participe passé, se présente sans doute à notre esprit comme invariable, formant un tout unique, dissocié seulement dans une phrase négative *je (n') ai pas fait*.

LISTE DES MOTS ÉTUDIÉS (5.630)

I. — MOTS N'ADMETTANT PAS DE DISTINCTION DE GENRES

(1.934 mots).

é	additionné	aimanté	appointé
	administré	ainé	appréhendé
	admiré	ajourné	apprêté
abusé	admonesté	ajouré	apprivoisé
accablé	adopté	ajouté	approuvé
abaissé	adoré	ajusté	argenté
abandonné	adossé	alambiqué	armé
abîmé	adressé	alcoolisé	arrêté
abonné	adulé	aliéné	arriéré
abordé	adultéré	aligné	arrivé
abreuvé	aéré	alimenté	arrosé
absorbé	affaire	alité	articulé
accaparé	affaîssé	allaité	aspiré
accélééré	affalé	allégué	assaisonné
accentué	affamé	alloué	assassiné
accepté	affecté	allumé	assemblé
accidenté	affectionné	altéré	asséné
acclamé	affermé	amadoué	assermenté
acclimaté	affilié	amalgamé	assigné
accointé	affolé	amassé	assimilé
accomodé	affiné	ambitionné	assisté
accompagné	affirmé	ambré	assommé
accordé	affronté	amélioré	assuré
accoudé	affublé	amené	astiqué
accouplé	affuté	ameuté	attablé
accoutré	agacé	amoncé	attaqué
accoutumé	agencé	amorcé	attardé
acçulé	aggloméré	ampoulé	attelé
accumulé	agglutiné	amputé	attentionné
achalandé	aggravé	analysé	atténué
acharné	agité	ancré	attesté
acheminé	agrafé	angoissé	attifé
acheté	agréé	animé	attisé
achevé	agrémenté	ankylosé	attrapé
acidulé	agrippé	annelé	attristé
acoquiné	aidé	annoncé	augmenté
acquitté	aiguillonné	anticipé	auréolé
actionné	aiguisé	apparenté	autorisé
activé	aimé	appelé	avalé
adapté	ailé	appliqué	avancé

aventuré	brûlé	communiqué	crevassé
avisé	buté	composé	crevé
avivé	cabré	concerté	criblé
bâclé	cadenassé	condamné	crispé
badigeonné	calciné	condensé	critiqué
bafoué	calculé	conditionné	croisé
bagué	calé	confiné	croqué
baigné	calfeutré	confirmé	cuvré
balafré	calibré	confisqué	cultivé
balancé	calmé	congestionné	dallé
ballonné	calqué	conjuré	damné
ballotté	cambré	conservé	daté
bandé	campé	consigné	débarqué
bardé	canalisé	consolé	débarrassé
barbé	canonisé	consolidé	débité
bariolé	cantonné	consommé	débilité
barré	capté	conspué	décapité
basané	carabiné	constaté	décédé
basé	caractérisé	constellé	déchiré
bétoné	carbonisé	consterné	décidé
beurré	carré	constipé	décimé
bichonné	carrelé	constitué	déclamé
bigarré	cassé	consulté	déclaré
biseauté	catalogué	consumé	décliné
bistré	cautérisé	contaminé	décortiqué
blasé	ceinturé	conté	décrété
blasonné	célébré	contemplé	décuplé
bleuté	censé	contesté	dédaigné
blindé	censuré	continué	défoncé
bloqué	centralisé	contorsionné	défroqué
boisé	cerclé	contrôlé	dégénéré
bondé	cerné	controversé	dégingandé
borné	charpenté	contusionné	dégouté
bosselé	chaviré	convoité	déguisé
botté	chiffonné	convulsé	délégué
boudiné	choqué	cordé	délivré
bouleversé	cicatisé	corné	déluré
bourré	cimenté	corsé	demandé
boursoufflé	cité	costumé	démantelé
boutonné	civilisé	cotté	démantibulé
braisé	clôturé	coudé	démodé
braqué	cloué	coulissé	dénaturé
brassé	clouté	coupé	dénoncé
breveté	coiffé	courbaturé	dentelé
bridé	collé	courbé	dénudé
brimé	coloré	courroucé	dénué
brisé	combiné	couturé	dépaysé
brodé	comblé	couvé	dépensé
bronzé	commandé	cravaté	dépêtré
brossé	commencé	créé	dépisté

dépité	divulgué	éduqué	empoisonné
déporté	documenté	effacé	empoté
déprivé	domestiqué	effaré	empressé
déprimé	dominé	effectué	emprisonné
dérivé	dompté	efféminé	emprunté
dérobé	donné	effilé	encadré
dérouté	doré	efflanqué	enchanté
déserté	dorloté	effondré	enchâssé
désespéré	dosé	effréné	enchevêtré
deshérité	doté	effrité	enchiffrené
désigné	doublé	effronté	enclavé
désiré	doué	égalé	encombré
désœuvré	drainé	égaré	enchrassé
désolé	drapé	égoutté	encroûté
désossé	dressé	égratigné	endetté
dessiné	dupé	égueulé	endiablé
destiné	éberlué	éhonté	endigué
destitué	éborgné	élaboré	endossé
déterminé	ébouillanté	électrisé	enduré
détesté	ébouffé	élevé	énervé
détraqué	ébranlé	élimé	enfilé
dévasté	ébruité	éliminé	enflammé
développé	écarté	éloigné	enflé
dévergondé	écervelé	éludé	enfoncé
deviné	écartelé	émancipé	engendré
dévoré	échafaudé	émané	engueulé
dévoué	échancré	emballé	englué
dicté	échappé	embarqué	engoncé
diffamé	écharpé	embarrassé	engoué
différé	échaudé	embaumé	engouffré
diffusé	échelonné	emberlificoté	enguirlandé
digéré	échoué	embêté	ennivré
dilapidé	éclaboussé	embauché	enjambé
dilaté	éclairé	emboité	enjolivé
diminué	éclipsé	embrasé	enlevé
diplômé	éclopé	embourbé	enluminé
discipliné	écœuré	embrassé	énoncé
discuté	économisé	embrigadé	enraciné
dispensé	écorné	embusqué	enrégimenté
dispersé	écosé	émietté	enrhumé
disputé	écoulé	émigré	enrobé
disséminé	écourté	emmerdé	enroué
disséqué	écouté	emmitoufflé	ensablé
dissimulé	écrasé	émoussé	ensanglanté
dissipé	écroulé	empaqueté	enseigné
distancé	écroué	empâté	ensemencé
distingué	écumé	empaumé	ensorcelé
distribué	édité	empesé	entamé
divinisé	édulcoré	empêtré	enterré
divorcé		empoigné	entêté

enthousiasmé	éventré	ficelé	gangrené
entouré	évincé	figolé	ganté
entravé	évité	figuré	gardé
enveloppé	évolué	filé	garé
environné	évoqué	filtré	gâté
envoûté	exagéré	financé	gaufré
épargné	exalté	fiorituré	gavé
épaté	examiné	fixé	gazé
épaulé	exaspéré	flambé	gelé
épicé	exaucé	flammé	gêné
épinglé	excédé	flanqué	généralisé
éploré	excepté	flatté	gercé
épousé	excité	floué	géré
épouvanté	excusé	lomenté	germé
éprouvé	exécré	foncé	giffilé
épuisé	exécuté	fondé	gité
épuré	exempté	forcé	givré
équilibré	exercé	forcené	glacé
équipé	exhumé	formé	glané
éraflé	exilé	formulé	gobé
éreiné	exonéré	fortuné	gommé
erroné	expérimenté	fouetté	gondolé
escamoté	expertisé	foulé	gonflé
escorté	expliqué	fourré	goudronné
espacé	exploité	fracassé	gourmé
espéré	exploré	fracturé	gouverné
esquinté	exprimé	fragmenté	gradé
esquissé	expulsé	frappé	graisé
estimé	exténué	fredonné	granulé
estomaqué	extirpé	frelaté	gravé
estompé	fabriqué	fréquenté	greffé
étalé	façonné	fricassé	grevé
étaloné	fagoté	frictionné	griffé
étamé	familiarisé	frippé	griffonné
éternisé	fané	frisé	grignoté
éthéré	fardé	frisoté	grimé
étiolé	fatigué	froissé	grondé
étiqueté	faufilé	froncé	groupé
étouffé	faussé	frotté	guetté
étonné	favorisé	fruité	guidé
étouffé	fédéré	frustré	guigné
étranglé	fêlé	fumé	guillotiné
étrenné	félicité	fuselé	guindé
étripé	fermé	fusionné	habité
étuvé	fermenté	futé	habitué
évacué	ferré	gagné	hâlé
évalué	fertilisé	gainé	halluciné
évapouré	fêlé	gai	handicapé
évasé	feuilleté	galbé	harangué
éventé	fiancé	gallonné	

harassé	inné	lézardé	mêlé
harcelé	inondé	libellé	menacé
harmonisé	inséré	libéré	mené
hasardé	insinué	ligaturé	mentionné
hâté	inspecté	ligué	méprisé
hébété	installé	limé	mérité
hérissé	institué	limité	mesuré
hérité	insulté	lissé	métamorphosé
heurté	intenté	livré	métissé
hissé	intéressé	localisé	métré
honoré	interloqué	lorgné	meublé
huppé	interné	lotionné	mijotté
hué	interpellé	loué	miné
huilé	interprété	lové	minéralisé
humecté	intitulé	lustré	miraculé
huppé	intoxiqué	luxé	miré
hypnotisé	intrigué	macadamisé	mitonné
hypothéqué	invectivé	macéré	mobilisé
idéalisé	inventé	mâchonné	modelé
idolâtré	invétéré	mâchuré	modéré
imagé	invité	maçonné	modernisé
illuminé	invoqué	maculé	modulé
illustré	iodé	magasiné	moiré
imaginé	irisé	maîtrisé	moissonné
imagé	irrigué	majoré	monopolisé
imbriqué	irrité	malaxé	montré
imité	jalousé	mandaté	monté
immatriculé	jaspé	manière	morcelé
immigré	jeté	manifesté	morigéné
immolé	juré	manigancé	motivé
immortalisé	joué	manipulé	moucheté
imposé	labouré	manqué	moulé
imprégné	lacéré	mansardé	muré
imprimé	lacté	marbré	mouvementé
improvisé	laissé	marchandé	mouluré
incarcéré	lambrissé	mariné	murmuré
incarné	lamé	marmité	musclé
incliné	lampé	marqué	muselé
incommodé	lancé	martelé	mutilé
incriminé	lapé	martyrisé	mutiné
incrusté	laqué	masqué	nacré
inculqué	lassé	massacré	nargué
inculpé	lavé	massé	narré
indiqué	légalisé	mastiqué	natté
individualisé	légitimé	massé	nationalisé
infatué	légué	matérialisé	naturalisé
infirmé	lésé	mâtiné	né
influençé	lessivé	mécanisé	neutralisé
inhumé	lesté	médité	nickelé
injecté	lettré	médusé	nimbé

nippé	particularisé	poivré	prosterné
nivelé	passionné	police	prostitué
nombré	patenté	pollué	prouvé
nommé	patronné	pommadé	provoqué
noté	pavé	pomme	puisé
noué	pavoisé	pommelé	pulvérisé
nuancé	peigné	pomponné	quadruplé
numéroté	peiné	poncé	quêté
oblitéré	peinturluré	ponctué	quintuplé
obsédé	pelé	pondéré	quitté
observé	peletonné	popularisé	râblé
obstiné	pénétré	porté	raboté
obstrué	pensionné	posé	rabroué
occupé	percé	possédé	raccommodé
offensé	perfectionné	posté	raccordé
offusqué	perforé	postulé	râclé
ombré	périmé	potelé	raconté
ondulé	perlé	poudré	raffiné
opéré	permuté	poussé	raflé
opposé	perpétré	pratique	raisonné
oppressé	perpétué	précédé	rançonné
opprimé	persécuté	précipité	râpé
orchestré	persuadé	présidé	rapetassé
ordonné	perturbé	préféré	rapiécé
organisé	pesé	prématuré	rasé
orienté	pestiféré	préparé	rasséré
orné	peuplé	présenté	ratatiné
ornementé	phosphaté	préservé	raté
osé	piétiné	pressé	rationné
ôté	pigmenté	pressuré	ratissé
ouaté	pilé	présumé	raturé
ourlé	piloté	prêté	ravaudé
outré	pimenté	prétexté	ravigoté
ouvré	pincé	primé	ravivé
oxydé	pipé	prisé	réalisé
pailleté	piqué	privé	rebroussé
palmé	pirouetté	proclamé	récité
palpé	pistonné	procuré	réclamé
pâmé	placé	prodigué	récolté
panné	planté	profané	récompensé
pansé	plaqué	proféré	réconforté
paraphé	plâtré	professé	récréé
paralysé	pleuré	profilé	reculé
parcheminé	plissé	prohibé	recusé
pardonné	plombé	promulgué	redouté
paré	plumé	prôné	refusé
parfumé	poétisé	prononcé	réfuté
parlé	poignardé	pronostiqué	régalé
parqué	pointé	prophétisé	regardé
parqueté	poissé	proportionné	

régénéré	rosé	sonné	tourmenté
réglé	rossé	soudé	tourné
regretté	roué	soufflé	tracé
régularisé	roulé	souffleté	trainé
réhabilité	ruiné	souhaité	traité
réitéré	rusé	soupçonné	transféré
relaté	saboté	spécialisé	trangressé
relégué	saccadé	spontané	traqué
remboursé	sacré	stérilisé	traversé
remué	saigné	stigmatisé	treillissé
rencontré	salé	stipulé	tremblé
René	salué	stylé	trem pé
renfrogné	sanctionné	substitué	trépané
renouvelé	sanglé	subtilisé	tressé
renté	sapé	subventionné	tricoté
réparé	sarclé	sucé	triplé
repéré	satané	sucré	tripoté
répété	satiné	suédé	trituré
réprimandé	saturé	suffoqué	trompé
réprimé	saucé	suggestionné	tronqué
réputé	sauté	suicidé	troqué
réquisitionné	sauvé	suranné	troublé
rescapé	savouré	symbolisé	troué
réservé	scandé	syndiqué	troussé
résigné	scellé	tailladé	trouvé
résiné	scindé	talonné	truffé
résorbé	sculpté	tamisé	tuyauté
respecté	sécularisé	tanné	ulcéré
ressemelé	sélectionné	tapé	uniformisé
restauré	semé	taré	usé
resté	sensé	tarifé	usité
restitué	séparé	tassé	usurpé
résumé	séquestré	tatoué	utilisé
retardé	seriné	taxé	vacciné
rétracté	serré	teinté	validé
retraité	sevré	tempéré	vanté
rétribué	sexué	tenté	vautré
révélé	sidéré	terrassé	velouté
reverbéré	sifflé	terré	vénéré
révéré	signalé	tigré	vernissé
révolte	signé	timbré	vérolé
révolutionné	silloné	timoré	versé
révoqué	simulé	tiré	vexé
ridé	simultané	tissé	vidé
ridiculisé	sinistré	titré	vilipendé
rimé	situé	toisé	vinaigré
rincé	soigné	toléré	violacé
risqué	soldé	tombé	violé
rissolé	solutionné	toqué	visé
rivé	sommé	torturé	vissé

vitré	délayé	grapillé	purifié
vitriolé	dépenaillé	gratifié	putréfié
voilé	déraillé	gribouillé	quadrillé
volé	détaillé	grillé	raillé
voûté	dévié	habillé	ramifié
zébré	dévoyé	historié	raréfié
zélé	différencié	humilié	rassasié
apprivoisé	dignifié	hypertrophié	ratifié
catalogué	diversifié	identifié	ravitaillé
charpenté	domicilié	incendié	rectifié
courbaturé	écaillé	initié	réfugié
futé	édifié	injurie	réveillé
oblitéré	effrayé	inventorié	rouillé
clôturé	égayé	justifié	sacri-fié
controversé	émacié	licencié	salarié
crevassé	embouteillé	lié	sanctifié
pygmé	embrayé	liquéfié	scié
	émerveillé	lubrifié	soudoyé
gai	émoustillé	manié	souillé
affilié	empaillé	maquillé	strié
aiguillé	employé	marié	supplicié
allié	ennuyé	mendié	taillé
amnistié	enrayé	mitraillé	tiraillé
apitoyé	envié	modifié	tenaillé
appareillé	envoyé	monnayé	torpillé
apprécié	éparpillé	mortifié	tortillé
approprié	épié	mouillé	travaillé
appuyé	éraigé	négocié	tuméfié
asphyxié	essayé	nettoyé	vanillé
associé	estampillé	nié	varié
atermoyé	estropié	notifié	vérifié
atrophie	étayé	noyé	vicié
autographié	étudié	octroyé	chevillé
balayé	éveillé	ondoyé	dédié
barbouillé	excommunié	orthographié	dépouillé
caillé	expatrié	ossifié	émacié
carié	expédié	oublié	essuyé
certifié	expié	outillé	simplifié
châtié	exproprié	pacifié	accroché
circonstancié	extasié	parié	affiché
confié	falsifié	payé	alléché
congédié	fendillé	personnifié	amouraché
conseillé	fortifié	photographié	approché
contrarié	foudroyé	pillé	arraché
convié	fouillé	plagié	attaché
coudoyé	fourvoyé	ployé	bêché
crié	fusillé	pointillé	bouché
déblayé	gaspillé	prié	broché
débraillé	glorifié	privilegié	caché
déguenillé	gracié	publié	

cherché	séché	mélangé	amointri
couché	taché	ménagé	amolli
craché	torché	mitigé	amorti
cravaché	touché	négligé	anéanti
débauché	tranché	obligé	anobli
défriché	abrégé	ombragé	aplani
démanché	abrogé	orangé	aplati
dépêché	affligé	outragé	appauvri
douché	âgé	ouvragé	applaudi
ébauché	agrégé	partagé	approfondi
écorché	aspergé	pigé	arrondi
effarouché	changé	plongé	assagi
effiloché	avantagé	présagé	assaini
embroché	changé	propagé	assombri
éméché	chargé	prorogé	assorti
empêché	corrigé	protégé	assoupi
empoché	dégagé	purgé	assoupli
endimanché	dévisagé	rangé	assourdi
ensaché	égorgé	ravagé	assouvi
entiché	encagé	rédigé	assujetti
épanché	encouragé	rongé	attiédi
épluché	endommagé	rangé	avachi
étanché	engagé	saccagé	averti
fâché	engorgé	soulagé	avili
fanfreluché	enragé	submergé	banni
fauché	envisagé	usagé	bâti
fiché	épongé	vengé	béni
gâché	érigé	naufragé	blanchi
haché	essangé		bleui
harnaché	étagé		blotti
huché	exigé	<i>i/i</i>	bouffi
juché	figé		bouilli
jonché	forgé	abasourdi	brandi
lâché	frangé	abâtardi	bruni
léché	fustigé	aboli	chéri
liché	gagé	abouti	choisi
lynché	gorgé	abruti	converti
mâché	grugé	accompli	cramoisi
mouché	hébergé	accroupi	crépi
niché	imagé	accueilli	cueilli
panaché	immergé	affaibli	décati
pastiché	infligé	affadi	défini
pêché	insurgé	affermi	défraîchi
penché	interrogé	affranchi	dégourdi
perché	jaugé	aguerri	démenti
pioché	jugé	ahuri	démoli
poché	logé	aigri	diverti
prêché	longé	alanguï	durci
rabâché	louangé	alourdi	ébahi
reproché	mangé	aminci	ébaubi

ébloui	ourdi	ennemi	fendu
éclairci	pâli	joli	féru
élargi	parti	maori	fessu
embelli	perversi	apprenti	fichu
empuanti	pétri		fondu
endolori	poli	è/è	fourchu
endormi	pourri		foutu
enfoui	puni	bai	goulu
englouti	rabougri	vrai	grenu
engourdi	raffrachi		hurluberlu
enlaidi	ragaillard	u/u	imbu
enuché	raidi		ingénu
enrichi	rajeuni	absolu	issu
enseveli	ralenti	accru	joufflu
envahi	ravi	aigu	lu
épaissi	réfléchi	ambigu	mafflu
épanoui	régi	ardu	menu
équarri	réjoui	attendu	mordu
établi	rempli	barbu	moulu
étourdi	renchéri	battu	moussu
évanoui	repenti	bossu	moustachu
failli	rétréci	bourru	mû
farci	réussi	bu	nu
fini	rôti	charnu	pansu
fléchi	roussi	chenu	paru
flétri	rougi	chevelu	pendu
fleuri	saisi	conçu	perdu
fourbi	sali	cornu	poilu
fourbi	senti	contigu	pourvu
franchi	serti	continu	recru
garanti	servi	corrompu	reçu
grandi	sorti	cossu	rendu
gravi	suivi	cousu	répandu
grossi	tapi	crépu	répondu
hardi	tari	crochu	repu
haï	terni	cru	rompu
honni	tiédi	déchu	saugrenu
interverti	transi	déçu	superflu
investi	travesti	défendu	tendu
jailli	uni	descendu	tenu
jauni	verdi	dissolu	ténu
loti	verni	dodu	têtu
maigri	vieilli	dru	tondu
moisi	attendri	dû	tordu
muni	garni	échu	tortu
nanti	guéri	élu	touffu
noirci	meurtri	émoulu	trapu
nourri	raccourci	ému	vaincu
obéi	ami	entendu	vécu
obscurci	bengali	exigu	vendu

ventru	ferme	<i>l</i>	volatile
venu	infirmes		volubile
vermoulu	intime	béguéule	-phile
vu	légitime	épagueul	adverbial
eu	magnanime	filleul	amical
	même	seul	animal
<i>é/é</i>	môme	aïeul	austral
bleu	posthume		banal
	pusillarime	veule	bancal
<i>u/u</i>	sublime		bestial
flou	suprême	crapule	brutal
hindou	ultime	crédule	cantonal
mandchou	unanime	minuscule	capital
		nul	cérébral
<i>a/a</i>	-ième	ridicule	central
	-issime		chirurgical
angora		cévenole	colonial
extra		cénévole	clérical
	<i>n</i>	créole	colossal
<i>ô/ô</i>		espagnol	commercial
grognon		frivole	communal
ronchon	amène	mongol	conjugal
	atone	agricole	cordial
<i>â/â</i>	crâne	agile	dominical
grangnan	diaphane	débile	dotal
	hellène	difficile	égal
<i>ô/ô</i>	externe	docile	équatorial
dactylo	interne	facile	estival
sténo	jaune	fébrile	familial
dingo	jeune	fertile	fatal
rococo	moderne	fossile	fédéral
tango	monotone	fragile	filial
	morne	futile	fluvial
<i>γ/γ</i>	nocturne	gracile	fondamental
pareil	obscène	habile	frugal
vermeil	profane	hostile	génial
pupille	slovène	imbécile	général
rocaille	subalterne	juvénile	glacial
	taciturne	kabyle	gouvernemental
	terne	mobile	grammatical
<i>m</i>		nubile	horizontal
agronome		puéril	idéal
anonyme		sénile	infernale
autonome	<i>η</i>	servile	infinitésimal
blème		stérile	instrumental
calme		subtil	intégral
économe	borgne	tranquille	intestinal
énorme	digne	utile	latéral
extrême	insigne	vil	légal
		versatile	libéral

local	social	Michel	agréable
longitudinal	spécial	ministériel	aimable
loyal	syndical	mortel	applicable
machinal	théâtral	mutuel	appréciable
magistral	total	naturel	approchable
martial	triomphal	parallèle	arrangeable
matinal	trivial	passionnel	assimilable
matrimonial	tropical	paternel	blâmable
médical	végétal	perpétuel	capable
méridional	vertical	personnel	charitable
mental	virginal	ponctuel	comparable
minéral	vital	présidentiel	confortable
moral	vocal	professionnel	considérable
municipal	caricatural	providentiel	contestable
musical	départemental	quel	contribuable
mural	final	rationnel	convenable
natal	fiscal	rebelle	coupable
national	génial	réel	croyable
naval	royal	rituel	désirable
normal	sale	sacramentel	déplorable
nuptial	pâle	sempiternel	détestable
occidental	mâle	sensuel	discutable
ogival		sexuel	durable
oral	accidentel	solennel	effroyable
orchestral	actuel	spirituel	enviable
original	additionnel	susbtantiel	équitable
ovale	annuel	superficiel	épouvantable
paradoxal	artificiel	superficiel	estimable
paroissial	charnel	tel	excusable
partial	confidentiel	temporel	explicable
pascal	continuel	textuel	fashionable
pastoral	conventionnel	trimestriel	favorable
patriarcal	corporel	universel	formidable
patronal	cruel	usuel	friable
phénoménal	essentiel	virtuel	guérissable
pictural	éternel	artériel	haïssable
postal	éventuel	criminel	imitable
primordial	exceptionnel	Marcel	implacable
principal	formel	officiel	impressionnable
provençal	fraternel	traditionnel	inéluctable
proverbial	graduel	occasionnel	inflammable
provincial	habituel	frère	lamentable
radical	individuel	grêle	lavable
régional	industriel	fidèle	louable
rival	intentionnel		malléable
rural	intellectuel	abominable	mangeable
sacerdotal	manuel	abordable	méprisable
sculptural	matériel	acceptable	mettable
sentimental	maternel	adorable	misérable
sépulcral	mensuel	affable	négligeable

notable	divisible	r	millénaire
passable	éligible	actionnaire	missionnaire
périssable	horrible	adultère	millionnaire
perméable	indescriptible	adversaire	mortuaire
pitoyable	indiscible	agraire	nécessaire
préalable	invincible	alimentaire	nonagénaire
préférable	lisible	antiquaire	octogénaire
préjudiciable	nuisible	austère	ordinaire
présentable	paisible	autoritaire	originaire
probable	pénible	auxiliaire	parlementaire
raisonnable	perfectible	bénéficiaire	pécuniaire
réalisable	plausible	berbère	péninsulaire
recommandable	possible	célibataire	pénitentiaire
redevable	répréhensible	centenaire	perpendiculaire
redoutable	(ir)résistible	clair	polaire
réfutable	reversible	congénère	populaire
remarquable	risible	consulaire	préliminaire
réparable	sensible	contraire	primaire
respectable	susceptible	culinaire	prolétaire
révocable	tangible	débonnaire	propriétaire
saisissable	terrible	dentaire	prospère
secourable	traduisible	destinataire	pubère
semblable	transmissible	disciplinaire	quadragénaire
séparable	visible	divisionnaire	quinquagénaire
serviable		doctrinaire	réfractaire
sociable	soluble	égalitaire	réglementaire
solvable		élémentaire	retardataire
sortable	faible	éphémère	rudimentaire
souhaitable		exemplaire	salutaire
stable	double	fonctionnaire	scolaire
tolérable	trouble	funéraire	secondaire
valable		hebdomadaire	secrétaire
variable	ignoble	héréditaire	sédentaire
vénérable	noble	honoraire	sévère
véritable		humanitaire	sincère
viable	humble	ibère	solitaire
vulnérable		imaginaire	sommaire
minable	ample	incendiaire	stagiaire
comptable	multiple	insulaire	stationnaire
curable	quadruple	intérimaire	supplémentaire
admirable	centuple	intermédiaire	téméraire
buvable	simple	judiciaire	temporaire
	souple	légendaire	tributaire
accessible	triple	libraire	tutélaire
admissible		linéaire	universitaire
comestible	mufle	littéraire	utilitaire
compatible		locataire	vestimentaire
compréhensible		lunaire	vétérinaire
(in)corrigible	aveugle	mercenaire	visionnaire
flexible	espiègle	militaire	volontaire

vulgaire	majeur	salubre	grandiose
arbitraire	meilleur	sobre	grave
fragmentaire	postérieur	sombre	have
sanitaire	prieur	âcre	immense
séculaire	supérieur	médiocre	intense
sexagénaire	ultérieure		inverse
bibliothécaire		aigre	lâche
révolutionnaire	multicolore	allègre	large
amer	sonore	intègre	limitrophe
cher		malingre	loquace
fier	martyr	nègre	louche
	pire	pingre	mauve
avare		maigre	nioche
barbare	acariâtre		morose
bizarre	alpestre		morave
bulgare	autre	ivre	moldave
hilaré	blanchâtre	mièvre	novice
ignare	champêtre	pauvre	otage
magyar	douçâtre		perplexe
tartare	équestre		philosophe
rare	folâtre	s, z, š, ž, f, v.	perspicace
	grisâtre		postiche
accessoire	illustre	adverse	précoce
contradictoire	jaunâtre	aise	proche
éliminatoire	lacustre	albinos	prolix
illusoire	noirâtre	annexe	propice
méritoire	notre	atroce	rance
noir	nôtre	bancroche	rapace
notoire	neutre	belge	riche
obligatoire	votre	bonasse	rose
oratoire	vôtre	brave	rosse
préremptoire	opiniâtre	chauve	rouge
préparatoire	piètre	chiche	russe
provisoire	pleutre	complexe	sacrilège
transitoire	rougeâtre	complice	sagace
vexatoire	roussâtre	concave	sage
	saumâtre	concierge	sauvage
dur	sinistre	convive	scandinave
futur	terrestre	corse	slave
mûr		dense	suave
obscur	tendre	efficace	suisse
parjure	moindre	élève	virtuose
pédicure	âpre	esclave	vivace
pur	propre	étanche	volage
sûr		farouche	vorace
	célèbre	féroce	-grapho
antérieur	funèbre	fixe	
extérieur	glabre	gauche	
inférieur	libre	godiche	
intérieur	macabre	gosse	

<i>p, b</i>	enthousiaste	splendide	caduc
acerbe	explicite	stupide	cardiaque
arabe	fétide	svelte	catholique
courte	fluide	tacite	catégorique
dupe	fruste	tiède	caustique
fourbe	funeste	timide	celtique
ingambe	humide	triste	chaque
misanthrope	hypocrite	valide	chimérique
myope	immonde	vaste	chimique
philanthrope	inculte	vide	chirurgique
probe	inerte	aide	chronique
serbe	insipide	bête	classique
snob	interprète	ba'h	collège
superbe	intrépide	vite	concentrique
phobe	israélite	honnête	critique
	juste	-cide	cynique
<i>i, d, k, g</i>	leste	-iste	démagogique
abrupt	licite	académique	démagogue
absurde	limpide	alcoolique	démocratique
acide	liquide	alphabétique	démoniaque
acrobate	livide	amphigourique	despotique
adepte	lucide	analogue	diabétique
adulte	malade	analytique	diabolique
agreste	manifeste	anarchique	diptérique
alerte	maussade	anatomique	dispeptique
annamite	mixte	anecdotique	domestique
apte	modeste	anémique	dramatique
architecte	moite	angélique	drôlatique
aride	morbide	antipathique	économique
auguste	net	antique	élastique
avide	nomade	apostolique	électrique
camarade	occulte	aquatique	encylopédique
candide	parasite	archaïque	énergique
céleste	patriote	aristocratique	énigmatique
celte	pédestre	aromatique	épidémique
chaste	perfide	arthritique	épileptique
chouette	presbyte	artistique	épique
commode	preste	asiatique	épisodique
correct	prude	astronomique	équivoque
croate	quitte	ataxique	érotique
cupide	raide	athlétique	esthétique
dalmate	rapide	authentique	étique
despote	rigide	automatique	étrusque
dilettante	robuste	baroque	eucharistique
direct	roide	basque	évangélique
disparate	rude	biblique	excentrique
docte	sarde	braque	exotique
écarlate	sémite	britannique	exsangue
émérite	solide	brusque	extatique
	spirite	bucolique	

famélique	identique	optique	satanique
fanatique	idyllique	orthopédique	satirique
fantasque	intrinsèque	pacifique	sceptique
fantastique	judaïque	paradisique	schématique
fatidique	juridique	paralytique	schismatique
féerique	laconique	pathétique	scientifique
flasque	laïc	patraque	sémitique
flegmatique	liturgique	patriotique	slovaque
frénétique	logique	pédagogique	sphérique
gastrique	lubrique	pédagogue	stoïque
gastronomique	lunatique	périodique	symbolique
germanique	lymphatique	pharmaceutique	symétrique
gigantesque	lyrique	philanthropique	technique
glauque	machiavélique	philosophique	théorique
gothique	magique	pittoresque	tonique
graphique	magnétique	plastique	turc
grotesque	maniaque	platonique	typique
harmonique	métallurgique	poétique	vaudevillesque
hellénique	métaphorique	politique	plastique
helvétique	mètèque	pratique	unique
hérétique	méthodique	prodigue	vague
hermétique	mirifique	prolifique	burlesque
héroïque	modique	prophétique	chic
hiérarchique	monastique	prosaïque	comique
historique	monégasque	public	conique
honorifique	mauresque	pudique	dynamique
humoristique	mystique	quelconque	électrique
hypothétique	mythique	rachitique	grec
hydraulique	nautique	romanesque	inique
hygiénique	numérique	romantique	oblique
hystérique	opaque	rustique	-logue

II. - ADDITION D'UNE OCCLUSIVE (905 mots)

<i>ā/āt</i>	absorbant	aggravant	altérant
absent	abstinent	agissant	alternant
accablant	accommodant	agitant	amaigrissant
abaissant	accueillant	agonisant	amant
abasourdissant	adhérent	aguichant	ambiant
abâtardissant	adolescent	ahurissant	ambulant
abattant	adoucissant	aiguillonnant	améliorant
aberrant	affaiblissant	aimant	amincissant
abêtissant	affligeant	alanguissant	amortissant
abondant	affolant	alarmant	amplifiant
abracadabrant	afriolant	allant	amusant
	agaçant	alléchant	angoissant
		alourdissant	apaisant

apitoyant	blémissant	concordant	débutant
aplatissant	blessant	concurrent	débordant
apparent	blondoyant	condescendant	décadant
appauvrissant	bondissant	confiant	décent
appelant	bouillant	confident	décevant
appétissant	bouillonnant	conquérant	déchirant
approchant	bouffant	conscient	déclinant
arborescent	bouleversant	consentant	décourageant
ardent	bourdonnant	conséquent	défaillant
arrogant	bourgeonnant	consistant	déférent
arrangeant	bourrant	consolant	défiant
ascendant	branlant	constant	déficient
asphyxiant	bretonnant	consternant	dégoutant
aspirant	brillant	constipant	dégradant
assaillant	brûlant	constituant	délinquant
assainissant	bruyant	consultant	délirant
asservissant	calant	content	dément
assiégeant	calmant	continent	déposant
assistant	canulant	contractant	déprimant
assommant	captivant	contreignant	dérangeant
assourdissant	caressant	contrariant	désespérant
assujétissant	carillonnant	contrastant	deshonorant
astreingeant	cassant	contristant	désolant
attachant	causant	convaincant	détaillant
attendrissant	cautérisant	convalescent	déterminant
atténuant	chagrinant	convergeant	dévorant
atterrante	chancelant	corpulent	diffamant
attirant	changeant	correspondant	différent
attristant	chantant	couchant	diligent
avançant	charmant	coulant	dirigeant
avenant	chatoyant	coulissant	discordant
aveuglant	chauffant	coupant	distant
avilissant	choquant	courant	divergent
avoisinant	cinglant	craquant	divertissant
babillant	élément	crépitant	dolent
baillant	client	crevant	dominant
barbant	clignotant	criant	donnant
bassinant	cohérent	crispant	dormant
battant	collant	croissant	ébahissant
béant	colorant	croquant	éberluant
bedonnant	commençant	croulant	éblouissant
bégayant	commerçant	croupissant	ébouriffant
bêlant	communiant	croustillant	éclatant
bénissant	communicant	croyant	écœurant
beuglant	compatissant	crucifiant	écrasant
bidonnant	compétent	cuisant	écumant
bienfaisant	composant	culminant	édifiant
bienveillant	compromettant	dansant	effarant
blanchissant	conciliant	débilisant	efficient
blasant	concluant	débitant	effervescent

effrayant	exaspérant	fusant	indulgent
égayant	excédent	fuyant	infamant
électrisant	excellent	gagnant	infant
élégant	excitant	galant	influent
éloquent	exécutant	galopant	inhérent
emballant	exempt	gambadant	innocent
embarrassant	exerçant	gazouillant	inquiétant
embellissant	exigeant	géant	insignifiant
embêtant	existant	gérant	insinuant
embarrassant	exorbitant	gisant	insistant
émergeant	expirant	glaçant	insolent
émigrant	exposant	glapissant	inspirant
éminent	exténuant	glissant	insouciant
emmerdant	extravagant	gloussant	insultant
émolient	exubérant	gluant	intelligent
emprisonnant	fabricant	gondolant	intendant
empuantissant	feinéant	gonflant	intéressant
encombrant	fatigant	gouvernant	intrigant
encourageant	fécondant	grandissant	irritant
encroûtant	fainéant	grelottant	isolant
endurant	fervent	grimaçant	jaillissant
énervant	figurant	grimpant	jaunissant
engageant	filant	grinçant	jouissant
engonçant	filtrant	grisonnant	lancinant
engrenant	finissant	grondant	languissant
ennivrant	flagrant	grossissant	larmoyant
enlaçant	flambant	grouillant	lassant
ennuyant	flamboyant	guignolant	latent
enrageant	flamingant	habitant	lent
enrichissant	flanquant	haletant	liant
enseignant	fléchissant	hallucinant	liquéfiant
ensorcelant	fleurissant	harassant	lubrifiant
envahissant	florissant	harcelant	luisant
environnant	floissant	hébétant	luxuriant
épaississant	foisonnant	hésitant	manant
épargnant	fonctionnant	hilarant	manquant
épatant	fondant	horripilant	marchant
épuisant	foudroyant	humiliant	manifestant
équilibrant	foulant	hurlant	marquant
équivalent	fourmillant	ignorant	marrant
éreinant	frappant	immanent	marronnant
errant	frémissant	important	massacrant
esquintant	fréquent	imposant	méchant
étincelant	frétillant	impotent	mécréant
étonnant	fringant	impressionnant	médisant
étouffant	frissonnant	impudent	méfiant
étourdissant	frottant	incandescent	menaçant
étudiant	fulgurant	incident	mendiant
évident	fulminant	incommodant	méprisant
exaltant	fumant	indigent	méritant

meublant	penchant	récalcitrant	sonnant
meurtrissant	pendant	récent	sortant
miaulant	pénétrant	réconfortant	soufflant
militant	pénitent	réfrigérant	souffrant
mirobolant	pensant	regardant	stimulant
miroitant	perçant	régent	strident
montant	perdant	régnant	stupéfiant
moralisant	permanent	regorgeant	suant
mordant	persévérant	remplaçant	subsistant
mortifiant	persistant	remuant	succulent
mourant	pesant	renversant	suffisant
moussant	pétillant	repentant	suffisant
mugissant	pétulant	repoussant	suivant
munificent	piquant	représentant	suppléant
mûrissant	pivotant	répugnant	suppliant
murmurant	plaisant	résident	surveillant
naissant	pleurant	résistant	sympathisant
navrant	pliant	resplendissant	tâchant
négligent	poignant	ressemblant	tempérent
négociant	possédant	restant	tendant
nonchalant	postulant	résultant	titubant
obéissant	pratiquant	retentissant	tolérant
obligeant	précédant	rhumatisant	tombant
obsédant	prenant	riant	tonnant
obstruant	prépondérant	ronflant	tordant
occupant	présent	rongeant	torturant
odorant	président	roucoulant	touchant
odoriférant	pressant	rougissant	tourbillonnant
offensant	prévenant	roulant	tournant
offrant	probat	ruisselant	tournoyant
offusquant	profitant	rutilant	tracassant
omnipotent	protestant	saignant	traficant
ondulent	provocant	saillant	traînant
opulent	prudent	saisissant	tranchant
outrageant	puant	salissant	tranquillisant
outrecuidant	puissant	sanctifiant	transparent
ouvrant	purifiant	sanglant	trébuchant
pâlissant	purulent	sanglotant	tremblant
palpitant	rafraîchissant	sanguinolent	tremblotant
pantelant	ragaillassant	satisfaisant	trépident
papillonnant	rajeunissant	sautant	triomphant
paralysant	râlant	sautillant	troublant
parlant	rampant	savant	truculent
parent	rasant	sciant	tuant
participant	rassasiant	scintillant	turbulent
passant	rassurant	séduisant	urgent
passionnant	ravigotant	sémillant	usant
patient	ravissant	seyant	vacant
payant	rayonnant	sifflant	vacillant
pédant	rebutant	somnolent	vagissant

vaillant	quint	manuscrit	è/èd
verdoyant	restreint	petit	laid
vétérán	succinct	prescrit	
vibrant	teint	produit	ó/òt
vieillissant		proscrit	
vigilant	ã/ãt	réduit	ballot
Vincent	défunt	subit	bigot
violent			boullot
virulent	õ/õt		cagot
vivant		è/èt	Charlot
vivifiant	prompt		dévoť
volant		abstrait	falot
voyant	ô/ôd	agirelet	hottentot
véhément	blond	biquet	huguenot
pimpant	fécond	bleť	idiot
	furibond	cadet	nabot
ã/ãd	moribond	complet	ostrogot
	nauséabond	concret	parpaillot
Allemand	profond	coquet	petiot
Armand	pudibond	discret	rigolo
Fernand	Raymond	douillet	sot
flamand	rond	dròlet	vieillot
friand	rubicond	fait	poivrot
gourmand	second	finet	parigot
grand	vagabond	fluet	
marchand		gentillet	ó ód
révérend	i/it	grandelet	
Roland	bénit	grassouillet	bedaud
romand	circonscrit	guilleret	chaud
truand	conduit	jeunet	courtaud
normand	confit	maigrelet	esquimaud
	construit	minet	faraud
	contrit	muet	finaud
ẽ/ẽt	cuit	pauvret	lourdaud
astreint	décrépit	pipelet	maraud
atteint	décrit	préfet	mauricaud
saint	déduit	prêt	nigaud
contraint	détruit	propret	noiraud
craint	dit	(in)quiet	pataud
empreint	écrit	replet	penaud
enfrent	érudit	rondelet	rougeaud
éteint	favori	secret	rustaud
étreint	frit	simpleť	
feint	gratuit	soustrait	ó/ót
joint	induit	stupéfait	
maint	inédit	violet	haut
peint	inscrit	clairer	
plaint	instruit	distráit	u/ut
	introduit	sujet	
		sureť	absout

dissout	òr/òrt	cafard	traînard
tout	fort	cagnard	veinard
à/àt	mort	camard	vieillard
adéquat	èr/èrt	campagnard	gaillard
apostat		clochard	pendard
auvergnat	couvert	cossard	pillard
avocat	désert	couard	poissard
béat	disert	crevard	braillard
candidat	expert	criard	
chat	Gilbert	déchard	ā/ā k
coit	offert	débrouillard	
délicat	ouvert	égrillard	franc
étroit	souffert	goguenard	
immédiat	Robert	gueulard	ō/ōg
ingrat	vert	hagard	
lauréat		jobard	long
oblat	ur/urd	lonbard	
plat		mignard	è/èkt
rapiat	gourd	montagnard	
scélérat	lourd	mouchard	abject
droit	sourd	musard	circonspect
		papelard	suspect
		picard	
à/àd	àr/àrd	pigeard	à/àkt
		pleurard	
froid	babillard	pochard	exact
	banlieusard	poissard	
	bâtard	richard	ē/ēkt
ur/urt	binoclard	roublard	
	blafard	savoyard	distinct
court	briard	soiffard	succinct

III. — ADDITION D'UNE CONSONNE CONTINUE (453 mots)

cé/céz	aqueux	houeux	capricieux
	artificieux	bourbeux	captieux
	astucieux	boutonneux	cartilagineux
acrimonieux	audacieux	broussailleux	cauteleux
adipeux	aventureux	brumeux	caverneux
affectueux	avaricieux	bulbeux	cendreaux
affreux	avantageux	cagneux	cérémonieux
albumineux	baveux	caillouteux	chanceux
ambitieux	belliqueux	caleux	charbonneux
amoureux	bileux	calomnieux	chassieux
anguleux	bilieux	cancéreux	chatouilleux
anxieux	boiteux	capiteux	cireux

coléreux	foireux	limoneux	péteux
conscientieux	fougueux	litigieux	pierreux
contagieux	frauduleux	loqueteux	pieux
copieux	frileux	lumineux	pileux
coquelucheux	fructueux	luxueux	pisseux
cotonneux	fumeux	luxurieux	piteux
courageux	furieux	malencontreux	plantureux
coûteux	galeux	marmiteux	plâtreux
crapuleux	gazeux	matineux	pluvieux
crasseux	gélatineux	médicamenteux	pointilleux
crayeux	généreux	mélodieux	poisseux
crémeux	giboyeux	merdeux	poissonneux
creux	glanduleux	merveilleux	pompeux
croustillieux	globuleux	méticuleux	populeux
croûteux	glorieux	mielleux	poreux
cuvreux	goitreux	migraineux	poudreux
curieux	gommeux	minutieux	pouilleux
dangereux	gouteux	miraculeux	poussiéreux
dartreux	gracieux	miséreux	précautionneux
dédaigneux	graisseux	miséricordieux	précieux
<i>défectueux</i>	granuleux	moelleux	présomptueux
délicieux	graveleux	monstrueux	prestigieux
désastreux	grincheux	montagneux	prétentieux
désireux	gueux	morveux	prodigieux
dévoteux	haineux	mousseux	pulpeux
difficultueux	hargneux	minutieux	quinteux
disetteux	harmonieux	mystérieux	raboteux
dispendieux	hasardeux	nébuleux	radieux
doucereux	herbeux	nécessiteux	râpeux
douloureux	heureux	neigeux	religieux
douteux	hideux	nerveux	résineux
écailleux	honteux	nombreux	respectueux
écumeux	houleux	nouveaux	révérencieux
exémateux	huileux	obséquieux	rigoureux
élogieux	ignominieux	odieux	rocheux
ennuyeux	impétueux	officieux	rogneux
envieux	incestueux	oiseux	rugueux
épineux	industriels	ombrageux	ruineux
fabuleux	ingénieux	ombreux	sablonneux
facétieux	injurieux	onctueux	savonneux
fâcheux	joyeux	onéreux	savoureux
factieux	judicieux	orangeux	scabreux
fallacieux	laborieux	osseux	scandaleux
fameux	laineux	oublieux	scrofuleux
fangeux	laiteux	parcimonieux	séditieux
farineux	langoureux	paresseux	sentencieux
fastidieux	lépreux	partageux	sérieux
fastueux	lidibineux	pâteux	silencieux
fiévreux	licencieux	périlleux	sinueux
filandreux	ligneux	pernicieux	sirupeux

soigneux	<i>wà/wàz</i>	siamois	nivernais
somptueux		sournois	oranaï
souffreteux	abbevillois	suédois	orléanais
soupçonneux	aixoï	tonquinois	piémontais
soyeux	albigéois	viennois	polonais
spacieux	anversoï	villageois	portugais
spécieux	ariégeois	wurtembergeois	rouennais
spiritueux	bâlois	zurichois	roussillonnais
spongieux	barrois		sénégalais
studieux	bavarois	<i>á/áz</i>	soudanais
suifeux	berlinois		hâvrais
sulfureux	bernois	ras	mauvais
supertitieux	bourgeois		niais
talentueux	brestoï	<i>è/èz</i>	
teigneux	brugeois		<i>i/iz</i>
tempétueux	bruxellois	albanais	acquis
ténébreux	carthaginois	anglais	pris
terreux	champenois	antillais	appris
torrentueux	chinois	aragonais	bis
tortueux	clermontois	avignonnais	mis
tuberculeux	constantinois	bayonnais	commis
tumultueux	courtois	béarnais	permis
valeureux	crétois	beaujolais	soumis
vaniteux	danois	bordelais	concis
vaporeux	dauphinois	boulonnais	conquis
variqueux	fécampoï	bourbonnais	Denis
vaseux	finois	calabrais	épris
veineux	francfortois	châlonais	exquis
vénéneux	François	charentais	gris
venimeux	gallois	charolais	indécis
venteux	gantois	congolais	indivis
verbeux	gaulois	dijonais	Louis
véreux	génévois	écossais	pays
vertigineux	génois	finlandais	précis
vertueux	grivois	français	racis
vétilleux	hessois	hollandais	requis
vicieux	hongrois	irlandais	sis
victorieux	iroquois	islandais	
vigoureux	liégeois	japonais	<i>u/uz</i>
vineux	lillois	javanais	camus
visqueux	montmartrois	landais	confus
vitreux	narquois	lyonnais	contus
volumineux	niçois	mâconnais	diffus
voluptueux	nîmois	malais	inclus
fastidieux	pantois	maltais	infus
gâteaux	pékinois	mantais	intrus
grumeleux	pragois	marseillais	obtus
	provinois	milanais	perclus
	rémois	nantais	profus
	sarthois	narbonnais	

reclus	u/ <i>us</i>	è/ <i>ès</i>	
	doux		â/ <i>ârs</i>
i/ <i>uz</i>	roux	épais	gars
andalous			
époux	ô/ <i>ôs</i>	r/ <i>rs</i>	voyelle/voyelle + <i>š</i>
jaloux	faux		blanc
	gros	tors	franc
ô/ <i>ôz</i>		épars	frais
clos		convers	
dispos	â/ <i>âs</i>	divers	voyelle/voyelle + <i>v</i>
	bas	pers	
i/ <i>iy</i>	gras	pervers	bailli
gentil	las	tiers	loup

IV. - DENASALISATION D'UNE VOYELLE NASALE FINALE ET ADDITION D'UNE CONSONNE NASALE

(352 mots)

ẽ/ <i>èn</i>	cambraisien	faubourien	mongolien
	canadien	Félicien	moyen
	carlovingien	forézien	musicien
abyssinien	carolingien	gardien	mycénien
accadien	cartésien	géorgien	napoléonien
aérien	caucasien	hanovrien	normalien
algérien	césarien	historien	norvégien
alsacien	chien	italien	océanien
ancien	chilien	indien	olympien
arlésien	chirurgien	Julien	ombrien
arménien	chrétien	lanquedocien	payen
artésien	citoyen	lilliputien	palestinien
assyrien	collégien	lithuanien	parisien
athénien	colombien	logicien	paroissien
Aurélien	comédien	londonien	patricien
australien	corynthien	Lucien	pharisien
autrichien	cornélien	lutécien	pharmacien
beauvaisien	danubien	luthérien	phénicien
béotien	douaisien	macédonien	égyptien
bessarabien	doyen	magicien	polynésien
bohémien	draconien	mathématicien	poméranien
bolivien	agyptien	Maximilien	praticien
brésilien	Emilien	mécanicien	presbytérien
calaisien	esthonien	mérovingien	prussien
calédonien	éthiopien	mien	quotidien
californien	falaisien	milicien	rabelaisien
cambodgien		mitoyen	racinien

rhétoricien	mondain	libertin	messin
ruthénien	soudain	Martin	cousin
saharien	nain	mutin	limousin
Sébastien		palatin	sarrasin
shakespearien	châtelain	Valentin	voisin
sibérien	plein	serpentin	
sien	vilain	levantin	machin
silésien			frangin
stoïcien	africain	anodin	
syrien	américain	badin	alexandrin
taitien	armoricain	bernardin	chagrin
technicien	dominicain	blondin	marin
terrien	franciscain	citadin	Mathurin
théoricien	marocain	daim	monténégrin
tien	mexicain	girondin	serin
tournaisien	républicain	gredin	
tragédien	cubain	périgourdin	alcalin
troyen	urbain	canin	câlin
ukrainien	Germain	féminin	carlin
varsovien	humain		enclin
vaurien	roumain		félin
vénérien		alpin	Marcelin
vénésoélien	vain	copain	orphelin
vénitien	sain	galopin	Paulin
virgilien	toulousain	lapin	
voltairien	prochain	poupin	baboin
vosgien	chartrain	rupin	chafoin
wagnérien	forain		maloin
	lorrain	bambin	pingouin
arachnéen	riverain	jacobin	bédouin
araméen	serain	lambin	
coréen	souterrain	larbin	œ/un
criméen	souverain	benjamin	aucun
européen	suzerain	gamin	chacun
herculéen			commun
marmoréen			brun
méditerranéen	ẽ/in	arlequin	opportun
nancéen		mesquin	importun
paludéen	Augustin	rouquin	un
pyrénéen	argentin	taquin	
vendéen	bénédictin	sanguin	ẽ/in
	bisontin		bénin
aquitain	byzantin	dauphin	malin
certain	cabotin	fin	
hautain	Célestin	séraphin	õ/õn
lointain	clandestin	angevin	
mussipontain	crétin	chauvin	cajon
puritain	florentin	divin	fripon
samaritain	Justin	poitevin	lapon
thibétain	latin	capucin	poupon

bon	berrichon	bourguignon	cordouan
Simon	cochon	mignon	courtisan
	drôlichon	brouillon	faisan
breton	folichon	champion	gallican
glouton	louchon	espion	mahométan
piéton	Lichon	lion	musulman
letton	sauvageon	négrillon	ottoman
teuton		papillon	padouan
gascon	aiglon	pion	paon
bougon	wallon	tatillon	parmesan
patagon			paysan
	baron		persan
bouffon	beauceron	<i>â/àn</i>	pisan
Yvon	fanfaron		plan
brabançon	huron	anglican	roman
garçon	luron	bressan	sultan
nourrisson	patron	artisan	toscan
ourson	percheron	capouan	
polisson	poltron	castillan	
saxon	quarteron	catalan	
frison	vigneron	Christian	

V. — ALTERNANCE DES GROUPES *êr* ET *éz* (344 mots)

chipeur	disputeur	visiteur	vendeur
coupeur	dompteur	porteur	calqueur
estampeur	emprunteur	rebouteur	chroniqueur
frappeur	enquêteur	balladeur	critiqueur
grimpeur	ergoteur	boudeur	moqueur
pipeur	exploiteur	brodeur	tiqueur
soupeur	flatteur	cardeur	truqueur
stoppeur	flirteur	cascadeur	blagueur
tapeur	fureteur	emmerdeur	harangueur
trompeur	jaboteur	fraudeur	ligueur
gobeur	lutteur	frondeur	
	menteur	gardeur	bluffeur
	monteur	grondeur	bouffeur
abatteur	pointeur	liardeur	chauffeur
acheteur	prêteur	maraudeur	coiffeur
ajusteur	profiteur	marchandeur	gaffeur
apprêteur	prometteur	mordeur	buveur
boulotteur	quêteur	persuadeur	éleveur
chahuteur	rabatteur	plaideur	enjoleur
complimenteur	recruteur	quémandeur	graveur
comploter	sauteur	raccommodeur	receveur
conteur	solliciteur	réprimandeur	rêveur
déserteur	tourmenteur	rodeur	serveur
discuteur	trotteur	soldeur	viveur

laveur	raseur	enlumineur	trembleur
		faneur	troubleur
	accoucheur	flagorneur	vitrioleur
avertisseur	arracheur	flaneur	voleur
berceur	bambocheur	jeûneur	
blanchisseur	brocheur	lésineur	baigneur
brunisseur	bûcheur	meneur	égratigneur
caresseur	chercheur	moissonneur	empoigneur
casseur	couseur	patineur	épargneur
connaisseur	empêcheur	preneur	grogneur
danseur	chauffeur	questionneur	lorgneur
dresseur	gâcheur	raisonneur	
embrasseur	loucheur	ronchonneur	
encaisseur	mâcheur	sermonneur	accapareur
farceur	marcheur	tourneur	assureur
finisseur	pêcheur	traîneur	bourreur
fournisseur	piocheur	glaneur	ciseur
garnisseur	pleurnicheur		coureur
guérisseur	prêcheur	assembleur	discoureur
lisser	rabacheur	avaleur	doreur
masseur	tricheur	bricoleur	éclaireur
noceur	lâcheur	cambricoleur	encadreur
ourdisseur	arrangeur	ciseleur	encombreur
perceur	changeur	contrôleur	équilibreur
pisseur	logeur	cribleur	esbrouffeur
placeur	nageur	déceleur	fourreur
plisseur	nauffrageur	emballeur	jureur
polisseur	partageur	enfileur	livreur
potasseur	plongeur	enjôleur	massacreur
punisseur	rageur	enrôleur	mesureur
ramasseur	ravageur	épilleur	moireur
repasseur	rongeur	ensorceleur	montreur
rêvasseur	saccageur	fileur	ouvreur
rôtisseur	songeur	hurleur	pérorateur
tousseur	vendangeur	jongleur	pleureur
valseur	voyageur	modeleur	tireur
verseur	tapageur	mouleur	vireur
amuseur		parleur	villégiatureur
analyseur	additionneur	pétroleur	
arroseur	approvisionnementneur	piocheur	affameur
briseur	baragouineur	racleur	allumeur
causeur	boulonneur	raccolleur	assomeur
confiseur	butineur	râleur	chômeur
couseur	collectionneur	recéleur	dormeur
diseur	combineur	régleur	écumeur
écraseur	confectionneur	rigoleur	empaumeur
faiseur	crâneur	rouleur	endormeur
fraiseur	débiteur	sarcleur	fumeur
liseur	dineur	siffleur	imprimeur
poseur	donneur	souffleur	limeur

rameur	conseilleur	gribouilleur	ripailleur
rimeur	copieur	habilleur	roupilleur
semeur	corailler	maquilleur	tailleur
parfumeur	crieur	marchandeur	travailleur
	cueilleur	marieur	trieur
aboyeur	disputeur	nasilleur	tutoyeur
appareilleur	écrivainleur	nettoyeur	veilleur
appariteur	épailleur	payeur	joueur
bailleur	employeur	piailleur	loueur
balayeur	épieur	pilleur	éternueur
barbouilleur	essayeur	plieur	remueur
bégayeur	essuyeur	pourvoyeur	salueur
brailleur	fouilleur	railleur	tueur
broyeur	gaspilleur	relieur	
chamailleur	gouailler	rieur	

VI. — ALTERNANCE *é/èr* (205 mots)

altier	cartonnier	couturier	foncier
anecdotier	casanier	créancier	forestier
ânier	casquettier	crémier	fripier
animalier	cavalier	cuisinier	fruitier
ardoisier	chaisier	culottier	gantier
aventurier	chancelier	dépensier	garçonnier
avocassier	chansonnier	dernier	gargottier
bachelier	chapelier	devancier	gazettier
banqueroutier	charbonnier	douanier	grainetier
banquier	charcutier	droitier	grimacier
batelier	charretier	drapier	grossier
betteravier	chasublier	écluser	hebdomadier
beurrier	chemisier	écolier	héritier
biscuitier	chevalier	écrivassier	hospitalier
bonnetier	chevrier	écuyer	hôtelier
boulevardier	chicanier	émeutier	houiller
boursicotier	chiffonnier	ensemblier	huîtreier
boursier	chocolatier	entier	infirmier
bousier	cirier	épicier	jardinier
boutiquier	conférencier	épinglier	joaillier
bouvier	conseiller	é pistolier	journalier
brancardier	contrebandier	façonnier	justicier
cabaretier	cordier	facturier	lainier
cachotier	costumier	faïencier	laitier
caissier	côtier	familier	limonadier
cancanier	coulissier	féculier	lunettier
cantinier	coursier	fermier	linier
carnassier	courtier	filassier	magasinier
carrossier	coutumier	financier	marinier

massier	phrasier	roturier	vinaigrier
matelassier	pionnier	roulier	vitrier
mercier	placier	routier	boucher
meunier	plombier	routinier	gaucher
meurtrier	poissonnier	rubannier	marâcher
minaudier	policier	sabottier	porcher
minier	populacier	saisonnier	berger
miroitier	porcelainier	savetier	boulangier
mobilier	postier	séculier	passager
moutonnier	portier	semainier	potager
nacrier	premier	singulier	usager
nourricier	primesautier	sommelier	étranger
oiselier	princier	sorcier	fromager
ordurier	printanier	sourcier	herbager
ouvrier	prisonnier	tapisier	horloger
papierassier	procédurier	tavernier	léger
papetier	quincaillier	teinturier	mensonger
particulier	rancunier	tenancier	ménager
passementier	ratier	toilier	messenger
pâtissier	régulier	tracassier	viager
pelletier	rentier	trésorier	
perlier	résinier	tripier	
perruquier	romancier	usurier	

VII. — ALTERNANCE *têr/tris* (182 mots)

	civilisateur	dissimulateur	généralisateur
<i>âtêr/âtris</i>	coadju-teur	dominateur	générateur
	collaborateur	donateur	gratificateur
accélérateur	compensateur	éducateur	imitateur
acclamateur	compilateur	élevateur	improvisateur
accompagnateur	conservateur	éliminateur	indicateur
accusateur	consolateur	émancipateur	inspirateur
administrateur	consommateur	émulateur	instigateur
admirateur	conspirateur	estimeur	interpellateur
adorateur	continuateur	examineur	interpré-teur
adulateur	créateur	expérimentateur	interrogateur
aérateur	cultivateur	expiateur	investigateur
agitateur	curateur	explicateur	irrigateur
altérateur	déclarateur	explorateur	justificateur
animateur	décorateur	exportateur	laudateur
annonciateur	dégustateur	exterminateur	libérateur
aspirateur	délateur	falsificateur	liquidateur
aviateur	dessinateur	fascinateur	littérateur
blasphémateur	dévastateur	filateur	machinateur
calculateur	diffamateur	fomentateur	manipulateur
calomniateur	dispensateur	fondateur	

médiateur	purificateur	accumulateur	<i>ktôer/kttris</i>
migrateur	rectificateur		
modérateur	réalisateur	<i>itôer/itris</i>	acteur
mystificateur	récapitulateur		collecteur
modificateur	récriminateur	auditeur	constructeur
moralisateur	rectificateur	compétiteur	correcteur
narrateur	réfuteur	compositeur	destructeur
navigateur	régulateur	débiteur	directeur
négateur	réparateur	éditeur	électeur
négociateur	réprobatteur	expéditeur	extincteur
novateur	résonateur	moniteur	facteur
observateur	révélateur	répétiteur	inspecteur
opérateur	sacrificateur		lecteur
orateur	sanctificateur	<i>elôer/etris</i>	protecteur
ordonnateur	scrutateur		rédacteur
organisateur	séparateur	bienfaiteur	
perforateur	simplificateur	émetteur	<i>ptôer/ptris</i>
perturbateur	simulateur		
pondérateur	spectateur	<i>ôtôer/ôtris</i>	corrupteur
prédicateur	spéculateur		interrupteur
préparateur	spoliateur	moteur	percepteur
présentateur	stimulateur		précepteur
préservateur	temporisateur	<i>utôer/utris</i>	scripteur
prestidigitateur	tentateur		
prévaricateur	testateur	exécuteur	<i>adôer/adris</i>
profanateur	totalisateur	instituteur	
promulgateur	usurpateur	interlocuteur	ambassadeur
pronateur	vénérateur	persécuteur	
propagateur	vérificateur	substituteur	
prosateur	violateur	tuteur	
provocateur	vulgarisateur	distributeur	

VIII. — ALTERNANCE *f/v* (176 mots)

abortif	appellatif	communicatif	craintif
abréviatif	appréciatif	compréhensif	décisif
abusif	approbatif	confirmatif	décoratif
acclimatif	approximatif	consécutif	déductif
actif	attentif	conservatif	définitif
administratif	attractif	constitutif	démonstratif
admiratif	attributif	constructif	dépuratif
adoptif	auditif	contemplatif	dérivatif
affectif	captif	convulsif	descriptif
affirmatif	chéatif	corporatif	destructif
agressif	collectif	correctif	déterminatif
alternatif	combattif	corrélatif	digestif
apéritif	commémoratif	corrosif	diminutif

directif	impulsif	objectif	représentatif
distinctif	incisif	offensif	répressif
distributif	inclusif	oisif	répulsif
dubitatif	indicatif	oppressif	respectif
éducatif	inductif	passif	rétif
effectif	inquisitif	péjoratif	révulsif
électif	instinctif	pensif	révélatif
émotif	instructif	persuasif	rotatif
énonciatif	intempestif	plaintif	sédatif
éruptif	interrogatif	positif	sélectif
évasif	introductif	possessif	sensitif
exclamatif	introspectif	poussif	significatif
excessif	intuitif	préservatif	spéculatif
exécutif	inventif	présomptif	subjectif
expansif	juif	préventif	successif
expectatif	justificatif	primitif	suppressif
expéditif	lascif	privatif	tardif
explicatif	laudatif	productif	végétatif
explosif	laxatif	progressif	vif
expressif	législatif	prohibitif	vindictif
extensif	lénitif	prorogatif	vomitif
facultatif	limitatif	provocatif	votif
fautif	lucratif	purgatif	sportif
fédératif	maladif	qualificatif	
fictif	massif	rébarbatif	neuf
fugitif	méditatif	récapitulatif	veuf
furtif	modificatif	réceptif	
génératif	naïf	récréatif	bref
hâtif	narratif	rectificatif	
imaginatif	natif	réductif	sauf
imitatif	néгатif	régressif	
impératif	nutritif	relatif	serf

IX. — ADDITION DU GROUPE ès (38 mots)

abbé	maire	sauvage	larron
âne	maître	Suisse	chasseur
borgne	mulâtre	traître	baillieur
chanoine	nègre	tigre	enchanteur
comte	ogre	type	demandeur
diable	pair	vicomte	vengeur
drôle	pape	hôte	pêcheur
druide	pauvre		
duc	prêtre	diacre	
gonze	prince	docteur	
ivrogne	prophète	doge	

X. — *ALTERNANCE* *ô/èl* (11 mots)

pastourea <u>u</u>	beau	morvandau
jouven <u>ce</u> au	agneau	tourangeau
manceau	jumeau	
oiseau	chameau	nouveau

XI. — *ALTERNANCE* *u/òl* (mots)

fou
mou

XII. — *ALTERNANCE* *k/š* (1 mot)

sec

XIII. — *ADDITION DE l* (1 mot)

soûl

*
* *

La statistique que nous avons vue plus haut a été établie d'après la totalité des mots portés dans l'Encyclopédie Larousse. Mais la liste totale serait assez dénuée d'intérêt, car elle contient une forte proportion de mots inconnus de tous les Français, à quelques exceptions près, comme faisant partie de vocabulaires très spécialisés. La liste reproduite ci-après a été réduite au vocabulaire commun des Français cultivés. Cette distinction peut paraître imprécise, mais en réalité, elle l'est beaucoup moins qu'il ne semblerait de prime abord; j'ai porté tous les mots dont je comprenais la signification en excluant ceux des vocabulaires spéciaux que je

puis connaître, en réduisant l'étude en somme aux mots de la langue écrite et à ceux de la langue littéraire.

Les éléments ne s'employant qu'à un seul genre, noms et métiers généralement, ont été supprimés, car s'ils existent « en puissance », tout prêts à l'usage si le besoin s'en fait sentir, ils ne font pas nettement partie de français contemporain (cf. *forgeron*, bien que le féminin soit, au besoin, tout prêt). Ont été également éliminés, les adjectifs se rapportant à un seul nom et qui ne sont pas, à vrai dire, sentis comme des adjectifs : *oxyhydrique* ne qualifie pas un chalumeau qui pourrait aussi bien avoir une autre caractéristique, le groupe entier constitue le nom d'un appareil, les deux éléments de cet ensemble ne sont pas pensés comme indépendants l'un de l'autre, comme sont sentis le nom et son adjectif.

La liste allégée donne les statistiques suivantes :

Ensemble étudié : 5.630 mots.

I. MOTS N'ADMETTANT AUCUNE DISTINCTION DE GENRE	{ 1.934 mots, 42 %
II. FÉMININ FORMÉ PAR ADDITION D'UNE CONSONNE OCCLUSIVE	{ 905 mots, 19,6 %
III. FÉMININ FORMÉ PAR ADDITION D'UNE CONSONNE CONTINUE	{ 453 mots, 9,1 %
IV. FÉMININ FORMÉ PAR DÉNASALISATION D'UNE VOYELLE FINALE ET ADDITION D'UNE CONSONNE NASALE	{ 352 mots, 7,7 %
V. FÉMININ FORMÉ PAR ALTERNANCE DES GROUPES <i>èr/éz</i>	{ 344 mots, 7,5 %
VI. FÉMININ FORMÉ PAR L'ALTERNANCE DES GROUPES <i>é/èr</i>	{ 205 mots, 4,4 %
VII. FÉMININ FORMÉ PAR L'ALTERNANCE DES GROUPES <i>tèr/tris</i>	{ 182 mots, 4 %
VIII. FÉMININ FORMÉ PAR ALTERNANCE <i>f/v</i>	{ 53 mots, 1,1 %

IX. ADDITION DU GROUPE -ès : 38 MOTS

X. ALTERNANCE *ó/èl* : 11 MOTSXI. » *u/òl* : 2 MOTS 176 mots, 3,8 %XII. » *k/š* : 1 MOT

XIII. ADDITION DE -l : 1 MOT

Inversement, étant donnée une même terminaison du masculin, voici les différentes formes du féminin qui peuvent se présenter :

Mots terminés par une voyelle

MOTS TERMINÉS PAR <i>u</i>	}	3 mots sont invariables
		3 forment leur féminin en <i>uz</i>
		2 » » » en <i>us</i>
		2 » » » en <i>òl</i>
		1 forme son féminin en <i>ul</i>
		3 forment leur féminin en <i>ut</i>
MOTS TERMINÉS PAR <i>ó</i>	}	19 » » » en <i>òt</i>
		15 » » » en <i>ód</i>
		11 » » » en <i>èl</i>
		5 sont invariables
		1 forme son féminin en <i>ót</i>
		2 forment leur féminin en <i>óz</i>
MOTS TERMINÉS PAR <i>a</i>	}	2 » » » en <i>ós</i>
		57 forment leur féminin en <i>az</i>
		18 » » » en <i>at</i>
		3 » » » en <i>as</i>
		2 sont invariables
		1 forme son féminin en <i>akt</i>
MOTS TERMINÉS PAR <i>è</i>	}	1 » » » en <i>ars</i>
		48 forment leur féminin en <i>èz</i>
		39 » » » en <i>èt</i>
		2 sont invariables
		1 forme son féminin en <i>èd</i>
		1 » » » en <i>ès</i>
		1 » » » en <i>es</i>
		3 forment leur féminin en <i>èkt</i>

MOTS TERMINÉS EN <i>é</i>	{	1.716 sont invariables
		205 forment leur féminin en <i>èr</i>
MOTS TERMINÉS EN <i>i</i>	{	29 forment leur féminin en <i>it</i>
		22 » » » en <i>iz</i>
		1 forme son féminin en <i>iy</i>
		172 sont invariables
MOTS TERMINÉS EN <i>ôé</i>	{	292 forment leur féminin en <i>ôéz</i>
		1 est invariable
MOTS TERMINÉS PAR <i>u</i>	{	93 sont invariables
		11 forment leur féminin en <i>uz</i>
MOTS TERMINÉS PAR <i>õ</i>	{	53 forment leur féminin en <i>on</i>
		12 » » » en <i>õd</i>
		1 forme son féminin en <i>õt</i>
		1 » » » en <i>õg</i>
MOTS TERMINÉS PAR <i>ã</i>	{	664 forment leur féminin en <i>ãt</i>
		24 » » » en <i>an</i>
		13 » » » en <i>ãd</i>
		2 » » » en <i>ãš</i>
		1 forme son féminin en <i>ãk</i>
		1 est invariable.
MOTS TERMINÉS PAR <i>ẽ</i>	{	185 forment leur féminin en <i>èn</i>
		81 » » » en <i>in</i>
		2 » » » en <i>in</i>
		2 » » » en <i>ẽkt</i>
		18 » » » en <i>ẽt</i>
MOTS TERMINÉS PAR <i>œ</i>	{	7 forment leur féminin en <i>un</i>
		1 forme son féminin en <i>œt</i>

Mots terminés par des consonnes

MOTS TERMINÉS PAR <i>r</i>	{	344 mots forment leur féminin en <i>-z</i>
		206 sont invariables
		182 forment leur féminin en <i>tris</i>
		43 » » » en <i>rd</i>
		13 » » » en <i>rt</i>
		7 » » » en <i>rs</i>

MOTS TERMINÉS PAR *l, m,* $\left\{ \begin{array}{l} n, y, p, b, t, d, k, g, \\ v, s, z, \text{š}, \text{ž} \end{array} \right\}$ Tous sont invariables.

MOTS TERMINÉS PAR *f* $\left\{ \begin{array}{l} 176 \text{ forment leur féminin en } v \\ 2 \text{ sont invariables} \end{array} \right.$

Les proportions sont notablement différentes entre la liste complète et celle réduite à ses éléments les moins rares, ce qui nous donne une lointaine indication sur la valeur des distinctions du genre dans le français tel que nous le parlons réellement; dans la liste réduite, les désinences *-t* ou *-s* prennent plus d'importance, surtout *-t* qui passe de 12,2 à 19,6 %. C'est un point qui s'accorde avec ce que nous verrons par la suite : la position privilégiée de cette désinence en ce qui concerne l'action analogique. Les suffixes *eur/euze*, vivant pour la création de noms d'agents, gagnent aussi en importance ainsi que le groupe *têr / tris*. Par contre, les mots invariables perdent un terrain important, ainsi que la désinence en *-n* avec alternance *voyelle nasale / voyelle orale*; c'est là que se trouvait la plus forte proportion de mots purement savants et techniques; c'est là aussi que nous observerons un pouvoir réduit d'expansion analogique.

ETUDE PHILOLOGIQUE
ET ANALOGIQUE
DES DIFFÉRENTES FORMATIONS
DU FEMININ

Les conditions de leur emploi

Leur pouvoir d'irradiation

LE FEMININ DES PRÉNOMS

MOTS ADMETTANT POUR DÉSINENCE UNE OCCLUSIVE

A) CETTE OCCLUSIVE EST UN T

Les mots de cette subdivision appartiennent surtout à l'alternance *â/ât*. A part de très rares exceptions (1) ces mots sont des adjectifs ou substantifs dérivés de verbes, mais devons-nous considérer cette alternance comme réservée à une certaine classe grammaticale ? Pour beaucoup de ces mots, le fait d'être un participe n'est qu'un fait étymologique; cet élément peut être survivant d'un verbe disparu, entraînant avec lui la notion grammaticale de participe et toute conscience de dérivation, tels sont les mots *parent*, *urgent*, *insolent*, *intelligent*, *indigent*, *fervent*, la disparition des verbes *pario*, *urgeo*, *soleo*, *intelligo*, *indigeo*, *ferveo* fait que, pour eux, la flexion verbale n'est pas un fait français : pour notre langue, de tels mots sont des adjectifs ordinaires, sans qu'aucune notion de dérivation leur soit attachée. Pour d'autres éléments, le lien n'est pas entièrement rompu qui les rattache au verbe, mais il est souvent fragile, soit par suite de formes assez différentes de l'infinitif et du participe, soit par suite de la rareté du même du manque d'emploi de l'infinitif, soit encore à cause d'une évolution différente du sens des deux formes. Dans le premier cas se trouvent des formes telles que *échéant*, *croissant*, *naissant*, *bruyant*, et peut-être même tous les dérivés verbaux auxquels ne correspond pas un infinitif en *-er* : dans le second cas sont des participes tels que *gisant*, *béant*, *bienfaisant*, *poignant*, et dans le troisième des formes telles que *vacant*, *tempérant*, qui sont plus exactement de faux adjectifs verbaux (2) et des latinismes.

Notons de plus que le lien qui unit le dérivé en *-ant* à son verbe peut être de natures différentes : à côté de *poste restante* = où les

(1) Citons parmi eux : *clément*, *content*, *corpulent*, *dément*, *fréquent*, *géant*, *lent*, *récent*, *vétérant*, etc...

(2) F. Brunot et Ch. Bruneau, *Précis gr. hist. lg. frse.* p. 690.

lettres restent (3), citons *grinçant* = *qui grince*, de sens intransitif, *énervant* = *qui énerve*, de sens transitif, *méfiant* = *qui se méfie*, *tordant* = *qui fait tordre*. Tous les degrés existent entre le participe présent purement étymologique qui a rompu tout lien avec son verbe, comme *client* (4), *intelligent*, jusqu'au vrai dérivé, senti comme tel comme *décourageant*. De sorte que cette alternance, malgré sa valeur étymologique, n'est pas sentie comme s'appliquant nécessairement à des participes et, comprenant la majorité des mots terminés au masculin par *ā*, il n'est pas étonnant qu'elle exerce une action analogique considérable sur la minorité de mots de même terminaison et d'alternance différente, tels que *vétéran*, *géant* (5), quelques emplois de *partisante* (6) et des formes faites tardivement : *servante* au xvi^e siècle, sur *servant* (7) et, de nos jours, la désinence ajoutée à un élément non soumis à la flexion, dans le mot *fainéante*, ou sa prononciation populaire, *féñāt*, *pédant* fait sur la forme unique *pédante*, sentie comme un féminin (8). C'est là une alternance qui n'est pas attachée, en français moderne, à telle ou telle partie du discours, puisqu'elle comprend des participes, des adjectifs et des noms; elle n'est pas attachée à des sens particuliers ou à telle constitution phonétique du mot. D'autre part, c'est une alternance vivante, puisque sur n'importe quel verbe, nous pouvons former un dérivé à l'aide de cette terminaison et même de faux adjectifs verbaux sans verbe, tels que *abracadabrant*, *flammingant* (9), *baguettissant*. Citons de plus cet adjectif verbal surpris chez une femme du peuple : *je voudrais bien qu'Yvette elle l'ait son Certificat d'Etudes, mais elle est pas assez étudiante pour ça*.

Cette alternance est donc, non seulement par le nombre de ses représentants, mais encore par ses possibilités de formation nouvelles, l'alternance principale pour les mots terminés par *ā*.

Alternance *ē/ēt*. Elle ne comprend que dix-huit mots, tous de

(3) F. Brunot et Ch. Bruneau, *Précis gr. hist. Lg. frse*, p. 690.

(4) Freund, *Dictionnaire Latin*.

(5) K. Nyrop, *Gramm. Hist. Lg. Frse*, II.

(6) Hatzfeld, Darmesteter et A. Thomas, *Diction. Général de la Langue Française*.

(7) O. Bloch, *Dictionnaire étymologique de la langue française*.

(8) O. Bloch, *Dictionnaire étymologique de la langue française*.

(9) Cet élément *a*, il est vrai un verbe correspondant *flamminguer* = *parler flamand*; mais celui-ci est resté dialectal alors que *flammingant* a passé au français littéraire.

une ou deux syllabes. Presque tous sont des participes passés appartenant à la conjugaison morte en -re, cette alternance ne peut donc servir à former des participes nouveaux. Mais ses éléments constitutants sont, pour la plupart, qu'ils soient participes ou adjectifs proprement dits, d'une grande fréquence d'emploi; le seul mot *saint*, *sainte*, avec ses emplois religieux et toponymiques, suffirait à fixer dans l'esprit l'alternance *ē/ēt* et des groupes tels que *peint*, *peinte*, *éteint*, *éteinte*, *atteint*, *atteinte* ont le même rôle, notons de plus que beaucoup d'entre ces mots ont un dérivé contenant la consonne du féminin, comme *peinture*, *teinture*, *jointure*, *plaintif*, *craintif*. Il y a donc là une alternance, sinon vivante, du moins très solide, résistant, malgré le petit nombre de ses représentants, aux actions analogiques, mais elle peut difficilement en exercer, car elle se heurte aux alternances *ē/en* et *ē/in*, également représentées par des mots très employés et beaucoup plus nombreux. Citons toutefois *vilainte* qui ne semble plus employé, mais qui l'a sans doute été en français populaire du xvii^e siècle (10). Nous pouvons joindre à cette alternance un unique mot en *œ/œt* : *défunt* qui par suite de la délabialisation de *œ* en parisien moderne peut facilement se rattacher à *ē/ēt*. Le seul élément qui la constitue est d'ailleurs peu usité.

L'alternance *ō/ôt* n'a qu'un représentant, *prompt*, elle n'a donc pour elle ni le nombre, ni la fréquence d'emploi de son unique élément.

Les mots terminés par *è* et *ó* et admettant une désinence en *t* sont pour la plupart des diminutifs; ce sont donc deux alternances vivantes, puisque sur presque tous les prénoms ou substantifs, nous pouvons former un diminutif à partir d'elles (11); *haut* est le seul adjectif qui mette une voyelle fermée et longue devant la désinence. Notons parmi les 39 mots en *è/è* un des rares adjectifs masculins français faits en prenant pour point de départ le substantif féminin

(10) Molière, *Don Juan*, acte II, sc. I, *t'es une vilainte toy, d'endurer qu'on te caïcole*. (*Les œuvres posthumes de Molière*, Paris (Denys Thierry), 1697, en 8 vol., tome VI. Page 162 (Bibl. Ste-Geneviève, Res. Y 2558).

Il existe encore dans les Ardennes une forme *vilainde*, qui n'entre pas exactement dans le cadre de ce paragraphe, la désinence étant sonore, mais bien proche du féminin cité par Molière (renseignement transmis par M. Ch. Bruneau).

(11) Sainéan. *Langage parisien au xix^e siècle*, p. 106.

employé comme mot invariable, *violet de violette* (12), par analogie avec les mots de cette alternance peu nombreux il est vrai, mais très employés; citons également le féminin analogique très récent *pipelette* (13); un hebdomadaire désigne ses correspondantes par le nom de *midinettes* (titre de ce périodique) et les correspondants par *midinets*; quelques fillettes parisiennes dans une même classe et âgées de sept à huit ans, ont spontanément fourni *zòkèt* comme féminin de *jockey*, féminin formé d'après la structure phonétique et aussi *pònèt* comme féminin de *poney*, mais d'une façon moins générale (l'ignorance de ce mot et sa ressemblance avec *Japonais* amenaient bien des hésitations chez les fillettes interrogées). Notons que la désinence *t* entraîne pour les mots en *è* une alternance de voyelles; celle du féminin étant suivie d'une consonne reste nettement ouverte, alors que la voyelle finale du masculin est moins ouverte, nous ne pourrions dire qu'il y a alternance de voyelle fermée à voyelle ouverte, le *e* final reste compris dans la série des *e* ouverts (14).

Alternance à/ât. Elle comprend dix-huit mots ne présentant aucune particularité commune; quelques-uns sont très employés (chat, plat), mais elle ne peut guère exercer d'action analogique, car les mots terminés en *a* se partagent en deux groupes seulement: *a/az* pour lesquels *a* est toujours précédé de *w* et qui ne comprend que des noms d'origines géographiques (15) et *a/at* comprenant les éléments qui ne réunissent pas ces deux conditions. Signalons parmi les actions analogiques de ce groupe *apostat* (16), primitivement *apostate* pour les deux genres et pour lequel *t* final a été interprété comme désinence de genre. De plus, si nous admettons le féminin *gâte* (17), il faudrait l'attribuer à l'action analogique de groupes tels que *chatte*, exercé sur le mot *gars* qui, à

(12) O. Bloch. *Dict. étym. lg. française*.

(13) D'après Pipelet, nom propre employé dans un roman d'Eugène Sue, en 1844. (L. Sainéan, *Langage parisien au XIX^e siècle*, p. 469.)

(14) Cette affirmation s'entend pour Paris, il n'en est pas toujours de même dans la grande banlieue (cf. carte 13).

(15) Sauf *François* et *courtois*, pour lesquels cette caractéristique n'est plus qu'un fait étymologique, *sournois*, et aussi *ras* qui est terminé par un *a* postérieur et de plus employé seulement dans quelques phrases toutes faites: *cheveux ras*, *rase campagne*.

(16) O. Bloch. *Dict. étymologique langue française*.

(17) Y. Pauli. *Enfant, garçon et fille dans les langues romanes*, p. 182.

vrai dire n'a pas de féminin, puisque le régulier *garce* a acquis un sens très différent et admet, avec son alternance *a/ars*, sa double désinence consonnantique *rs* une flexion de genre exceptionnelle.

Dans ce cas encore, nous remarquons que la désinence *t* du féminin s'accompagne d'un léger changement de timbre de la voyelle, accentuée, rendant cet *a* plus fermé. Ce changement est particulièrement notable pour la voyelle précédée de *w* (*droit*) (18), mais il est loin d'être stable pour le parisien et il serait difficile de de préciser son importance (19).

Alternance *i/it*. Les vingt-neuf éléments de cet subdivision sont pour une grande part, des participes passés de verbes en *-ire*, c'est-à-dire de verbes ayant résisté à l'action analogique du grand groupe *-er*, le plus souvent par une fréquence d'emploi, aussi ne devons-nous pas nous étonner de voir leur influence s'étendre sur les verbes en *-ir* sans désinence au participe passé présentant par ailleurs bien des ressemblances (20); aussi trouvons-nous des participes tels que *emplite* (21) et *remplite* (22), *finite* (23), *assite* (24), quelques-unes de ces formes analogiques pouvant subsister dans quelques régions de la France (25), ou au parler enfantin (*guérite* et *finite* sont d'emploi fréquent chez les enfants); *bénite* à côté de *bénie* dont la distinction est récente (26).

En plus de ces participes, cette opposition comprend quelques adjectifs, le très employé *petit-e* qui a sans doute entraîné *šti/štit*

(18) M. Grammont, *Prononciation française*, p. 31.

(19) A titre d'indication, une famille composée du père, de la mère, tous deux parisiens, et de leurs quatre fils nés et élevés à Paris, a indiqué pour ce mot six alternances différentes, allant du changement de série des deux *a* postérieur-antérieur (le père et en moins marqué le 4^e fils), jusqu'à *a* alternant avec un *a* antérieur très fermé, assez semblable à celui de l'anglais *cat* (3^e fils), sans aucune continuité des différences, suivant l'âge de ces six personnes.

(20) Comparons le présent de l'indicatif pour *dire* et *finir*, le singulier est identique et le pluriel peu différent.

(21) A. Risop : Studien zur Geschichte der französischen Konjugation auf *-ir*, p. 16.

(22) *id.*, p. 17.

(23) *ibid.*, p. 17.

(24) *ibid.*, p. 17.

(25) P. Fouché, *le verbe français*, p. 374.

A. Risop. Studien zur Geschichte der Fr. Konj. auf. *-ir*, p. 25.

(26) O. Bloch, *Dict. Etym. lg. française*.

pour *chétif/chétive* (27), surtout observable entre la haute Seine et le Loing (28), dont je ne saurais préciser les limites, ce mot ne figurant pas dans le questionnaire proposé et ayant été surpris au cours des conversations (29).

Alternance u/ut ne comprend qu'un seul mot usité *tout*, nous avons vu plus haut sa tendance à l'invariabilité au moins en position atone $r/r + t$, comprend aussi peu d'éléments se divisant en trois groupes suivant que la voyelle précédant *r* est *o* ou *è*, mais qui par leur fréquence d'emploi se maintiennent contre l'action de l'importante catégorie des mots invariables en *èr* et même exercent une action analogique. Citons, en français littéraire, *vert-e* avec *t* au féminin, bien que la flexion, ni même la consonne de flexion ne soit étymologiques, malgré la présence des dérivés en *d*, *verdure*, *verdir*, *verdoyant* et la concurrence exercée pendant quelques temps par une forme *verde* (30), un peu plus conforme à l'étymologie. Citons hors du français littéraire, en dehors du domaine parisien, dans le Nord-Est de l'aire gallo-romane (31), *nwàrt*, *lizèrt*, *meyèrt*, *surt*, *durt*, cette dernière forme se trouvant d'ailleurs dans l'Est de la région parisienne en Brie Champenoise 32, d'une façon un peu exceptionnelle il est vrai.

Quelques mots peuvent admettre la double désinence *kt*. Ils sont rares et tendent par suite de la prononciation des deux consonnes aussi bien au masculin qu'au féminin, à se ranger parmi les mots de la catégorie des mots non soumis à la flexion du genre (33).

(27) Je me souviens avoir formé dans mon enfance, je ne saurais préciser à quel âge, un masculin *hypocrit*, de même modèle que *apostolat pédant* et *violet*.

(28) Cf. carte générale.

(29) Ce mot est attesté dans E. Agnel, *Langage rustique des environs de Paris*, ce qui semble montrer qu'il est, ou au moins qu'il était, il y a un siècle, assez général dans la région parisienne. Par contre le glossaire de A. Diot, *le Patois briard*, ne le mentionne pas; peut-être n'est-il pas usité dans la région de Provins.

(30) Godefroy. *Dict. de l'Ancien Français*.

(31) Meyer Lübke, *Grammaire des langues romanes*, tome II, parag. 62.

(32) J'ai pu l'entendre aux points 78 a, 119, 121, 133, 132 a, Seine-et-Marne, I et 4, Marne. A. Diot, op. cit., note *murte* comme forme vieillie (p. 80).

(33) Le dictionnaire de Darmesteter, Hatzfeld et Thomas considère déjà la prononciation *egza* comme archaïque. C'est encore celle que je pratique ainsi que pour les autres mots terminés en *-ct*.

B) L'OCCLUSIVE EST UN D

Alternances $\tilde{a}/\tilde{a}d$ et $\tilde{o}/\tilde{o}d$. Elles comprennent quelques mots d'emploi fréquent : caractéristiques physiques comme *grand* et *blond*, noms de nationalités et d'origines géographiques, de désinence non étymologique tels que *normand* (34), avec son dérivé *Normandie*, présentant cette même consonne *d*, formé peu après le traité de Saint-Clair-sur-Epte (35) (par lequel la région comprise entre l'Epte et la Bretagne fut attribuée, en 911, aux envahisseurs normands) et *Allemand* (36) à côté de son dérivé *Allemagne* non pourvu de cette consonne, peut être sous l'action analogique de *grand*, action étendue d'ailleurs à *marchande* (37). Notons toutefois que cette influence ne semble pas s'exercer sur *faisan*, ce mot figurant dans la liste de l'enquête dont il sera question plus loin et, à l'exception du seul point 5 S. et M. où j'ai pu surprendre *fèzād* au féminin dans une conversation, tous les autres points ont donné *poule faisane*, malgré les dérivés en *d* fixés au xiv^e ou au xvii^e siècle (38).

En somme, nous avons là deux alternances vivaces à cause d'éléments très employés : *Normand*, *Allemand*, *grand*, *blond*, *Raymond*, qui ont exercé leur analogie, mais maintenant figées, contrairement à la forme $\tilde{a}/\tilde{a}t$ concurrente de $\tilde{a}/\tilde{a}d$.

Alternances $\tilde{e}/\tilde{e}d$. Dans les mêmes conditions se trouve $\tilde{e}/\tilde{e}d$ réduite au seul *laid* de flexion sans doute étymologique comme le prouvent les autres formes attestées dans le domaine roman et contenant *d* (39) et les dérivés *enlaidir*, *laideur*, *laideron*, formés entre le xii^e et le xvi^e siècle (40).

C'est à l'occasion de cet élément unique que nous devons attribuer *tiè*, masculin formé sur *tiède* (41), si cette forme est autre chose qu'un accident, si elle se présente en français populaire de façon non exceptionnelle.

(34) A. Dauzat, *Les Noms de Lieux*, p. 192.

(35) *id.*, p. 190.

(36) A. Dauzat, *Noms de Lieux*, p. 193.

(37) K. Nyrop, *Gr. Hist.*, t. II, p. 271.

(38) O. Bloch, *Dict. Etym. Lg. Frse.* Godefroy, *Dict. Ancien Français*.

(39) O. Bloch, *Dict. Hist. Lg. Frse.*

(40) *id.*, *ibid.*

(41) H. Bauche, *Langage Populaire*, p. 94.

Alternance *r/rd*. Elle comporte deux subdivisions : *ur/urd* composée de trois mots qui ont entraîné dans leur sillage, à une époque récente, l'élément primitivement invariable *balourde* (42), de nouveau retranché de la flexion par manque d'emploi du féminin, et *âr/ârd*, suffixe germanique (43) qui, par le sens de quelques-uns des mots le portant, est devenu péjoratif. En ce qui concerne la région parisienne, le féminin analogique *avarde* de *avare*, décalque du couple *bavard-bavarde*, s'est présenté sans exception dans les 104 points étudiés, soit que sujet interrogé l'ait répondu spontanément, soit qu'il ait cité des voisins le disant (44), le domaine de cette forme analogique est donc sans doute fort étendu parmi la population rurale française. Je n'ai pas pu le surprendre dans le parler parisien proprement dit. C'est au même modèle que nous devons attribuer *bizarde* (45), sans doute assez rare et que je n'ai pas personnellement observé. Cette action est d'autant plus explicable que *âr/ârd* se heurte à un unique représentant peu usité de *âr/ârs* et à neuf éléments invariables, assez peu employé pour la plupart, sauf *avare*, fortement sollicité par le groupe plus important à désinence *-d*.

C) LA DÉSINENCE EST K OU G

Les désinences vélaires ne comprennent qu'un mot chacune ; celui en *k*, *franc-que*, étant extrêmement rare, reste donc en fait, en français courant, l'unique mot *long*, à féminin non étymologique, d'ailleurs, et refait sans doute sur le masculin dont il garde la consonne non justifiée devant *a* (46).

En résumé, la désinence féminine occlusive s'applique à des mots extrêmement variés, autant dans leur forme que dans leur sens, surtout en ce qui concerne la dentale sourde; elle ne peut

(42) O. Bloch, *Dict. Etym. Lg. Frse.*

(43) Brunot et Bruneau, *Précis Gr. Hist.*, p. 208.

(44) La valeur péjorative de la terminaison s'est bien souvent montrée dans la réponse; la question posée était : « Comment appelez-vous un homme qui aime garder son argent ? — un *avare*... — et une femme ? — une *avarde*, mais ce n'est pas un défaut ». Le sujet marquant ainsi la discordance entre la vertu d'économie et ce fâcheux suffixe.

(45) H. Bauche, *Langage Populaire*, p. 94.

(46) Meyer Lübke, *Gramm. des Langues Romanes*, t. II, p. 61.

A. Darmesteter, *Cours de Gramm. Hist. de la Lg. Frse*, t. II, p. 87.

guère, sans doute, s'appliquer à des mots de terminaison consonantique, -r seul s'y prête, mais par contre elle s'applique à des voyelles très variées : nous l'avons trouvée après *u*, *ó*, *ò*, *a*, *è*, *i*, et aussi après les nasales *ã*, *ẽ*, *œ*, *õ*, aussi ne pourrait-elle être considérée comme s'appliquant à telle ou telle terminaison particulière. Nous voyons donc son domaine s'étendre, non seulement en se conformant à des alternances déjà existantes comme *idiot* réformé sur *idiote* (47) et de façon passagère, *patriot* (48), les anciennes formes *lite* (*lue*) (49) et *apprite* (50), mais en se créant de nouvelles comme ces participes qui ne sont plus usités depuis le xv^e siècle : *lute*, *reçute*, *escrute*, *conute*, *conclute* (51) et de plus l'adjectif bien vivant *crute*, sans doute dû à l'analogie de sens avec *cuite* (52), bien qu'on ne puisse écarter a priori l'hypothèse d'une persistance étymologique comme dans certains autres dialectes (53), mais ce fait est tout à fait improbable, étant donnée la disparition de la désinence dentale dans les mots en *u* (*nu*, *absolu*, *dru*) (54) à Paris même et aussi l'usage surtout enfantin de ce féminin. De ces exemples, l'un vivant, l'autre archaïque, rapprochons le suivant surpris chez une femme âgée de petite bourgeoisie : *il sera mieux comme ça qu'avec des cheveux tout hirsuts* ; masculin insolite fermé d'après le même modèle que *apostat*, *violet*, *idiot*, par fausse interprétation de la forme unique comportant une terminaison occlusive, ajoutons *voyoute* et *calicote*, qui ne sont peut-être plus en usage mais qui sont notés au siècle dernier (55).

En un mot, la dentale sourde, pouvant s'appliquer à toutes sortes de mots, est apte à étendre considérablement son domaine,

(47) O. Bloch, *Dict. étym. de la lg. frse.*

(48) Talbert. *Prononciation en France*, Paris, 1887, p. 32, cité d'après K. Nyrop, *Gramm. hist. de la lg. frse*, t. II, p. 273.

(49) P. Fouché, *Le verbe français*, p. 370.

(50) A. Risop. *Studien zur Geschichte der Französischen Konjugation auf -ir*, p. 25, n.

(51) *id.*

(52) Cette forme, quoique très fréquente dans la région parisienne, n'a pas été portée sur la carte n° 2 *cru/crue*, car dans chacun des points où j'ai pu la surprendre, elle est limitée à quelques habitants — enfants ou vieillards — donc employée concurremment avec *crue*. Il est toutefois à noter que je n'ai pu trouver de trace du féminin en *t* dans les aires où ce mot admet par ailleurs une désinence quelconque : *y*, ou allongement de la voyelle.

(53) O. Bloch. *Dict. Etym. Lg. Frse.*

(54) *id.*, *ibid.*

(55) L. Larchey. *Dictionnaire de l'argot parisien.*

soit par analogie de forme, soit par analogie de sens. Les résultats les plus modernes de cette extension pénètrent difficilement dans le français littéraire, freinés par l'école, mais il n'en reste pas moins que c'est là une formation privilégiée entre les autres.

DÉNASALISATION D'UNE VOYELLE NASALE FINALE ET ADDITION D'UNE CONSONNE NASALE

Cette consonne est un *-n*, de façon très exceptionnelle un *ŋ*.

Notons que le nom de dénasalisation doit être pris avec certaines précautions, tout d'abord à une même voyelle du masculin. *ẽ*, peuvent correspondre deux voyelles du féminin *è*, *i*, et peut-être même une troisième, *u*, qui ne peuvent toujours être les formes dénasalisées de *ẽ*. De plus, phonétiquement parlant, le substrat oral d'une voyelle nasale n'est exactement aucune des voyelles orales françaises (56), *ən* ne contient pas une forme dénasalisée de *ã*, *èn* une forme dénasalisée de *ẽ*, et nous verrons (57) que la voyelle « orale » du féminin est en fait partiellement dénasalisée, entièrement même pour *une* en position atone: phonologiquement parlant, *ã*, *ẽ*, *õ*, *œ*, sont peut-être senties comme étant des nasales (58), mais la plupart des Français ne sauraient dire de quelles voyelles: ils n'établissent aucune relation entre le groupe des quatre nasales et *a*, *e*, *o*, *œ*; *ẽ* et *è* sont dans l'esprit de tous des éléments aussi distincts, aussi indépendants que *è* et *o*, et d'ailleurs, en admettant que quelques-uns puissent en avoir quelque intuition, l'orthographe vient tout fausser et établir un rapport entre *ẽ* et *i*, entre *œ* ou *ẽ* et *u*, entre *ã* et *e* par des graphies *in*, *un*, *en*. Par conséquent, le titre de cette subdivision n'est-il qu'une approximation phonétique dans quelques cas, qu'une erreur dans d'autres et peut-être est-il phonologiquement de sens assez vague. De ce dernier point de vue, il y a sans doute simple alternance de voyelles différentes.

(56) M. Grammont, *Prononciation Française*, p. 55. Rousset et Laclotte, *Premiers Elém. Prononc. Frsè*, pp. 17-19.

(57) Cf. infra, p. 185 et suivantes.

(58) Encore que les observations phonétiques de F. Baudry de Saunier, *Gaîtés et Tristesses de la Grammaire de l'Académie Française*, pp. 125-126 montrent combien le sens commun est mal averti à cet égard.

Alternance *œ/un* (cf. *infra* p. 160, outils grammaticaux). L'essentiel sur cette catégorie a été dit à propos de l'article *un/une* en position tonique.

Cette subdivision ne comprend, à part l'outil grammatical, que quatre mots essentiels ne semblant pas étendre leur forme parmi d'autres mots.

Alternances *ẽ/en* et *ẽ/in*. Elles se trouvent être, en français parlé, assez bien différenciées par la structure phonétique des mots qui les subissent : tous les mots qui présentent *y* ou *é* devant la voyelle du masculin donnent *èn* au féminin. S'est même conformé à ce modèle un élément non soumis à la flexion, *rien*, dans *vaurien*, dont les deux éléments ne sont séparés dans ce mot, et, d'après K. Nyrop (59), *proparienne* (de *propre* à *rien*). Nous reconnaissons là le même processus que dans *fainant-e* cité plus haut. Ces deux alternances se partagent les autres cas avec quelque prépondérance pour *ẽ/in*, surtout lorsque la consonne qui précède *ẽ* est une dentale. Il semble que celle-ci puisse exercer une action analogique aux dépens de *ẽ/en*, en respectant toutefois les conditions phonétiques que nous avons énoncées. Citons à ce sujet *sacristine*, malgré l'orthographe du masculin; *dine* de *daim* chez les *chasseurs*, c'est-à-dire les seuls qui aient l'occasion de dire ce mot en se préoccupant du genre (60), *nine* de *nain* qui n'est sans doute pas employé à Paris mais que l'abbé Rousselot a relevé en Orléanais (61); *cousine germine* (observé chez un jardinier de la banlieue Sud) sous l'influence du seul mot *cousin*, sans doute, assurant ainsi la parfaite symétrie des deux genres *kuzẽ žèrmẽ/kuzin žèrmin*, au lieu de la divergence du français littéraire. J'ai pu surprendre le féminin *Roumine* qui sort largement du cadre de cette étude sur le parisien, son auteur étant un étudiant chinois, mais qui n'est pas dénué d'intérêt, sans doute. Notons que les mots d'argot ou simplement familiers font tous partie de la subdivision *ẽ/in*, *crétin*, malgré son doublet *chrétien* (62), *rupin*, *copain*, malgré l'orthographe, *larbin*, *gamin*, *frangin*; nous ne tenons pas compte

(59) *Grammaire Historique*, T. II, p. 277.

(60) Bescherelle, *Grammaire Nationale*, p. 36, note.

(61) Rousselot, *notes manuscrites sur les patois français*, bibliothèque de l'Institut de Phonétique. Également relevé en domaine wallon par K. Nyrop *grammaire histor.*, T. II, p. 276.

(62) J. Vendryes, *le Langage*, p. 244.

de *machin*, neutre qui a été formé à partir du substantif féminin et aucun choix n'était alors possible : à *in* correspondait la seule forme en *ẽ*; cette subdivision comprend aussi un grand nombre de prénoms, soit obtenus directement d'après la variation *ẽ in* (*Augustin-e*), soit avec l'intermédiaire d'un diminutif encore vivant ou archaïque (63) (*Jeanine*), nous pouvons même dire que cette terminaison peut former un féminin pour n'importe quel nom féminin ou presque.

Alternance *ã/àn*. Elle ne comprend guère que des noms d'origines géographiques n'ayant guère lieu d'être employés en français, surtout dans la région parisienne, puisqu'il s'agit surtout de noms relatifs à des parties de l'Italie ou de l'Espagne. Cette formation comprend aussi quelques mots n'appartenant qu'à la langue écrite, des mots savants tels que *musulman*, *romian*, *gallican*, un mot dont on n'a guère besoin d'employer ni même de connaître le féminin, *paon*; il ne serait d'ailleurs pas impossible que l'orthographe de ce mot entraînaît un féminin *pàòn*. Un autre des éléments de cette subdivision, *courtisan*, n'a pas le même sens aux deux genres (tous deux inemployés en français contemporain, ce qui tend à rendre de nature sémantique leur opposition grammaticale. Très rares sont donc les mots qui distinguent leurs genres par l'alternance *ã/àn*, il n'y a guère que *faisan* et *paysan* qui semblent assez résistants aux actions analogiques (64).

Alternance *õ/òn*. Elle est, pour les mots *õ*, la catégorie la plus importante, à la fois par le nombre et par l'emploi de ses éléments. Elle comprend, en plus de *bon*, un bon nombre de diminutifs : *drôlichon*, *négrillon*, auxquels sont venus s'agglomérer des diminutifs appartenant à d'autres groupes, comme *mignon* de *mignot* (65), encore conservé comme nom propre. La dérivation en *o* à partir d'un substantif est d'ailleurs très vivante : *ceinturon*, *veston*, *carafon*, et de nos jours *portillon* (automatique du métro), etc... Que l'un de ces dérivés soit soumis à la flexion, il forme son

(63) Cf. infra p. 152.

(64) Nous avons vu plus haut, un seul exemple de *foisande* dans la région parisienne. Quant à *paysan*, comme plusieurs cultivateurs l'ont judicieusement observé, c'est un mot qui n'a guère d'emploi à la campagne; c'est dans les centres qu'il faudrait observer ses déformations éventuelles.

(65) O. Bloch., *Dict. étym. lg. frse.*

féminin en *ôn*, c'est ainsi qu'un roman récent a fait naître et a mis à la mode pour un certain temps le féminin *garçonne*.

Pour quelques dérivés en *ô*, la flexion est douteuse, certains hésiteraient à faire varier *bougon* et *grognon* est généralement invariable; toutefois, j'ai relevé dans une traduction d'une Parisienne de dix-huit ans « *cette vieille bougonne, grognonne de Pegotty* ».

En plus de ces dérivés à valeur généralement diminutive, le groupe *ô/on* comprend des éléments très usités : prénoms (*Yvon/Yvonne, Simon/Simone*), des noms d'origines de provinces connues (*Breton, Gascon, Bourguignon*, ce qui vient renforcer la vitalité de ce groupe, vitalité dûe particulièrement à celle du suffixe *-ôn*). Toutefois, si cette subdivision peut créer de nouveaux éléments, et en a créé au cours de l'évolution du français (66), elle se heurte à une subdivision figée mais solide, *ô/ôd*, sur laquelle elle ne peut exercer d'action analogique.

Désinence *y*. Nous devons ajouter les mots à désinence *y*, *châtain*, tiré du substantif féminin correspondant sur le modèle de *violet* à partir de *violette*, et *bénin, malin*, primitivement invariables suivant les genres, *ên in* (67) et attestés avec la terminaison masculine actuelle depuis le *xv^e* siècle pour *bénin*, le *xvii^e* pour *malin*. Cette désinence en *y* est d'ailleurs peu viable; *maline* attesté dès le *xvi^e* siècle continue à vivre concurremment avec *maligne* protégé par l'orthographe, et *châtain*, de son côté, étant totalement séparé de *châtaigne* au point de vue du sens, s'est reformé un féminin tout à fait régulier, *châtaine*, *bénin* n'est plus guère employé, seul son féminin subsiste dans le groupe figé *maladie bénigne*.

LA DÉSINENCE EST UNE CONTINUE

A) DÉSINENCE EN S

Elle ne s'applique qu'à peu de mots morcelés en plusieurs subdivisions, car elle peut s'ajouter à bien des voyelles et à *r*. Dans

(66) Cf. *Baronne, lionne* (Nyrop, Tome II, p. 271) et *poltron* qui par son étymologie, ne devrait pas être soumis à la flexion. Un guide de la région lilloise mentionne une inscription à la mémoire d'une *Marguerite-Napoléone*, née en 1847, dans l'église de Berckem-lez-Lille.

(67) O. Bloch, *Dict. Etym. Lg. Frse.*

les éléments à terminaison masculine vocalique, sont maintenus par des dérivés contenant la consonne du féminin (*gros* : *grossir*, *grosseur*, etc.; *doux*, *douceur*, *adoucir*; *faux*, *fausseté*; *gras*, *grassement*; *roux*, *roussi*, (taches de) *rousseur*; *épais*, *épaisseur*, *épais-sir* (68); seuls *las*, peu employé il est vrai, et *bas* ont des dérivés savants et inusités, *lassitude*, *bassesse*, qui ne peuvent guère contribuer à fixer cette alternance dans l'esprit).

Une caractéristique importante de ces mots à désinence *s* est leur traitement spécial à l'intérieur d'un groupe rythmique lorsqu'ils sont soumis à la liaison; dans ce cas, la marque du genre n'est pas l'addition d'une désinence, mais l'alternance d'une consonne sonore à une sourde : *faux* (z) *ami*/fausse (s) *amie*, *doux* (z) *enfant*/douce (s) *enfant*, *gros* (z) *arbre*/grosse (s) *arme*. Ce genre de distinction ne se présente que dans deux cas : lorsque la désinence féminine du mot en fin de phrase est un *s* ou lorsque c'est un *d*; ce deuxième cas est d'ailleurs applicable au seul mot *grand*, l'unique qui remplisse cette condition et qui puisse précéder le nom qualifié.

Dans le second cas, nous devons alors la distinction de genre inverse du premier cas, *consonne sourde*/*consonne sonore* : *grand* (t) *arbre*/grande (d) *arme*.

Une question se pose alors lorsque le genre ne repose plus sur l'addition d'une consonne nouvelle, mais sur une différence de sonorité : comment est-il compris en cas de changement accidentel, c'est-à-dire en cas d'assimilation ? Etant donné que le masculin, dans certains cas, sera caractérisé par *z* ou *t* devant le nom et le féminin par *s* ou *d*, comment se distingueront les genres de *gros homme* avec une sonore, *grosse pomme* avec une sourde, *grosse balle* avec une sonore ? A ces questions, il semble que nous puissions répondre que cette notion de sonorité ne joue un rôle morphologique que lorsque la consonne qui en est affectée est isolée entre deux voyelles; dans un groupe comme *grosse balle*, il existe une constrictive devant la consonne de *balle*, ce qui suffit à faire comprendre ce mot comme féminin ; que par suite du jeu des

(68) J'ai formé dans mon enfance le masculin *nègrè* de *négresse*, sans doute d'après le modèle *épais/épaisse*, unique représentant de la subdivision *è/ès*, à part *profès/professe* qui est peu connu en ne saurait servir de modèle.

organes phonateurs cette constrictive soit pourvue de vibrations laryngiennes n'existant pas dans le mot isolé, le fait est sans importance puisque l'opposition phonologique *sourde/sonore* n'existe pas en français devant une consonne (69); de plus, si l'opposition *gros homme/grosse balle* n'est pas caractérisée par la distinction *sonore/sourde* observée plus haut pour *gros arbre, grosse arme*, du moins reste-t-il, malgré le changement accidentel de sonorité, l'opposition *douce/forte* (70). Peut-être pouvons-nous déduire que, pour un adjectif employé en position atone, la distinction des genres peut se marquer par l'opposition *sonore douce/sourde forte* pour une désinence *-s*, *sourde forte/sonore douce* pour une désinence *-d*, mais la valeur phonologique des seconds éléments de chacune des deux parties de l'alternance est de beaucoup la plus importante, si bien que ces seconds éléments (se rapportant à la force), suffisent à faire comprendre le genre, alors que les premiers éléments peuvent être uniformisés éventuellement et sont par conséquent secondaires.

B) DÉSINENCE Z

Alternance *é/éz*. La subdivision *é/éz* comprend tous les mots terminés en *é*, sauf l'unique *bleu*. A quoi devons-nous attribuer cette unique exception ?

L'étymologie (71) sans doute, appuyée par la fréquence de ce mot, donne une explication, mais nous avons déjà rencontré des cas où les faits n'avaient pas un pouvoir suffisant pour arrêter les actions analogiques (cf. *vert*). Quelles sont donc les caractéristiques des mots admettant une désinence ? Sauf pour les deux éléments *creux* et *gueux*, la finale *é* est un suffixe ajouté à un nom, les mots de ce groupe sont donc tous des dérivés. Sont-ils sentis comme tels ? Il est bien difficile de répondre à cette question; ce point devrait être éclairci pour chacun des éléments auprès d'un sujet n'ayant aucune notion de latin, ni de philologie française, et alors il serait bien difficile de faire le départ entre les bonnes réponses et celles données pour être agréable ou simplement pour répondre

(69) N. Trubetzkoy, *la Phonologie Actuelle*, p. 239.

(70) Cf. infra, étude phonétique, pl. VII, fig. 2, 3.

(71) O. Bloch, *Dict. étym. lg. frse.*

quelque chose et ne pas sembler ignorant; il serait même difficile de faire comprendre la question. Il semble toutefois que nous puissions établir un classement des degrés de notion de dérivation pour les mots en *é* : quelques-uns peuvent être considérés comme étant sentis par tous comme les dérivés d'un nom très employé et ayant sa forme bien reconnaissable derrière son suffixe, tels sont *pier-reux*, *graisseux*, *montagneux*, qui sont sans doute rattachés par tous à *pierre*, *graisse*, *montagne*. Un second degré comprendra des dérivés contenant leur racine sous une forme un peu modifiée (cf. *soigneux*) ou encore des dérivés empruntés au latin, alors que le nom correspondant est au contraire transmis au français (cf. *glorieux*) et les sujets possédant un vocabulaire français plus étendu, ou bien simplement plus imaginatifs, pourront établir un rapprochement, sentir *soigneux* comme dérivé de *soin*, *glorieux* dérivé de *gloire*, à tort d'ailleurs, comme pour bien d'autres adjectifs en *-eux* empruntés au latin, mais qu'importe? Un troisième degré comprendra des éléments dont le nom-racine a disparu de notre langue et pour lesquels la dérivation est un fait d'étymologie et non un fait français (cf. *pieux*, *odieux*, *fameux*). Ces trois degrés principaux pourront eux-mêmes avoir bien des subdivisions, leurs frontières seront variables suivant le niveau intellectuel et la culture de chacun.

Dans ces conditions, il est bien difficile de dire si l'impression générale qui se dégage de l'alternance *é/céz* est celle d'un ensemble de mots dérivés, cette impression pouvant varier d'un sujet à un autre. Pour nous en rendre compte, il faudrait pouvoir constater sa puissance d'expansion dans le domaine d'autres mots en *é* qui ne peuvent être sentis comme dérivés et qui n'ont pas une désinence *-z* étymologique; or le français n'en possède pour ainsi dire pas : *creux* est d'origine douteuse, mais sa désinence féminine est étymologique comme le prouve son verbe, les autres formes romanes de cet adjectif (72) et peut-être aussi son verbe dérivé *creuser* d'existence ancienne en français (xii^e siècle). Reste donc l'unique élément *gueux* pour lequel nous ne pouvons résoudre la question de la valeur étymologique ou analogique du *-z* : le féminin *gueue* (73) attesté au xvi^e siècle laisserait penser que le mot

(72) O. Bloch, *dict. étym. lg. frse.*

(73) O. Bloch, *op. cit.*

s'est rangé par la suite dans la catégorie en *œ/œz* à laquelle il n'appartenait pas, alors que les dérivés *gueuser*, *gueuserie*, *gueusaille*, tous attestés entre le début du xv^e et le milieu du xvi^e siècle, semblent prouver l'ancienneté de ce -z; toutefois, la présence de cette consonne dans ces trois dérivés ne prouve pas de façon péremptoire sa valeur étymologique : elle peut jouer un rôle de liaison, un peu comme -t dans *bijoutier*.

Un exemple non douteux d'expansion analogique de ce groupe est donné en dehors du domaine de l'Ile-de-France, il est vrai, dans le féminin lorrain *neveuse*, peut être vieilli d'ailleurs (74).

Nous ne savons donc presque rien sur l'extension possible de l'opposition *œ/œz* en dehors de son domaine étymologique et nous n'en pouvons déduire aucune explication relative à la résistance à l'analogie de l'unique mot *bleu*. D'ailleurs, cette résistance à l'analogie est-elle absolue ? H. Bauche (75) cite comme employé « quelquefois » le féminin de *bleuse* que j'ai surpris une fois (une seule il est vrai) chez un vendeur de marché : *des bretelles bleuses*; notons d'ailleurs que ce féminin est appuyé par un dérivé faisant partie du vocabulaire des casernes : *bleusaille*, que ce vendeur connaissait sans doute. Il est sans doute difficile de connaître la valeur de ce féminin sans connaître son auteur : était-ce une véritable flexion de genre ou une plaisanterie destinée à attirer la clientèle ? Mais ce second cas étant admis, pourquoi ce vendeur a-t-il choisi -z de préférence à toute autre consonne, de préférence à -s plus long et plus audible (76) ? Que ce féminin insolite soit ou non une plaisanterie, il indique peut-être une tendance bien timide de ce mot à subir l'analogie du grand groupe concurrent.

Alternances *wà/wâz* et *è/èz*. Ne séparons pas ces deux groupes qui, par leur étymologie et leur emploi, n'en forment qu'un seul. Les éléments qui les constituent sont des mots dérivés désignant des habitants de pays, provinces ou villes. Leur nombre est donc indéfiniment extensible, presque tous les noms de points habités pouvant former un dérivé à l'aide de ces suffixes, non seu-

(74) Adam, *les Patois Lorrains*, p. 349, Nancy 1881.

(75) *Langage Populaire*, p. 94.

(76) L'abbé Rousselot, *Principes*, T. II, p. 1062, attribue le 5^e rang à s et le 12^e à z par ordre d'audibilité.

lement pour les agglomérations anciennes, mais aussi pour celles nouvellement créées. Sur le contemporain *Lyauteyville*, rien n'empêche de créer *Lyauteyvillois* sur le modèle de *Bellevillois*. Ne présentent pas cette caractéristique de sens *mauvais* et *niais* d'une part, *François* (77), *grivois*, *narquois*, *pantois*, *sournois*, d'autre part, d'étymologie pas ou peu connue (78) pour plusieurs d'entre eux; de plus, ces mots ne sont pas soutenus par des dérivés (sauf *niais* par *niaiserie*). Les deux éléments en *è* sont maintenus dans leur groupe par leur usage qui garde leur forme traditionnelle et ceux en *wa* par la caractéristique phonétique du *w* devant *a*.

Alternance *i/iz*. Ce groupe se trouve en forte infériorité numérique devant les mots invariables en *i* (22 mots contre 172) et, de plus, si l'on constate de nombreux exemples d'attraction exercée par le groupe *i/it* sur *i/i* et aussi sur *i/iz*, il serait sans doute difficile de trouver l'inverse : l'expansion de *i/iz* dans le domaine des deux groupes concurrents. C'est là une opposition de genre sans vitalité qui comprend d'ailleurs un certain nombre de verbes d'infinitif en *-re*, c'est-à-dire d'une conjugaison morte.

Alternance *u/uz*. Il en est de même de *u, uz*. Sans doute trouvons nous, au *xvii^e* siècle, un emploi d'*excluse* (79), alors que ce mot est maintenant invariable suivant les genres en prenant la forme *exclu/exclue* où la distinction est purement orthographique. Mais il ne faut voir là que la persistance d'un état ancien qui a survécu jusqu'au *xix^e* siècle (80). Non seulement ce groupe n'exerce pas d'influence analogique, mais encore a-t-il perdu de ces éléments au profit du groupe invariable en *u*, *conclus* et *exclus*, ainsi que leur féminin, ont subi une assimilation avec le type *valu* (81), bien que les mots en *u/uz* soient presque tous protégés par un substantif dérivé en *-usion* contenant la voyelle du féminin.

(77) Sauf au point de vue historique, mais ce prénom n'est généralement pas senti comme doublet de *français*.

(78) O. Bloch, *op. cit.*

(79) Racine Bajazet, acte III, sc. 3.

(80) P. Fouché, *le Verbe Français*, p. 364.

(81) P. Fouché, *le Verbe Français*, p. 364.

C) LA DÉSINENCE EST UN *š*

Trois éléments seulement admettent cette formation de féminin, tous d'emploi fréquent et possédant des dérivés : *blancheur*, *blanchisseuse*; *franchement*, *franchise*; *fraîchement*, *fraîcheur*; ce sont donc trois mots fortement établis dans leur distinction de genre, mais sans doute dénués d'influence sur les autres.

D) LA DÉSINENCE EST UN *v*

Nous avons là deux mots dont la désinence de genre n'a plus qu'une valeur historique : *bailli/baillive* faisait primitivement partie de l'alternance *f/v* qui a quelquefois perdu sa consonne finale aux deux genres, passant ainsi à la classe des invariables (cf. *joli*), le mot qui nous occupe ne l'a perdue qu'au masculin, et a ainsi transformé *v* de *baillive* d'élément d'alternance en élément de désinence. *Loup* a été formé à partir de *louve* (82), mais nous pouvons dire que cette distinction de genre est morte en fait; la fonction de *bailli* a disparu, entraînant le mot qui la désignait, les loups sont devenus rares sur notre sol, le seul usage que nous fassions de ce mot est dans les contes enfantins et les jeunes lecteurs ne se soucient pas de savoir si l'animal du *Petit Chaperon Rouge* est un loup ou une louve; plus tard, il peut arriver à quelques très rares Français de parler de la *Louve Romaine*, mais dans la très grande majorité, les Français n'ont pas à connaître les mots *louve* et *baillive*.

En résumé, la classe des mots admettant une désinence continue comprend un grand nombre d'éléments, le nombre de structures phonétiques auxquelles cette marque de genre est un peu plus réduite que pour la désinence occlusive : nous n'y trouvons pas de voyelles nasales. Un grand nombre de ces mots sont nettement caractérisés, soit au point de vue de la structure phonétique (terminaisons en *é* ou *wa*), soit au point de vue de leur sens (noms d'habitants en *-ois* ou *-ais*), et une telle spécialisation n'est guère propice au rayonnement de ce type morphologique. Sans doute l'ensemble du domaine gallo-roman présente-t-il des exemples d'extension de désinences continues : nous avons vu plus haut

(82) O. Bloch, *Dict. étym.*

neveuse en dialecte lorrain, *bleuse* en parisien, la région du Nord-Est a des désinences en *-us* (*bošus*, *krošus*), mais ces exemples n'en sont pas très nombreux et nous pouvons enregistrer aussi des reculs de cette formation (cf. *excluse*, *apprentice* ou *appren-tisse* (83), le participe *vernée*, malgré l'étymologie *veronice* et le dérivé ancien *vernisser* (84).

ALTERNANCE DES GROUPES *êr/éz*

ALTERNANCE DES GROUPES *têr/tris*

Nous rapprocherons ces deux oppositions de genre à cause de leur similitude de sens et de leur partielle communauté d'origine : tous deux désignent des noms d'agents tirés d'un verbe, tous deux sont formés au masculin à l'aide du même suffixe *-or* (85); les féminins proviennent pour *êr/éz* d'une confusion avec *é*, *êr* précédemment étudié, par suite d'un amuïssement de *r* du masculin pour *têr/tris* du suffixe savant emprunté *-trix*.

Reste-t-il en français des traces de la disparition de l'*r* final du masculin en moyen français ? (86) en français littéraire, à côté de *faucheur* et *baveux* (87), *piqueux* « dans certains milieux traditionalistes » (88), citons *boiteux*. Le langage populaire parisien ne semble pas avoir gardé plus de traces de cet état de langue du xvii^e siècle (89), mais le parler de la région parisienne du siècle dernier l'avait sans doute assez bien conservé : Agnel (90) note en 1855 *porteur d'eau*, *tayeux d' pierres*, *danseux d' corde*, mais il ne cite que ces trois exemples où le nom ne porte pas l'accent du groupe, nous n'en pouvons rien déduire sur le mot isolé ou en position tonique; il note la pleine prononciation de l'*r* final pour des mots n'appartenant pas à cette catégorie de noms d'agents (*malheur*, *hauteur*), mais nous ne pouvons savoir si elle s'applique

(83) Hatzfeld, Darmesteter et Thomas, *Dict. général de la Lge frse.*

(84) O. Bloch, *Dict. étym. lg. frse.*

(85) A. Darmesteter, *Cours de grammaire historique*, t. III, p. 82-84.

(86) A. Darmesteter, *Cours de grammaire historique*, t. III, p. 82-84.

(87) *ibid.*, p. 83.

(88) Brunot et Bruneau, *Précis*, p. 72.

(89) H. Bauche, *Langage populaire*, p. 45, dans ses études d'élision de l'*r* ne note pas d'exemple de ce genre. Je n'ai pas eu l'occasion d'en surprendre.

(90) *Langage rustique des environs de Paris*, p. 26-27.

aussi aux noms d'agents en position tonique. Remarquons toutefois qu'il n'y avait pas, d'après E. Agnel, d'identité complète entre les adjectifs et les noms d'agents en *é* « dans la prononciation de cette syllabe finale *eur*, les paysans appuient principalement sur la dernière voyelle de la diphtongue *eu*, et lui donnent un son sourd et prolongé (91) ». Il y avait sans doute dans cet allongement un souvenir de la durée de l'*r* final disparu.

Il serait trop facile de faire dans les textes cités par Ch. Nisard (92) une ample moisson d'exemples illustrant ce point : ils ont été écrits au siècle de l'amuïssement de *r* final.

Toutefois, si les exemples en sont nombreux et s'appliquent même sans exception à tous les mots en *-eur* dans les Agréables Conférences de deux Païsans de Saint-Ouen et Montmorency (1649), ils deviennent plus rares au XVIII^e siècle et ne sont même plus notés. Les noms d'agents en *-eux* sont donc en régression depuis le XVII^e siècle, le XIX^e en avait sans doute encore quelques traces qui sont maintenant balayées par l'influence de l'école.

Les mots en *êr* qui n'ont pas la consonne *t* devant ce groupe font tous leur féminin en *éz* (93), seuls les mots en *-teur* sont susceptibles de faire leur féminin avec l'une ou l'autre forme *toéz* et *tris*. Parmi cette subdivision les mots admettant *p* ou *k* devant le groupe *têr* font leur féminin en *tris*, avec toutefois une exception pour *dompteur* qui doit à son orthographe dans la petite bourgeoisie la prononciation *dōptêr*.

Restent donc les éléments en *âtêr*, *itêr*, *etêr*, *ôtêr*, *utêr*, qui peuvent admettre les deux formes de féminin et, suivant l'étymologie, ceux pour lesquels ce groupe *voyelle + t* est ajouté à un verbe dépouillé de son suffixe d'infinitif font *tris*.

Les mots en *têr/tris* sont de formation savante, mais non d'usage savant, ils ont même plus de chance d'être employés dans la classe populaire que dans la classe bourgeoise, s'étant introduits en grand nombre dans le vocabulaire de la mécanique : citons *moteur* avec ses composés féminins *automotrice*, *électromotrice*, considérons *poste émetteur*, *appareils distributeurs*, *accélérateur*,

(91) *Langage rustique*, p. 27, note.

(92) *Etude sur le Langage Populaire ou Patois de Paris*.

(93) Sauf le mot savant et d'ailleurs rare au féminin, *ambassadeur*.

générateur, considérons aussi le mot à la fois mécanique et sportif *aviateur*, cet autre répandu sur les annonces cinématographiques *animateur*, *expéditeur*, mot d'usage administratif, donc fort important pour la classe populaire qui a tendance à considérer ce style comme un modèle à imiter. Beaucoup de mots de la classe *têr/tris* sont, sinon composés par la classe ouvrière, du moins employés et propagés par elle.

Les noms d'agent en *-êr* sont en fait en nombre illimité, chaque verbe pouvant servir de base pour former un nouveau dérivé de ce type et le nombre des verbes formables étant lui-même illimité.

Le suffixe *-eur* a une telle puissance de formation de noms d'agents qu'il peut les former, non seulement d'après la règle à partir de verbes, mais encore à partir de noms (cf. *chroniqueur*, *farceur*) (94). Toutefois, si ces groupes peuvent s'étendre dans leur domaine propre, leur particularisation trop stricte au point de vue phonétique et au point de vue du sens, les empêche de s'étendre dans le domaine des autres groupes. D'ailleurs les quelques mots en *-êr* n'appartenant pas à ce groupe sont quelques comparatifs invariables et se distinguent nettement par le fait qu'ils ne sont pas noms d'agents.

Nous joindrons à ce groupe quelques éléments de la classe des mots formant leur féminin en *-ès*, les six mots *chasseur*, *bailleur*, *chanteur*, *demandeur*, *vengeur*, *pêcheur*, seuls représentants du féminin régulier *-eur/-eresse* (95) avant que la suppression de l'*r* final du masculin eût entraîné la confusion de ce groupe avec *-eux/-euse*. Ce sont des mots sortis de l'usage courant ; certains même ne sont plus guère employés que dans des groupes figés : *main vengeresse*, *Diane chasseresse*. Ce sont là des mots-souvenirs d'un ancien état de langue.

MOTS FORMANT LEUR FÉMININ PAR L'ALTERNANCE *f/v*

Ces mots sont pour la plupart terminés en *if*, ils sont donc formés à l'aide d'un suffixe encore senti comme tel, sauf dans quel-

(94) A. Darmesteter, *Cours de Grammaire histor.*, t. III, p. 83.

(95) A. Darmesteter, *Cours de Grammaire histor.*, t. III, p. 83.

ques mots ayant subi une forte usure phonétique : *naïf*, *vif*, *chétif*. Cette formation opérée soit sur un suffixe comme dans les mots en *-if*, soit sur le nom directement, a donné lieu, en moyen français, à des formations analogues : *veuf* à partir de *veuve* (96), *juif* à partir de *juive* (97), mais à côté de cela, d'autres éléments, appartenant primitivement à ce groupe en ont changé et ont passé à la catégorie des mots invariables : *joli*, malgré son dérivé ancien, il est vrai, mais peu employé, *enjoliver* (98), *apprenti*, noté sans aucune consonne finale à partir de 1762 dans le *Dictionnaire de l'Académie* (99), mais la forme *apprentif/apprentive* a sans doute survécu plus longtemps : une de ces innombrables petites brochures publiées au siècle dernier pour l'enseignement du bon langage (100), non datée, mais certainement postérieure à 1836 (101), conseille encore « ne dites pas un apprentif, une apprentive, mais dites un apprenti, une apprentie ».

Par contre, au *xvi^e* siècle, dans les textes cités par Ch. Nisard, nous pouvons trouver la forme *neu*, dépouillée de sa consonne finale comme les deux mots ci-dessus : « *un biau bast tou clinquant neu à nout juman* » (4). Cet exemple montre que la disparition du *f* final était sans doute, en parisien populaire, un fait bien profond, puisqu'il persiste même devant voyelle. Malheureusement, le même recueil ne donne pas d'exemple de ce mot au féminin, nous ne pouvons donc savoir si la consonne *y* subsistait ou si elle avait également disparu.

L'opposition *chauf/chauve* (103) s'est également perdue et en français populaire, *veuf/veuve* se perd et s'uniformise pour les deux genres avec un *v* comme le mot précité. Peut-être peut-on dire que *veuf*, de formation récente, ne s'est pas bien établi dans la langue, cette cause est digne d'être prise en considération, mais

(96) O. Bloch, *Dict. étym. lg. frse.*

(97) Darmesteter, Hatzfeld, Thomas, *Dict. Général.*

(98) O. Bloch, *Dict. étym.*

(99) Darmesteter, Hatzfeld, Thomas, *Dict. Général.*

(100) Elicagaray, *Bon langage enseigné*, Paris (sans date).

(101) Nous pouvons l'affirmer d'après un des exemples choisis : l'aérostas de Green. D'après le décor de la couverture, la brochure n'est que de peu postérieure à cette date.

(102) *Agréable Conférence de Piarrot et Jeannin*, 5^e partie, Edition Nisard, *Langage rustique*, p. 338.

(103) Meyer Lübke, *Grammaire Comparée*, T. II, p. 107.

elle n'est pas seule à la base de cette forme un *homme veuve*, l'opposition *f/v* se forme sans changement de voyelle, sans addition de phonème, est tout entière suspendue à une question de sonorité, c'est-à-dire à une nuance infiniment plus délicate que l'addition d'une consonne, marque à laquelle s'adjoint souvent une alternance de voyelle (comme pour *sot/sotte*); la distinction est tout entière suspendue à une nuance qui est à la merci d'un accident de sonorité, généralement d'une assimilation sonorisant l'*f* du masculin ou assourdisant le *v* du féminin, à la merci peut-être d'un assourdissement spontané du *v* final : sans doute verrons-nous par la suite, lors de l'étude expérimentale, que les sonores finales n'ont pas de tendance à l'assourdissement, mais nous ne pouvons affirmer qu'il en est de même dans le discours suivi dans la langue parlée courante; ces expériences ont été opérées sur des sujets plus instruits que la moyenne, sur des phrases courtes, lues et non pensées, dans l'état psychologique particulier à qui se sait observé. La question de sonorité constante du *v* féminin ne se trouve donc nullement résolue par ces quelques expériences.

Quoi qu'il en soit, l'opposition *veuf/veuve*, très fortement ébranlée, puisque presque tous les points inspectés dans la région parisienne ont donné soit un *homme veuf/une femme veuf*, soit, plus fréquemment, un *homme veuve/une femme veuve*, n'est pas la seule à être fragile : il en est de même pour *neuf neuve* (104), les mots en *if/ive* (105), et nous avons vu plus haut, pour *chauf/ve*, une transformation analogue qui a pénétré jusqu'au français littéraire.

Le français populaire, il y a un siècle et demi, n'était sans doute pas fort bien fixé à cet égard. Nous relevons dans les *Partages des Biens Communaux* : *comme cette terre est neuf... parceque la terre deviendret neuf* (106) (nous devons tenir compte toutefois que cette lettre provient d'une commune de l'Allier et que cet assourdissement de la consonne finale peut être de règle dans la phonétique locale); *le citoyen Jeannicolas Mogeot, native de Spourville* (Aisne) (106); *vûc l'augumentation progressif des biens fonds* (Côte-d'Or) (106) (il ne semble pas qu'il s'agisse ici d'une erreur

(104) H. Bauche, *Langage Populaire*, p. 95, note.

(105) *id.*, p. 94.

(106) *Partage Biens Communaux*, Archives Nationales, F. 10.329.

sur le genre *d'augmentation* qui est précédé de *vûe* où il semble bien que le scripteur ait marqué l'accord avec un substantif féminin).

Peut-être les lignes précédentes donneront-elles l'impression que l'opposition *f/v* n'existe plus. Ce serait là une grande exagération : des mots très employés la suivent encore et des inventions modernes portent des noms en *-ive* : *rotative*, *locomotive*. Nous dirons seulement que cette distinction de genres est plus délicate à saisir qu'une addition de consonne. De plus, les mots en *f/v* n'ont pas, comme les mots à désinence, des dérivés nombreux pour les soutenir et ceux-ci n'ont pas le même rôle que dans les autres mots : il ne s'agit pas ici d'évoquer la désinence de l'un des genres, mais la consonne de chacun d'entre eux. Or, les dérivés de ces mots en *f/v*, lorsqu'il y en a, ne présentent que la consonne du féminin. Peut-être même ce dernier fait constitue-t-il une explication de la consonne du féminin s'étendant aux deux genres. Soit par exemple le mot *chauve* venu du groupe *chauf/chauve* : on ne peut guère dire que la fréquence d'emploi du féminin soit cause de cette uniformisation pour un mot qui n'a guère lieu d'être employé qu'au masculin ; peut-être devons-nous voir là l'influence des diminutifs dérivés qui ont été sans doute fort employés, puisqu'ils ont laissé de si nombreux noms propres : *Chauvet*, *Chauvin*, *Calvet*, *Chovet*... (107).

En résumé, nous avons là une formation de féminin encore solide, protégée surtout par l'influence scolaire, mais assez délicate et menacée tout au cours de l'histoire du français.

ALTERNANCE *é/èr*

C'est une flexion opérée sur un suffixe, *-ariu*, ayant subi au cours de son évolution, pour des causes mal déterminées (108), la diphtongaison *ier* ; mais comme les groupes *chié*, *gié*, se sont réduits en *ché*, *gé*, les mots de l'alternance *é/èr* se divisent en trois groupes : *yé/yèr* (type *sorcier*), *zé/zèr* (type *berger*) *šé/šèr* (type *boucher*).

(107) A. Dauzat, *les Noms de Personnes*, p. 96.

(108) Brunot et Bruneau, *Précis gr. hist.*, p. 106.

Au point de vue de la constitution du masculin, ce groupe se heurte à celui des mots invariables. Il s'en distingue d'abord par la restriction phonétique que nous venons d'énoncer, ensuite par le fait que ses éléments sont des dérivés de noms. Sans doute cette distinction n'est-elle pas efficace pour tous pour tous les cas chez tous les sujets parlants : le mot *berger* n'est plus rattaché à *brebis*, le *boucher* ne vend pas de la viande de bouc, *charcutier* n'est pas senti comme rattaché à *chair cuite*, ni *ouvrier* à *œuvre*, il en est de même de plusieurs autres noms en *é/èr*, et non des moins employés : *boulangier*, *premier*, *entier*, qui ne doit d'ailleurs pas sa forme à la même origine (109), etc...

Mais, malgré ces éléments maintenant séparés de leur nom-racine, la terminaison *é/èr* est dans la plupart des mots encore sentie comme suffixe et elle est douée d'une grande vitalité pouvant former des dérivés à partir de presque tous les noms, soit directement par l'addition du suffixe *-ier* pour un mot à terminaison consonantique, soit même par interposition d'un *t* analogique (110); bien des adjectifs sont formés à l'aide de ce suffixe. Nous parlons de *questions minières*, *d'industrie sucrière*, rien n'empêcherait d'en former avec bien d'autres noms, rien ne s'oppose à ce que l'on parle aussi d'*industrie litière*, par exemple. et, pour n'être pas attesté, ce mot n'en serait pas moins bien compris.

Mais, si l'opposition *é/èr* a des possibilités pour ainsi dire illimitées dans son propre domaine, il serait difficile par contre de citer des empiètements dans les autres groupes.

Nous pouvons noter toutefois *pécuniaire*, interprété comme un féminin de ce groupe et ayant donné naissance à *pécunier*; ce masculin insolite est loin d'être limité à la classe populaire, il s'entend chez des sujets d'une certaine culture et même il n'est pas tout à fait exceptionnel de le voir imprimé dans les journaux (111) : c'est un mot qui réunit les deux conditions de l'opposition *é/èr*,

(109) P. Fouché, *Etude de Phon. gén.*, p. 25.

(110) Bruneau et Brunot, *Précis*, p. 208.

(111) Avouerais-je que je dois réfléchir avant d'employer ce mot pour ne pas faire cette faute et que je suis même portée à orthographier — *ière* le féminin ?

il contient la voyelle *y* avant la finale et il est senti comme dérivé, justement chez les sujets cultivés.

Une remarque à propos de la nature de cette opposition de genres; celle-ci est basée phonologiquement sur une désinence *-r* et, secondairement, sur l'ouverture et l'allongement de la voyelle tonique. Or, cette alternance comprend un certain nombre de mots ayant un *é* dans la syllabe-racine (*laitier*, *pleinier*). Si cette voyelle n'est pas suivie de *r* (comme dans *mercier*), consonne ouvrante qui imprime à *e* une caractéristique assez forte pour que toute autre influence soit négligeable, le changement de genre porte non seulement sur le suffixe, mais encore sur la racine. En effet, le jeu de l'harmonisation vocalique fait passer la voyelle radicale de *é* au masculin à *è* au féminin, d'où l'opposition profonde *létyé/lètyèr*. Le même fait peut se présenter chaque fois qu'il y a alternance de deux nuances d'une même voyelle, c'est-à-dire en fait *voyelle fermée/voyelle ouverte*, puisque nasale et orale ne sont pas pensées comme deux modalités d'un même élément. Le fait se présente donc pour *é/èr* et aussi pour *ó/òt*. L'action de l'harmonie vocalique peut porter au delà de la syllabe qui précède la tonique sur laquelle porte l'alternance : les *e* atones de *conférencier/conférencière* sont chez beaucoup de Parisiens atteints par le changement de timbre de la finale, de même que ceux de *vinaigrier/vinaigrière*; dans l'opposition *ó/òt* des deux *o* atones et *ostrogot* se trouvent modifiés par l'harmonisation vocalique, ainsi que l'*o* prétonique de *rigolo*. Sans doute verrons-nous par la suite qu'une transformation profonde du mot dans chacun de ses éléments est de règle (112), mais c'est là un fait strictement phonétique, et nous n'avons pas conscience d'un changement de *k*, de *u* et de *r* en passant de *court* à *courte* (113), tandis qu'avec l'alternance *é/èr* ou *ó/òt*, la différence profonde dans la racine suivant les genres atteint la conscience du sujet parlant.

Fait exception à l'harmonisation vocalique, *léger*, où *é* prétonique reste fermé aux deux genres, peut-être à cause de *ž*, dont l'articulation est antérieure.

(112) Cf. 2^e partie, Etude Expérimentale.

(113) Cf. ci-dessous, pp. 214 et suivantes.

ALTERNANCES *ó/èl* — *u/òl* — *ó/àl*

Laissons temporairement la troisième alternance, valable pour le pluriel seulement.

En nous tenant strictement au point de vue historique, les oppositions *ó/èl* et *u/òl* sont inexactes, puisque les deux formes suivant les deux genres ne dérivent pas du même cas (114), mais si nous parlons du français moderne, nous pouvons dire alors que *belle* est le féminin de *beau*, *nouvelle* le féminin de *nouveau*, etc.

Mais les formes des deux cas — sujet et régime — ayant survécu en français moderne, il en résulte une certaine complexité dans l'emploi de ces éléments; les oppositions dont nous parlons ne sont valables que devant consonne ou en position tonique, dans ce dernier cas, nous pourrions même citer des exemples écrits avec un masculin à terminaison consonantique, mais ce sont là des recherches littéraires sans conséquence pour la langue parlée. En position atone devant voyelle, ces mots changent de classe morphologique, puisqu'ils ne portent plus de marques de genres.

Ce sont des mots maintenus par leur fréquence d'usage et non par leurs dérivés, ceux-ci peuvent comporter la consonne étymologique (*nouvellement*) ou bien la voyelle postérieure résultant de l'évolution (*nouveauté*). Cette classe ne comporte pas de possibilité d'accroissement, ni dans son propre domaine, ni par action analogique.

Le groupe *ó/àl* ne comporte que des pluriels de mots invariables en *al* au singulier (p. 83-84). De cette collection, nous devons naturellement excepter les éléments orthographiés *ale* ou plutôt, comme l'objet de cette étude est la langue parlée, ceux qui ne sont pas dérivés. Parmi les mots comportant le suffixe *al*, il est des exceptions qui ne sont pas, à vrai dire, très nettes, surtout parce que nous n'avons guère l'occasion d'employer ces mots au pluriel, donc aucune raison de connaître cette seconde forme; beaucoup de ces mots ne sont employés que dans des groupes figés, qualifient un seul nom, nous avons tous entendu ou lu les expressions *air martial*, *repas frugal*, *pays natal*, mais avons-nous jamais l'occasion d'employer ces adjectifs dans d'autres groupes ni au pluriel ?

(114) Brunot et Bruneau, *Précis*, p. 275.

Le pluriel de *bancal* n'est pas en *o*, sans doute, mais avons-nous l'occasion de nous poser cette question ? Le mot n'est guère en usage et il remplacé par *boiteux*.

Parmi les éléments soumis à la flexion et assez usités aux deux nombres pour que la forme plurielle soit autre chose qu'un mot de dictionnaire, nous pouvons dire que tous les mots dérivés en *âl*, invariables au singulier, changent de classe morphologique au pluriel pour passer à l'alternance *ó/âl*, sauf *ovale*, *naval*. D'autres sont douteux, Littré (115) note *idéaux* pour l'adjectif sans pouvoir rien décider pour le substantif, mais en réalité les occasions d'employer ce mot au pluriel, qu'il soit adjectif ou substantif, sont bien rares.

A ces groupes, nous pouvons joindre *vieux*, qui fait partie de la classe *yé/yèy* en position tonique ou bien atone devant consonne au singulier, en toute position au pluriel; au singulier devant voyelle, ce mot devient invariable, en *èy* aux deux genres.

Quelquefois, l'alternance est conservée en langue littéraire écrite (116), mais ce sont là des recherches sans conséquences marquées sur la langue parlée.

Quant au mot *aïeux*, il n'a guère que des emplois littéraires, de plus, il est employé comme mot collectif, il se trouve pour ainsi dire dépourvu de genre et n'est guère soumis à la flexion.

ADDITION DE l

Un seul mot français admet une désinence *l* : *soûl/soûle*; cette consonne figure d'ailleurs dans tous les dérivés du mot.

ALTERNANCE *k/š*

Elle est représentée par le seul mot *sec/sèche*. Le procédé de la flexion du genre en français parlé étant la désinence consonantique et non l'alternance, ce changement portant sur la voyelle, il en résulte que le groupe *sék/sèš* est menacé dans le langage po-

(115) Littré, *Dictionnaire de la Langue Française*, *idéal*.

(116) V. Hugo, *les Misérables*, Livre IV, 4^e partie, II, *un vieux jardin hanté d'un vieux homme et d'une vieille femme*.

pulaire, la forme du masculin tendant à être celle des deux genre (117). Citons cet exemple qui a été noté immédiatement : *ces chemises-là, elles sont pas encore secs* (femme de ménage). Malheureusement, nous ne pouvons savoir dans ce cas s'il s'agit d'un attribut invariable, tendance que le sujet coté ici observe et applique très fréquemment, ou bien de l'unification d'une flexion *k/š* exceptionnelle. Je n'ai pas saisi d'emploi de *sec* comme épithète à des substantifs féminins, du moins chez des Parisiens ; mais non loin de la Picardie, du point 26 Oise, *avec la terre sec, c'est dur à enlever les betteraves*. D'ailleurs, ici comme pour *f/v*, le rôle des dérivés est nul pour la fixation du féminin, puisqu'une consonne différente est à fixer pour chaque genre.

MOTS INVARIABLES SUIVANT LES GENRES

Nous avons vu que le féminin se forme par l'addition d'une consonne et les désinences que nous avons trouvées sont :

t, d, k, g, n, v,
s, z, š, ž,
r, l.

Les mots qui, dès le masculin, admettent ces consonnes, ne sont plus susceptibles de variation au féminin, sauf toutefois *r* qui, comme nous l'avons vu, peut admettre les désinences *t, d, s*. De plus, les mots qui sont terminés par d'autres consonnes, *p, m*, n'en admettent pas non plus, et ceci pour trois raisons : la tradition, l'étymologie du mot, la difficulté à mettre l'une de ces désinences après une consonne, ce qui formerait un groupe consonantique à tension décroissante, combinaison non viable en français, et cette cause d'ordre physiologique suffit à protéger le mot contre les actions analogiques ; enfin, les consonnes de désinences sont assez nombreuses pour que la notion de marque du féminin soit attachée, non à telle ou telle consonne, non à telle ou telle catégorie (puisque nous trouvons des sourdes et des sonores, des nasales et

(117) H. Bauche, *Langage Populaire*, p. 95 et aussi d'après de très nombreux exemples saisis par moi-même dans la région paisienne.

des buccales, des occlusives et des continues, des antérieures et des postérieures), mais à toute consonne.

Il en résulte que tout mot terminé au masculin par une consonne quelconque, *r* excepté, est invariable quant au genre.

Il est aussi bien des éléments invariables, à terminaison voca-lique; le plus fort contingent est formé par les mots en *é*, participes passés de verbes à infinitif *er*. Comme le nombre des verbes de ce groupe n'est pas limitable, bien que les créations nouvelles ne soient pas très fréquentes, comme cette conjugaison vivante est le moule dans lequel nous coulons les formations nouvelles, les participes sont eux-mêmes capables d'extension.

Comment se distinguent ces mots invariables en *é* du groupe concurrent *é/èr* ? Leur nature de participe, d'abord, mais certains éléments, assez rares, il est vrai, y échappent, le reste du verbe étant inusité, comme *endiablé*, *huppé*, ou bien même le mot n'est pas un participe et c'est ce qui a lieu, pour les deux seuls mots *gai*, *carré*. De plus, nous avons vu plus haut la restriction phonétique à laquelle sont soumis les mots en *é/er*. Enfin, le sens, surtout, les distingue, le groupe invariable en *é* étant surtout formé de participes passés comprend surtout des mots de sens *passif*, alors que les mots en *é/èr*, noms d'agents, ont un sens actif, lors même qu'ils ne seraient pas sentis comme des dérivés de noms.

Sans doute cette différence n'est-elle pas absolue, la distinction de sens passif et actif ne saurait être considérée pour *carré* et *léger*, mais c'est précisément avec cette valeur passive de participe passé que le groupe invariable en *é* est vivant et apte à se multiplier. Citons les formations contemporaines *téléphoné*, *télégraphié*, *radio-graphié*, *vitaminé*. Ce participe lu sur un prospectus de produit pharmaceutique : *matière dragéifiée*, cet autre évidemment forgé par plaisanterie, mais fort régulier et compréhensible, relevé dans un article de journal : *Son Altesse a dû se résigner à être kodakée*; un auteur contemporain a écrit : « Une madone vénérée, fêtée et, si je puis dire, *pèlerinée* dans chacun de ces villages » (Louis Bertrand, *Font-Romeu*, p. 36). Il serait facile de multiplier les exemples, la conjugaison vivante en *-er* peut produire des verbes, partant des participes passés, de façon illimitée et le vocabulaire commercial abonde en formations de cette espèce : *aliments lilorisés*, *vêtements flytoxés*, etc.

Les groupes invariables en *i*, *u*, ne se rencontrent qu'avec ceux qui admettent la désinence *t* et nous avons vu plus haut que, soit au cours de l'histoire de notre langue, soit de nos jours en langage enfantin ou populaire, les mots invariables en *i* et *u* avaient tendance à changer de classe morphologique en admettant une désinence dentale.

Notons que les mots invariables le restent généralement lorsqu'ils sont abrégés : *sténo*, *dactylo* (tous deux employés presque exclusivement au féminin, d'ailleurs), *extra*, restent invariables, malgré le caractère exceptionnel des mots de cette terminaison dans cette classe morphologique. A noter, par contre, pour un mot invariable en *a*, ce féminin surpris chez une Parisienne de la bourgeoisie : *ce chat, je ne sais pas si c'est un angora ou une angorate*. Il est fort probable que cette dernière forme a été employée par plaisanterie, mais une plaisanterie n'est guère moins intéressante qu'un changement sincère, car son auteur se plie inconsciemment à des lois d'analogie ayant déjà d'autres applications.

La classe des mots invariables, bien qu'étant la plus importante numériquement, n'est pas prépondérante au point de vue du sens linguistique du sujet parlant. En effet, les changements de classes morphologiques que nous avons observés se font au détriment du groupe invariable (cf. *pédant*, *idiot*, *violet*, et de nos jours *pécunier*, *cru/crute*) et nous n'avons guère trouvé d'exemple d'action analogique empiétant sur d'autres groupes. Inversement, la classe invariable n'attire-t-elle guère les mots des autres oppositions : tout au plus l'opposition du genre *f/v* tend-elle à passer dans cette classe par uniformisation (cf. *chauve*) ou disparition (cf. *apprenti*, *joli*) de la consonne aux deux genres; sans doute une bonne partie de la classe invariable en *u* provient-elle étymologiquement de la classe à désinence *t* (cf. *nu*, *absolu*), mais inversement, comme nous l'avons vu pour *cru*, le français populaire ou enfantin tend à rétablir cette consonne au féminin. Nous avons sans doute observé des mots rendus invariables dans le cas de l'adjectif attribut (118), mais c'est là un changement d'ordre syntaxique et non morphologique. Nous avons observé au contraire l'extension de la désinence à des éléments non soumis à la flexion

(118) Cf. Supra, pp. 30 et suivantes.

(cf. *fainéante*, *vaurienne*) et nous constatons aussi que, lorsqu'à une même forme du masculin correspondent deux féminins, l'un invariable, l'autre à désinence, c'est ce dernier qui tend à l'emporter : *décrépite*, qui tend à exprimer son propre sens primitif et aussi celui de *décrépie* (119).

A quoi pouvons-nous attribuer cette faiblesse du groupe invariable ? Il semble que nous pouvons trouver là plusieurs causes :

1° La spécialisation phonétique, ce grand groupe ne comprenant que des mots à terminaison consonantique ou des participes en *e*.

2° La fréquence d'emploi. Je n'ai malheureusement pas pu établir une statistique de fréquence d'emploi des mots en français parlé, c'est une question difficilement abordable sur la seule langue parlée et peu instructive sur la langue écrite, mais dès maintenant, nous pouvons constater que dans la liste complète établie d'après l'*Encyclopédie Larousse*, la classe des mots invariables comprend 56 % de l'ensemble, tandis que sur la liste allégée des termes techniques, réduite à ce qu'un sujet cultivé peut comprendre, il n'y a plus que 42 % d'éléments invariables. Il semble bien que, si nous la réduisions au vocabulaire d'un enfant, la proportion deviendrait plus faible encore : considérons en effet les mots servant à la description des objets, aux appréciations esthétiques ou gastronomiques ou psychologiques élémentaires, *grand*, *petit*, *long*, *court*, *épais*, *rond*, *blanc*, *bon*, *mauvais*, *méchant*, *beau*, *laid*, font leur féminin à l'aide d'une désinence; sans doute, à côté d'eux, trouvons-nous des noms de couleurs, *rouge*, *jaune*, *noir* (120), d'autres mots de description, *mince*, *carré*, qui sont invariables, mais, sans naturellement être affirmatif sur un

(119) De Saussure, *Cours de Linguistique Générale*, p. 122 et 167.

(120) Notons d'ailleurs que les noms de couleurs sont toujours employés au masculin : *le bleu*, *le rouge*, et les innombrables créations des catalogues des grands magasins (*nil*, *nattier*, etc.). Ils restent même masculins lorsqu'ils sont tirés d'un nom concret féminin, si bien qu'un journal de modes (Petit Echo de la Mode) a pu employer cette description d'effet comique. « Collet en tricot... bordure de ton opposé... Existe en *pervenche bordé* de marine, *olive bordé* de bouteille, *suède bordé* de carmélite, *perle bordé* de noir ». Toutes les couleurs citées sont tirées de noms féminins et même leur emploi comme noms de couleurs n'est pas assez fréquent pour que nous perdions de vue le nom concret correspondant, d'où il résulte une double impression de faute de français à cause de l'accord, et de comique à cause des images évoquées.

sujet non approfondi et difficilement abordable, il semble bien que l'on puisse dire que les mots admettant une marque quelconque de la flexion des genres sont les plus nombreux dans le langage parlé courant de tous et de tous les jours.

3° Toute distinction, de quelque nature qu'elle soit, est toujours plus frappante, peut-être même pourrions-nous dire plus concrète, que l'invariabilité et le genre grammatical basé sur le seul article qui justement échappe à toute flexion devant voyelle ou au pluriel devient une nuance fort délicate à saisir. Sans doute beaucoup des éléments invariables étaient-ils soumis à une flexion, tel était le cas, il y a peu de temps encore, des participes en *é*, des mots à terminaison consonantique orthographiés au féminin avec un *e* muet, mais c'était là un changement assez faible et par là même plus exposé à la disparition, d'où peut-être une tendance à marquer le genre par un signe plus net, plus audible, la désinence consonantique en usage pour d'autres groupes.

Depuis quelle époque cette invariabilité est-elle établie ? Il est malaisé de donner une réponse nette pour des faits de longue évolution qui s'étendent sur une très longue période. De nos jours, nous pouvons dire que toute flexion de genre n'a pas encore complètement disparu, puisqu'il existe encore des Français qui la pratiquent dans des couples tels que : *cassé/cassée*, *puéril/puérile* : c'est là, sans doute, une prononciation affectée, pédante ou théâtrale, mais elle survit quand même; le phonéticien J. Poirot et l'abbé Rousselot ont encore trouvé des traces de cette distinction de façon plus courante déjà que ce que nous observons de nos jours. Par contre, en français véritablement *populaire*, il semble que la disparition de toute trace de flexion pour cette classe de mots soit assez ancienne, qu'elle remonte au moins au milieu du XVIII^e siècle. En effet, à la fin de la Révolution, dans les *Partages des Biens Communaux*, nous voyons que le plus grand désordre préside aux graphies *-é/ée*, *-l/le*, *-r/re*, etc...; il semble bien que les auteurs de ces lettres n'aient pas été guidés par une différence de prononciation, qu'ils aient employé ces graphies au hasard. Citons quelques exemples : *comme le délai est passée* (Aisne) (121); *les ennemie du Bien publique* (id.); *pour éviter un pareille malheur*

(121) *Partages des biens Communaux*, F. 10.329.

(Côte-d'Or) (121) ; *nous, mambres du Conseille dadministration* (Aisne) (121); *lui assurer tous les avantage dues à tous bon citoyen* (Aisne) (121) (ici, la voyelle finale de *dues* marque peut-être l'allongement du pluriel); *les loix anciennes mal interprété* (Seine-et-Oise) (121); *la souche gothique de l'arbre féodale*, où il ne s'agit pas sans doute d'une ignorance à propos du genre du mot *arbre*, car nous lisons quelques lignes plus loin : *l'arbre sacré de la Liberté* (Pas-de-Calais) (121); *sitoiens de la convention Nationnalle* (Oise) (121); *le conseilie généralle* (Saône-et-Loire) (122); *les épis les moins mâres* (Yonne) (123); citons quelques lignes d'un texte suivi montrant combien ces graphies sont dûes au hasard, sans rapport avec la prononciation qui aurait sans doute quelque peu guidé le scripteur si elle avait subsisté dans son parler : *pour quoi lédis mairre et agannationalle ontain vitée Le conseilie ade Liberer seur le partie aprandre Dantelle sir constance La matierre misse andes Liberation les saupinions prisse ille a Etée aRetée* (Aisne) (124). Nous remarquons que cette lettre, en dépit de son invraisemblable orthographe, devient non seulement compréhensible, mais correcte, lorsqu'elle est lue à haute voix, elle représente assez bien la prononciation (peut-être même a-t-elle été écrite sous la dictée d'un auteur plus cultivé que le scribe). Or, si une différence de prononciation encore bien nette et vivante avait caractérisé le parler de celui qui a tenu la plume pour cette lettre, s'il avait bien distingué *national/nationale*, *invité/invitée*, comme les distinguaient encore, bien longtemps après, des sujets cultivés surpris par l'abbé Rousselot, aurait-il écrit *le partie, ille a été aRetée* ?

Une lettre d'orthographe un peu moins incorrecte due à Thérèse Levasseur (125) montre encore quelques désordres à cet égard, nous y lisons : *jes asses perdue de mon chère mary* et aussi (ce qui sort du problème du genre grammatical, mais s'y rattache de loin pour la durée des voyelles finales) *sa nest pas un bien de patrie*

(122) *Partages des Biens Communaux*, F. 10.333 B.

(123) *Partages des Biens Communaux*, F. 10.226.

(124) *Partages des Biens Communaux*, F. 10.333 B (pourquoi lesdits maire et organe (P) national ont invité les conseillers à délibérer sur le parti à prendre dans telle circonstance, la matière mise en délibération, les opinions prises, il a été arrêté...)

(125) Née à Orléans en 1721, lettre citée dans l'Encyclopédie Larousse, au mot *autographe*; p. 987.

moine (patrimoine). Il semble probable que Thérèse Levasseur n'aurait commis ces fautes, si elle avait été guidée par une différence quelconque entre *cher* et *chère*, entre les groupes *i/ue*, *i'ie*.

Sans doute serait-il présomptueux de faire une affirmation catégorique sur les intentions des auteurs de telles lettres pour un point de phonétique nécessairement assez délicat, il est toutefois probable que le parler populaire du XVIII^e siècle est conforme au parler contemporain de toutes les classes en ce qui concerne les mots devenus invariables suivant les genres, de terminaison consonantique aussi bien vocalique. Il ne semble pas que la prononciation des finales d'après ces textes soit très différente de ce qu'indique cette lettre écrite en 1932 dans le Cher : *pour pouvoire faire lechange: que moi je ne peux rien gagnée; si vous venée me rendre visite; roulet vous bien nie donnet des nouvel, dont l'auteur ne sentait pas un é bref pour gagner et venez, par opposition avec d'autres mots présentant un é long, il n'était pas guidé par une détente ou une absence de détente après pouvoir et nouvelles. Il semble bien, d'après de tels écrits, que l'état de choses, à ce point de vue, est le même maintenant et dans la langue populaire de la fin du XVIII^e siècle.*

Par contre, en 1649, l'Agréable Conférence (126) établit assez régulièrement la différence des genres pour cette classe de mots ; cependant nous trouvons (127) *nul ban san pène, nul jouâ sans amartume*, et *nul rore san épaine* sans établir de distinction suivant que *nul* qualifie bien, *joie* ou *rose* ; *jamais je ne fus a tel nouce* (128). (Ce second cas est d'ailleurs douteux, il peut s'agir aussi bien de l'unification de deux formes différentes dans la langue littéraire que d'une persistance d'un adjectif de la deuxième classe, sous sa forme invariable comme c'était encore le cas jusqu'au XIX^e siècle (129) pour le mot *grand*). Notons que ces deux adjectifs dans tous les emplois cités plus haut sont en position atone.

Par contre les terminaisons vocaliques masculines et féminines sont régulièrement distinguées : *n'an y rouay de la ché crüe et rotie an caresme* (130); *une belle cuirène toute tapissée* (131); Ro-

(126) Ch. Nisard, *Etude sur le Langage Populaire*, p. 324 et suivantes.

(127) *id.*, p. 327.

(128) *id.*, p. 333.

(129) Agnel, *Langage rustique*, p. 41.

(130) Ch. Nisard. *Langage Populaire*, p. 328.

(131) *id.*, p. 341.

barde, la *boulangère*, s'en vint toute effazée (132). Malheureusement, ces textes ne sont pas véritablement populaires comme ceux des Partages des Biens Communaux, ils sont l'œuvre d'un auteur cultivé écrivant à la manière populaire, nous ne pouvons donc rien conclure quant à l'exactitude de l'observation. Toutefois, comme d'autres distinctions, celle du nombre par exemple, sont régulièrement retranchées de ces textes, nous pouvons sans doute en déduire que la distinction du genre pour les mots à terminaison vocale a été laissée à bon escient. Il semble donc que cette transformation se soit passée entre le milieu du xvii^e siècle et celui du xviii^e siècle.

ADDITION DU GROUPE *ès*

Nous avons étudié plus haut les quelques mots souvenirs de l'ancienne alternance *eur/eresse* formant des dérivés noms d'agents.

Mais il existe d'autre part des noms qui, sans ce suffixe *ès*, appartiendraient à la catégorie précédente étant, dès le masculin, terminés par une consonne ; souvent même ces noms sont tirés d'adjectifs invariables (cf. *Suisse*, *sauvage*). Tous les éléments de ce groupe sont des substantifs.

C'est là un procédé bien vivant pour les mots à terminaison consonantique, le français populaire nous a apporté au siècle dernier *typesse* (133), *gonzesse* (134) ; à côté du féminin *cheftaine* employé chez les éclaireuses, *chefesse* s'emploie de façon générale dans l'industrie et dans toutes les localités où le chef de gare est une femme et tout dernièrement les premières femmes-agents ont été saluées du nom de *fliquesse*.

Ce procédé a un sort contradictoire ; d'une part, il forme des mots nouveaux, d'autre part, il perd du terrain ; les exemples tirés d'auteurs du xviii^e et du xix^e siècle, cités par Bescherelle (135), contiennent bien des formes en *-ès* que nous n'emploierions plus

(132) *id.*, p. 346.

(133) L. Sainéan, *Le Langage Parisien au xix^e siècle*, p. 472.

(134) *id.*, p. 60.

(135) *Grammaire Nationale*, p. 47-48. L'auteur note d'ailleurs que plusieurs de ces mots ne peuvent se dire qu'ironiquement, un certain nombre ne peuvent même plus s'employer de cette façon, comme *angesse*.

sauf peut-être par plaisanterie, nous dirons plus volontiers une *femme borgne* qu'une *borgnesse*, une *sauvage* sans autre morphème de ce genre que l'article, qu'une *sauvagesse*; *traïtesse* ne survit que dans quelques expressions figées et d'autres formes comme *lionnesse* (136) ont complètement disparu.

Un certain nombre des mots de ce groupe ont, indépendamment du suffixe féminin, une forme différente aux deux genres, soit par suite d'un emprunt plus tardif pour le mot féminin (cf. *docteur/doctoresse* et si nous nous en tenons strictement au point de vue philologique, nous ne devons pas parler de flexion à proprement parler, l'un des mots étant employé comme féminin de l'autre sans l'être en réalité), soit par suite d'une évolution différente du mot, suivant qu'il est ou n'est pas suivi d'un suffixe (cf. *abbé/abbesse*). *Larron* forme même son féminin par un double procédé : la flexion *ô/ôn* que nous avons vue précédemment et le suffixe *-ès*, ce féminin étant peu usité d'ailleurs. C'est là un procédé que nous retrouverons à propos des prénoms.

CONCLUSION

La distinction des genres, lorsqu'elle existe, se ramène essentiellement aux deux grands procédés suivants :

DÉSINENCE CONSONANTIQUE	{	avec alternance vocalique.
		sans » »

ALTERNANCE CONSONANTIQUE.

le premier étant de loin le plus fréquent.

Parmi les procédés en usage, nous pouvons établir une classification du point de vue de leur vitalité, de la place qu'ils tiennent dans la morphologie du français parlé.

Certains, attachés à des mots de toutes sortes, autant au point de vue du sens qu'au point de vue de la structure phonétique, d'usage très courant, peuvent exercer leur action analogique dans d'autres groupes morphologiques, faire changer certains mots de classe.

(136) K. Nyrop. *Grammaire historique*, t. II; p. 271.

D'autres, des suffixes de sens bien déterminé, ont des facultés de formations nouvelles pratiquement illimitées, ce sont des procédés pouvant faire face à la plupart des besoins nouveaux de la langue. Tels sont *-eur/-euse*, *-ier/ière*, tout prêts à former de nouveaux noms : bien des éléments ne sont employés qu'à un genre; mais, que surgisse le besoin du mot employé à l'autre genre, la forme est là, toute prête (cf. *le rosier de Madame Husson*); qu'une nouvelle fonction naisse, le dérivé naît avec lui, aussitôt compris (cf. *skieur/skieuse*, *fraiseur* qui peut au besoin donner *fraiseuse*).

Ces deux groupes ne sont pas interchangeables quant à leur valeur morphologique; le procédé de flexion essentiellement rayonnant, la désinence en *-t*, ou aussi celle en *-s*, ne peut guère former de néologismes, ceux-ci se formant surtout par des dérivés à l'aide de suffixes bien sentis comme ayant une sorte d'existence indépendante, comme des éléments interchangeables. Mais de leur côté ces suffixes ont un sens trop bien déterminé, trop bien senti du sujet parlant, pour pouvoir s'appliquer à n'importe quel élément.

Donc, à côté de ces deux groupes : a) rayonnant sur des mots déjà existants; b) pouvant s'accroître à l'intérieur de leur propre domaine, un certain nombre d'autres ont une existence traditionnelle; ils peuvent être très résistants à toute action analogique, être très employés, ce ne sont pas des formations vivantes.

Tous les éléments du français parlé ne rentrent d'ailleurs pas dans les groupes exposés plus haut et bien des mots n'ont pas de flexion ou sont embarrassants si l'on veut les mettre au féminin; il y a plusieurs causes à ce fait : le mot masculin peut avoir une forme assez rare, comme *témoin*; dans ce cas l'analogie peut difficilement jouer; le féminin régulier peut être homonyme d'un autre mot déjà employé avec un autre sens, tels sont les féminins réguliers *médecine*, *cochère* qui ne peuvent être employés, le second n'ayant d'ailleurs pas lieu de l'être. Il peut aussi résulter une certaine hésitation de la divergence entre le féminin régulier d'après la langue écrite et d'après la langue parlée: citons à ce propos *partisan* pour lequel l'orthographe entraîne *partisane* et la prononciation *partisante*, *témoin* qui par son étymologie devrait donner *témogne* (137) et par sa prononciation, *témouïne*, mais ces deux

(137) A. Dauzat. *La Langue Française d'Aujourd'hui*, p. 67, note.

formes sont inusitées. Les noms de professions nouvellement attribués aux femmes sont le plus souvent employés au masculin pour les deux genres, la forme du féminin étant considérée comme moins flatteuse, d'où des tours choquants comme *Madame le Docteur X. Avocate*, maintenant bien entré dans la langue, a soulevé des résistances (138), mais l'appellation *maître* attribuée aux avocats est employé aux deux genres malgré l'existence d'un féminin en *-ès*; *auteur*, est employé aussi bien pour un homme que pour une femme, malgré quelques tentatives pour introduire un féminin *autoresse* ou même *authoressse* sur le modèle de *docteur, doctoresse*, de même *ingénieur, professeur*, etc...

Notons de plus que notre langue, fortement fixée par l'usage scolaire, se trouve de ce fait un peu freinée par les flexions analogiques, si bien que des substantifs employés comme adjectifs restent souvent invariables : nous disons *marron* aux deux genres (139), bien que le français ait pu former *châtain, violet, fainéante, vaurienne*. De nos jours des formations comme ces quatre dernières se trouvent, mais dépassent difficilement les années d'enfance chez le sujet; nous nous trouvons souvent embarrassé lorsque les mots n'ont pas une forme fixée par la tradition, surtout par le dictionnaire jugé comme une autorité toute puissante en la matière.

(138) *id.*, p. 67.

(139) Citons toutefois un emploi du féminin phonétique régulier, *une robe marronne*, surpris chez une fillette de cinq à six ans.

LE FÉMININ DES PRÉNOMS

Nous ne traitons pas ici les prénoms spéciaux pour chaque sexe, nous nous bornerons à l'étude des prénoms dérivés. Nous ne traiterons pas non plus la question des féminins dérivés à partir d'un prénom masculin sous une forme d'emprunt et inusitée en français : ainsi *Caroline* dans notre langue n'est le féminin d'aucun prénom, contrairement au roumain où *Carol* est employé.

Un certain nombre de prénoms forment leur féminin par des moyens déjà exposés comme étant en usage pour les noms et adjectifs soumis à la flexion : addition d'une désinence dentale (*Fernand-e*) ; ou d'une continue (*Louis-e*), addition d'un *n* avec alternance vocalique (*Germain-e*) ; quelques-uns sont invariables (*André-e*).

Certains peuvent aussi s'employer tels quels au féminin, lors même que le prénom a été porté par un saint et non par une sainte : tels sont *Dominique*, *Claude* ou, avec un changement dans la seule graphie, *Frédérique* (sur le modèle de *public-publique*). Peu de noms peuvent d'ailleurs être employés de cette façon, il semble qu'ils soient phonétiquement terminés par une occlusive et comme les prénoms sont souvent écrits lorsque l'apparence orthographique s'y prête, lorsque ce nom est terminé comme d'autres mots masculins soumis à la flexion. Toutefois, ces raisons ne suffisent pas, il n'est guère probable qu'il y ait de jeunes Françaises s'appelant *Grégoire*, *Etienne* ou *Erneste*, alors que leur forme parlée ou écrite n'a rien de plus insolite que *Victoire*, *Lucienne* ou *Gilberte*. On pourrait alléguer qu'une certaine connaissance hagiographique commune empêche de donner à des filles des noms de saints bien connus, que les personnalités de saint Claude et de saint Dominique ne sont pas assez vivantes dans l'esprit de tous pour s'opposer à ce que ces prénoms soient portés tels quels par des filles, mais il ne semble pas que nous devions nous arrêter à cette hypothèse : la vie de saint Ernest n'est pas présente à l'esprit de tous et son nom n'est pas porté par des femmes sans

l'addition du suffixe *-ine* que nous avons vu plus haut, et nous employons *Josèphe* alors que la personnalité de saint Joseph est connue de chacun. Mais l'observation courante montre que, ni le souci du saint, ni la signification du nom n'entrent en ligne de compte dans le choix qui en est fait (cf. les très nombreux enfants appelés *Claude*, dont beaucoup sont fils ou filles de parents sachant pourtant que ce nom signifie *boîteux*). Il semble que l'emploi de tel ou tel prénom masculin donné tel quel à des filles lorsque la forme s'y prête soit surtout et même soit uniquement une question de mode. Notons d'ailleurs que le fait d'être à la mode pour un prénom masculin n'entraîne pas nécessairement une faveur particulière pour son emploi par des filles : *Serge* n'est employé que pour des garçons, bien que sa forme se prête fort bien au double usage et les dernières années ont enregistré plus de petites *Josèphe* que de petits *Joseph*.

Inversement, un nom féminin n'est jamais employé tel quel, ni transformé comme nom masculin, sauf toutefois l'unique *Marie* qui est alors employé concurremment avec un autre nom.

Des noms originellement attribués à des hommes et à des femmes peuvent d'ailleurs se spécialiser par la suite pour un seul sexe, ainsi *Théodore* et *Dorothée* — tous deux peu usuels de nos jours il est vrai — sont employés le premier pour des garçons, le second pour des filles exclusivement, malgré l'existence de saints et de saintes ayant illustré chacun de ces deux prénoms. *Dorothée* a pu être rejeté comme prénom masculin par suite d'une mauvaise interprétation de la graphie *-ée* qui a pu être considérée comme marque de féminin, mais rien dans la forme ne peut s'opposer à l'emploi de *Théodore* comme prénom féminin.

D'autres forment leur féminin de façon plus compliquée, par dérivation sur des suffixes, si bien que tout se passe comme si le féminin était obtenu par l'addition d'un groupe de phonèmes. Soit par exemple *Michel*, son féminin se forme à partir du dérivé par suffixe *Michelin* qui a été employé comme diminutif masculin, ainsi que le montre sa survivance comme nom de famille, mais qui ne l'est plus de nos jours, si bien que tout se passe comme si le féminin *Micheline* se formait par addition du groupe *-in*. La plupart des prénoms masculins à terminaison consonantique se prêtent à ce mode de flexion pour former un féminin, soit que le

masculin en *-e* soit employé (cf. *Augustin-e*), soit qu'il l'ait été, comme *Michelin* précédemment cité, soit même qu'il ne semble pas avoir jamais été en usage, comme il y a lieu pour *Léontine*, ou qu'il ait été employé sous une autre forme, ce qui revient au même ou presque (cf. *Albertine*), alors que le diminutif masculin correspondant, tel qu'il subsiste dans les noms de famille, est la forme française populaire *Aubertin* ou son abréviation *Bertin*.

Ce mode de formation peut présenter des modalités; le groupe *-in* peut être ajouté directement au nom (*Micheline*), ou bien une consonne qui n'a au masculin qu'une valeur purement orthographique peut apparaître au féminin dans la prononciation et ainsi donner lieu à une formation plus compliquée du féminin, comme il y a lieu pour *Albertine* qui se trouve ainsi former son féminin par l'addition du groupe *-lin*. Ce second mode en usage pour les mots en *-ert* peut entraîner par analogie des formations avec un *t* de liaison lorsque cette consonne n'a aucune raison étymologique de se trouver dans le dérivé, c'est ce que nous observons pour le féminin *Léontine*.

A cette formation en *-in*, nous joindrons une flexion curieuse par double suffixe : *Jacqueline*. Il semble bien que ce soit là le seul prénom qui forme son féminin de cette manière, mais il est d'autre part un substantif de même formation : *gosse/gosseline*; pour chacun de ces deux éléments, la base de dérivation comme nom masculin a été employée (1) et survit dans les noms de famille *Jacquelin* et *Gosselin*. Il ne semble guère y avoir d'autres mots français formant leur féminin en fait à l'aide du groupe *-lẽ*. Cependant citons le dérivé *brugelin-e* que l'étymologie ne légitime pas pleinement (2), forme maintenant vieillie, mais qui a quand même existé et qui a encore été employée par un contemporain : « les Chevaliers de la Terre Sainte, les Croisés..., les princesses de l'histoire *brugeline* » (G. Rodenbach, *Bruges-lu-Morte*, XV), sans doute d'ailleurs par un souci d'archaïsme rendu légitime par l'ensemble de la description.

(1) L. Sainéan, *Langage Parisien au XIX^e siècle*, pp. 61 et 483.

(2) Nous introduisons ici une restriction : la forme flamande de cet élément est, pour l'adjectif, masc. *brugsche*, fém. *brugsche*, neutre *brugsch*, ce qui ne peut évidemment avoir aucun rapport avec la forme française envisagée; mais, à côté de cet adjectif, il existe un substantif masc. *Bruggeling*,

Cette formation, quoique rare, n'est pas dénuée d'une certaine vitalité pour donner non seulement des féminins des prénoms, mais des prénoms féminins dérivés d'éléments variés : à côté de *Rameline* dérivé de *Rameaux* (3), citons les prénoms dernièrement proposés par une même revue de modes : *Franceline* (de France ou Françoise), *Roseline* (de Rose), *Eveline* ou *Evelyne*; un fait divers parisien a révélé l'existence d'une jeune *Herveline*, née en 1920. Sans doute, ne devons-nous voir là que de prétentieuses fantaisies, mais aussi une preuve du pouvoir de dérivation du groupe *-line*.

Un autre mode de formation des prénoms féminins est le suffixe diminutif *-ët*. De même que pour le suffixe précédent, il se peut que le masculin qui sert de base de dérivation soit en usage, mais alors les deux formes n'ont pas la même valeur, le masculin restant bien senti comme un diminutif, donc d'emploi temporaire, alors que le féminin correspondant ait été en usage et subsiste comme nom de famille, tel est le cas de *Huguette*, *Nicolette* et sa forme abrégée *Colette*, assez fréquemment employés comme prénoms, alors que les masculins correspondants *Huguet*, *Nicolet*, *Colet* ou *Collet* (4), ne s'emploient que comme noms de famille. Quelquefois même le masculin en *-et* n'a jamais été en usage et un exemple frappant à cet égard est donné par les prénoms *Joffrette* (5) et *Fochette*, nés il y a moins de vingt ans et dont nous connaissons donc mieux la formation faite sous nos yeux.

Le suffixe *-ôt* sert aussi de base de dérivation, assez peu fréquente il est vrai, pour la formation de prénoms, mais si le suffixe

fém. *Bruggelinge*. Cette forme est rarement employée (surtout au féminin) et au lieu de *een Bruggeling*, *een Bruggelinge*, un Flamand dira *een brugsche* (ou *brugsch*) *man*, *een brugsche vrouw*, *een brugsch meisje*. Cette forme est rare sans doute, mais elle existe et elle a pu conditionner une forme française également rare. Il est donc difficile de dire si l'adjectif français *brugelin-e* est un dérivé par suffixe *-line*, ou si c'est une forme flamande francisée.

La question se pose même de savoir si *brugelin* provient de *Bruggeling*, ou si, au contraire le substantif flamand est calqué sur le français. En effet, ce dérivé de nom de ville est unique dans la langue flamande, le nom des habitants de villes se forment toujours par le suffixe *aer* (cf. *Brusselaer*, *Ostendaer*).

(3) F. Brunot et Ch. Bruneau, *Précis*, p. 238.

(4) A. Dauzat, *Noms de personnes*, p. 84.

(5) *id.*, p. 60.

-èi est assez peu employé de nos jours pour la formation de diminutifs masculins et en grand usage pour les prénoms féminins, l'inverse a lieu pour -ôt : alors que les *Pierrot*, *Jacquot*, *Jeannot* abondent, les féminins correspondants ne sont pas employés, alors qu'il y a des *Pierrette* et des *Jeannette*. Toutefois, parmi les prénoms féminins en -otte, citons *Charlotte*, encore employé quoique peu fréquent.

Le suffixe -ie est aussi un procédé de formation de prénoms féminins, procédé peu fréquent il est vrai, mais qui a donné des prénoms assez employés, comme *Julie* ou *Léonie*.

Les suffixes -a ou -ia, assez peu en faveur de nos jours, peuvent s'appliquer aussi à un grand nombre de prénoms, tels que *Claudia*, *Théodora*, *Alexandra*, *Georgia*, *Léona*, *Andréa*. C'est un procédé de dérivation pouvant s'appliquer à la plupart des prénoms masculins, bien qu'étant actuellement démodé.

Il se peut aussi que deux procédés de dérivation soient employés simultanément, comme pour *Georgina*, par exemple, qui présente après la racine *Georges* les suffixes -in puis -a, donnant ainsi une forme recherchée dont on pourrait dire, peut-être, que ce n'est qu'un nom nouveau tiré de *Georges*. Beaucoup de diminutifs, surtout ceux en -ine, se forment de cette façon, ainsi, une petite *Claudine* sera sans doute souvent appelée *Claudiette*.

Des procédés différents peuvent être appliqués à un même prénom pour former des féminins différents, ainsi, pour le seul masculin *Claude*, nous aurons les féminins *Claude*, *Claudine*, *Claudette*, *Claudia*, *Claudie* ; pour *Léon* : *Léonie*, *Léone*, *Léona*, *Léontine* ; pour *Stéphane* : *Stéphanie*, à côté de la forme plus moderne *Stéphanette*; une même revue quelque peu « snob » proposait à côté de *Jacqueline* les prénoms *Jacline*, *Jacquelette*, *Jacquette*, ce dernier étant voué à l'insuccès à cause d'une homonymie fâcheuse, et aussi *Jacquotte*. Ces différents procédés permettent de féminiser à peu près n'importe quel prénom masculin.

De nos jours, les prénoms féminins dérivés sur des suffixes tendent à être employés et remplacés, lorsque la chose est possible, par des dérivés faits directement à partir du prénom masculin, d'après les procédés exposés plus haut, c'est ainsi que nous voyons maintenant des *Alberte*, *Roberte*, jugés plus à la mode que les noms

correspondants terminée en *-ine*; de même, pour les noms terminés dès le masculin par une consonne, nous voyons des féminins phonétiquement identiques, tels que *Michèle*, *Danièle*, *Josèphe*. Seul *-ette* semble échapper à cette désaffection pour les féminins formés sur des prénoms pourvus de suffixes, et donne encore de nombreux dérivés; la formation très moderne de *Joffrette* est probante à cet égard.

Notons, à propos des prénoms, un petit fait d'ordre phonétique : le diminutif se forme le plus souvent par redoublement de la syllabe finale, ou plus exactement de la partie constituée par la consonne explosive et la voyelle. Or, lorsque cette voyelle subit un changement de timbre, du fait du changement de genre, cette alternance atteint tout le mot constitué par le diminutif. C'est ainsi qu'un nom terminé par *-tin*, au féminin *-tine*, aura pour diminutif *têtê* et le changement de voyelle atteindra les deux syllabes dans le féminin correspondant *titine*; il en est de même pour les diminutifs en *-ot* qui, phonétiquement terminés par *o*, le sont nécessairement par un *o* fermé, cet *o* final subsiste dans la première syllabe de redoublement, alors que pour le féminin correspondant en *ôt*, nous aurons un *o* ouvert pour les deux syllabes, c'est là une conséquence de l'harmonisation vocalique qui amène des différences considérables entre les genres.

Dans les prénoms féminins, formés par addition d'une syllabe, la racine subit naturellement les transformations inhérentes à son déplacement par rapport à l'accent : abrègement comme dans le cas de *Huguette*, *Yvette*, avec *u* et *i* brefs, alors que dans *Hugues* et *Yves*, ces voyelles sont longues; changements de timbre, de tensions qui accompagnent nécessairement le passage de la position tonique à l'atone; une voyelle peut même s'élider complètement à la flexion comme pour *Michel Micheline*. Nous verrons d'ailleurs par la suite que la flexion amène dans le mot des bouleversements plus considérables que ceux que nous entendons.

LES OUTILS GRAMMATICAUX

LES OUTILS GRAMMATICaux

Les outils grammaticaux ne sont pas toujours soumis aux mêmes distinctions de genre que les mots proprement dits : nous pouvons dire que, dans les grandes lignes, le genre des mots est constitué par une désinence (type *grand/grande*) et celui des outils grammaticaux par une alternance vocalique (type *le/la*). Sans doute n'y a-t-il là rien d'absolu, nous avons vu que ces deux procédés sont employés concurremment pour les mots, alors que le procédé de la désinence s'applique à bien des morphèmes. Mais si l'alternance vocalique est, en fait, de règle, en cas d'adjonction d'une désinence consonantique (1), elle est, dans la plupart des cas, une conséquence physiologique de l'addition d'un nouveau phonème et échappe à la conscience phonologique du sujet parlant; d'ailleurs, nous constatons que pour les mots, le procédé de l'alternance n'est jamais employé seul.

L'article défini (2) distingue le genre par la seule alternance vocalique *a/a*, ce qui constitue peut-être pour le genre une distinction un peu fragile : en effet, cette voyelle, toujours en position inaccentuée à une durée variable, sans doute, suivant les sujets et le contexte, mais toujours très brève (3); d'ailleurs, le jeu de l'élimination rend cette distinction un peu plus complexe dans la conversation courante; devant consonnes, le genre est marqué par les alternances *la/la* ou *l/la* (4), alors que devant voyelle les articles perdant la leur sont incapables d'exprimer le genre.

Cet article défini est sujet à peu de variations dans la région parisienne; la voyelle du féminin est antérieure et brève, toutefois, elle devient graduellement plus grave à l'Est de Coulommiers,

(1) Cf. *infra*, étude phonétique expérimentale.

(2) Brunot et Bruneau. *Précis de gramm. hist.*, p. 308 et suivantes.

(3) Dans les expériences dont il est parlé ci-dessous, la durée de l'ensemble de l'article oscille entre 3 et 5 cs, suivant les sujets et les phrases, la moitié à peine est attribuable à la voyelle.

(4) Nous n'exposerons pas ici les règles de liaison de l'e caduc. Voir à ce sujet M. Grammont, *Prononciation française*, pp. 103-120.

au-dessous du Petit-Morin, pour arriver en 132 à Seine-et-Marne, en 1 et 4 Marne, à un *a* postérieur mais toujours bref; dans le Vexin français également, entre les sources de la Viosne, de l'Aubette, affluent de la Seine, et de l'Aubette, affluent de l'Epte, nous trouvons un *a* légèrement plus grave qu'à Paris, mais ne peut être classé parmi les *a* postérieurs.

Notons que ces données se rencontrent avec celles de l'*Atlas Linguistique* (5), qui indique un *a* postérieur au point 128, situé à l'Ouest de la Marne, non loin des points 1 et 4 du même département, dans la présente étude. Les indications de durée diffèrent, mais il est difficile de donner un avis tranché à ce sujet sur un élément atone.

L'article indéfini marque le genre par une alternance et une désinence qui ne lui sont pas particulières, *œ/un*, et que nous exposons par ailleurs (6). Toutefois, cet article, en raison de sa position essentiellement atone dans le groupe rythmique, est l'objet d'une grande diversité dans la région parisienne (cartes 1. 2 et 3). Rappelons que les formes de *un/une*, qu'il s'agisse du mot en position tonique, atone devant voyelle, atone devant consonne, proviennent, non d'un groupe précis figurant dans le questionnaire, mais de la conversation courante, si bien que le groupe est différent de village en village. Sans doute la diversité des conditions phonétiques où se trouvait l'article est-elle un inconvénient, mais nous ne devons pas exagérer son importance, car une conversation courante fournit facilement plusieurs exemples de *un/une* dans chacun des trois emplois envisagés. De plus, pour un élément grammatical, il ne saurait être question d'attirer l'attention du sujet et d'en obtenir autre chose qu'un reflet de ses souvenirs scolaires. La complexité est plus considérable encore que des cartes ne peuvent en rendre compte, les limites indispensables pour l'intelligence du dessin n'ont qu'une valeur d'approximation, d'indication, car cet élément atone n'est pas stable et différentes formes peuvent coexister dans la même commune, quelquefois même chez la même personne, bien que ce dernier cas soit le moins fréquent.

(5) Carte *toute la nuit*, n° 929, fasc. XX.

(6) Cf. *supra*, p. 121.



En ce qui concerne le centre parisien proprement dit et les régions qui admettent la même prononciation de ce mot *outil* (marquées sur les cartes par des hachures verticales, le problème ne diffère pas essentiellement de celui qui se pose pour des adjectifs tels que *brun*, avec la différence que l'article *un* est atone. Pour mieux voir la question, voyons d'abord comment se présente le pronom *un* en position tonique : il se présente sous trois formes : pour la forme parisienne proprement dite, elle est naturellement variable suivant l'éducation de chacun; quoi qu'il en soit, il est d'observation courante que la nasale *œ* est altérée et n'est plus arrondie (7). Toutefois, il est peut-être exagéré de dire que cette voyelle a tout à fait passé à *ẽ* en parisien, ce qui signifierait qu'un mouvement labial en avant a été remplacé par un mouvement en arrière, fait assez inexplicable d'une évolution spontanée qui n'aurait pas la loi du moindre effort pour base. Il semblerait plutôt que la voyelle s'articule sans mouvement labial particulier autre que celui qui accompagne nécessairement l'écartement des mâchoires. Peut-être pouvons-nous dire que ces deux voyelles se sont rejointes à mi-chemin de leur différence par suppression de leurs positions labiales respectives; considérons les mouvements des lèvres (8) caractéristiques de *ẽ* et *œ* : nous ne pouvons plus guère saisir le mouvement vers l'arrière relatif à *ẽ*, ni le mouvement vers l'avant relatif à *œ*. La voyelle orale correspondante est un *è* très ouvert (9).

Ce qui distingue cette nasale dans l'aire briarde, c'est, d'après l'impression auditive, le substrat oral qui semble un *e* beaucoup moins ouvert qu'en parisien, si bien que le timbre en est nettement plus aigu; elle ne semble pas être labialisée plus que la voyelle parisienne proprement dite. Il est assez difficile de délimiter exactement l'aire de cette voyelle aiguë, car il existe des intermédiaires entre elle et le *ẽ* parisien; la différence est extrêmement marquée dans la région de Melun, et la vallée de la Seine fait une coupure très nette entre *ẽ* peu ouvert sur la rive droite et *ẽ* sur la rive gauche. En s'éloignant de Melun, le timbre de cette voyelle devient plus ouvert et les limites sont moins tranchées, toutefois, le timbre aigu est frappant dans une aire limitée au Nord par la

(7) P. Passy. *Les sons du français*, p. 84.

(8) Rousselot et Lacroix. *Premiers élém. pron. frse*, p. 48, fig. 8.

(9) *id.*, p. 48.

Marne, au Sud et à l'Est par la Seine, à l'Est par la vallée de la Voulzie et coteaux qui s'étendent au Nord (10), la limite orientale manquant de netteté, nous pouvons dire que la voyelle étudiée, assez aiguë sur la rive droite de la Seine, prend graduellement d'Ouest en Est un timbre plus bas, jusqu'à atteindre celui de $\bar{e}$ parisien vers Provins. Peut-être même cet état est-il assez récent, une étude sur le patois briard (11) qui note un état un peu archaïque du parler de cette région (d'après les indications et les recoupements de dates que l'on peut faire, il s'agit sans doute de paysans nés vers 1840 ou même avant) (12) ne remarque pas de différence entre les différents $\bar{e}$ briards et note de la même façon (p. 14) Melun et Sourdun (13) sans faire spécialement allusion à cette voyelle, il insiste (p. 14) sur le fait que l'aire briarde tout entière a un parler homogène.

Quant au féminin, il n'a qu'une seule forme dans toute la zone parisienne : *un*; c'est d'ailleurs ce qu'indique déjà l'« Agréable Conférence de Piarrot et Jeannin », en 1649 (14 : *y fallu ban de machènes pour en choussé une*, mais par contre, pour un parler postérieur de deux siècles environ, dans la région blaisoise, toutefois, nous voyons (15) : *a y an dounne eune toute parille*. Peut-être la forme *èn* en position tonique a-t-elle survécu jusqu'à nos jours dans le secteur Sud-Ouest et vient-elle de disparaître, peut-être le texte cité écrit par un auteur cultivé dont ce patois n'était sans doute pas la langue familière, contient-il une fausse observation ? C'est là un point que le manque de textes dialectaux de la région parisienne ne permet pas de résoudre.

L'article atone se présente d'une façon beaucoup plus complexe, nous devons établir une distinction suivant que le mot qui suit commence par une consonne ou par une voyelle.

(10) Carte d'Etat-Major, Provins, Nord-Ouest.

(11) A. Diot. *Le Patois briard*, p. 13-14.

(12) L'auteur se réfère d'ailleurs aux indications dialectalogiques de F. Bourquelot, parues en 1868. (Bulletin de la Société d'archéologie, lettres et arts du département de Seine-et-Marne, p. 143), sans noter de différence avec l'éclat contemporain de la parution de sa propre étude (1930), il semble que le parler provinois actuel — des cultivateurs nés vers 1900 — ait été laissé de côté dans cet ouvrage.

(13) Forêt au Sud-Est de Provins, carte d'Etat-Major, Provins, SE.

(14) Ch. Nisard. *Langage populaire ou patois de Paris*, page 338.

(15) F. Talbert. *Dialecte blaisois*, p. 324.

a) **un/une est placé devant une consonne.** Dans ce cas, la plus grande partie de l'aire étudiée comporte au masculin un $\tilde{e}$ délabialisé, très bref (16), cette forme du masculin peut donner lieu à diverses formes du féminin : a) $\tilde{e}/un$, la forme parisienne proprement dite, qui couvre Paris, le Hurepoix, le Nord et la capitale, principalement sur la rive droite de l'Oise, envahit la Brie, surtout par le cours des rivières, par la Seine, la Marne et le Grand-Morin, et pénètre dans l'Ouest par la vallée de la Seine. Toutefois, j'ai pu saisir un exemple de $\grave{e}n$ dans la très proche banlieue parisienne, chez une jeune femme employée de bureau, née et élevée à Cachan, à moins de dix kilomètres au Sud de Paris : *j'ai rencontré eune personne.*

$\tilde{e}/\grave{e}n$ est une modalité de cette dernière forme, à voyelle du féminin légèrement nasalisée $\tilde{e}/\tilde{e}n$, forme qui domine à l'Est, dans le secteur compris entre l'Oise et la Seine, avec nasalité de la voyelle du féminin un peu plus marquée au Nord-Est, au delà de Meaux; cette aire orientale est la plus complexe, celle où coexistent le plus souvent, chez le même sujet, des formes différentes : la forme indigène et la forme parisienne envahissante. Quant aux modalités de la forme locale, les féminins $\grave{e}n$ et $\tilde{e}n$, elles sont en réalité assez confuses, car la nasalité de $\tilde{e}$ suivi de n est un fait général (17), nous pouvons dire qu'elle devient graduellement de plus en plus sensible à l'oreille vers le Nord-Est, sans toutefois être un $\tilde{e}$ véritable tel qu'on peut l'entendre dans le Nord de la France (18). Entre le féminin de la Brie méridionale et celui de la Brie septentrionale, il n'y a qu'une différence de degré et seule l'invasion de la vallée du Grand-Morin par l'alternance parisienne $\tilde{e}/un$ permet d'attribuer une limite à chacune de ces deux nuances d'une même forme (19).

L'aire occidentale, de la vallée de l'Epte à celle de l'Eure, est dominée, abstraction faite des trouées d'influence parisienne le long de la Seine, par le féminin $\grave{e}n$, forme archaïque du fran-

(16) De 2 à 3 cs, pour les inscriptions des Parisiens.

(17) Cf. *infra*, p. 226.

(18) Gilliéron et Edmont. *Atlas linguistique*, chien VI, 277, chienne VI, 279.

(19) A. Diot. *Le Patois briard*, p. 14, ne note que le féminin $\grave{e}n$ pour toute la Brie.

çais (20), maintenant refoulée et morcelée par la forme française moderne.

A ce féminin correspond un masculin $\tilde{a}$, voyelle très peu labialisée, d'ailleurs, à gauche d'une ligne formée par la Voise et l'Eure en aval de son confluent avec cette rivière. L'aire de cet article à nasale légèrement labialisée est sans doute très réduite et rapidement limitée au Sud (21), elle s'étend un peu à l'Est, à la limite de la Seine-et-Oise et du Loiret.

Les autres points du secteur occidental ont gardé le féminin $\tilde{a}n$, mais la voyelle du masculin a achevé la délabialisation déjà si avancée dans les deux petites aires $\tilde{a}/\tilde{a}n$ dont nous venons de parler.

b) un/une se trouve devant une voyelle. Dans ce cas, la consonne *n* apparaît pour les deux genres. L'aire orientale se comporte comme précédemment, le Sud de la Brie a une alternance *n/èn*, la voyelle du féminin se nasalise légèrement au Nord-Est. L'aire occidentale comprend toujours, en dehors des trouées d'influence parisienne, un féminin $\tilde{a}n$, mais son masculin s'effrite en quatre formes différentes : $\tilde{a}n$ réduit à dix points, seulement son équivalent dénasalisé $\tilde{a}n$, ces deux modalités étant comme précédemment, au Sud de la ligne formée par la Voise et l'Eure, puis la forme délabialisée $\tilde{e}n$, avec une variante dénasalisée au Nord-Ouest, sur la rive droite de l'Epte. Une très petite zone — trois points — sur la rive gauche de la Seine présente la forme traditionnelle $\tilde{a}/un$, avec voyelle masculine labialisée, mais concurremment avec l'alternance parisienne et les formes briardes $\tilde{e}n$ et $\tilde{e}n$. Nous pouvons, semble-t-il, conclure que dans cette aire coexistent trois alternances essentielles : $\tilde{e}/\tilde{e}n$ à l'Est, $\tilde{a}/\tilde{a}n$ à l'Ouest, la nasale $\tilde{a}$ étant fragile et en évolution, et l'alternance parisienne et septentrionale $\tilde{e}/un$. Cette dernière effrite les autres par des trouées dans leur aire.

La forme labialisée $\tilde{a}$ est en régression marquée depuis une quarantaine d'années au moins en ce qui concerne le bassin pari-

(20) F. Brunot. *La Pensée et la Langue*, Livre II, pp. 92, 93.

(21) F. Talbert. *Dialecte blaisois*, textes en dialectes, p. 325 et suivantes, indique $\tilde{e}/\tilde{e}n$, pour la région blaisoise et pour les parlers proches.

sien dans sa partie Nord ; en effet l' « Atlas Linguistique » (22) indique autant en position tonique qu'à l'atone la forme *œ* au Nord et au Nord-Ouest de Paris, dès le point 239 situé en Seine-et-Oise à moins de 25 kilomètres de la capitale, mais il est certain que, du temps même de l'enquête faite par l'Atlas, cette nasale *œ* était déjà fort menacée ainsi que le montre le désordre dans la répartition de la forme labialisée et de la forme délabialisée dans les dix points de l'Oise, avec hésitation pour 232 (cf. carte *brun/brune*). Les résultats semblent être semblables pour l'Est, mais il est difficile de faire une comparaison, l'Atlas Linguistique ne comprenant que deux points en Seine-et-Marne. La forme *in* à l'atone devant voyelle (*un œillet*) trouvée au point 217, à la limite de la Seine-et-Oise et du Loiret, a peut-être disparu, mais nous trouvons là une aire extrêmement complexe où se juxtaposent des formes différentes, la partie comprise entre la forêt de Fontainebleau et la source de la Voise, il n'est pas impossible qu'une forme différente existe dans un secteur aussi disparate à ce point de vue, soit dans des villages non explorés, soit parmi d'autres générations non interrogées, quoique la partie méridionale de Seine-et-Oise ait maintenant adopté la forme parisienne *ɛn/un*.

Le groupe *uncœye* (23) porté dans l'Atlas au point 226, c'est-à-dire dans la banlieue parisienne immédiate, semble être, non une prononciation locale de l'article indéterminé masculin, mais plutôt une erreur de genre : il est assez probable que le sujet interrogé aurait employé *œillet* avec un adjectif au féminin. Maintenant nous ne trouvons *un*, comme article certainement masculin, qu'au Sud du marais qui s'étend entre Nogent-sur-Seine et Montereau, avec des hésitations en faveur de la forme parisienne *ɛn*. Toutefois il ne faut pas écarter l'hypothèse d'une prononciation distinguée et quelque peu archaïque, *un* devant un mot masculin commençant par une voyelle ayant longtemps été en usage dans la classe cultivée (*unòm*) (24).

(22) Gilliéron et Edmont. *Atlas Linguistique*.

vingt et un carte 1400, XXXI^e fasc.

brun carte 182, IV^e fasc.

un noyau carte 926, XX^e fasc.

un œillet carte 934, XX^e fasc.

(23) Gilliéron, *Atlas Linguistique*, carte *un œillet*, n° 934, XX^e fasc.

(24) Le Doyen Croiset employait cette prononciation (renseignement

Il ne semble pas y avoir eu de déplacement bien marqué de la ligne de partage entre $\tilde{e}$ et $\tilde{a}$, au Sud-Ouest de Paris pendant ces quarante dernières années : l'Atlas indique $\tilde{a}$ au point 219, lequel se trouve entre 20 et 25 Eure-et-Loire de la présente étude, et précisément la limite actuelle passe entre ces deux derniers points.

L'état de cet élément $\tilde{a}$ ou $\tilde{e}$ était sans doute moins instable il y a un demi siècle que de nos jours, car la répartition dans l'Atlas est presque exactement la même, qu'il s'agisse de la syllabe en position tonique (carte *vingt-et-un*), en position tonique devant voyelle (carte *un œillet*), ou devant consonne (carte *un noyau*), alors que nous obtenons ici des différences très notables entre les cartes 1, 2 et 3.

*
**

Le genre des pronoms de la 3^e personne en français de la classe cultivée se ramène à une alternative vocalique *il èl* valable pour le singulier et le pluriel. Nous ne nous étendrons pas sur le traitement de ces formes dans la conversation courante, elles ont fait l'objet d'études déjà existantes (25); nous nous bornerons à rappeler brièvement que l'alternance indiquée ci-dessus « pédante et scolaire » (F. Brunot et Ch. Bruneau, *Précis gr. hist. Lang. franç.*, p. 371), se réduit devant une consonne à *i (z) èl*, prononciation qui a prévalu de nos jours et était considérée comme la seule correcte à la fin du xvi^e siècle (F. Brunot et Ch. Bruneau, *id.*). De nos jours, dans la classe populaire, l'élision de la consonne peut aussi s'étendre au féminin, créant ainsi les formes réduites *i/è*.

Le pluriel subit les mêmes alternances dans la classe cultivée: toutefois on peut constater, dans la classe populaire, une tendance à adopter une forme unique pour les deux genres (26). Peut-être

transmis par M. Ch. Bruneau). De nos jours, un directeur d'études à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, Parisien, emploie *èn* devant un masculin commençant par une voyelle, sauf si cette voyelle est une nasale quelconque (ex. *èn èks-vótó* (un ex-voto), *ènāfā*, *ènēstā* = un enfant, un instant).

(25) M. Grammont. *Traité pratique de Prononciation frse.*

F. Brunot et Ch. Bruneau. *Précis grammaire historique*, p. 371.

(26) Marcel Cohen. *A propos de la 3^e personne du féminin au pluriel en français*. Bulletin Société Linguistique de Paris, tome XXVII.

M. Cohen. *Observations sur les dernières persistances du langage enfantin*. Psychologie du langage, Paris, 1933, pp. 394-396.

H. Bauche. *Le Langage Populaire*. Paris, 1928, p. 109, note.

devons-nous voir là une influence de l'article qui n'admet pas de distinction de genres pour le pluriel, et aussi du fait que les pronoms des deux autres personnes ne comportent pas cette catégorie, de même que ceux de la troisième personne au cas oblique (*je lui dis* et *je leur dis*, sans distinction selon les genres). Quoi qu'il en soit, cette unification des genres à la troisième personne semble avoir quelques tendances à s'étendre à la classe cultivée tout au moins par le langage enfantin (M. Cohen, *Observat. sur les dernières persistances*, loc. cit.), et atteint aussi le singulier. Nous citerons les exemples suivants parmi ceux que nous avons pu surprendre : *Regarde comme ils sont belles, comme ils sont fraîches, ces noix* (femme âgée, petite bourgeoisie), exemple qui comporte même une répétition du pronom masculin, malgré un nom et des adjectifs féminins; *les personnes qui descendaient, ils étaient trempés* (un facteur), ici, le masculin est aussi explicable par le fait que *personnes* s'appliquait aux deux sexes; *ils ont beau être vieilles, ils sont quand même roublardes* (marchand forain) ; *les femmes qui peuvent rester chez eux* (fermière champenoise) ; *elle est restée deux jours chez eux* (= chez deux sœurs) (paysanne briarde); *mes violettes, ils avaient triste mine, mais ils sentaient encore bon* (épicière).

Et au singulier :

Madame O, il est pas venu aujourd'hui (appariteur de la Sorbonne); *celui qui a un mari, il peut pas aller se promener* (fermière, dans la région de Provins); *celui qui a eu des gosses et qui les a nourris*, phrase prononcée *süi kà évu dé gòs é ki lé zà nuri* (paysanne gâtinaise d'une soixantaine d'année, point 104 Seine-et-Marne); *celui qui a des gosses, il touche au chômage, et puis le mari aussi, de son côté* (jardinier); *ma main, il est pas assez long* (terrassier); *l'expression, ils ne le mettent pas* (cette dernière phrase a été surprise chez une dame très cultivée qui ne s'est pourtant pas reprise. Toutefois, nous ne rejetons pas entièrement l'hypothèse du lapsus).

Avec persistance de la forme masculine au lieu du féminin dans tous les outils grammaticaux de la phrase, citons : *mes filles, ils sortent jamais tout seuls, alors j'ai été avec eux* (femme de ménage).

Cette unification est surtout fréquente pour le pronom *il* devant le verbe, lorsqu'il remplit surtout le rôle de désinence personnelle (27), mais elle entraîne d'autres pronoms, tels que *celui*, bien que ce fait soit alors plus rare; d'ailleurs, si la forme unique ne nuit pas à la compréhension lorsque le pronom n'a qu'un rôle de désinence personnelle, le sujet véritable étant exprimé (ex. : *ma main, il est pas assez long*), il n'en est pas de même dans les autres cas; si la fermière disant *celui qui a un mari, il peut pas aller se promener* avait employé tout autre mot que *un mari*, sa phrase eût été comprise à contre-sens.

Une telle construction, si elle est peu fréquente, n'est pas un fait unique, nous avons pu en noter deux autres, et ces trois emplois de *celui* pour désigner une femme proviennent de trois sujets différents. Seul l'ensemble de la phrase renseigne sur le fait que *celui* désigne une femme, il est probable que bien des phrases présentant la même particularité, mais n'étant pas précisées, passent inaperçues, étant comprises à contre-sens.

Bien que le cas ne soit pas exactement le même, nous rapprochons de cette dernière unification des pronoms une tendance populaire et peut-être même générale vers une forme unique pour le mot-outil *tout*, adverbe soumis à la flexion du genre (28); citons à ce sujet les exemples : *elle a roulé plus de vingt mètres tout seul* (étudiant de la Faculté des sciences); *votre lessive se fera tout seul* (speaker de T. S. F.) ; *tous les cartes* (dessinateur) ; *la première plume va bien, tous les autres sont trop loin* (élève à l'Ecole Normale Supérieure). Citons, de plus : *la chose allait tout seul* (professeur à la Faculté des Lettres); *on y va tous les six semaines; il y avait deux armoires et il les a voulues tous les deux* (ces deux exemples sont dus à un Parisien cultivé); *tous les deux heures et peut-être tous les trois heures*, avec répétition de ce *tous* devant un féminin (femme de petite bourgeoisie); *tous les maisons; tous les betteraves; si tous les puissances ils voulaient, ça serait pas difficile* (le tout dit en quelques minutes par une paysanne gâtinaise ; on remarquera que l'emploi invariable de *tous* atone s'étend même à la phrase recherchée dans son vocabulaire et dans sa

(27) J. Vendryes. *Le Langage*, pp. 104 et 137.

(28) Gilliéron et Edmont. *Atlas Linguistique*, carte 929, fasc. XX.

signification, à *tous les puissances*, groupe dont le dernier mot provient manifestement de la lecture du journal; *qu'est-ce que je rais faire avec tous mes poteries* ? (femme de bonne éducation née vers 1875); *tous les autos ils faisaient zzz* (jeune ouvrier parisien. Il est toutefois possible que *auto* ait été employé comme un masculin; nous ne pouvons résoudre cette question sans connaître l'auteur de cet exemple); *décidément, tous les Marguerite aiment bien le vert* (femme de ménage); *je vous présente tous mes sincères condoléances* (femme née vers 1870), exemple d'autant plus curieux qu'il s'agit évidemment d'une phrase lue, apprise d'avance par cœur pour la circonstance, ce qui montre combien profonde est la tendance à l'invariabilité de *tous* chez une femme de bonne éducation, orthographiant correctement, qui n'ignore sans doute pas le genre de *condoléances*; d'ailleurs, aucune action analogique ne pouvait lui faire commettre une erreur de genre, les mots de cette terminaison étant féminins.

Nous pourrions citer des exemples de *tous* invariable en position tonique, bien que cet emploi soit moins fréquent : *ses maîtresses, elles tous disent qu'il travaille pas* (ouvrière à peu près illettrée); *c'est vrai, vous avez raison tous* (femme de petite bourgeoisie, née vers 1865, s'adressant à trois femmes).

Cette forme unique était employée il y a une quarantaine d'années et, dans la carte *toute la nuit* de l'*Atlas Linguistique*, nous voyons plusieurs fois *tu la nîvi*, aux points 128 (Marne), 239 (Seine-et-Oise), 158 et 166 (Ardenne), 121 (Haute-Marne), 122 (Aube), et avec la voyelle *o* au lieu de *u*, 65 et 75 (Belfort), 76 (Vosges), sans compter les *tu lnîvi*, forme presque générale dans l'Oise, l'Aisne, la Somme, le Pas-de-Calais et le Nord, mais non française avec son article sans voyelle. *Tous* employé pour les deux genres était non seulement vivant, mais général, en Brie vers le milieu du siècle dernier, ainsi que *tous* en position tonique : *tous les femmes, les femmes sont tous parties* (29). D'ailleurs, longtemps avant et dans des régions très diverses de la France, le français populaire des dernières années du XVIII^e siècle montre déjà des traces de cette tendance. Notons, parmi les quelques exemples où l'orthographe représentait clairement la prononciation du scrip-

(29) A. Diot. *Patois briard*, p. 13.

teur : dans *toux la république de france* (Jura) (30); *inion Réspondue que tou la comeune étée prete* (Saône-et-Loire) (31) ; dans *tous letandue de la municipalité* (Yonne) (32).

Peut-être devons-nous voir là un fait plus général, une tendance à l'invariabilité des outils grammaticaux, tendances assez marquées sur quelques-uns comme le pronom personnel à la troisième personne du pluriel, moins marquées sur d'autres comme le même pronom au singulier, exceptionnelle pour quelques outils, nulle pour d'autres. Parmi les morphèmes qui ne sont qu'exceptionnellement invariables, nous avons déjà vu *celui* (dans *celui qui a un mari, il peut pas aller se promener*), dont nous avons pu surprendre le pluriel chez un étudiant au laboratoire de Phonétique; *elles sont cuites, ceux-là* (ces olives nasales), *elles sont fanées, ceur-là* (ces fleurs) (femme de ménage); citons encore *uns* employé comme pronom : *ses dents, elles sont bien à un kilomètre les uns des autres* (étudiante, laboratoire de Phonétique); *lequel* dans : *une des petites est née en mars, lequel au juste, je ne sais pas* (femme de ménage), et, en position atone avec élision de la voyelle de *le*, *quel*, ce qui rend le fait moins frappant, mais avec répétition, chez une femme âgée d'assez bonne instruction : *la casserole dans lequel on fait cuire et la casserole dans lequel on fait la purée; chacun dans chacun fait son programme* (religieuse parlant des habitantes du couvent), *c'est chacun son tour* (la même, même sujet), *tours* où le masculin peut, en partie s'expliquer par la généralité et l'impersonnalité de l'idée exprimée. Cette règle de l'invariabilité est applicable à tous les outils grammaticaux, tout au moins comme tendance. Aux exemples déjà cités, ajoutons : *c'est pas pour eux* (= pour les vendeuses); *les femmes qui peuvent rester chez eux* (fermière champenoise); *ceux qui sont en chambre sont toujours toutes seules* (femme de petite bourgeoisie) ; *ceux-là* (= mes filles) *avaient pas encore mangé* (femme de ménage) ; *on signale ceux qui sont pas propres* (fillette de onze ans parlant de ses compagnes d'école); *ceux-là* (= ces feuilles) *sont bonnes* (employé de ministère).

(30) *Partage des Biens Communaux*, Archives Natles. F. 10 329.

(31) *id.*, F. 10 333 B.

(32) *id.*, F. 10 226.

Notons que ce sont là des pronoms, donc des éléments qui ne se trouvent pas en contact immédiat avec le nom correspondant, ou en tout cas, ne sont pas dans le même groupe rythmique, et, comme le pronom ne peut être qualifié (33) son genre se trouve par là même mal déterminé. Nous ne voulons pas généraliser et dire que la catégorie du genre disparaît en français, elle est encore très nette, mais peut-être pouvons-nous dire qu'elle est quelque peu menacée et en faisant quelque attention, il n'est pas rare de surprendre, même dans la classe cultivée, l'emploi d'un pronom masculin pour un nom de l'un ou l'autre genre. Le fait est peut-être attribuable au nombre des pronoms sans genre, même pour la troisième personne : *lui* complément indirect, les pronoms *l(e)*, *l(a)*, devant voyelle, *les*, pronoms réfléchi et relatif ; il est donc possible que ceux d'entre ces mots-outils qui admettent la distinction du genre en soient dépouillés par analogie. Considérons, de plus, la fonction même du pronom, la fonction essentiellement abstraite de représentant du nom (34) ; peut-être est-il spécialement apte à perdre une distinction, à être ramené à la forme plus abstraite du neutre ou plutôt à la classe « sans genre ». Représentant du nom ou désinence personnelle du verbe, le pronom a toujours un rôle abstrait et de plus il ne se trouve que rarement au contact d'un adjectif, peut-être devons-nous voir dans ces faits la cause de la fragilité du genre dans ce morphème, fragilité plus grande que pour les autres mots-outils.

Le pronom de la troisième personne en position tonique porte toujours la marque du genre, marque profonde d'ailleurs, puisqu'elle se traduit par la substitution de *èl* à *lwi*. Ces deux formes ne donnent guère lieu à des changements dans l'aire parisienne : peut-être la voyelle du féminin est-elle un peu plus fermée au Nord de la Brie, dans une région un peu plus orientale, entre la Marne et le Petit-Morin, mais ce ne sont là que des nuances fort légères, et dont il serait impossible de fixer les limites, même approximatives.

Par contre le pronom et position atone, marque de flexion

(33) Sauf par un participe passé, pour *ceux*, mais la plupart des participes passés sont phonétiquement invariables, suivant les genres. (Brunot et Bruneau, *Précis gramm. hist. lg. frse*, p. 365.)

(34) F. Brunot. *La Pensée et la Langue*, p. 173.

verbale, très atteint par la tenance à l'invariabilité sous la forme unique du masculin, présente, lorsque la forme du féminin est respectée, une très grande diversité dans la région parisienne ; nous distinguerons deux cas suivant que ce pronom se trouve devant un verbe commençant par une consonne ou par une voyelle.

Lorsque le verbe commence par une consonne, le *l* final du pronom peut sans doute subsister dans une conversation soignée, mais il a toujours tendance à disparaître. En ce qui concerne l'usage parisien de la classe bourgeoise, il est d'observation courante que la consonne du masculin tombe, alors que celle du féminin est beaucoup plus stable, d'où l'opposition en conversation courante *i/èl*, basée à la fois sur une alternance vocalique et une désinence consonantique. Par contre, dans le parler rural de la région parisienne, la consonne disparaît aux deux genres, le genre de ce pronom est donc basé sur la seule alternance vocalique, la voyelle du masculin restant uniforme dans la région parisienne qui ne connaît guère de timbres différents de *i* (nous entendons différents à l'oreille). Par contre, la voyelle du féminin est soumise à des variations considérables, que nous allons étudier.

A côté de la forme parisienne et surtout scolaire *èl* que nous trouvons un peu au Nord de la capitale et qui pénètre au Nord-Est par la vallée de la Marne, nous trouvons la forme analogue quant au timbre de la voyelle, mais avec élision de la consonne finale entre les vallées du Thérain et de l'Oureq, la partie orientale de cette aire *i/è* provenant peut-être d'une intrusion de la forme parisienne le long de cette dernière rivière, car nous voyons au Nord de la vallée de l'Automne, des formes différentes en *a*. Le Nord-Est de la Brie possède de façon assez nette cette fois, une voyelle fermée suivie ou non de la consonne finale, mais la forme dominante est celle qui comporte un *a* que nous avons classé dans la série des *a* antérieurs, bien que son timbre soit bien indéci, parce qu'il existe un pronom féminin à voyelle nettement plus sombre, au Sud de la Seine, en aval de Paris.

Ces nuances sont, bien entendu, beaucoup moins nettes en réalité que ne le montre la carte n° 5, car, plus ces outils grammaticaux atones, que pour tout autre élément, le sujet parlant ne saisit pas toujours la nuance qui sépare son parler de celui des communes environnantes ou des formes scolaires; dans les aires où

nous trouvons le plus généralement la persistance de *i* final, celui-ci peut fort bien disparaître dans la même commune, chez le même individu. Quant à la voyelle, son articulation est si relâchée qu'il faut souvent suivre une conversation pendant quelques minutes avant de décider de laquelle il s'agit, si bien qu'au point 111 S. et M., pendant un entretien de plus d'un quart d'heure avec une paysanne âgée d'une soixantaine d'années, je n'ai pu entendre que *a*, la forme indiquée pour ce point provient d'un autre sujet; cette voyelle *a* se retrouve un peu partout dans la région parisienne, mêlée aux autres formes locales portées sur la carte n° 5, sa fréquence semble liée, non à telle ou telle localité, mais au point de relâchement articulaire de tel ou tel individu. Quant aux voyelles *é*, *á*, *à*, leurs domaines respectifs se raccordent souvent de façon graduelle, ou bien se superposent, ou s'interpénètrent. La netteté des limites, nécessaires à l'intelligence de la carte, est loin d'exister.

Plus complexe est la forme de ce prénom féminin lorsque le verbe qui suit commence par une voyelle, car la consonne finale de *elle* subsiste et peut amener des changements dans le timbre de la voyelle. C'est ainsi que dans la région briarde, nous pouvons observer un passage graduel, allant du Nord au Sud, du bord de la vallée de l'Ourcq au bord méridional du plateau de l'Ile-de-France, de *él* à *òl*, en passant par toutes les formes intermédiaires *èl*, *àl*, *ál*, peut-être l'aire *èl*, assez rapprochée de Paris, située sur la vallée de la Marne, est-elle partiellement due à l'influence du français, mais, étant donné la régularité de cette succession, il semble qu'il y ait plutôt un point local de la vélarisation de la voyelle du pronom sous l'influence de la consonne finale.

Dans beaucoup de points, d'ailleurs, nous trouvons une voyelle plus postérieure lorsque *l* final subsiste : les aires comprises au Sud du Hurepoix et le long de la vallée de l'Eure ont alors un *a* postérieur au lieu d'un *a* antérieur pour le pronom dépouillé de sa consonne. La question se pose de savoir si cette modification du timbre se retrouve lorsque le pronom féminin est réduit à sa voyelle et lorsque le verbe suivant commence par *l*, si cette consonne a la même influence suivant qu'elle est désinence ou qu'elle appartient à un mot différent. Cette question, qui mériterait une étude, n'a pas été résolue ni même posée au cours de l'enquête

dialectologique qui a été faite : les outils grammaticaux ont été obtenus, non par question, mais par conversation, et il est alors difficile de provoquer un verbe répondant à telle ou telle question phonétique trop déterminée. De plus, n'ayant pas envisagé d'avance une modification si profonde sous l'influence de la consonne, je ne pouvais non plus envisager les changements éventuels dus à la même consonne dans d'autres conditions, car poser une question, c'est connaître son existence, c'est donc presque l'avoir un peu résolue.

Il va sans dire que les aires portées sur la carte n° 4 ont un caractère graduel et non tranché comme nous devons l'indiquer.

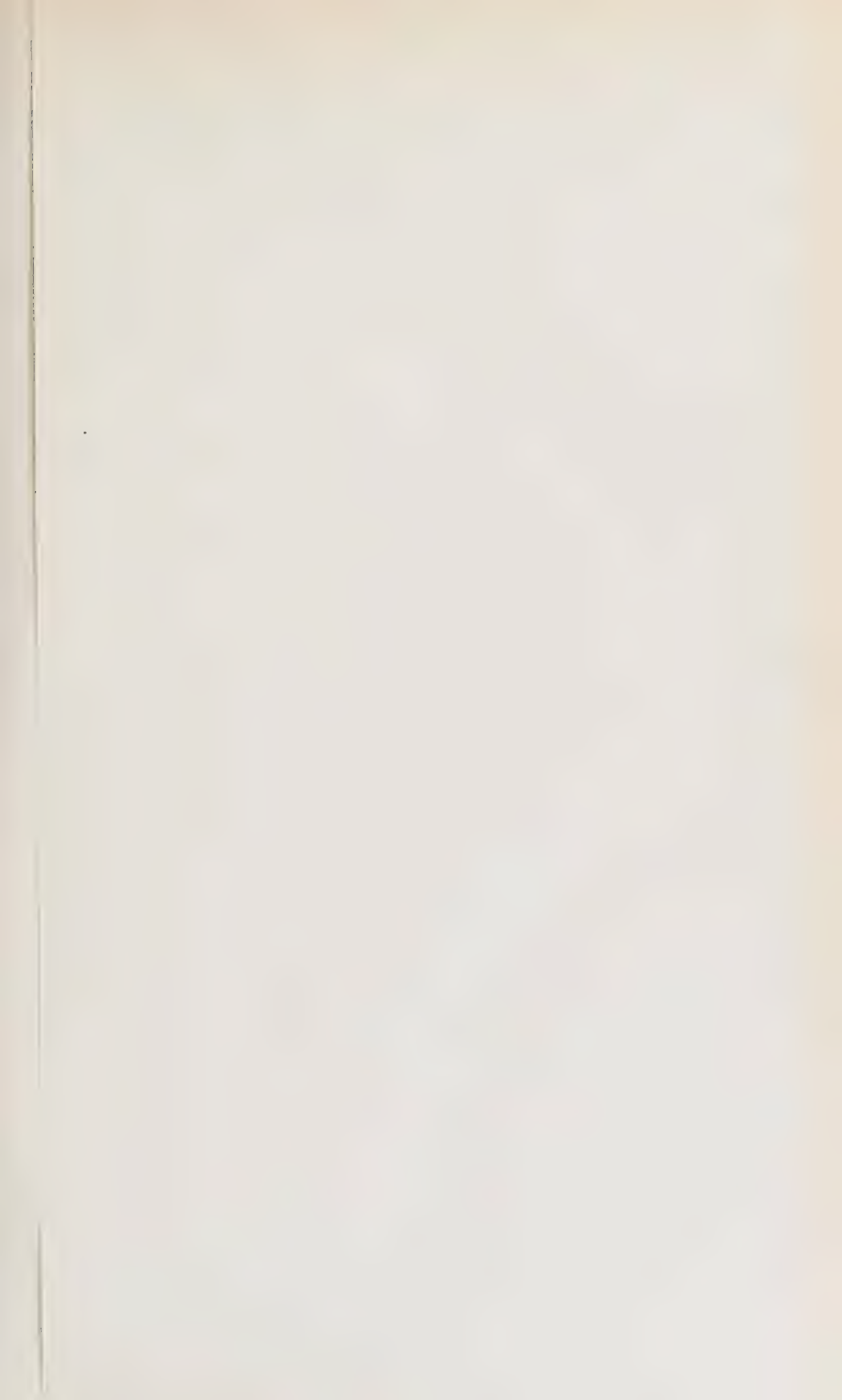
Les résultats obtenus ici sont trop complexes pour que nous puissions utilement les confronter avec ceux de l'*Atlas Linguistique*, d'autant plus que l'aire briarde, la plus intéressante à ce point de vue, est précisément celle qui a le moins fait l'objet d'enquête dans l'*Atlas*. Bornons-nous à constater que le secteur Nord-Ouest de Paris, dès le point 227, situé en Seine-et-Oise (35), est occupé par la prononciation *èl*, laquelle est peut-être un peu en régression de nos jours, car l'enquête actuelle dont les résultats sont portés sur les cartes 4 et 5 montre un *a* dans tout ce secteur, sauf notablement plus au Nord, dans le pays de Bray, au Nord-Ouest de Beauvais. La forme scolaire *èl* est d'ailleurs rare à Paris dans le parler de la classe populaire, tout au moins en position atone, car le même mot en position tonique est toujours prononcé avec *è*. Il est difficile de voir, dans la littérature se rapportant au langage parisien, si cette divergence entre *elle* en position atone ou tonique est ancienne, car les études sur ce sujet ne font pas de distinction entre ces deux cas et, si les citations nous permettent de voir la généralité de la forme *al* devant le verbe (mais nous ne savons pas avec quel *a*), la moins grande fréquence d'emploi de *elle* ne permet guère de surprendre la prononciation d'après les textes. Nous trouvons toutefois au milieu du XVIII^e siècle (36) : *les oremus et les asperges que le prêtre ly a dit sur alle*. C'est une forme que nous ne trouverions sans doute plus près de Paris, mais

(35) Gilliéron et Edmont, *Atlas*.

elle n'est plus entière, cartes 900 A et B, fasc. XX.

elle enfle carte 462 fasc. X.

(36) *Lettres de Montmartre*, 1750, Nisard, *Langage Populaire*, p. 385.



il est difficile de trouver des intermédiaires entre la date déjà éloignée de ce texte et l'époque contemporaine. Toutefois, nous trouvons dans la seconde moitié du siècle dernier, dans une région contiguë à celle que nous étudions ici (37) : « *Aveuc ça qu' t' arâs ta nappe* », *qu'a s' disé â par elle et l' bâton qui soute su elle*, ce qui indique la même divergence que nous avons notée ici entre *elle* atone ou tonique, bien que l'auteur, dans son étude phonétique, indique la seule prononciation *al* (38). L'usage sur ce point a-t-il changé entre les *Lettres de Montmartre* publiées en 1750 et le texte -- témoin d'un autre parler, il est vrai -- publié cent vingt ans après par F. Talbert ? La forme *elle* en position tonique donnée par les *Lettres de Montmartre* est-elle authentique ? Ce texte en langue populaire n'ayant pas eu un auteur de la classe populaire, il est possible qu'il contienne une fausse observation ou une exagération destinée à rendre le passage plus frappant, plus amusant.

Les *Partages des Biens Communaux*, placés à une date intermédiaire, et qui ont le mérite d'être vraiment écrits par des paysans, ne nous donnent pas de réponses à ces questions, car il y est surtout question de « citoyens », c'est-à-dire d'hommes, et de « *mon communau* », c'est-à-dire d'un substantif masculin, aussi le pronom féminin est-il rare et nous n'en trouvons pas d'exemple en position tonique.

Les démonstratifs *ce/cette* présentent, suivant le niveau du sujet parlant, deux groupes de formes : *sə/sèt*, avec alternance vocalique et désinence consonantique, type fréquent du féminin français avec d'autres voyelles, ou bien la forme curieuse et unique dans notre langue *sə/stə*, avec insertion de la marque du genre entre les éléments du mot masculin. Suivant le degré de culture du sujet, la structure phonétique de la phrase, suivant que le mot qui vient immédiatement après permet ou non la subsistance des *e* muets pour chacun des genres, le groupe *ce/cette* se présente sous le groupe d'alternance

	<i>sèt.</i>
sə	
	<i>stə.</i>
s	

st Le pronom correspondant est un peu plus simple, sa structure et sa position tonique dans la

phrase permettent moins de variété, nous ne trouvons donc que les alternances *salïï/sèl*. Notons que *celui* est très fréquemment employé, surtout en français populaire, comme pronom de genre indéterminé : *celui qui voudrait être tranquille, faudrait qu'il reste tout seul*, lorsqu'un Français cultivé emploierait surtout la forme infinitive *pour être*. Une telle construction est très usuelle pour exprimer une idée générale, applicable aussi bien à un homme qu'à une femme, telle la phrase ci-dessus que son auteur a aussitôt illustré d'un exemple tiré de la vie de sa sœur. C'est là un emploi de *celui* avec le sens de *on*.

Par contre, *on* peut admettre des acceptions et des emplois de pronom déterminé et dans ce cas il est soumis à la flexion du genre; citons d'abord l'emploi de ce pronom comme représentant de la première personne du pluriel (39) qui admettra naturellement un adjectif féminin lorsqu'il représentera des femmes : *on est bien contentes*; de plus, ce même élément est susceptible d'être employé au singulier, dans certaines phrases interrogatives et, dans ce cas, il prend la marque du genre : *alors, on est contente ?*

Il ne serait pas impossible que ces variétés d'acception de *on* fussent partiellement cause du remplacement de ce pronom par *celui*, mais il semble plutôt qu'il faille attribuer ce fait à la commodité de construction grammaticale de *celui*, qui peut être suivi d'une proposition incidente commençant par *qui*, servant à définir la catégorie à laquelle appartient l'être indéterminé dont on parle (cf. *celui qui veut être tranquille*). Sans doute *on* peut-il servir à former des phrases de même sens : *quand on veut être tranquille*, mais ne permet pas de mettre en vedette le sujet de la phrase, et rend celle-ci moins expressive.

Les possessifs se divisent en pronoms qui admettent l'alternance d'une voyelle nasale à une buccale, avec addition de *-n*, c'est là un procédé courant dans l'ensemble du vocabulaire français. Les adjectifs, au contraire, admettent la seule alternance vocalique *õ/à* qui disparaît devant une voyelle, d'où le double système

$$\begin{array}{l|l} m\tilde{o} & m\tilde{o}n, \\ m\tilde{o}n & ma \end{array}$$

la seconde revenant à la disparition de la catégorie étudiée ici.

(39) Brunot et Bruneau. *Précis de Grammaire Historique*, p. 381.

Remarquons que la prononciation *mòn*, avec un *o* dénasalisé, devant un mot à début vocalique (ex. : *mòn ami* = *mon ami*, *mòn āž* = *mon âge*), encore vivante dans certaines provinces, ne se trouve plus à Paris, du moins pour les générations étudiées.

CONCLUSION

Peut-être est-ce dans la classe des outils grammaticaux que la notion du genre grammatical est le plus atteinte, l'observation du langage populaire et aussi du langage enfantin dans les classes cultivées (M. Cohen, *op. cit.*), montre une tendance marquée à n'employer que le masculin pour ces classes de mots. Nous avons vu un certain nombre d'exemples illustrant ce fait et il est facile d'en surprendre un grand nombre en écoutant parler un Français non cultivé et aussi, de façon accidentelle, les Français les plus cultivés, ce qui montre la profondeur de la tendance, un accident montrant la fragilité de la loi appliquée : si j'ai pu surprendre *la chose se fait tout seul* chez un professeur d'université, il serait sans doute impossible de surprendre *un beau table*, quels que soient le manque de culture du sujet, l'animation de son débit, son état d'inattention ou de fatigue. Notons d'ailleurs que l'accord insolite pour *la chose se fait tout seul* peut provenir de l'imprécision de ce mot *la chose*, nom qui est rejeté en dehors du genre par ce caractère même. Il se peut aussi qu'il y ait contamination sous l'influence de *ça allait tout seul*, tour qui a pu être évité par l'auteur de la phrase citée pour son aspect négligé et quelque peu vulgaire.

Non seulement nous pouvons surprendre l'emploi d'un outil masculin à la place du féminin, mais nous pouvons même entendre sa répétition (cf. *la casserole dans lequel on fait cuire et la casserole dans lequel on fait la purée*), où la substitution d'outils masculins à tous les féminins que comprend la phrase (cf. *mes filles, ils sortent jamais tout seul, alors j'ai été avec eux*).

A quoi devons-nous attribuer cette tendance ? Il semble qu'il y ait là différentes causes : 1° un grand nombre d'outils grammaticaux ne prennent jamais de marque de genre, tels les pronoms de la première et de la seconde personne qui ont pu, par analogie, entraîner ceux de la troisième, les pronoms relatifs, à quelque personne qu'ils appartiennent (notons qu'en français populaire,

ils appartiennent à la troisième personne : *c'est moi qui l'a vu* au lieu de *c'est moi qui l'ai vu*); l'article ne peut plus admettre de distinction de genre s'il est devant une voyelle ou bien au pluriel. Notons aussi qu'un certain nombre de noms indéterminés quant à la personne ou à l'être auxquels ils sont attribués et qui peuvent être considérés comme hors de la notion du genre, sont cependant masculins quant à leur forme; c'est ainsi que nous dirons *rien n'est bon, tout le monde est laid*, avec des adjectifs masculins, bien que *rien, tout le monde, personne, quelqu'un*, ne soient pas dans notre esprit des mots masculins, mais plutôt des mots en dehors du genre. Ces nombreux éléments invariables ne peuvent-ils entraîner les autres par analogie ? 2° les outils grammaticaux sont presque toujours en position atone, ce qui rend peu audible la marque du genre dans la langue parlée; 3° le jeu de l'élision de l'e muet, de la liaison, a pour résultat d'imposer plusieurs formes à chacun des genres, d'où il peut résulter qu'aucune d'entre elles n'est sentie comme appartenant nécessairement à tel ou tel genre; 4° enfin, certains de ces outils ont pour fonction essentielle de servir de désinence personnelle verbale.

Sans doute ces explications ne sont-elles pas à l'abri de toute critique, ainsi, l'article *le/la*, bien que régulièrement invariable devant voyelle ou au pluriel, maintient la différence des genres dans le cas du singulier devant consonne ; nous avons trouvé des outils devenus invariables en position tonique (*elles disent tous: chez eux* = chez deux sœurs) et nous avons vu que cette tendance à l'invariabilité s'étend bien au delà du pronom personnel servant de désinence verbale. Peut-être toutefois ces différentes causes conjuguées amènent-elles ce phénomène.

Nous avons trouvé des traces de ce fait en français populaire de la fin du ^{xxiii}e siècle dans les *Partages des Biens Communaux* (40), mais, toutefois, ils étaient assez rares, alors qu'ils sont devenus d'une très grande fréquence en langage populaire contemporain, peut-être pouvons-nous en déduire que c'est là un fait récent qui n'était qu'à ses débuts il y a un siècle et demi, mais il serait difficile d'être affirmatif à cet égard, tout au plus devons-nous voir là une indication, ne pouvant comparer des formes sur-

(40) Cf. *supra*, p. 170.

prises dans la conversation telles que nous en citons plus haut avec des formes écrites, donc plus contrôlées par leur auteur, dont nous disposons pour les temps plus reculés. Les textes du xvii^e et du début du xviii^e siècle cités par Nisard ne contiennent pas d'exemples de ce fait.

Voici le tableau des outils grammaticaux avec les différentes formes qu'ils peuvent prendre suivant les conditions phonétiques auxquelles ils sont soumis. Chaque forme est accompagnée de (c) lorsqu'elle est suivie d'un mot à initiale consonantique, de (v) lorsqu'elle est suivie d'une initiale vocalique. Aucun signe n'a été employé lorsque le mot suivant est indéterminé quant à son début.

ARTICLES

<i>singulier</i>	(c) <i>lə</i> (c) <i>la</i>	<i>pluriel</i>	sans	marque	de	genre
	(v) <i>l</i> (v) <i>l</i>					
	(c) <i>du</i> (c) <i>dla</i>					
	(v) <i>dəl</i> (v) <i>dəl</i>	»	»	»	»	
	(v) <i>dl</i> (v) <i>dl</i>					
	(c) <i>ó</i> (c) <i>àlà</i>	»	»	»	»	
	(v) <i>àl</i> (v) <i>àl</i>					
	(c) <i>œ</i>					
	(v) <i>œn</i> <i>un</i>	»	»	»	»	
	(c) <i>ẽ</i>					
	(v) <i>ẽn</i>					

PRONOMS

Première et seconde personne, dans tous les cas, sans marque de genre.

Troisième personne sujet :

<i>singulier</i>	<i>il</i> <i>èl</i>	<i>pluriel</i>	<i>il</i> <i>èl</i>
	(c) <i>i</i> (c) <i>è</i>		(c) <i>i</i> (c) <i>è</i>

Troisième personne complément direct :

tonique	<i>lwi / èl</i>	<i>cé / èl</i>
atone	<i>lə là</i>	<i>pluriel sans marque de genre</i>
	(v) <i>l</i>	

Troisième personne complément indirect :

Singulier et pluriel sans marque de genre.

numéral	<i>lœ lun</i>	<i>lézœ lézun</i>
	<i>lê </i>	<i>lézê </i>
démonstratif	<i>səlwi səl</i>	<i>socé / səl</i>
	<i>süi </i>	

relatif

Sans marque de genre pour toutes les personnes, au singulier et au pluriel.

réfléchi

Sans marque de genre sauf

<i>lwièm / èlmèm</i>	<i>cémèm / èlmèm</i>
----------------------	----------------------

possessif

<i>lmyē làmièn</i>	<i>lémyē / lémyèn</i>
<i>lmyē </i>	
<i>lɔtyē làtyèn</i>	<i>létyē / létyèn</i>
<i>ltyē </i>	
<i>lɔsyē làsyèn</i>	<i>lésyē / lésyèn</i>
<i>lsyē </i>	

ADJECTIFS**démonstratif**

(v) <i>sèt sèt</i>	
(c) <i>sə (c) stə</i>	<i>pluriel sans marque de genre</i>
<i>s (v) st</i>	
(v) <i>st </i>	

possessif

<i>mõ</i>	<i>mă</i>				
	<i>mõ(n)</i>			<i>pluriel</i>	<i>sans marque de genre</i>
<i>tõ</i>	<i>tă</i>				
	<i>tõ(n)</i>		»	»	»
<i>sõ</i>	<i>să</i>				
	<i>sõ(n)</i>		»	»	»

Adjectifs divers, quelquefois nommés indéterminés.

tel, quelque, plusieurs, chaque, nul, sans distinction de genre.

tu | *tut*
tu(t) |

sèrtě | *sèrtèn*
sertèn |

ókě | *ókun*
ókè |

Citons pour mémoire *mě/mět* sorti de l'usage.

**OUTILS GRAMMICAUX IMPERSONNELS,
S'EMPLOYANT TOUJOURS AU MASCULIN**

ce, que, cela, ça, ceci, le (se rapportant à une idée), *en* (de cela), *y* (à cela), *rien*.

(Nous ne portons pas ici des éléments tels que *il* dans *il pleut*, qui ne sont plus représentants de quoi que ce soit et qui sont devenus de simples éléments de phrases toutes faites.)

OUTILS GRAMMICAUX PERSONNELS ET INDÉTERMINÉS

on, personne, qui (interrogatif, cf. qui vient), *quelqu'un, soi* (chacun pour soi), *il* (chacun fait ce qu'il veut), *celui* (usage populaire), *uns* (les uns disent...), *autres* (même usage pronominal), *certain*s (certains pensent...).

Tous ces outils impersonnels ou indéterminés s'emploient au masculin.

**ETUDE PHONÉTIQUE
EXPÉRIMENTALE**

ETUDE PHONÉTIQUE

Dans les pages qui précèdent, nous avons étudié la formation du féminin d'un point de vue phonologique, considérant les éléments qui, dans la langue parlée, nous font comprendre un mot comme pourvu de tel ou tel genre. Après une telle étude, une question se pose : quelle est la nature véritable de ces éléments ? Que recouvrent nos impressions auditives de sonorité de désinences, de nasalité de la voyelle tonique dans des mots d'alternance *ẽ/in*, *õ/òn*, *ã/un*, de durée de la voyelle tonique également dans des mots d'alternance, *voyelle brève voyelle longue + consonne* (*grand-grande*); d'autre part, les mots considérés comme invariables ne conservent-ils aucune trace d'anciennes alternances ayant perdu la valeur phonologique

Pour tenter de résoudre les questions d'ordre phonétique que suscite l'étude phonologique, nous avons enregistré, au moyen du cylindre enregistreur et des tambours de Marey, conformément aux méthodes décrites par l'abbé Rousselot, des mots présentant chacun des modes de distinction des genres. Ces mots, à part de rares exceptions qui seront signalées, n'ont pas été dits isolés, mais font partie de phrases simples. Ils ont été étudiés :

- a) En fin de phrase (*il est grand*);
- b) Inaccentués et à l'intérieur d'une phrase (ex. : *il est grand et beau*);
- c) Accentués et à l'intérieur d'une phrase (ex. : *il est grand, ton jardin*).

Afin de ne pas rendre l'expérience trop difficile, ce qui eût entraîné de mauvais témoignages de la part des sujets, je me suis bornée l'enregistrement du souffle buccal et du souffle nasal, en utilisant les indications de ce dernier, non seulement pour la nasalité, mais encore, par la résonance, pour la sonorité.

Les sujets enregistrés sont tous nés et élevés à Paris. Voici quelques renseignements réunis sur eux :

I. — *Génération née vers 1905-1910.*

M. L. Père parisien (négociant), né de père champenois et de mère hollandaise. Mère parisienne (professeur d'Ecole Primaire Supérieure), née de père franc-comtois et de mère belge.

M. L. a fait ses études au Lycée Carnot, de la classe de 11^e à la philosophie, puis a passé quatre ans à l'Ecole Normale Supérieure. Nous avons donc ici un bon exemple de prononciation parisienne de la classe cultivée.

F. L. Frère du précédent, dessinateur. A fait ses études au Lycée Carnot et au Collège Chaptal.

P. R. Instituteur. Elevé à Issy-les-Moulineaux. Mère née à Issy-les-Moulineaux, père comptable né à Orsan (Gard). A fait ses études à l'Ecole Primaire d'Issy-les-Moulineaux, puis à Paris, à l'Ecole J.-B. Say et l'Ecole Normale d'Auteuil.

J. C. Père parisien, dessinateur. Mère née à La Capelle (Aisne), fixée à Paris depuis l'âge de cinq ans. J. C. a connu, jusqu'à l'âge de douze ans, sa grand'mère, également née à La Capelle.

J. C. a fait ses études à Paris (quartier de la Porte de Versailles), à part deux mois passés à l'âge de huit ans à l'école de Castillon (Ariège). Il est actuellement égyptologue.

J. F. Parents parisiens, père professeur de Lycée. J. F. est professeur de français en Angleterre.

S. B. Doctoresse. Parents de l'Aisne.

I. L. Licenciée ès-Lettres. Père parisien.

M. D. Moi-même. Influences ayant pu s'exercer : mère née à Bordeaux, mais fixée à Paris depuis l'âge de deux ans, a parlé l'espagnol dès l'enfance, en même temps que le français; élevée chez les Ursulines à Fontenay. Grand'mère née et élevée à Bordeaux, de père né dans les Basses-Pyrénées (de langue basque) et de mère élevée à Bayonne. Une grande partie de l'enfance de ma grand'mère s'est passée auprès d'une bonne landaise. Je n'ai jamais remarqué d'ailleurs que ma grand'mère, que j'ai connue jusqu'à l'âge de 17 ans, ait eu un accent différent de ce que j'observais autour de moi à Paris.

J'ai été en pension à Versailles de quatre à huit ans, puis mon éducation s'est faite à la maison jusqu'à douze ans et pendant cinq ans, j'ai fréquenté le Lycée Victor-Duruy et le Lycée Fénelon.

II. Génération née vers 1895

L. R. Mécanicien. Père beauceron (entrepreneur de maçonnerie), mère champenoise.

A. G. Ingénieur. Mère née dans le Jura, père charentais. A. G. a le parler — tours et intonations — de la classe populaire parisienne.

III. Un sujet né vers 1860-1865

R. Né et élevé à Paris. Mère blanchisseuse, née à Paris. R est un ancien menuisier.

Les résultats donnés par F. L. ont été donnés au cours d'un premier enregistrement, ainsi que ceux, peu nombreux, de S. B. et R. Les autres sujets avaient déjà quelque expérience du cylindre et n'ont donc pas été gênés par les appareils.

Les données de deux sujets ne doivent être utilisées qu'avec quelques précautions : ce sont M. D. — moi-même, — donc très informé du but de l'expérience et sans doute portée à exagérer inconsciemment les résultats à obtenir, peut-être même à les créer de toutes pièces, et aussi, J. F. habitué à enseigner le français à des enfants étrangers, qui a adopté devant le cylindre un ton didactique, voire déclamatoire.

Un mot à propos de la délimitation des phonèmes sur les tracés : en ce qui concerne les occlusives, l'implosion a été attribuée à la consonne, cette dernière a été comptée depuis le fléchissement de la ligne buccale jusqu'au sommet de l'explosion. Toutefois, lorsque ce fléchissement est trop arrondi, ce qui ne permet pas d'en apprécier le début, ou lorsqu'un tambour rigide ne donnait pas de grands mouvements, le début de l'occlusive a été compté, d'après la méthode Chlumsky (1), à l'augmentation de l'amplitude des vibrations indiquant la résonance nasale.

(1) J. Chlumsky, *La Question du passage des sons*, Revue de Phonétique, tome II, 1912, pp. 80-93.

Pour les continues sourdes, les deux mêmes méthodes ont été employées : début de la déviation sur la ligne buccale ou augmentation de la résonance nasale. La délimitation des continues sonores a souvent été délicate et souvent aussi douteuse, on s'en rendra compte d'après les tableaux qui suivent.

Dans la mesure du possible on a tenu compte, soit de l'augmentation de la résonance nasale, soit d'un changement d'amplitude des vibrations de la ligne buccale, soit d'une déviation sur la ligne du souffle, soit même — bien rarement — d'un changement de forme des vibrations (ceci chez le sujet L. R., dont les inscriptions avaient été faites avec un tambour de feuille d'aluminium, à une grande vitesse, en vue d'obtenir des harmoniques). Malheureusement, lorsqu'il s'agit de Parisiens contemporains, les articulations sont relâchées et de ce fait se traduit sur les tracés par le passage *progressif* des caractéristiques dont nous parlons, si bien que bien des phonèmes n'ont pu être délimités par aucun procédé.

Quoi qu'il en soit, ce qui est important, ce n'est pas tant la comparaison des résultats obtenus par les différents sujets que la comparaison de ce qu'à obtenu un même sujet pour chacun des genres. Donc les chiffres comparés sont ceux d'inscriptions faites par le même sujet, le même jour, donc avec les mêmes tambours, d'où il résulte que les mesures sont obtenues par la même méthode de délimitation. Ainsi se trouve réduit l'inconvénient des différences et des divergences entre les procédés employés, par exemple : entre la méthode Chlumsky qui attribue l'implosion à la voyelle et celle qui attribue le même temps à la consonne.

DÉSINENCE DENTALE

1° **Alternance voyelle brève + voyelle brève + t :**
petit/petite.

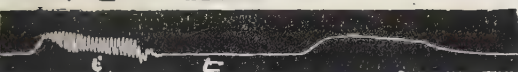
Le tableau suivant montre les différences entre les deux formes en fin de phrase : *il est petit/elle est petite* (cf. page suivante).

Ce tableau montre combien la réalité objective est plus complexe que les indications données par la seule impression auditive et la notion que l'orthographe peut nous donner.

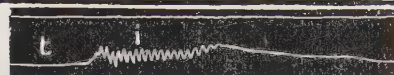
PLANCHE I



(1) i de petit (MD)



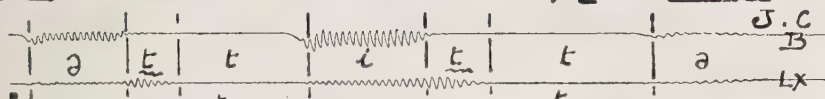
(2) i de petite (MD)



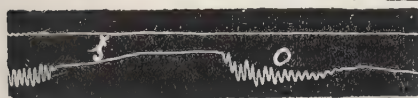
(3) i de petit (PR)



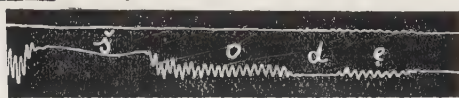
(4) i de petite (PR)



(5) petite (JC)



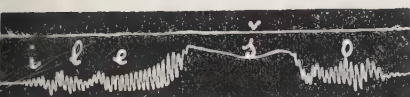
(6) du pain chaud (PR)



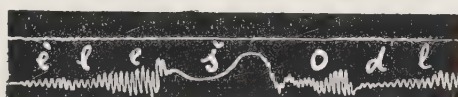
(7) la soupe est chaude (PR)



(8) la soupe est chaude et bonne (PR)



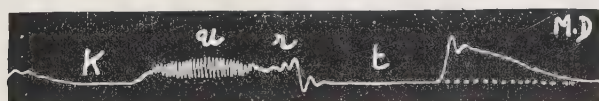
(9) il est chaud ton pain (PR)



(10) elle est chaude
la soupe



(11) un manteau court (MD)



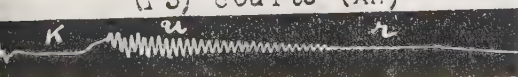
(12) une robe courte (MD)



(13) courte (AH)



(14) lourde (AH)



(16) court (AH)



(15) lourde (AH)



Considérons d'abord la désinence proprement dite, la consonne *t* : c'est une consonne de durée assez grande, variant entre 14 et 20 centisecondes suivant les sujets, cette durée étant comptée au début de l'implosion jusqu'au sommet de l'explosion. En ce qui concerne la nature de cette désinence, un seul sujet, L. R. âgé de

	<i>p</i>	<i>t</i>	<i>i</i> (durée totale)		<i>p</i>	<i>t</i>	<i>i</i>	<i>t</i>	<i>ə</i> (durée totale)
ML a)	12,5	18	14 (44,5)		11,5	14,5	5,5	14	0 (45,5)
ML b)	12,5	23	14 (49,5)						
ML c)									
ML d)									
FL a)		25	15						
FL b)									
LR									
PR		21	13 (34)						
JC			(plus souffle sourd)						
MD a)		28,5	16 (44,5)						
			(plus souffle sourd)						
MD b)		28	16 (44)						
			(plus souffle sourd)						

trente-cinq ans au moment de l'expérience et l'ainé de ceux dont nous avons les tracés, présente un passage en *i* à *t* sans phonème intermédiaire notable, la désinence du féminin chez L. R. est donc une occlusive sourde; mais il en est tout autrement chez les autres : lorsque la ligne buccale ne présente plus de vibrations, c'est-à-dire, lorsque le souffle buccal est interrompu par l'obstacle, la ligne nasale continue à présenter des vibrations de résonance; sauf chez un sujet, il n'y a pas simultanéité entre le début de la consonne et l'arrêt des vibrations de cordes vocales, ce qui revient à dire qu'il y a en réalité deux désinences consonantiques : une sonore et une sourde. En ce qui concerne la partie sonore, il est possible qu'une partie soit due à l'inertie de la membrane, mais non la totalité, car les vibrations de la consonne ont une amplitude plus grande que celles de la voyelle précédente, ce qui n'aurait pas lieu pour une

simple inertie; j'ai d'ailleurs toujours négligé les deux dernières vibrations de cette résonance nasale dont la période nettement plus grande et l'amplitude plus petite que celles des précédentes indiquaient qu'elles n'étaient peut-être pas dûes à des vibrations laryngiennes. Ces deux dernières périodes étant négligées, la partie sonore occupe une grande partie assez notable de la désinence, de $1/6$ à $1/3$ suivant les sujets.

La détente elle-même est toujours faible, si bien qu'elle est même invisible chez F. L., et deux sujets seulement présentent un élément vocalique après cette désinence; dans la majorité des cas, nous observons une détente entièrement sourde suivie d'un élément fricatif également sourd (2) dont la durée est à peu près la même que celle de la consonne proprement dite.

Mais en considérant le précédent tableau de plus près, nous voyons que l'addition d'une désinence consonantique ne constitue pas la seule forme de distinction des genres : la voyelle finale du masculin est, au féminin, amputée d'une grande partie de sa durée, de un tiers à la moitié suivant les sujets, et même de près de deux tiers dans la première expérience de M. L., sans compter dans cet abrègement la suppression du souffle sourd qui suit la voyelle, de telle sorte que la distinction des genres comporte en réalité une alternance *voyelle longue/voyelle brève*; de plus, l'addition de la désinence semble causer un abrègement du groupe consonantique initial, dans le tracé de M. L., où les deux consonnes sont séparables, seule la seconde semble atteinte dans sa durée; toutefois, cette alternance d'une consonne longue et d'une consonne moins longue qui se présente chez deux sujets n'est pas générale; présente-t-elle une tendance du parler parisien, ou au contraire une survivance? C'est ce que cette étude ne saurait nous apprendre. Toujours est-il qu'il semble y avoir ici une sorte de compensation : l'addition d'un phonème provoque un abrègement des autres phonèmes, conservant ainsi une certaine constance à la totalité du groupe (3).

(2) Fr. Beyer. *Französische Phonetik*, page 45.

(3) De nombreux exemples de compensation de durée sont mis en évidence, dans un autre domaine du français, et en des circonstances phonétiques différentes dans l'article de A. Grégoire; *Influence des consonnes occlusives sur la durée des syllabes précédentes*. *Revue de Phonétique*, tome I, p. 260-292.

Le dernier chiffre placé entre parenthèses dans le tableau précédent indique la durée totale du mot et montre que, chez le premier sujet, cette compensation est assez bien réalisée.

2° **Alternance** *voyelle brève/voyelle longue + t.*
content/contente

La désinence elle-même se comporte de la même façon que dans le cas précédent : même début sonore, même détente sonore chez

	<i>k</i>	<i>ō</i>	<i>t</i>	<i>ā</i>	(durée totale)		<i>k</i>	<i>ō</i>	<i>t</i>	<i>ā</i>	<i>t</i>	<i>o</i>	(durée totale)
ML a)	12,5	14,5	16	16	(59)		8,5	9	12,5	21	24	0	(77)
													(dont 5,5 t nasal sonore)
ML b)	13,5	14	17	21	(65,5)		10	10	13	?	?		
ML c)	12	12	16	18	(58)		12	9	16	18	18	0	(73)
													(dont 2,5 t nasal sonore)
FL a)	14	13	16	22	(65)		12	13	11	25	?		(61 + t)
													(dont 5 t nasal sonore)
FL b)	12	13	16	21	(62)								
LR	10	14	14	25	(53 + k)		?	12	11	23,5	11,5	5	(63 k)
													(dont 4,5 t nasal sonore)
PR							?	?	?	15	12	0	
													(dont 5 t nasal sonore)
JC	?	10	14	25	(49 + k)		?	11	14	22	14,5	5	(66,5 + k)
													(dont 4 t nasal sonore)
MD							9	7	11	18	9		
													(dont 2 t nasal sonore)

les mêmes sujets, sourde chez les autres, la question de la nasalité sera étudiée par la suite.

Par contre, un fait est frappant. La voyelle *ā* est nettement entendue longue au féminin, alors que les enregistrements mettent en évidence des durées sensiblement égales pour la voyelle *ā* suivant qu'elle est ou non suivie de consonne; nous ferons d'ailleurs la même remarque à propos d'autres formations de genre où notre

oreille perçoit l'alternance : *voyelle brève/voyelle longue* (cf. *infra*, *chaud*, *grand*, *Fernand*, *Allemand*, *rond*, *gros*, *épais*).

Si nous comparons pour les groupes *petit/petite* et *content/contente* les données auditives et les données expérimentales, nous observons qu'elles ne concordent pas : alors que la voyelle *ã* semble plus longue en syllabe fermée (4), la durée de la voyelle est tout juste maintenue, tandis que lorsque nous avons l'impression d'égalité pour *i*, la voyelle en syllabe fermée est nettement plus brève que celle en syllabe ouverte. D'où provient cette impression de durée donnée dans certains cas par la voyelle suivie de consonne ? Il se peut que la fin de la voyelle finale ne soit pas perçue par notre oreille, mais par la membrane seule, mais cette hypothèse ne paraît guère soutenable; en effet, la membrane de caoutchouc d'un tambour est un organe infiniment moins sensible aux vibrations que notre oreille; on objectera que bien des points nous échappent qui sont mis en lumière par le cylindre enregistreur (5), mais, dans ce cas, il nous arrive surtout de faire de fausses attributions d'un élément de la phonation à un phonème auquel il n'appartient pas, ou bien il s'agit d'un élément très bref. Or, la fin de *ã* final ne peut être attribuée à aucun autre phonème que cette voyelle et, d'autre part, comme nous avons la notion pour *ã + t* d'une durée à peu près double de celle de *ã* final, il faudrait admettre que la moitié à peu près de *ã* final passât inaperçue, ce qui est bien improbable.

Il est possible, par contre, que les hauteurs musicales ne soient pas les mêmes suivant qu'il s'agit de la voyelle en syllabe ouverte ou en syllabe fermée. A cet effet, nous représentons dans les graphiques qui suivent les variations de hauteur de la voyelle tonique en plaçant sur l'axe horizontal l'ordre des vibrations et sur l'axe vertical la période de chacune d'elles, les plus petites périodes étant placées en haut et les plus grandes au-dessous. Les hauteurs musicales des deux *i* de *petit* et *petite* sont sensiblement égales du commencement à la fin et, de plus, sensiblement égales entre elles.

Considérons au contraire les hauteurs musicales de *ã* dans

(4) Ch. Bruneau. *Précis de phon. frse*, Paris, 1931.

Beyer, *Französische Phonetik*, p. 63.

Grammont, *Prononciation française*, p. 56.

Passy, *Les sons du français*, p. 84.

(5) Citons entre autres le début sonore des consonnes sourdes et la détentente sonore de quelques consonnes.

content/contente, nous voyons chez L. R. que pour la voyelle du masculin, la hauteur musicale se maintient à peu près constante, variant de 180 à 202 vibrations par seconde, mais sans continuité, par le fait des inégalités de la voix; par contre, la voyelle du féminin se tient toujours un peu au-dessous de la première, puisqu'une seule vibration a une hauteur de 164 (mi 2) (6), puis environ la moitié de la voyelle se maintient vers 138 (ut # 2) et la seconde moitié décroît rapidement et de façon continue jusqu'à 98 vibrations par seconde (sol 1). Chez F. L., la voyelle du masculin descend de façon continue de 188 (fa # 2) à 125 (ut 2), puis les trois dernières vibrations remontent jusqu'à 143 (ré 2); au féminin, la voyelle descend de 200 (sol # 2) à 107 (la 1), près d'une octave au-dessous. Nous observons donc chez ces deux sujets que la voyelle du féminin est plus basse et que sa note est plus descendante. Des faits comparables ont déjà été obtenus par J. Poirot (7), ce qui montre leur généralité. J. Poirot trouve, dans tous les cas, une note plus basse à la voyelle suivie de *e* muet; nous verrons par la suite que les résultats obtenus par des Parisiens de nos jours ne sont plus aussi rigoureux que ceux obtenus il y a trente ans par un Vosgien, que bien des distinctions ont disparu, mais en ce qui concerne la voyelle suivie de consonne, les résultats concordent, au moins en ce qui concerne les voyelles longues (8), car le tableau des mots étudiés par Poirot ne contient malheureusement pas de mots tels que *petit/petite* (9).

Dans une autre région, un phénomène analogue a été trouvé par l'abbé Rousselot (10) : en effet, la durée trouvée pour les deux *ā* toniques de *abaissenient* et *abaisse-langue* est de 30 cs pour l'une et l'autre voyelle; quant à la hauteur musicale, l'abbé Rousselot

(6) Les indications musicales qui suivent portent non pas la note exacte, ce qui impossible, mais la note la plus rapprochée du nombre trouvé.

(7) J. Poirot : *Deux questions de Phonétique française*, Helsingfors, 1902. Contribution à l'étude de l'*e* muet.

(8) J. Poirot, *op. cit.*, p. 26. Les mots étudiés sont *boiteux-boiteuse*.

(9) On remarquera d'ailleurs que dans l'exemple étudié par J. Poirot, *boiteux-boiteuse*, la durée des voyelles *œ* est également très peu différente : 12,3 centisecondes pour la voyelle du masculin et 14,3, pour celle du féminin.

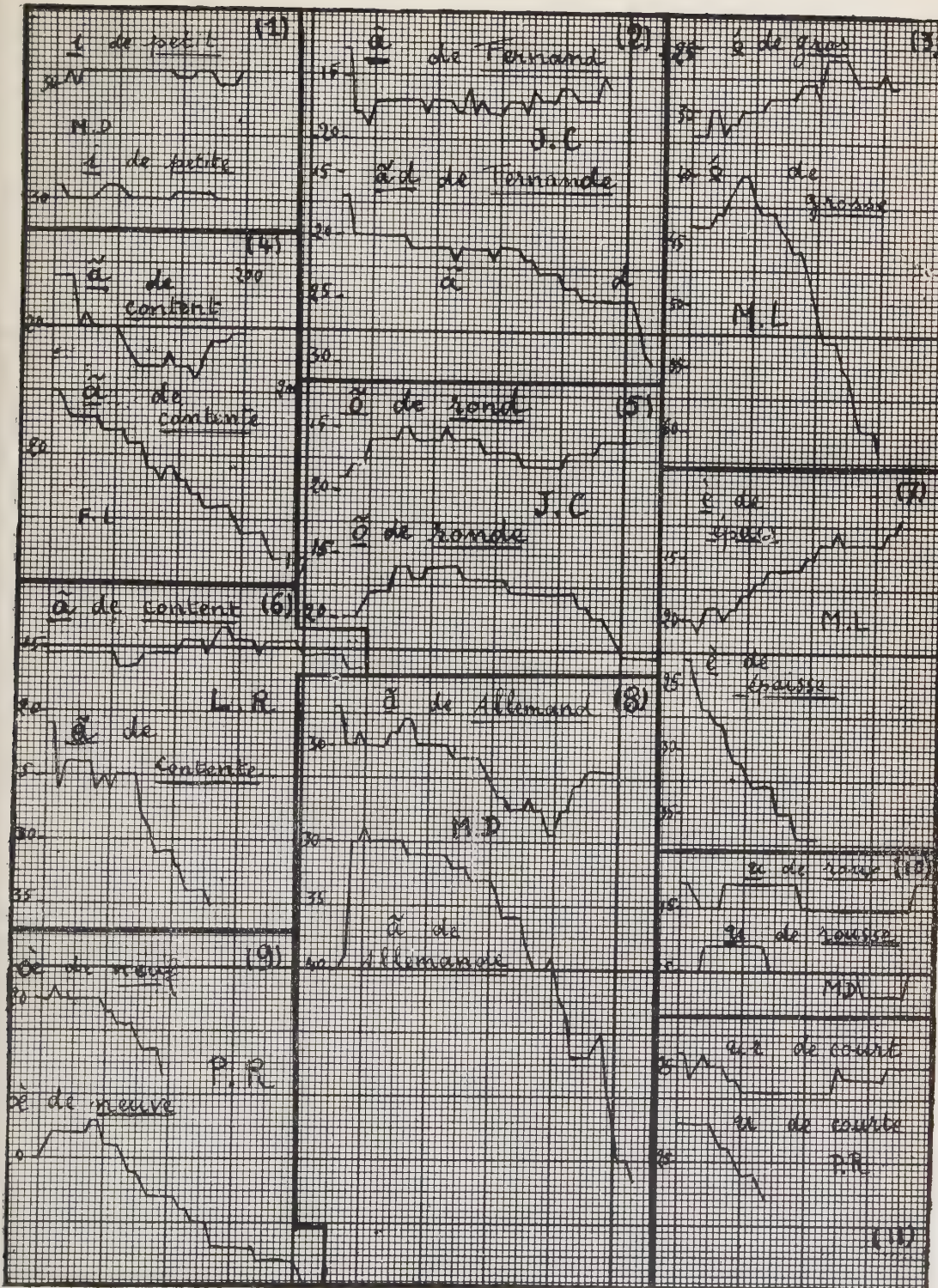
(10) Rousselot. *La Prononciation Française*, Revue de Phonétique, tome I, 1911, p. 87-88.

indique un seul chiffre, 126 (ut 2), pour la voyelle en syllabe ouverte, d'où nous pouvons déduire que celle-ci a été dite sur une note à peu près uniforme, tandis que pour la voyelle en syllabe fermée, deux notes sont indiquées (119 la $\sharp$ 1 et 104 sol $\sharp$ 1) et montrent que celle-ci a été dite sur un ton descendant et plus bas que la première. De même que pour la voyelle tonique de *abaisse* qui subit effectivement un allongement chez l'abbé Rousselot, les notes successives indiquées sont : 165 (mi 2), 148 (ré 2), 132 (ut 2), 116 (la $\sharp$ 1) et 100 (sol 1). Notons aussi chez le même auteur la très faible différence obtenue pour les voyelles des syllabes séparées *põ põp*, *pã pãp*, *pẽ pẽp*, l'allongement de la voyelle entravée étant de $1/25^e$ pour le 2^e groupe et de $1/5^e$ pour les deux autres (11). Dans un autre domaine encore du français (Franche-Comté), M. Pernot (12) obtient un résultat analogue pour les voyelles orales; dans le tracé *une tache vraiment sale*, l'auteur a indiqué, donc senti, un *a* long pour *sale* et un *a* bref pour *tache*; or, le domaine de l'une et l'autre de ces voyelles mesure environ 18 m/m. Là encore l'impression de durée a été trompeuse, mais nous ne pourrions rien déduire ici des hauteurs musicales, les deux mots n'occupant pas la même place dans la phrase.

Dans un autre domaine encore du français, un étudiant artésien (Boulogne-sur-Mer) a donné un enregistrement des deux groupes *il est gros*, *elle est grosse*. Les deux éléments après l'explosion de *g* ne sont pas délimitables sur les tracés, aussi donnerons-nous la longueur globale du groupe *ró*. Pour le masculin ce groupe s'étend sur 26 m/m et pour le féminin 19 m/m seulement; or, si l'impression de différence de durée entre les deux genres était moins nette chez cet Artésien que chez un Parisien, elle était toutefois bien sensible, perçue par cinq autres étudiants assistant à l'expérience et le sujet a parfaitement eu l'impression de dire un *ó* plus long au féminin, et sa voyelle a été en réalité de 27 % plus brève au féminin qu'au masculin. Une caractéristique se retrouve toutefois en commun avec les voyelles acoustiquement longues du Parisien : les dix premières vibrations du groupe *ró* au masculin chez l'étudiant

(11) Rousselot. *Modifications phonétiques du langage*, Paris, 1891.

(12) H. Pernot. *L'e muet*. Petite collection de l'Institut Phonétique, fasc. 4, Paris, 1929, fig. 22 (1), p. 38.



boulonnais mesurent 7 m/m, les dix dernières également 7 m/m, c'est-à-dire que la fréquence a été uniforme au masculin; pour le féminin les dix premières vibrations mesurent 5 m/m, les dix dernières 7 m/m. Ici encore nous retrouvons la fréquence décroissante de la voyelle tonique du féminin et l'alternance de genres *ton uni/ton descendant*.

Le fait trouvé ci-dessus pour *content/contente* n'est spécial ni à un cas, ni à un sujet : comparons les graphiques obtenus pour *Fernand/Fernande*, *rond/ronde* dit par un sujet à voix très monotone et très égale (fig. 2 et 5, pl. II). Pour le premier groupe, la durée de la voyelle *ā* est exactement la même pour les deux genres : 23 cs, pour le second la durée commune aux deux *ō* est 22 cs, mais dans l'un et l'autre groupe les intonations des voyelles diffèrent suivant les genres. Dans le groupe *Fernand/Fernande*, la voyelle du masculin, abstraction faite de la première vibration très haute, se maintient sur une note à peu près uniforme de 176 vib. (fa 2), alors que la voyelle du féminin, après s'être maintenue à 150 (ré # 2), descend jusqu'à 120 (si 1); pour *rond/ronde*, la voyelle finale évolue entre 200 et 167 vibrations, alors que la voyelle suivie de consonne évolue entre 187 et 130.

Le graphique *Allemand/Allemande*, obtenu d'après mon propre tracé, se présente comme celui de *content* de F. L. : même relèvement de la hauteur à la fin de la voyelle du masculin, même baisse de hauteur de plus d'une octave de la voyelle du féminin. La voyelle finale débute à 267 vibrations (ut # 3), descend jusqu'à 195 (sol 2), puis remonte pendant les sept dernières vibrations jusqu'à 225 (la # 2); quant à la voyelle du féminin, elle monte en cinq vibrations de 180 (fa # 2) à 267 (ut 3), puis descend de façon continue jusqu'à 124 (si 1) (fig. 8, pl. II).

Il semble donc que nous ayons, non pas alternance de voyelle brève et de voyelle longue, mais l'alternance d'une voyelle de ton égal et d'une voyelle de ton descendant.

Continuons à étudier le tableau des durées relatives à *content/e* : nous observons ici encore une tentative de compensation du supplément de durée apportée par la désinence, par un abrègement des autres phonèmes. Le premier *t* qui se trouve dans la même syllabe se trouve particulièrement atteint et même deux sujets, L. R. et

J. C. font porter cet abrègement sur *ã* (13), mais la première syllabe est également raccourcie, dans sa voyelle et dans sa consonne. Toutefois cet abrègement des éléments de la forme féminine ne compense pas, comme dans le cas de *petit/e* l'allongement dû à la désinence, si bien que le mot est très nettement plus long au féminin qu'au masculin. Peut-être devons-nous voir là l'explication, ou l'une des explications, de l'illusion acoustique d'alternance entre une voyelle brève et une voyelle longue, la réelle différence de durée des deux mots étant perçue peut être attribuée à la seconde syllabe, et dans celle-ci même l'occlusive sourde finale n'étant pas sentie comme ayant une durée (14), l'allongement peut être attribué à la seule voyelle.

De plus, il se peut que le timbre subisse des transformations en cours d'émission, soit en syllabe ouverte, soit en syllabe fermée ; dans le premier cas nous ferions abstraction d'une partie altérée de la voyelle, dans l'autre nous percevrions deux timbres et interprèterions deux temps. Un enregistrement à ce sujet a été fait au Lioretgraphe pour les deux mots *grand* et *grande*, qui ont été dits isolés (le sujet R. B. qui les a dits est également parisien et du même âge que les autres sujets) ; les durées respectives de ces voyelles ont été de 22 cs pour le masculin et 25 cs pour le féminin. A la simple inspection des deux courbes (I planche IX et I planche X), nous voyons que les périodes qui ont des formes comparables au début, subissent une première altération : celle-ci survient pour les deux genres entre la 20° et la 25° vibration et prend fin entre la 30° et la 35° pour le masculin, entre la 35° et la 40° pour le féminin. Après ce changement, il semble que pour le masculin, les vibrations reprennent leur forme primitive, mais aillent en s'amortissant, tandis que les vibrations de *grande* subissent beaucoup moins de diminution de l'amplitude et s'enrichissent de détails nouveaux à partir de la 55°. Il semble donc y avoir une plus grande transformation du timbre pour le féminin ; mais répétons qu'une telle expérience n'est qu'un premier essai sur la question et qu'il ne faudrait pas s'y fier aveuglément.

(13) Ces deux mêmes sujets emploient une détente vocalique de 5 cs., ce qui augmente la durée de leur désinence, d'où dans toute une tendance plus marquée à abrégier les autres éléments.

(14) Cf. le nom de momentanées attribué à ces consonnes.

Essayons de voir le phénomène d'un peu plus près. Les vibrations de chacune des voyelles $\bar{a}$ ont été analysées en leurs harmoniques composants à raison d'une période sur six (15) dans le corps de la voyelle, puis d'une sur trois ou sur quatre à la fin ; chaque harmonique est représenté amplifié dix fois, son ordre étant placé au-dessous et sa hauteur musicale au-dessus.

Rappelons très brièvement comment il a été procédé : chaque vibration étant considérée comme composée de sa note fondamentale et d'harmoniques, c'est-à-dire de vibrations sinusoïdales dont les fréquences sont des multiples d'ordre 1, 2, 3... de celle de la vibration même du tracé, celle-ci a été décomposée suivant le théorème de Fourier (16) en ses vibrations composantes. L'analyse a été faite avec l'analyseur de Mader, jusqu'à l'harmonique du rang 10, le plus bas de tous les harmoniques de ce rang parmi les vibrations analysées ayant une fréquence de 1.556 vibrations par seconde (74° vibration de *grande*).

Pour un harmonique de rang n , on sait que la demi-amplitude de la vibration composante est donnée par la formule (17)

$$C_n = \sqrt{A_n^2 + B_n^2}$$

A et B étant respectivement les coefficients relatifs à $\cos. \frac{2}{T} . nx$ et à $\sin. \frac{2}{T} nx$, T étant la durée de la période, n l'ordre de la composante.

Les coefficients A et B — ou plus exactement leur double — étant donnés directement par la lecture du compteur de l'analyseur de Mader, la demi-amplitude de chacune des sinusoïdes composantes a été obtenue très simplement par le calcul de la racine de la somme des carrés de A et B. Ce nombre calculé sur la vibration grandie dix fois et lui-même multiplié par dix, a été porté verticalement sur les décompositions ci-jointes en prenant un centimètre par unité obtenue.

(15) On remarquera que, par suite d'une erreur, la 47° période et non la 48° a été analysée pour chaque genre.

(16) P. Rousselot. *Principes*, tome I, pp. 175-230 et tome II, pp. 1175-1210.

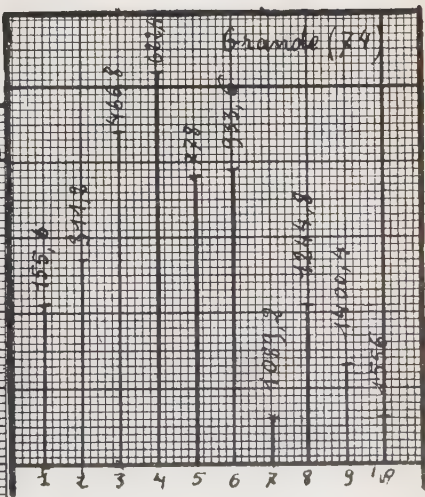
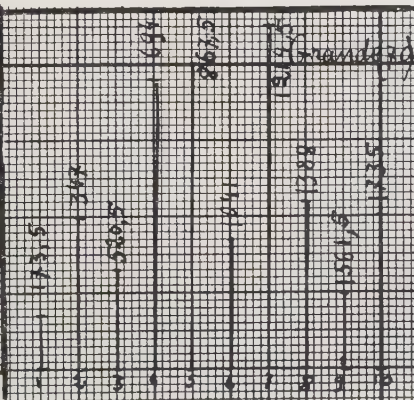
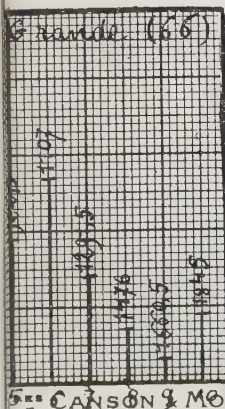
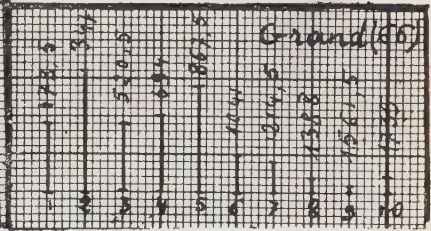
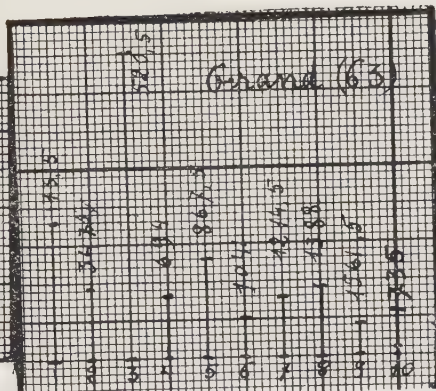
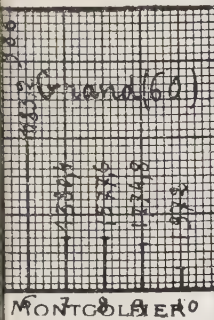
(17) *id.*, pp. 200-201.

Les amplitudes des dix premières notes composantes des vibrations étudiées sont (18) :

Grand					Grande				
6° VIBRATION					6° VIBRATION				
I (note fondamentale)									
	Fréquence	227,5	Amplitude	27	I	Fréquence	227,5	Amplitude	13
II	»	455	»	6	II	»	455	»	32
III	»	682,5	»	51	III	»	682,5	»	53
IV	»	910	»	13	IV	»	910	»	52
V	»	1.137,5	»	41	V	»	1.137,5	»	40
VI	»	1.365	»	7	VI	»	1.365	»	35
VII	»	1.592,5	»	10	VII	»	1.592,5	»	16
VIII	»	1.820	»	2	VIII	»	1.820	»	10
IX	»	2.047,5	»	1	IX	»	2.047,5	»	14
X	»	2.275	»	6	X	»	2.275	»	5

12° VIBRATION					12° VIBRATION				
I	Fréquence	227,5	Amplitude	21	I	Fréquence	246,5	Amplitude	14
II	»	455	»	17	II	»	493	»	5
III	»	682,5	»	75	III	»	739,5	»	55
IV	»	910	»	62	IV	»	986	»	68
V	»	1.137,5	»	77	V	»	1.232,5	»	63
VI	»	1.365	»	16	VI	»	1.479	»	21
VII	»	1.592,5	»	35	VII	»	1.725,5	»	15
VIII	»	1.820	»	17	VIII	»	1.972	»	11
IX	»	2.047,5	»	10	IX	»	2.218,5	»	12
X	»	2.275	»	9	X	»	2.465	»	5

(18) Les amplitudes telles qu'elles ont été obtenues par le calcul et indiquées sur ce tableau seraient en 1/100 de millimètre pour les vibrations originales, non grossies, telles qu'elles ont été fournies par le lioretgraphe.



18° VIBRATION

I	Fréquence	268,9	Amplitude	20
II	»	537,8	»	22
III	»	806,7	»	45
IV	»	1.075,6	»	14
V	»	1.344,5	»	28
VI	»	1.613,4	»	19
VII	»	1.882,3	»	17
VIII	»	2.151,2	»	7
IX	»	2.420,1	»	10
X	»	2.689	»	9

18° VIBRATION

I	Fréquence	246,5	Amplitude	13
II	»	493	»	23
III	»	739,5	»	72
IV	»	986	»	12
V	»	1.232,5	»	89
VI	»	1.479	»	18
VII	»	1.725,5	»	19
VIII	»	1.972	»	10
IX	»	2.218,5	»	8
X	»	2.465	»	9

24° VIBRATION

I	Fréquence	268,9	Amplitude	6
II	»	537,8	»	53
III	»	806,7	»	57
IV	»	1.075,6	»	48
V	»	1.344,5	»	42
VI	»	1.613,4	»	11
VII	»	1.882,3	»	0
VIII	»	2.151,2	»	6
IX	»	2.420,1	»	8
X	»	2.689	»	3

24° VIBRATION

I	Fréquence	268,9	Amplitude	32
II	»	537,8	»	23
III	»	806,7	»	58
IV	»	1.075,6	»	36
V	»	1.344,5	»	46
VI	»	1.613,4	»	13
VII	»	1.882,3	»	8
VIII	»	2.151,2	»	5
IX	»	2.420,1	»	0
X	»	2.689	»	2

30° VIBRATION

I	Fréquence	295,8	Amplitude	27
II	»	591,6	»	42
III	»	887,4	»	26
IV	»	1.183,2	»	63
V	»	1.479	»	40
VI	»	1.774,8	»	19
VII	»	2.070,6	»	10
VIII	»	2.366,4	»	3
IX	»	2.662,2	»	6
X	»	2.958	»	4

30° VIBRATION

I	Fréquence	268,9	Amplitude	5
II	»	537,8	»	41
III	»	806,7	»	51
IV	»	1.075,6	»	69
V	»	1.344,5	»	29
VI	»	1.613,4	»	16
VII	»	1.882,3	»	3
VIII	»	2.151,2	»	7
IX	»	2.420,1	»	7
X	»	2.689	»	2

36° VIBRATION

I	Fréquence	246,5	Amplitude	18
II	»	493	»	18
III	»	739,5	»	30
IV	»	986	»	49
V	»	1.232,5	»	43
VI	»	1.479	»	21
VII	»	1.725,5	»	20
VIII	»	1.972	»	14
IX	»	2.218,5	»	2
X	»	2.465	»	3

36° VIBRATION

I	Fréquence	269	Amplitude	8
II	»	538	»	56
III	»	807	»	58
IV	»	1.076	»	68
V	»	1.345	»	22
VI	»	1.614	»	15
VII	»	1.883	»	9
VIII	»	2.152	»	22
IX	»	2.421	»	7
X	»	2.690	»	9

42° VIBRATION

I	Fréquence	246,5	Amplitude	21
II	»	493	»	33
III	»	739,5	»	43
IV	»	986	»	50
V	»	1.232,5	»	56
VI	»	1.479	»	15
VII	»	1.725,5	»	15
VIII	»	1.972	»	15
IX	»	2.218,5	»	6
X	»	2.465	»	5

42° VIBRATION

I	Fréquence	268,9	Amplitude	7
II	»	537,8	»	22
III	»	806,7	»	57
IV	»	1.075,6	»	58
V	»	1.344,5	»	50
VI	»	1.313,4	»	18
VII	»	1.882,3	»	23
VIII	»	2.151,2	»	15
IX	»	2.420,1	»	7
X	»	2.689	»	13

47° VIBRATION

I	Fréquence	227,5	Amplitude	8
II	»	455	»	10
III	»	682,5	»	26
IV	»	910	»	25
V	»	1.137,5	»	31
VI	»	1.365	»	12
VII	»	1.592,5	»	9
VIII	»	1.820	»	4
IX	»	2.047,5	»	3
X	»	2.275	»	2

47° VIBRATION

I	Fréquence	246,5	Amplitude	18
II	»	493	»	12
III	»	739,5	»	47
IV	»	986	»	56
V	»	1.232,5	»	67
VI	»	1.479	»	30
VII	»	1.725,5	»	24
VIII	»	1.972	»	9
IX	»	2.218,5	»	8
X	»	2.465	»	2

54° VIBRATION

I	Fréquence	211,3	Amplitude	7
II	»	422,6	»	15
III	»	633,9	»	28
IV	»	845,2	»	25
V	»	1.056,5	»	24
VI	»	1.267,8	»	22
VII	»	1.479,1	»	11
VIII	»	1.690,4	»	4
IX	»	1.901,7	»	4
X	»	2.113	»	6

54° VIBRATION

I	Fréquence	227,5	Amplitude	19
II	»	455	»	27
III	»	682,5	»	36
IV	»	910	»	21
V	»	1.137,5	»	38
VI	»	1.365	»	22
VII	»	1.592,5	»	12
VIII	»	1.820	»	12
IX	»	2.047,5	»	8
X	»	2.275	»	8

57° VIBRATION

I	Fréquence	211,3	Amplitude	16
II	»	422,6	»	22
III	»	633,9	»	26
IV	»	845,2	»	31
V	»	1.056,5	»	37
VI	»	1.267,8	»	37
VII	»	1.479,1	»	10
VIII	»	1.690,4	»	7
IX	»	1.901,7	»	6
X	»	2.113	»	1

60° VIBRATION

I	Fréquence	197,2	Amplitude	8
II	»	394,4	»	7
III	»	591,6	»	14
IV	»	788,8	»	5
V	»	986	»	30
VI	»	1.183,2	»	20
VII	»	1.380,4	»	7
VIII	»	1.577,6	»	7
IX	»	1.774,8	»	6
X	»	1.972	»	3

60° VIBRATION

I	Fréquence	211,3	Amplitude	37
II	»	422,6	»	2
III	»	633,9	»	24
IV	»	845,2	»	8
V	»	1.056,5	»	33
VI	»	1.267,8	»	54
VII	»	1.479,1	»	12
VIII	»	1.690,4	»	26
IX	»	1.901,7	»	3
X	»	2.113	»	9

63° VIBRATION

I	Fréquence	173,5	Amplitude	18
II	»	347	»	9
III	»	520,5	»	40
IV	»	694	»	8
V	»	867,5	»	13
VI	»	1.041	»	5
VII	»	1.214,5	»	8
VIII	»	1.388	»	9
IX	»	1.561,5	»	4
X	»	1.735	»	1

66° VIBRATION

I	Fréquence	173,5	Amplitude	9
II	»	347	»	16
III	»	520,5	»	9
IV	»	694	»	10
V	»	867,5	»	14
VI	»	1.041	»	5
VII	»	1.214,5	»	4
VIII	»	1.388	»	2
IX	»	1.561,5	»	1
X	»	1.735	»	2

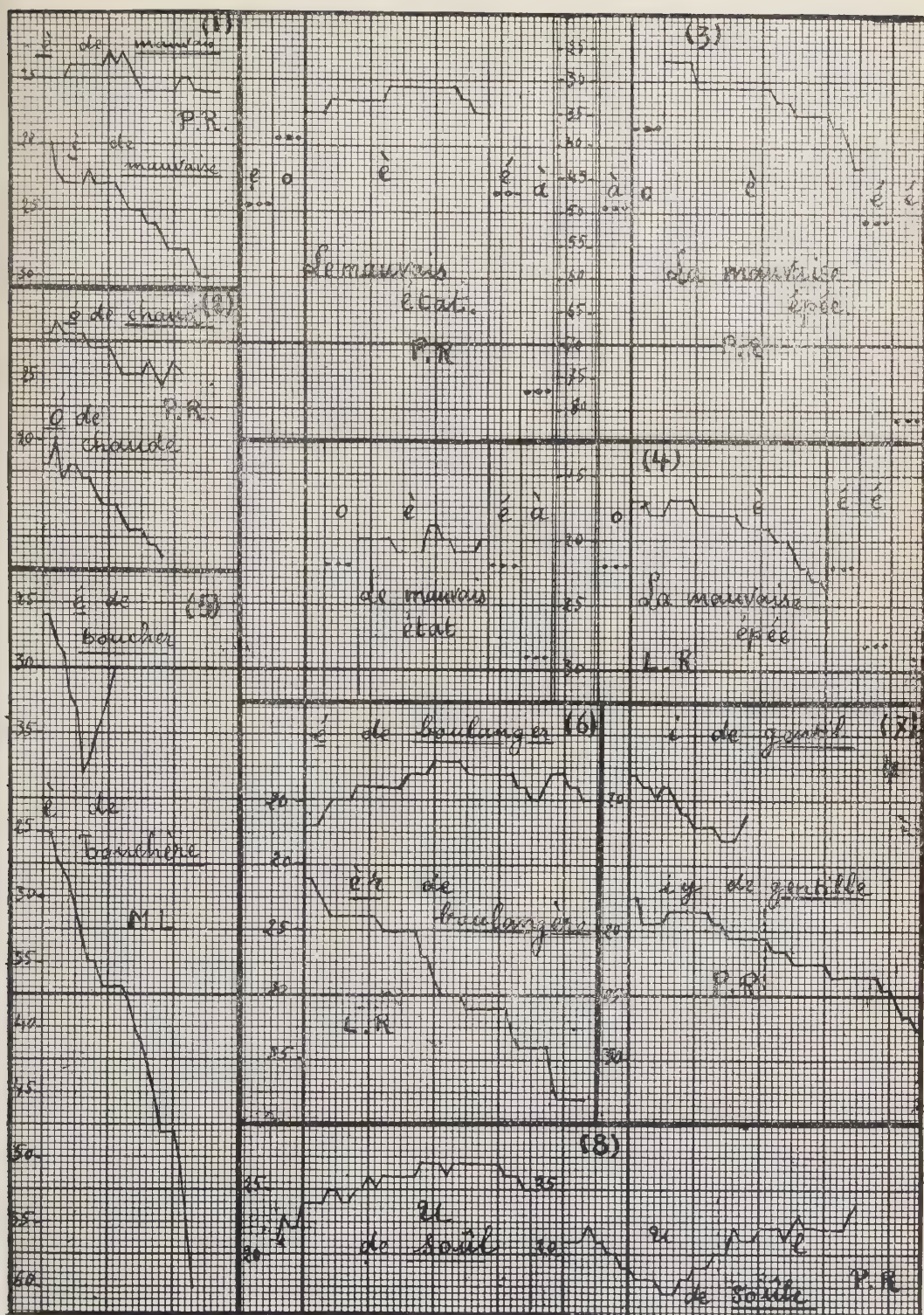
66° VIBRATION

I	Fréquence	184,5	Amplitude	5
II	»	369	»	5
III	»	553,5	»	36
IV	»	738	»	28
V	»	922,5	»	19
VI	»	1.107	»	27
VII	»	1.291,5	»	14
VIII	»	1.476	»	7
IX	»	1.660,5	»	3
X	»	1.845	»	9

70° VIBRATION

I	Fréquence	173,5	Amplitude	
II	»	347	»	20
III	»	520,5	»	13
IV	»	694	»	38
V	»	867,5	»	40
VI	»	1.041	»	17
VII	»	1.214,5	»	45
VIII	»	1.388	»	22
IX	»	1.561,5	»	10
X	»	1.735	»	20

PLANCHE III



74° VIBRATION

I	Fréquence	155,6	Amplitude	21
II	»	311,2	»	27
III	»	466,8	»	44
IV	»	622,4	»	52
V	»	778	»	38
VI	»	933,6	»	39
VII	»	1.089,2	»	6
VIII	»	1.244,8	»	21
IX	»	1.400,4	»	13
X	»	1.556	»	6

Il est bien difficile de tirer des conclusions de ces quelques résultats. Peut-être pouvons-nous distinguer que la voyelle du masculin présente un type assez uniforme pour les 6°, 12° et 18° périodes, avec prédominance des harmoniques d'ordre 3 et 5, type qui ne se montre que plus tard pour la voyelle du féminin, à partir de la 18° période; peut-être aussi pouvons-nous voir *ā* suivi de consonne, les harmoniques supérieurs prendre plus d'importance dans les dernières périodes, fait qui serait dû, sans doute, au contact de la consonne *d* de note caractéristique plus élevée et influant sur le timbre de *ā*, ce que nous pourrions interpréter comme une légère diphtongaison. Mais ce sont là des constatations bien douteuses et il serait imprudent d'en tirer des conclusions; c'est une expérience qui doit être refaite en employant un appareil plus précis et sensible que le Lioretgraphe et en analysant la totalité des vibrations.

D'autre part, nous pouvons penser que, pour le féminin, la conservation de l'effort articulatoire au delà de la fin de la voyelle gardera l'intégrité du timbre de cette dernière, alors que la voyelle finale n'est pas protégée. Mais, d'autre part, pouvons-nous véritablement parler de voyelle finale? Le *ā* de *grand* ne comporte-t-il pas une fin chuchotée dont nous n'avons pas tenu compte dans les mesures? La présence de cet élément n'est pas visible, étant donné que le Lioretgraphe est un moyen d'enregistrement à membrane rigide et que nous avons affaire à une voyelle ouverte, mais il se montre clairement dans d'autres tracés (*petit, épais*) (P. R.)? Cet élément reporterait la fin de l'effort articulatoire au delà de la

voyelle et, ayant la même cavité de résonance, le même point d'articulation, conserverait l'intégrité de son timbre mieux qu'une consonne de point d'articulation différent. Nous pouvons d'ailleurs noter, à l'appui de cette hypothèse, que les harmoniques d'ordre 3-4-5 restent prépondérants pour *grand* jusque dans les dernières périodes, alors que nous avons noté une élévation notable des notes composantes du féminin.

D'autres arguments laisseraient supposer que le changement de timbre a peut-être lieu pour le féminin. En effet, l'altération du timbre vocalique est déterminée par une chute de l'énergie musculaire au-dessous d'un certain minimum (18). Or, il semble bien que la voyelle entravée soit la moins forte (19). Cet abaissement de hauteur musicale que nous observons, c'est-à-dire cette diminution de tension des cordes vocales, ne serait-il pas un point particulier du relâchement général dans l'articulation de la voyelle?

J'ai aussi voulu connaître la force d'articulation de la voyelle des deux genres à l'aide du palais artificiel. Ce moyen d'investigation se prête mal à une telle étude, la désinence du féminin étant généralement une dentale qui ajouterait son empreinte à celle de la voyelle. Toutefois, les mots *vif* et *vive* se prêtent bien à cette étude et se laissent facilement comparer à *vie* (20). Nous constatons immédiatement (fig. 9, 10, 11, pl. IV) que la zone de contact est beaucoup plus étendue pour la voyelle finale; les deux voyelles entravées présentent entre elles une légère différence, le point d'articulation de *i* long (21) étant légèrement plus large que celui de *i* bref. Les empreintes de *pou* et *poupe* (qui ne présentent pas, il est vrai, d'opposition de genres) conduisent à des observations analogues (fig. 9, 10, 11, 12, 13, pl. IV).

Considérons d'ailleurs les tracés de *petit-e* (fig. 1, 2, 3, 4, 5, pl. I), la grande infériorité de l'amplitude des vibrations pour la voyelle entravée saute aux yeux et nous ne pouvons l'attribuer à une membrane répondant mieux à une hauteur musicale, puisque

(18) P. Fouché. *Etudes de Phonétique générale*. Publication de la Faculté des Lettres de Strasbourg, 1927, pp. 17-21.

(19) J. Poirot, *op. cit.*, p. 18.

(20) Je n'ai pu opérer cette expérience que sur moi-même.

(21) Ainsi que nous le verrons par la suite, il s'agit devant *v*, d'une véritable voyelle longue.

ces deux mots ont été enregistrés à quelques minutes d'intervalle, avec le même tambour, et nous avons vu que les hauteurs de ces voyelles sont sensiblement égales. Nous ne pouvons donc attribuer cette différence d'amplitude qu'à une différence de tension. Je reconnais que ce ne sont pas là des preuves concluantes en faveur d'une altération du timbre pour le féminin, mais nous voyons qu'un ensemble de faits, bien que chacun ne soit pas pleinement probant, tend vers la même conclusion; c'est là un point à reprendre et à étudier en détail.

NASALITÉ

Un fait est remarquable pour le mot *contente* et en général pour les mots à voyelle tonique nasale : c'est la persistance de la sonorité, et surtout de la nasalité, au delà de la voyelle *ā*, dans le domaine de *t*. C'est là sans doute un phénomène apparu en parisien il y a peu de temps : en effet, la littérature phonétique s'entendait pour attribuer aux consonnes françaises une grande fermeté d'articulation, souvent d'après les tracés de l'abbé Rousselot (22), ce qui est contradictoire avec ce manque de simultanéité dans le jeu des organes, avec ce retard de fonctionnement du voile du palais. L'abbé Rousselot insiste expressément sur le fait que les voyelles nasales « ne sont suivie d'aucune consonne nasale » (23) et que « les deux courants d'air sont interrompus en même temps » (24). Une évolution s'est sans doute produite depuis peu et les tracés obtenus il y a une trentaine d'années sont, sur ce point, en contradiction avec ceux que donnent actuellement les étudiants parisiens enregistrés au Laboratoire de Phonétique de Paris. Peut-être les sujets étudiés par l'abbé Rousselot ont-ils soigné leur parler, et la simultanéité entre le jeu des divers organes, tels qu'on peut l'observer sur les tracés, est en partie attribuable à cette cause. Toutefois, j'ai tenté de nombreuses expériences pour obtenir la même simultanéité et, quelque effort que je fasse, je n'arrive pas

(22) Rousselot. *Principes*, pp. 1129-1135.

Rousselot. *L'Enseignement de la prononciation par la vue*, la Parole, tome IV, 1902, pp. 513-525.

(23) *Enseignement prononc. par vue*, p. 513 et 517.

(24) *id.*, p. 519.

à faire disparaître la nasalité après une voyelle nasale, ni même à la réduire notablement.

Nous observons que parmi les sujets enregistrés, l'aîné L. R. est celui chez lequel ce phénomène nouveau est le moins développé. Sans doute devons-nous considérer ce résultat comme une simple indication et ne pas nous hâter de rien conclure quant à la date exacte d'apparition de phénomène, puisque pour les quelques sujets étudiés, le degré de nasalisation de la consonne n'est pas exactement en rapport avec l'âge de chacun. Nous observons d'ailleurs que cet élément, en formation et encore peu stable, peut présenter des fluctuations assez importantes chez la même personne, et tel sujet qui montre généralement une articulation archaïque à ce point de vue peut fort bien (peut-être sous l'influence de la fatigue) présenter un état fort avancé.

Cet élément nasal est encore trop faible pour être entendu, il ne se manifeste que par des tracés.

Considérons les graphiques du sujet P. R. qui, d'après ce que j'ai pu observer sur un certain nombre d'étudiants parisiens, présente dans ce cas un état normal pour sa génération. Nous constatons tout d'abord que la nasalité ne persiste pas au delà de la voyelle lorsque la désinence est une constrictive (*franc/franche*). Ce dernier groupe est d'ailleurs le seul enregistré, car les mots terminés par une voyelle nasale admettant une telle désinence de genre ne sont pas abondants. Une expérience faite sur moi-même pour les deux mêmes mots a donné les mêmes résultats.

Il n'en est pas de même pour une désinence occlusive. Le féminin *franque* ne présente qu'une très faible nasalisation de *k*, environ $1/7$ de la consonne. Devons-nous attribuer ce fait à la nature même de ce phonème ou bien à la nature du mot rare et savant et pouvant, de ce fait, bénéficier d'une articulation plus soignée ? Il est difficile de résoudre cette question, *k* n'étant guère employé comme marque du féminin. Toutefois, la seconde explication semble préférable, car des mots d'usage courant tels que *manque*, *quelconque* révèlent généralement une nasalisation considérable de la consonne finale, environ $1/3$.

Par contre, les mots qui admettent une désinence dentale après une voyelle nasale sont abondants et d'usage fort courant : en position finale, le *t* de *contente* est nasalisé pendant $1/5$ à $1/4$ de

PLANCHE IV



sa durée; le *d* final subit l'influence de la voyelle précédente pendant un peu plus du tiers de sa durée (*ronde, Fernande*, la portion nasalisée étant un peu plus forte pour ce second mot, sans doute par la dispersion de l'effort articulatoire sur un plus grand nombre de phonèmes).

Cette proportion n'est d'ailleurs que la normale, elle est très largement dépassée par le sujet J. C. (*grande*, mot isolé, fig. 5, pl. VI) et même par L. R. (25) pour qui l'explosion seule de la consonne est orale.

Ces constatations sont valables pour la consonne en position tonique finale, mais la nasalisation sera bien plus considérable dans un groupe de mots.

Le *d* se trouvant en position intervocalique, dans le groupe *Fernande ouvre*, la partie nasalisée est un peu supérieure au tiers de la consonne, comme en position finale. Mais dans un groupe consonantique, la nasalisation est telle que la désinence en arrive à changer complètement de nature : dans le groupe *ds* (*Fernande saute*), la désinence est nasalisée pendant près des $2/3$ de la durée (26). Encore, dans ce dernier cas, une partie de *d* est-elle protégée contre la nasalisation par l'explosion qui doit être entendue orale (fig. 5, 6, 7, 8, pl. V).

Cette raison, bien qu'importante, sans doute, ne semble pas exercer son influence sans exception. En effet, le groupe *Sainte-Geneviève* (dans la phrase : *je vais à Sainte-Geneviève*) montre une désinence de genre entièrement nasalisée. A quoi est dû ce phénomène ? A la grande familiarité d'une telle phrase chez un étudiant parisien habitué à fréquenter la bibliothèque portant ce nom, ou bien à la constitution phonétique du groupe, *sainte* étant intimement uni au prénom suivant et formant avec celui-ci un groupe unique représentant un être bien déterminé (27), alors que le nom, dans *Fernande saute*, est plus accentué ?

(25) Dans le groupe, *c'est une Allemande*, dernier exemple de la liste proposée; il s'agit donc là sans doute de fatigue ou d'impatience, mais le phénomène est intéressant, car il indique la tendance.

(26) La séparation entre *d* et *s* est difficile à établir. Le tracé original présente pourtant, sur la ligne buccale une légère montée pour l'explosion de *u*

(27) Grammont, *Prononciation Française*, Paris, 1930, p. 121.

Sans doute devons-nous considérer ces deux raisons à la fois : soient en effet deux phrases inhabituelles que le sujet a sans doute prononcées pour la première fois de sa vie, *on fête sainte Germaine* et *on fête sainte Gertrude*, de même construction phonétique que la précédente. Dans ces deux derniers exemples, la nasalité s'étend dans tout le domaine de la désinence, mais, alors que pour *Sainte-Geneviève*, les vibrations nasales gardent jusqu'au point situé dans le domaine de la consonne suivante une amplitude assez notable, 3/4 mm. environ, pour *sainte Germaine* et *sainte Gertrude*, elles décroissent légèrement dès le moment de l'explosion de *t* (fig. 9, 10, 11, pl. V).

On notera d'ailleurs, à l'appui de l'hypothèse d'un relâchement articulaire pour le groupe familial que le *t* de *Sainte-Geneviève* est atteint, non seulement dans son caractère de consonne orale, mais encore dans sa durée (28) et sans doute aussi dans son caractère d'occlusive, puisque les vibrations sont visibles sur la ligne buccale sur toute la durée de cette désinence. Il est donc naturel qu'une plus forte nasalisation, conséquence d'un affaiblissement de la consonne, accompagne ces phénomènes.

Le même sujet P. R. qui, pour *Fernande saute*, donne *d* presque entièrement nasal, mais à explosion orale, nasalise complètement cette désinence pour le mot accentué non final, dans la phrase *elle est grande, sa maison* (fig. 13, pl. VI).

Nous remarquerons (fig. 13, pl. VII) que dans cet exemple, *d* est suivi d'une brève détente vocalique. Il en résulte que cette consonne à tension décroissante par sa position dans la syllabe (29) et suivie d'une voyelle également décroissante (30) est certainement décroissante dans tout son domaine, de plus, affaiblie par sa position dans un groupe consonantique, est particulièrement exposée à subir une influence assimilatrice, et c'est ce qui a lieu. Peut-être n'en est-il pas de même pour le *d* à l'intérieur d'un groupe rythmique comme celui de *Fernande saute*; la désinence n'étant

(28) Durée de l'occlusion du *t* de *sainte Geneviève*, 8 cs.

» » » de » *Germaine*, 10 cs.

» » » de » *Gertrude*, 10 cs.

(29) Grammont. *Traité de Phonétique*, Paris, 1933.

(30) Grammont, *op. cit.*, p. 83.

alors séparée de la consonne suivante, ni par une détente vocalique, ni par une pause, il est possible que la frontière syllabique se déplace (31) et tombe à l'intérieur de *d*, si bien qu'une partie prendrait une tension croissante et serait protégée contre l'influence assimilatrice de *ā*. Ce n'est d'ailleurs qu'une hypothèse qui demanderait vérification.

Nous pouvons conclure que, dans le cas où la désinence est suivie d'une continue, sa nasalisation se présente d'une manière assez complexe : la tenue est toujours nasale, mais l'explosion, c'est-à-dire ce qui, psychologiquement, est sa partie essentielle, ne l'est généralement pas à l'intérieur d'une groupe rythmique, encore que les exemples de *Sainte Geneviève*, *sainte Germaine*, aient fourni des démentis à cette règle.

La nasalisation de la totalité de la désinence, fait qui ne se produit que dans certaines conditions si la consonne suivante est une continue, devient sans doute de règle si cette consonne est une occlusive. Il est difficile de rien affirmer sur ce point, car les tracés ne permettent pas, dans un groupe *occlusive* + *occlusive*, de délimiter exactement le domaine de chacune. Toutefois, dans le groupe *Fernande tousse*, la nasalité s'étend sur la moitié du groupe *dt* (fig. 1, pl. VI); cette proportion est d'ailleurs la même dans ce cas, c'est-à-dire lorsque la syllabe suivante est tonique, et pour *Fernande toussait* (fig. 2, pl. V:), où *d* se trouve reculé d'une syllabe par rapport à l'accent. Si la consonne suivante est une occlusive sonore, *Fernande donne* (fig. 3, pl. VI), la nasalité s'étend sur 4/5 du groupe *dd* (32) et, bien que nous ne puissions pas délimiter chacune des deux consonnes, nous pouvons affirmer que la nasalité s'est étendue même au delà de la désinence. A plus forte raison celle-ci est-elle entièrement nasalisée si elle est suivie d'une nasale, comme nous le voyons dans le groupe *Fernande nage* (fig. 4, pl. VI).

Quelle est la nature exacte de cette désinence nasale ? Pour essayer de résoudre cette question, j'ai enregistré les mouvements de la pointe de la langue pour un *d* entièrement nasalisé, tel qu'il se présente pour le groupe *la grande maison* (fig. 10, pl. VI), en le

(31) Fouché, *Etudes de Phonétique générale*, pp. 3 à 14.

(32) Cette proportion est la même sur un tracé fait par moi.

comparant aux mouvements du même organe pour un *n* placé dans les mêmes conditions d'entourage consonantiques et d'accent, dans *la bonne maison*.

L'enregistrement a été fait le même jour, à l'aide d'une même ampoule de caoutchouc (33) de grosseur moyenne. L'expérience, malheureusement, ne porte que sur moi, mais ceux qui ont utilisé ce procédé savent combien son application est malaisée et que seul l'intéressé peut savoir ce qui a lieu pour la place et le jeu de l'ampoule. Un moyen qui gêne à un tel point les mouvements de la langue fournit d'ailleurs, non un renseignement précis, mais une indication utile.

L'amplitude du déplacement de la plume pour le *d* nasalisé est, dans le tracé original, de 9 à 10 mm. et de 6 à 7 mm. seulement pour *n*; la ligne du tracé s'écarte de la ligne d'équilibre sous un angle de 72 degrés pour la consonne nasalisée et de 62 degrés pour les nasales (fig. 2 et 3, pl. VII). Ces chiffres concordent pour attribuer à *d* une tension musculaire plus rapide et plus forte qu'à *n*. Quant à la durée de la désinence nasalisée, elle est la même que celle de la désinence nasale.

Une autre expérience du même ordre a été faite à l'aide du palais artificiel; les groupes sont : *grande mare* et *bonne mare*, et les empreintes montrent que les consonnes étudiées diffèrent également par leur point d'articulation (fig. 1, pl. VII).

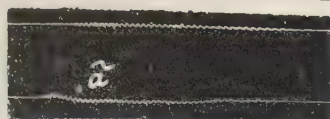
Ces expériences nous portent donc à établir, au point de vue phonétique, une distinction déjà nette psychologiquement entre la désinence *d* qui peut être entièrement nasalisée et la désinence nasale proprement dite.

3° Alternance voyelle brève/voyelle longue + *k*

franc/franque, mot isolé dit par un seul sujet (fig. 5, pl. VII).

	<i>f</i>	<i>r</i>	<i>ā</i>	(durée) totale,		<i>f</i>	<i>r</i>	<i>ā</i> *	<i>k</i>	<i>ə</i>	(durée) totale)
PR	15	5	23	(44)		9	5	26	13	6	(59)

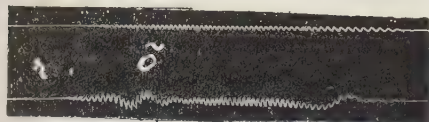
PLANCHE V



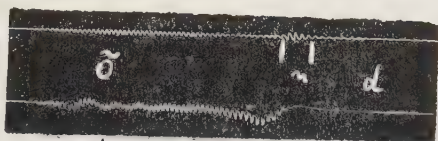
(1) [ã] de content



(PB) (2) [ã] de contente (P.R)



(3) [õ] de rond (PR)



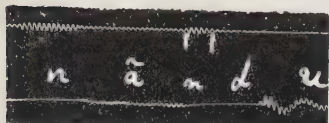
(4) [õ] de ronde (P.R)



(5) [ã] de Fernand



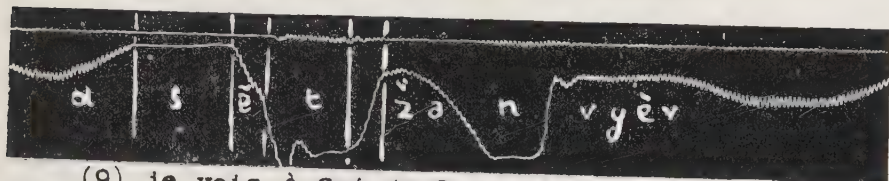
(PR) (6) [ã] de Fernande



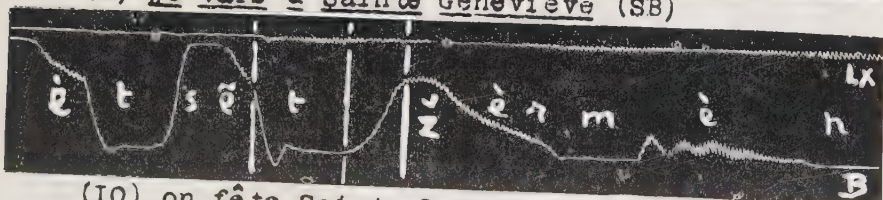
(7) [ã] de Fernande ouvre



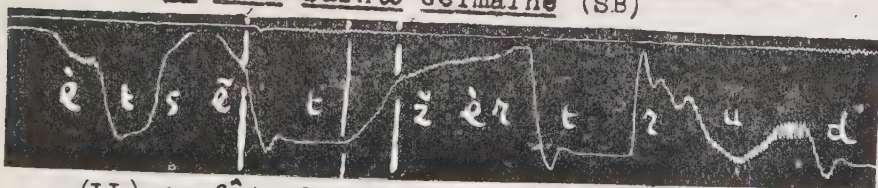
(8) [ã] de Fernande saute (PR)



(9) je vais à Sainte Geneviève (SB)



(10) on fête Sainte Germaine (SB)



(11) on fête Sainte Gertrude (SB)

Nous observons ici un léger allongement de la voyelle du féminin, phénomène que le même sujet ne présente généralement pas dans les alternances analogues et qu'il ne présente pas non plus dans le groupe *franc/franche*; mais le féminin *franque* est un mot savant et rare, donc prononcé de façon artificielle. De même que pour le mot précédent, il y a abrègement d'un autre élément, le *f* initial, sous l'influence de la désinence finale, mais allongement global du mot.

4° Alternance voyelle brève/voyelle longue + d.

a) *chaud/chaude* (du pain chaud/la soupe est chaude).

	ʒ	ó	(durée totale)	ʒ	ó	d	ə	(durée totale)
ML a)	19	14	(33)	15	20	6	7	(48)
ML b)	21	16	(37)	17	20	7	8	(52)
ML c)	20	15	(35)	17	19	6	7	(49)
MD	25	16	(41)	16	30	8	8	(62)
FL a)	?	19		19	20	8	8	(55)
FL b)	17	19	(36)	13	21	5	4	(43)
JF	18	18	(36)	17	33	9	4	(63)
PR	18	15	(33)	12	16	6	9	(43)

La sonorité de la désinence se poursuit jusqu'à la fin et même au-delà, créant un élément vocalique assez long, mais la consonne elle-même étant toujours brève.

Quant à la voyelle, sans subir tout l'allongement auquel on s'attendrait par l'impression auditive, elle n'est jamais égale à celle du masculin, ni plus courte comme le cas se présentait avec désinence sourde; la voyelle est légèrement plus longue de 1 à 4 cs. Toutefois les deux sujets M. D. et J. F. ont doublé la durée de la voyelle devant *d*, nous savons que leurs témoignages ne doivent être acceptés qu'avec quelques réserves, la grande différence entre leurs résultats et ceux des autres sujets montre immédiatement qu'il ne s'agit pas là de prononciations réelles et usuelles de ces deux mots; toutefois les chiffres obtenus sont fort instructifs : les résultats trouvés en état d'auto-surveillance par deux sujets différents ont abouti à la même

proportion, de 1 à 2. Il semble, autant qu'on soit fondé à conclure d'après deux sujets, que nous ayons là une indication de la forme sous laquelle cette alternance se présente à notre esprit.

La consonne initiale est abrégée au féminin, sans toutefois que cette modification compense l'addition des deux désinences consonantique et vocalique et le léger allongement de la voyelle, d'où l'alternance d'un mot court et d'un mot long.

En ce qui concerne le même mot, tonique et non final, nous n'avons qu'un témoignage : *il est chaud, ton pain et elle est chaude, la soupe*, voici les résultats obtenus :

	§	ó		§	ó	d	
PR	11	10	(21)	11	10	5	(26)

Chez ce sujet, dont l'articulation relâchée présente une tendance très marquée à l'usure des consonnes, la désinence, placée dans un groupe consonantique, devient fricative; quant au léger allongement de la voyelle et à l'abrègement de la consonne initiale, ces phénomènes disparaissent ici, la différence des genres s'en trouve donc quelque peu atténuée.

Le féminin non accentué (*la soupe est chaude et bonne*), donne chez le même sujet les résultats suivants :

	§	ó	d
PR	10	6	3

la désinence *d* est spirante (fig. 8, pl. I).

b) *Grand/grande*.

. en position tonique finale *il est grand/elle est grande*.

	g	ə rã	g	ə rã	d	ə
ML a)	6	34	10	38	9	8
ML b)	7	32	ɸ	36	9	ɸ
FL a)	8	28	7	32	8	ɸ
FL b)			ɸ	36	8	ɸ
PR	8	15	ɸ	19	ɸ	ɸ

. en position tonique non finale { *il est grand, ton jardin.*
elle est grande, sa maison.

	<i>g</i>	<i>ə rã</i>	<i>g</i>	<i>ə rã</i>	<i>d</i>
PR	5	15	?	11	6

. deux syllabes avant l'accent de phrase : *elle est grande et belle.*

	<i>g</i>	<i>ə rã</i>	<i>d</i>
PR	?	11	6

en position prétonique { *un grand homme.*
une grande femme.

	<i>g</i>	<i>ərã</i>	<i>t</i>	<i>g</i>	<i>ərã</i>	<i>d</i>
ML a)		22	19		21	10
ML b)		23	14		16	9
ML c)		23	16		22	9
ML d)		?	16		?	10
ML e)		23	18		?	11
FL a)		20	15		15	8
FL b)		24	14		15	8
LR		23	14		22	10
PR		14	10		10	5

Dans aucun des exemples qui précèdent, je n'ai pu séparer les éléments compris entre *g* et *t* ou *d*, force m'a donc été de mesurer ensemble la voyelle, le *r* et peut-être le bref élément vocalique entre *g* et *r*. Je ne m'attarderai pas au tableau qui n'apporte pas d'éléments nouveaux après l'étude de *chaud/chaude*. Par contre les autres présentent dans tous les cas un groupe *ərã* plus bref au féminin, alors qu'en position finale il est légèrement plus long. Ce fait montre combien la durée proprement dite est peu fondamentale dans la distinction des deux formes étudiées, puisqu'elle ne suffit pas à annuler, ni même à équilibrer l'abrègement compensatoire dû au groupe consonantique assez long qui suit.

Par contre, la distinction des intonations subsiste : pour le *â* de *un grand homme*, L. R. commence à 113 vibr. sc. (la 1), puis élève la voix jusqu'à 141 vibrations (ré 2), pour l'abaisser dans les trois dernières vibr. sc. jusqu'à 129 (ut 2), tandis que la voyelle du féminin, commençant exactement sur la même note, descend de façon continue jusqu'à 96 (sol 1). La chute de hauteur musicale est certes moins marquée qu'en position tonique, puisque la période des vibrations pour le mot *allemande*, chez le même sujet est de 42/25 m/m pour les premières périodes et 85.25 pour la dernière, ce qui correspond à un intervalle légèrement supérieur à l'octave; quoi qu'il en soit, cette distinction, au lieu d'être détruite en position non finale, comme l'est celle de durée, ne se trouve qu'atténuée. Le graphique de hauteur musicale pour le même couple d'exemples chez M. L., bien qu'ayant une allure différente, donne des résultats analogues : la voyelle du masculin est comprise entre 103 et 138 (sol # 1, ut # 2), alors que celle du féminin est comprise entre 92 et 100 (fa # 1 -la 1), c'est-à-dire qu'elle est un peu plus basse.

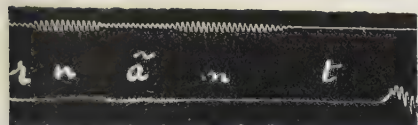
5° **Alternance voyelle longue + r voyelle brève - r**
+ t ou d court/courte.

	<i>k</i>	<i>ur</i>	<i>k</i>	<i>ur</i>	<i>t</i>
PR	13	33	9	10 + 7 = 17	15
AH	?	53 mm.	?	18 + 11 = 29 mm.	21 mm.
MD a)	16	41 (29 + 12 ?)	?	10 + 7 = 17	19
MD b)	?	36 (25 + 11)	?	10 + 6 = 16	16

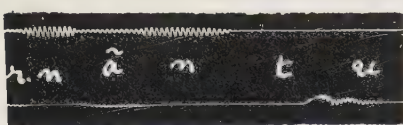
Ici, contrairement aux cas précédents, il y a une différence de durée très notable entre la voyelle du masculin et celle du féminin. Il est difficile de mesurer exactement cette différence étant donné la nature de l'*r* parisien en fin de mot (34); le frottement de l'air contre le dos de la langue est si faible qu'il est quelquefois difficile d'affirmer qu'il y a effectivement une consonne finale et non un prolongement de la voyelle précédente; à plus forte raison est-il

(34) Grammont. *Traité de Phonétique*, Paris, 1933, p. 71.

PLANCHE VI



(1) nadt Fernande tousse (PR)



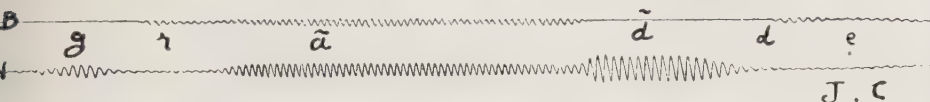
(2) nadt
Fernande toussait.



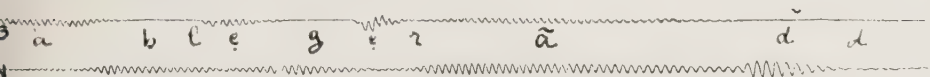
(3) [nadd] Fernande donne (PR)



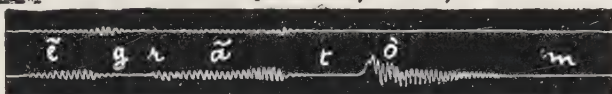
(4) [nadn] Fernande nage



(5) grande (mot isolé) (JC)



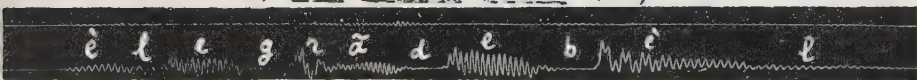
(6) grande (une table grande) (JC)



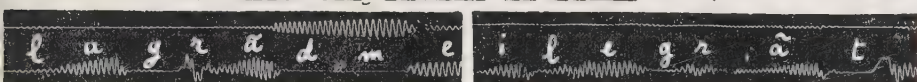
(7) un grand homme (PR)



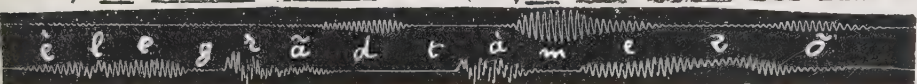
(8) une grande femme (PR)



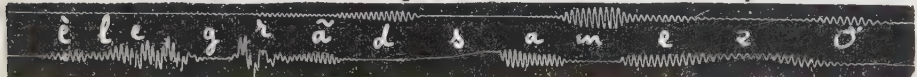
(9) elle est grande et belle (PR)



(10) la grande maison (PR) (II) il est grand ton jardin



(12) elle est grande ta maison (PR)



(13) elle est grande sa maison (PR)

difficile de délimiter le domaine de chacun des phonèmes, aussi ne puis-je préciser la proportion d'abrègement qui atteint *u* et celle qui atteint *r*, il est probable que les deux sont altérés et le groupe subit un abrègement considérable, dans la proportion de 2 à 1 environ. L'alternance de durée est employée concurremment avec la différence d'intonation : nous voyons en effet (fig. 11, pl. II) que le groupe *ur* de *court* se maintient sur une note à peu près uniforme (130, ut 2), alors que le *u* de *courte* est dit sur une note descendante qui varie de 153 à 120 vibr. sc. (ré # 2, si 1).

Un autre fait important pour cette forme de distinction des genres est le changement de nature de *r* sous l'influence de la désinence. En effet, la consonne du masculin est sonore, continue, émise avec un débit d'air faible puisque son tracé est peu dévié de la position d'équilibre du tambour. Au contraire le *r* de *courte* donne un tracé irrégulier, donc il comporte de faibles battements de l'organe phonateur qui a contribué à sa formation ; d'autre part, il est sourd et la ligne fortement déviée au-dessus de la position d'équilibre du tambour montre une consonne émise sous une pression plus forte que l'*r* final (fig. 11, 12, 13, 16, 17, pl. I).

Un seul tracé permet de mesurer le *k* initial pour les deux genres et accuse un abrègement notable pour le féminin. D'autre part, le tracé de A. H. (fig. 13 et 16, pl. I), montre que les vibrations commencent un peu plus tôt pour *k* du féminin, c'est-à-dire que cette consonne subit plus l'influence assimilatrice de la voyelle *u* qui suit, autrement dit, la consonne initiale de *courte* est plus faible que celle de *court*. Chez P. R. l'amplitude du mouvement de l'explosion est de 3 mm pour le masculin et de 2 mm pour le féminin, ce qui nous amène à la même conclusion.

Nous voyons, par l'examen des faits ci-dessus, que la différenciation des genres est obtenue par des moyens beaucoup plus complexes qu'on ne pourrait le soupçonner à première vue. En effet, le féminin est obtenu par :

- a) l'addition d'un *t*;
- b) la substitution d'un *r* partiellement ou totalement sourd et vibré à un *r* sonore continu;
- c) le remplacement d'un *u* par un autre, différent dans sa durée, son intonation et sans doute aussi dans son timbre;

d) la substitution d'un *k* bref et faible à un *k* plus long et plus fort.

C'est-à-dire que, si nous tenons au simple point de vue phonétique, cette distinction de genres se trouve obtenue par la substitution d'un mot à un autre.

Ce phénomène est spécialement visible dans ce cas à cause du changement de nature de *r*, mais en nous rapportant aux tableaux ci-dessus, nous constatons qu'il est loin d'être isolé.

Une désinence sonore (*lourde*, mot isolé, dit par un seul sujet), n'apporte pas un changement si radical dans la nature de *r* : le *d* ne fait naturellement pas perdre la sonorité de cette consonne et, de plus, étant une douce, il ne cause pas par assimilation de force une friction assez forte de l'air contre les parois pour produire des battements de *r*. Toutefois un léger battement est visible pendant l'implosion de *d* (fig. 14, pl. I) dans l'une des deux inscriptions que je possède de ce mot.

6° Alternance voyelle brève/ voyelle longue + *s*.

a) *épais/épaisse*.

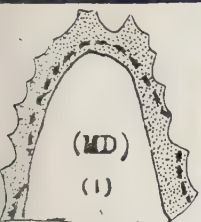
α) *un brouillard épais/une soupe épaisse*.

	<i>p</i>	<i>è</i>	<i>p</i>	<i>è</i>	<i>s</i>
ML a)	13	18	11	23	21
ML b)	21	19	12	23	?
FL a)	15	22	15	25	?
FL b)	13	20	12	23	?
PR	14	15	9	14	19

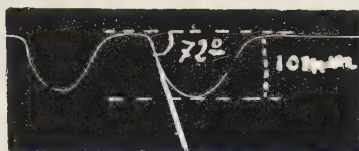
β. *il est épais, ce brouillard/elle est épaisse la soupe*.

	<i>p</i>	<i>è</i>	<i>p</i>	<i>è</i>	<i>s</i>
PR	10	10	8	10	8

PLANCHE VII



— grande mare
--- bonne mare



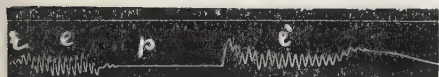
(2) la grande maison (3) la bonne maison
d, mouvement lingual n, mouvement lingual



(4) as de franche (PR)



(5) ak de franque (PR)



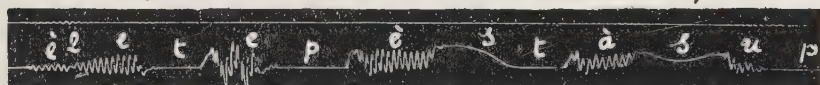
(6) un brouillard épais (PR)



(7) une soupe épaisse



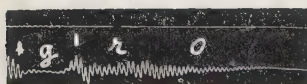
(8) il est épais ce brouillard (PR)



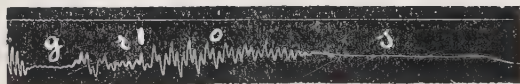
(9) elle est épaisse ta soupe (PR)



(10) une soupe épaisse et bonne (PR)



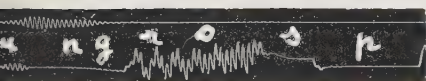
(11) il est gros (PR)



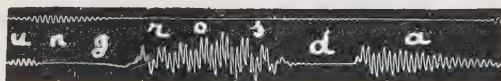
(12) elle est grosse



(13) un gros homme (PR)



(14) une grosse pomme (PR)



(15) une grosse dame (PR)

b) *gros/grosse*.

il est gros/elle est grosse.

	r	ó	r	ó	s
ML	p	20	5	22	28
LR	p	25	p	30	27
PR	25		26		

Ce tableau montre, comme dans les cas analogues qui ont précédé, un allongement beaucoup moins grand qu'on ne s'y serait attendu pour la voyelle du féminin. On voit donc que cette illusion acoustique de voyelle longue n'est pas spéciale au voisinage d'une occlusive. En effet, on pourrait penser que, dans la suite *voyelle + occlusive*, les phénomènes qui se succèdent dans le temps sont : *voyelle, silence, explosion* ; or, comme l'explosion est la partie essentielle de la consonne et comme nous n'avons pas notion du silence, il est possible que sa durée soit attribuée à tort à la voyelle, d'où cette impression d'allongement. Or, une telle explication, possible devant *t*, cesse de l'être devant *s*, consonne entendue pendant toute son émission. Pourtant nous avons pour *épaisse* et *grosse* l'impression d'un allongement considérable, alors que l'accroissement de durée pour le féminin est, au maximum de 1/4 de la voyelle du masculin.

Mais ici encore nous voyons apparaître l'opposition des intonations des deux voyelles toniques : les groupes *épais/se* et *gros/se* donnent, chez M. L. des graphiques semblables (fig. 3 et 7, pl. II) ; la voyelle du masculin dite sur un ton légèrement montant (pour *gros*, de 215 (la 2) à 264 (ut 3), alors que la voyelle du féminin est dite sur une note ou plus exactement sur une série de notes plus basses, puisque nous voyons qu'elle s'élève de 156 (ré # 2) à 172 (fa 2), puis descend rapidement jusqu'à III (la 1). L'allongement de la voyelle est exactement le même (2 cs.) dans la première expérience de M. L. pour le groupe *gros-grosse* et dans un groupe *roux-rousse* dit par moi-même (35). Or, nous n'avons pas pour

(35) Sans doute eût-il été préférable de comparer ces deux groupes chez la même personne, mais je ne possède qu'un unique enregistrement de *roux-rousse*, le mien, et j'ai éprouvé quelques scrupules à convoquer un sujet pour

rousse l'impression d'un voyelle longue, et nous constatons que les intonations sont les mêmes pour les deux genres (fig. 10, pl. II); nous voyons deux notes uniformes au lieu de l'opposition *ton uni/ton descendant* observé lorsque nous avons la notion acoustique de *voyelle brève/voyelle longue*.

En position tonique non finale (*il est épais, ce brouillard; elle est épaisse, ta soupe*), les durées de è, toutes deux inférieures à celles du mot correspondant en position finale, ne sont pas différentes entre elles; par contre le è de *épais* est constitué par 19 vibrations et celui de *épaisse* par 13 seulement, la hauteur moyenne pour chacun des genres est donc 190 (sol 2) pour le masculin et 130 (ut 2) pour le féminin. Cet exemple semble montrer que l'opposition d'une note haute et d'une note basse suivant les genres, constatée en position finale, subsiste en position tonique non finale. La mesure de chaque vibration n'a pas été faite pour cet exemple, mais elle a été faite pour le *é* tonique du groupe *il est précieux, ton diamant/elle est précieuse, ta bague* (fig. 8, pl. IV) et le graphique montre une hauteur moyenne inférieure pour le féminin et une intonation plus descendante. Le tableau suivant donne les hauteurs moyennes des voyelles toniques pour le mot en position tonique non finale chez le sujet P. R. ; dans quatre groupes sur cinq, nous constatons la note plus élevée de la voyelle du masculin.

Il est *grand*, ton jardin.

204

Elle est *grande*, ta maison.

190

Il est *épais*, ce brouillard.

190

Elle est *épaisse*, ta soupe.

130

quatre courtes phrases. Quant à faire un enregistrement d'après moi-même, il n'y fallait pas songer, mon attention étant attirée, à la suite des résultats déjà obtenus, sur la durée et la hauteur musicale, ce qui m'eût portée à en exagérer la réalité. Le groupe *roux-rousse*, ayant été enregistré dès le début de mes recherches sur le genre, non d'après une liste systématique, mais parmi quelques mots, pris au hasard, a sans doute été dit dans un état de sincérité.

Il est chaud, ton pain.

195

Elle est chaude, ta soupe.

195

Il est neuf, ton manteau.

195

Elle est neuve, ta robe.

184

Il est précieux, ton diamant.

192

Elle est précieuse, ta bague.

162

7° Alternance voyelle brève, voyelle longue + z.

le pain est mauvais/la soupe est mauvaise.

	m	o	v	è	m	o	v	è	z	ə
ML a)					6	9	8	14	7	5
ML b)					8	15	9	31		7
ML c)					?	?	?	29	14	5
ML d)					?	?	?	25	19	
FL a)					8	9	8	42		
FL b)					9	12	10	32	14	?
PR	6	12	8	14	6	10	6	15	13	?
LR					10	10	8	36	10	7

Cet exemple avait été choisi, non pour mesurer la durée de la voyelle tonique, mais pour connaître le degré de sonorité de la désinence, aussi ai-je omis, bien imprudemment, d'enregistrer le premier genre. La consonne finale est toujours entièrement sonore et, dans le cas où son articulation est assez nette pour que nous puissions voir ses limites, le z est suivi d'un élément vocalique. L'ensemble des deux désinences ainsi constituées est moins long qu'une désinence sourde. Ces résultats concordent avec ceux que nous avons obtenus pour une désinence occlusive sonore.

Ce qui frappe à première vue dans le tableau qui précède, c'est l'extrême divergence entre les différentes durées obtenues pour è :

lors d'un premier enregistrement, M. L. a obtenu 14 cs., résultat très voisin de celui de P. R. pour les deux genres et qui n'indique pas une voyelle longue. Lors de la troisième expérience faite le même jour *è* et *z* ont été doublés sans modification de la voyelle finale, ainsi que pour la quatrième faite un autre jour. Les éléments de la troisième inscription ne sont pas séparables, mais si nous attribuons de 10 à 15 cs. pour la consonne — ce qui est vraisemblable après les autres résultats — nous obtenons une durée de 16 à 21 cs. pour *è*, ce qui correspond à une fois et demie la durée de la même voyelle pour la première expérience. Le nombre de 36 cs. obtenu pour L. R., l'aîné des sujets, correspond plus nettement encore à une voyelle longue. De telles divergences semblent indiquer la lutte entre deux tendances différentes : d'une part, l'alternance *voyelle brève/voyelle longue*, sans doute archaïque puisque, encore assez bien réalisée par L. R., et bien observée par J. Poirot (36), d'autre part, la perte de distinction de durée au profit d'une autre distinction.

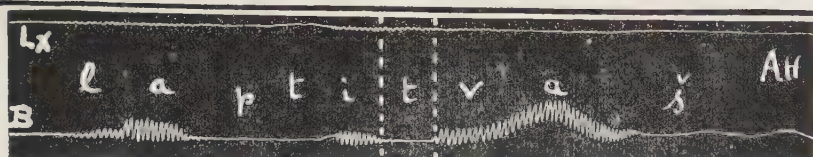
Un autre mot du même groupe, *heureux/heureuse*, dit isolément, n'a donné que peu de tracés délimitables :

	é	r	é	é	r	é	z	ə
ML				11	6	24	14	4
PR	11	5	16	8	5	20	13	?
LR				?	6	36	10	5

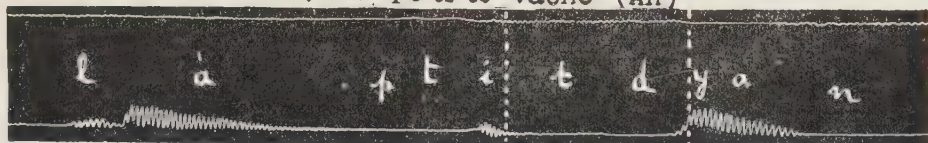
Nous voyons que ces mesures correspondent à celles de l'exemple précédent, il semble y avoir véritablement une voyelle plus longue au féminin. Ce procédé de différenciation des genres est employé concurremment avec celui des hauteurs musicales; nous voyons en effet (fig. 8, planche IV) que, pour P. R., la voyelle du masculin a une note à peu près constante, oscillant autour de 130 (ut 2) entre les extrêmes 141 (ut # 2) et 125 (si # 1), tandis que la même voyelle au féminin a été dite sur un ton descendant entre 162 (mi 2) et 108 (la 1).

(36) Poirot, *op. cit.*, tableau p. 26. On notera toutefois, d'après le groupe *boiteux-se*, qu'il s'agit plutôt d'alternance de durées entre voyelles libres beaucoup plus qu'entre voyelle libre voyelle entravée.

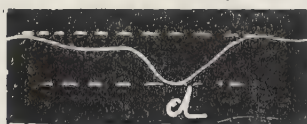
PLANCHE VIII



(1) la petite vache (AH)



(2) la petite Diane (AH)



(3) la grande femme
d, mouvement lingual



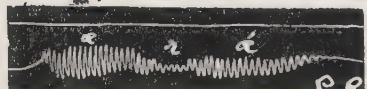
(4) la menthe fane
t, mouvement lingual



(5) la mauvaise part
z, mouvement lingual



(6) la négresse part
s, mouvement lingual



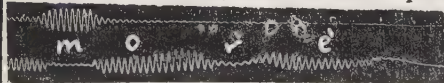
(7) il est heureux (PR)



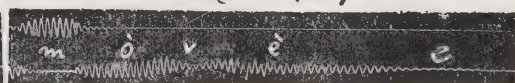
(8) elle est heureuse (PR)



(9) elle est précieuse ta bague (PR)



(10) le pain est mauvais (PR)



(11) la soupe est mauvaise (PR)



(12) une mauvaise tarte (PR)



(13) une femme soûle (PR)



(14) un homme soûl (PR)

Nous voyons donc qu'en cas de désinence en *z*, la distinction du genre comporte :

- a) L'addition d'une désinence consonantique;
- b) L'addition d'une désinence vocalique;
- c) L'alternance d'une voyelle tonique de ton uni et d'une voyelle de ton descendant;

d) L'allongement de cette voyelle, ce dernier phénomène ne se présentant pas d'une façon constante et aboutissant à des durées extrêmement égales, non seulement chez des sujets différents, mais aussi chez le même sujet, ce qui semble indiquer que cette distinction est consciente de la part du sujet parlant, c'est une distinction d'ordre phonologique. Pourtant, elle n'est pas essentielle pour la compréhension du genre, puisque ces différences de durées ne gênent pas et ne sont même pas perçues.

Nous avons constaté que, pour les mots qui donnent l'impression auditive d'alternance *voyelle brève/voyelle longue*, l'opposition *ton uni/ton descendant* est valable pour la voyelle tonique, aussi bien pour le mot en position tonique finale qu'en position tonique non finale. Voyons ce qui a lieu pour l'adjectif en position atone. Soit le groupe : *le mauvais état/la mauvaise épée* où, par le jeu de la liaison, les deux groupes comporteront tous deux une consonne, celle-ci ne sera donc plus une marque du féminin. Considérons d'abord la durée des éléments constitutants :

	Masculin					Féminin				
	<i>m</i>	<i>o</i>	<i>v</i>	<i>è</i>	<i>z</i>	<i>m</i>	<i>o</i>	<i>v</i>	<i>è</i>	<i>z</i>
ML a)	7	10	6	11	7	7	10	5	11	7
ML b)		29			8	7	10	7	12	7
ML c)	9	11	8	12	6	7	11	7	12	7
FL	14	30			8	12	40			
MD a)	9	11	8	12	7	10	12	7	11	6
MD b)	6	10	7	10	7	9	7	7	10	7
LR	?	11	8	11	10	?	?	?	12	7
JC	7	8	5	9	8	6	26			

Nous constatons aisément qu'il n'existe pas de différence bien notable à ce point de vue sauf chez F. L. Par contre, nous retrou-

vons pour la hauteur musicale de è la même alternance qu'en position tonique. Il est évident, d'après les graphiques faits à partir des tracés de deux sujets différents, que ce n'est pas la *hauteur moyenne* des vibrations qui est atteinte, mais la variation de la hauteur, celle-ci étant approximativement constante au masculin, décroissante au féminin (fig. 3 et 4, pl. III). Le groupe *un grand homme, une grande femme* donne des résultats analogues bien que les deux exemples ne soient pas comparables, la voyelle étudiée se trouvant libre au masculin et entravée au féminin (fig. 4 et 5, pl. IV).

Désinence en y. *Gentil/gentille*, qui présente à l'oreille l'alternance *i/iy*, donne dans les quelques cas où les éléments ont été délimitables les résultats suivants :

	ž	ā	t	i	ž	ā	t	i	y
ML	7,5	13	18,5	15	7,5	9	17	15	16
LR	p	p	13	18	19		15	18	22 dont 4 cs ^r y sourd.
PR	7	10	11	18	5	11	12	16	16 plus souffle sourd 7 cs.

Autant qu'il est possible de tirer des conclusions de trois exemples seulement, nous remarquons qu'ici encore l'impression d'allongement que donne la voyelle du féminin n'a guère de réalité objective; seul le sujet L. R. qui, dans les cas précédemment étudiés, respectait le mieux les alternances de durée, présente ici un allongement de 22 % de la voyelle du masculin. Quant à la désinence, contrairement aux autres désinences sonores étudiées jusqu'à présent, elle ne comporte pas d'élément vocalique final et même semble avoir quelque tendance à s'assourdir; le fait est particulièrement frappant chez L. R. qui présente ordinairement une détente vocalique, même après une consonne sourde.

Le premier sujet semble présenter au féminin un abrègement de tous les éléments du mot, excepté de la voyelle tonique, mais ce n'est là qu'une indication venant à l'appui de celles obtenues précédemment, car nous ne pouvons conclure en partant de si peu d'éléments.

Désinence en *l*. Un seul mot français suit ce mode de distinction du genre grammatical : *soûl/soûle*.

	s u		s u l		
ML a)			21	30	
ML b)			19	11	13
ML c)			20	11	19
FL a)			16	12	18
FL b)			16	15	12
LR			15	19	18
PR	15	17	13	14	12

Ici encore, l'un des genres n'a pas été enregistré, les expériences ayant été faites pour connaître le degré de sonorité de *l* et pour savoir s'il y a ou non un élément vocalique final. Or, les tracés n'ont pas donné de réponses bien nettes à ces deux questions, l'*l* parisien ayant une articulation assez relâchée, si bien que nous pouvons à grand'peine fixer son début approximatif, mais nous ne pouvons voir aucun mouvement de détente sur la ligne buccale. Nous remarquons au féminin, chez PR, le seul sujet qui ait enregistré les deux genres, un abrègement de la voyelle (18 %) et aussi de la consonne initiale, phénomène de compensation que nous avons déjà observé maintes fois au cours de la présente étude, mais équilibrer l'allongement dû à l'addition de *l*, de durée assez considérable dans toutes les expériences.

Le graphique de hauteur musicale indique ici encore (fig. 7, pl. III) des notes plus basses pour le féminin, mais sans reproduire toutefois le schéma observé pour l'alternance auditive *voyelle brève/voyelle longue*. Le *u* du féminin est plus bas, ce qui est peut-être fortuit, mais il n'est pas descendant comme les voyelles acoustiquement longues.

Alternance *é/èr*. Ce mode de distinction des genres se prête mal à l'étude expérimentale et la plupart des tracés ont été inutilisables par suite de la difficulté à délimiter la consonne finale du féminin. On a quelquefois pu établir une délimitation basée sur un renforcement de la résonance nasale et sur une atténuation des

la question du caractère oral de la voyelle du féminin; voyons ce qu'il en est pour les exemples étudiés expérimentalement :

a) *Le tien/la tienne.*

	$\tilde{e}$	$\tilde{e}$	n	a
ML a)		16 (les 3 dernières vibrations nasalisées).	7,5	13 (nasalisé)
ML b)	20	13 (id.)	12	9 (id.)
LR	22	13 (les 3 dernières vibrations nasalisées.)	15	6 (id.)
PR	18	12 (nasalisé sur toute sa durée).	7,5	9 (id.)
MD	19	11 (les 3 dernières vibrations nasalisées).	14	5 (id.)

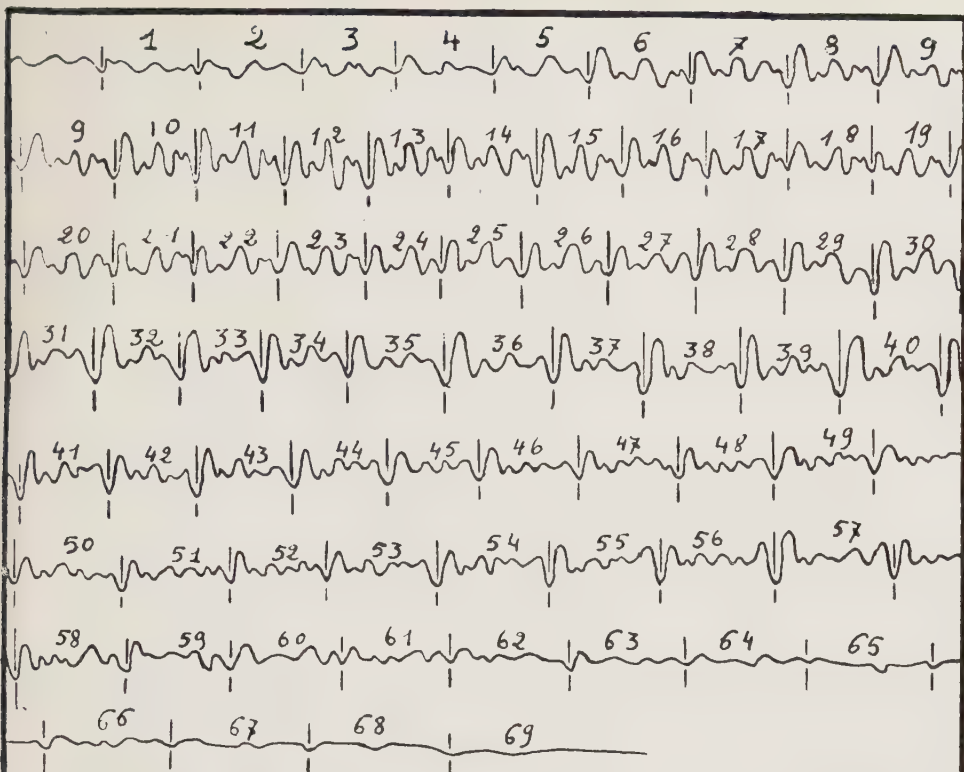
Nous observons tout d'abord un phénomène analogue à l'*i* de *petite* : la voyelle du féminin est notablement plus brève que celle du masculin, bien que nous n'en ayons pas l'impression auditive; cet abrègement est un peu supérieur à un tiers de la voyelle du masculin. La désinence consonantique subit de grandes variations de durée, du simple au double, suivant les sujets, alors que la voyelle présente une plus grande constance. Notons que PR. a donné un *n* fricatif sur près de 3 cs. de sa durée (fig. 7, pl. IX). Comme nous l'avons généralement observé pour les désinences sonores, *n* n'a aucune tendance à l'assourdissement et il est suivi chez tous les sujets d'un élément vocalique important, mais de durées fort inégales; cet élément a été dans toutes les expériences entièrement nasalisé.

b) *Bon/bonne.*

	b	$\tilde{o}$	b	$\tilde{o}$	n	a
JC	17	26	14	17	12	7
	total : 43		total : 50			
PR a)			5	13	8	7
PR b)			6	12	8	7

Ici encore nous constatons, chez le seul sujet qui ait enregistré les deux genres, un abrègement notable de la voyelle du féminin et aussi de la consonne initiale, si bien que, malgré l'addition des

PLANCHE IX



(I) a de grand, vibrations grossies 2 fois (RS)



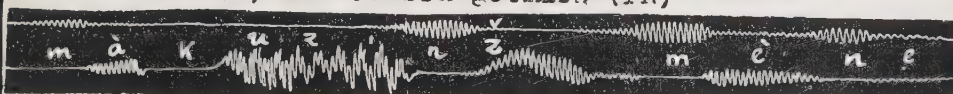
(2) mon cousin (PR)



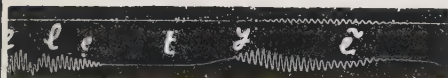
(3) ma cousine (PR)



(4) mon cousin germain (PR)



(5) ma cousine germaine (PR)



(6) le tien (PR)



(7) la tienne (PR)

phonèmes *n* et *a*, la durée totale du mot féminin n'est pas supérieure à celle du mot masculin (37).

c) *Cousin/cousine*.

	<i>k</i>	<i>u</i>	<i>z</i>	<i>ẽ</i>	<i>k</i>	<i>u</i>	<i>z</i>	<i>i</i>	<i>n</i>	<i>a</i>
PR	9	35			9	30			6	9

Nous ne pouvons délimiter ici le domaine de la voyelle tonique. Notons que le sujet a employé une désinence *n* spirante sur près de 3 cs., de même que pour *bonne*; nous ne devons d'ailleurs pas considérer ce fait comme une règle, mais comme une tendance, une exagération du relâchement articulatoire bien visible chez tous les sujets étudiés.

d) *Cousin germain/cousine germaine*.

	<i>k</i>	<i>u</i>	<i>z</i>	<i>ẽ</i>	<i>ž</i>	<i>è</i>	<i>r</i>	<i>m</i>	<i>ẽ</i>			
PR	8	20			5	8	5	7	11			
	<i>k</i>	<i>u</i>	<i>z</i>	<i>i</i>	<i>n</i>	<i>ž</i>	<i>è</i>	<i>r</i>	<i>m</i>	<i>è</i>	<i>n</i>	<i>a</i>
	8	20			7	7	6	5	7	11	6	7

Les éléments de *cousine*, partie inaccentuée d'un groupe rythmique, ne subissent pas d'abrègement comme ceux du mot en fin de phrase, les deux voyelles toniques *ẽ* et *è* sont de même durée, ce qui n'est pas conforme à l'impression auditive; de même que dans les exemples précédents, considérons les hauteurs musicales de chacune de ces voyelles (38); les cinq premières vibrations de *ẽ* ont une longueur de 4 m/m, alors que les cinq dernières s'étendent sur 3,5 m/m, elles sont donc dites sur une note plus élevée;

(37) Ses durées sont indiquées entre parenthèses, comme dans les autres tableaux.

(38) La mesure microscopique, vibration par vibration, n'a pas été faite dans ce cas, aussi nous contenterons-nous d'une moyenne.

le è du féminin commence sur la même note, puisque les cinq premières vibrations mesurent également 4 m/m, mais les cinq dernières mesurent 4,5 m/m; j'ai moi-même enregistré le prénom *Germaine* et les cinq premières vibrations mesurent 3 m/m, les cinq dernières 3,5 m/m, c'est-à-dire que, chez les deux sujets, la voyelle du féminin est dite sur un ton descendant; au contraire pour *le tien/la tienne* (pl. IV, n° 6) et *le mien/la mienne* chez un autre sujet, les courbes d'intonation des voyelles toniques ont exactement la même allure pour les deux genres.

Considérons le degré de nasalité des voyelles toniques : ò de *bonne* subit chez P. R. une nasalisation des trois dernières vibrations pour la première expérience de la moitié de sa durée; pour la seconde, le masculin n'a malheureusement pas été enregistré par le même sujet, aussi devons-nous nous contenter de comparer cette voyelle à ô final du groupe *elle est grande, sa maison* (fig. 13, pl. VI). Nous pouvons immédiatement constater que les vibrations un peu nasalisées de ò du féminin sont d'amplitude beaucoup plus faible que celles de la nasale.

Alternance voyelle brève + f/voyelle longue + v.

Les mots *neuf/neuve* ont donné au point de vue de la durée les résultats suivants à la finale (dans les groupes *un chapeau neuf/une robe neuve*).

	n	œ	f		n	œ	v	ə
ML a)	9	17	?		6	27	16	(n+43)
ML b)	9	16	37 (n+53)		?	27	14	0 (n+41)
ML c)	9	14	29 (n+43)		9	30		0 (n+30)
MD a)	17	13	21 (n+34)		15	48	12	(n+60)
MD b)	15	16	15 (n+31)		?	47	10	(n+57)
MD c)	?	21	33 (n+54)					
FL a)	10	13	25 (n+38)		7	21	9	8 (n+38)
FL b)					7	21	9	5 (n+35)
LR	8	17	17 (n+34)		7	29	10	5 (n+44)
PR	6	12	20 (n+32)		?	31		(n+31)

Ici, il serait imprudent de tenir compte des différences de

durées de *n* pour chacun des genres, cette consonne se trouvant seule entre deux voyelles pour la phrase au masculin et dans un groupe consonantique et d'ailleurs donnant lieu à des délimitations bien douteuses pour l'exemple au féminin. Le groupe formé par la voyelle et la désinence sera donc seul considéré, aussi bien pour sa durée globale que pour celle de ses deux éléments.

La voyelle subit au féminin un allongement qui oscille autour de 60 % de sa durée pour le masculin; c'est le plus considérable que nous ayons observé parmi les différentes formations du féminin, et aussi le plus constant (39), puisque ses limites extrêmes sont 58 et 67 % (39). (Dans ces chiffres ne sont pas compris les résultats obtenus dans mes propres tracés où la voyelle du féminin est trois ou quatre fois plus longue : c'est là un allongement conscient obtenu par un sujet prévenu sur le résultat à obtenir et ayant considérablement exagéré le phénomène.)

Par contre, la désinence féminine est beaucoup plus courte que l'*f* final du masculin, si bien que malgré la voyelle longue, le groupe *œf* est généralement plus long que *œv*, ce qui semble contraire à l'impression auditive; cette divergence entre l'impression et la réalité est d'autant plus curieuse qu'il s'agit, aussi bien pour *f* que pour *v*, de consonnes continues, donc audibles pendant toute leur durée; la différence, somme toute pas très grande, entre les deux voyelles, est la seule entendue et paraît d'ailleurs plus importante qu'elle ne l'est en réalité, alors que la différence beaucoup plus considérable entre les consonnes passe inaperçue.

Pour ces deux voyelles en syllabes fermées, tous les sujets ont employé une intonation légèrement descendante, sans différence notable suivant les deux genres, ni dans l'allure de la courbe, ni dans l'intervalle musical entre le commencement et la fin (fig. 9, pl. II).

Nous observons, ici encore, le même manque de simultanéité entre le jeu des divers organes phonétiques : la désinence du masculin est sonorisée pendant quatre à cinq cs., chez tous les sujets; celle du féminin est sonore sur tout son domaine et suivie d'un élément vocalique (40).

(39) Voir pour allongement devant l'alternance en *-z*, *supra*, pp. 219-222.

(40) Délimitation approximative, la courbe ne permettant pas une séparation rigoureuse.

Les mêmes mots, en position atone, enregistrés par un seul sujet (*il est neuf et beau/elle est neuve et belle*), se décomposent de la façon suivante (fig. 3 et 4, pl. XI) :

	<i>n</i>	<i>œ</i>	<i>f</i>	<i>n</i>	<i>œ</i>	<i>v</i>
PR	6	9	10	6	11	5 (41)
	(dont 2 cs. <i>f</i> sonore.)					

En position tonique non finale (*il est neuf, ton manteau/elle est neuve, ta robe*) (fig. 5 et 6, pl. XI) :

	<i>n</i>	<i>œ</i>	<i>f</i>	<i>n</i>	<i>œ</i>	<i>v</i>
PR	6	6	7	6	11	9 (42)

L'alternance de durée est donc ici nette et vivace, puisqu'elle subsiste en position non finale et même en position atone, bien que très atténuée, il est vrai.

Il semble bien aussi que le timbre de la voyelle ne soit pas exactement le même devant *f* ou *v*. Les palatogrammes de *vif* et *vive* (fig. 10 et 11, pl. IV) accusent une différence, légère sans doute, mais constante. Il semble en être de même pour *veuf/veuve*, mais la trace de la voyelle est bien étroite et il est difficile de rien affirmer.

Mots ne comportant pas de différence de genres. Ce groupe comprend des mots à terminaison vocalique ou consonantique.

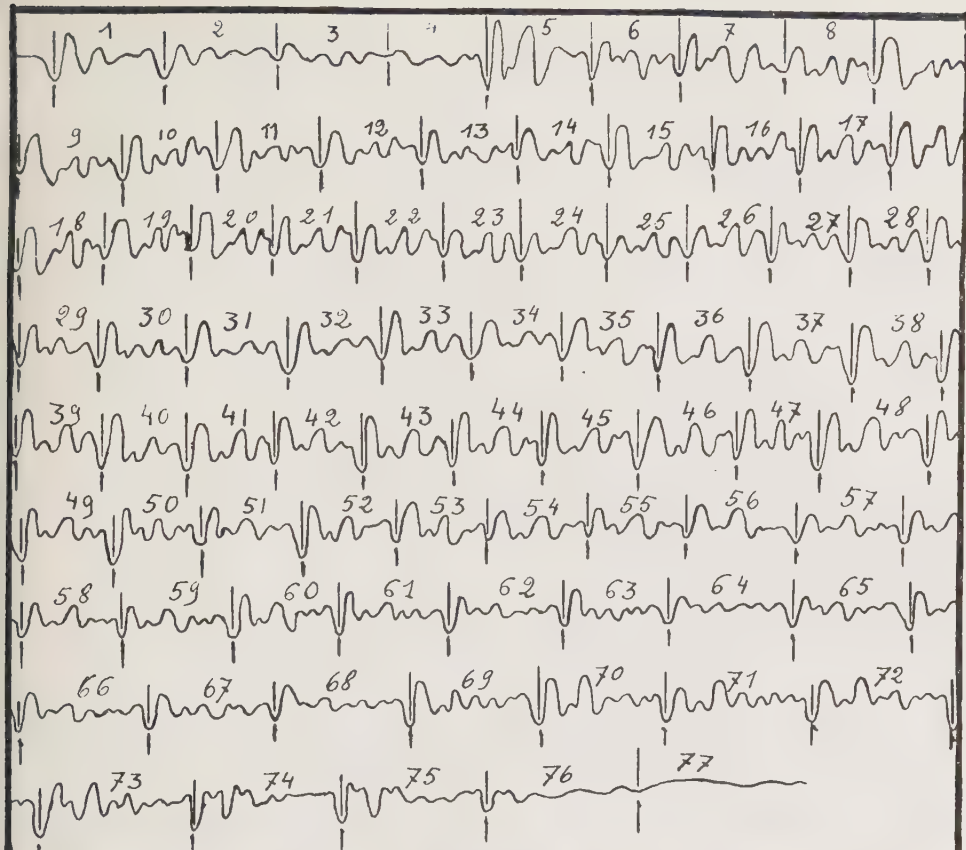
Il y a une trentaine d'année, ces mots comportaient encore une différence, sans doute légère et chancelante, mais encore existante; Poirot (43) indique une différence de durée considérable (de 13 à 24 cs.) pour les voyelles finales de *chanté* et *chantée* et aussi (de 19 à 28 cs.) entre les *i* de *sorti* et *sortie*. Aucune différence de hauteur

(41) Délimitation approximative, la courbe ne permettant pas une séparation rigoureuse.

(42) Dont 7 cs sont assourdis par l'assimilation à la consonne sourde suivante.

(43) *Deux questions de phonétique française; op. cit., p. 26.*

PLANCHE X



(I) a de grande, vibrations grossies 2 fois (RB)



(2) bon (JC)



(3) bonne (JC)



(4) il est gentil (PR)



(5) elle est gentille (PR)

musicale n'est indiquée pour les finales *é/ée*, mais pour *i/ie* et *us/ues* (*rompus*, *rompues*), la voyelle du féminin est un peu plus basse. Il semble bien, d'après les descriptions de l'auteur, que le féminin comporte, non point une voyelle suivie d'un *e* muet, mais une voyelle différente par sa durée, sa hauteur et son timbre, de celle du masculin. Toutefois, chez Poirot, il s'agit peut-être d'une prononciation régionale de l'Est de la France, car encore de nos jours, en Lorraine, la différence des genres pour les mots de terminaison vocalique est parfaitement sensible et l'on entend *chantée/chanté*, *sortie/sorti*.

L'abbé Rousselot (44) trouve, dans sa propre prononciation, non plus une voyelle longue, mais une voyelle suivie d'un autre petit élément vocalique et nasalisé, et son oreille lui indiquait un phénomène analogue pour le parisien (45), mais en « prononciation énergique » seulement; qu'en était-il exactement pour la prononciation courante ? Cette distinction de genre était-elle suivie par tous les milieux sociaux ? Nous ne pouvons le savoir par le tracé, témoin d'une prononciation charentaise, donc peu instructif pour le parisien, fait par l'abbé Rousselot. J'ai eu l'occasion d'enregistrer un Parisien né vers 1865 et appartenant à la classe populaire (46), et cette expérience ne montre pas de différence sensible pour la fin des mots *cassé/cassée*, ni au point de vue de la durée de la voyelle, ni au point de vue de sa hauteur musicale; il n'est pas possible, tout au moins avec les moyens employés, de percevoir une trace de distinction entre les genres. Sans doute ne pouvons-nous rien affirmer d'après l'exemple d'un seul sujet, mais il laisse à supposer que la disparition de la différence entre la voyelle finale ou suivie de *e* muet en parisien est antérieure à la génération de ce sujet, au moins en ce qui concerne la prononciation courante et populaire.

D'ailleurs cette distinction se fait encore de nos jours au théâtre et il y a sans doute encore des maîtres qui l'enseignent à leurs élèves. C'est ainsi que le sujet J. F., dont le témoignage ne doit être accepté qu'avec précaution (47), a marqué très fortement la

(44) *Dictionnaire prononciation française*, 1911, p. 168, *abajoue*.

(45) Rousselot et Laclotte. *Précis de prononciation française*, p. 141.

(46) Menuisier, fils d'une blanchisseuse, le sujet R du tableau.

(47) *Supra*, p. 186.

différence entre *é* et *ée* à la finale; ce n'est là qu'une acquisition artificielle et fragile et je n'ai jamais surpris à l'oreille l'allongement de la voyelle du féminin chez le même sujet J. F. dans une conversation courante. Dans ce cas exceptionnel et artificiel, il ne s'agit sans doute pas de l'addition d'un *e* muet, mais d'un allongement de la voyelle, mais le mode d'expérience employé ne permet pas de rien affirmer à ce sujet.

Pour *le verre est cassé/l'assiette est cassée*, les durées obtenues sont les suivantes :

	(masc.)	s	é	(fém.)	s	é
ML a)		22	15		19	17
ML b)		17	16		19	14
ML c)		18	20		19	19
ML d)		19	20		19	18
FL a)		18	14		19	17
FL b)		19	16		16	15
LR		18	17		16	17
PR		13	10		13	10
R		15	12		15	13

Les différences entre les deux genres ne sont pas constantes et n'excèdent pas les petites divergences entre les répétitions du même mot par le même sujet.

Quant à J. F., il a fourni les exemples : *je suis enchanté ma sœur est enchantée* et *je m'appelle René/ma sœur s'appelle Renée*.

	(masc.)	t	é	(fém.)	t	é
JF		19	21		25	36
	(masc.)	n	é	(fém.)	n	é
JF		17	24		10	32

Les allongements de la voyelle du féminin sont assez différents : 43 % pour le premier groupe et 33 % pour le second et les

répercussions portées sur la consonne précédente sont opposées dans les deux cas, faits qui montrent bien l'artificiel d'une telle prononciation.

Pas plus dans l'alternance anormale de J. F. que dans les prononciations normales des autres sujets, nous ne voyons de différence notable entre les hauteurs musicales ou leurs variations suivant les deux genres (fig. 1 et 2, pl. III).

En ce qui concerne les mots à terminaison consonantique, l'abbé Rousselot trouve encore de façon constante la trace de la voyelle finale au palais artificiel (48) : « Dans les mots isolés et à la fin des phrases, l'*e* muet final laisse régulièrement sur le palais une trace non douteuse, sinon de son existence actuelle, du moins de son influence persistante ». Poirot, de son côté (49), par le procédé du cylindre enregistreur, trouve une différence très notable, pour les masculins et les féminins à terminaison consonantique, même lorsqu'ils ne sont pas séparés par l'orthographe (cf. *futile*). Ses expériences lui donnent pour *natal/natale*, à la fois une différence de hauteur musicale et de durée, pour *futile* une différence de hauteur musicale seulement (50), mais nous ne pouvons savoir s'il s'agit là d'un fait général pour le français de la génération de J. Poirot ou bien d'une particularité dialectale ou d'une distinction apprise.

Pour la génération sur laquelle porte cette étude, je n'ai trouvé aucune trace de différence entre les genres pour cette catégorie, même chez JF. qui a fourni une prononciation si artificielle et si apprise. Pour les groupes *raisonnement puéril/une idée puérile*, et même *un plat substantiel/nourriture substantielle*, où la plus grande différence d'orthographe pourrait, chez des sujets habitués à la lecture, entraîner des différences de prononciation, nous ne pouvons percevoir de différence, ni dans la durée de la voyelle tonique, ni dans son intonation, ni dans la durée de la consonne finale, ni dans sa détente (fig. 8, pl. II). Voici les durées obtenues par un sujet.

(48) Abbé Rousselot. *Etude de Prononciation Parisienne*, la Parole, 1899, n° 7, p. 531.

(49) J. Poirot. *Contribution à l'étude de l'e muet*, p. 26.

(50) Plus exactement, aucun chiffre n'est donné pour la durée dans ce dernier cas; nous ne pouvons pas en déduire que les durées sont les mêmes.

<i>un plat substantiel</i>		/	<i>nourriture substantielle</i>	
SB	è l (masc.)		SB	è l (fém.)
	42			40
<i>raisonnement puéril</i>		/	<i>une idée puérile</i>	
SB	i l (masc.)			i l (fém.)
	18 18		SB	19 20

Les différences sont faibles et de sens opposé dans les deux exemples ; elles ne peuvent être imputées qu'aux légères différences inévitables dans la répétition d'un même mot. La hauteur musicale n'a été étudiée que pour *puéril/puérile* où les éléments constituant les mots sont assez bien délimitables : le *i* du masculin débute par une fréquence de 200 (sol $\sharp$ 2) et finit à 176 (fa $\sharp$ 2), (moyenne des cinq premières et des cinq dernières vibrations), et pour le féminin les fréquences correspondantes sont 205 et 176 vibrations par seconde ; la différence est négligeable. De même les mots terminés aux deux genres par un *r* (*supérieur -e*) ne donnent, chez aucun sujet de différence appréciable de quelque ordre que ce soit. Le palais artificiel lui-même ne révèle pas de différence lorsqu'il se prête à cette étude ; les mots *pareil/pareille* pour lesquels j'ai constitué une collection pour dix-huit Parisiens différents ne révèlent pas de distinction de genre.

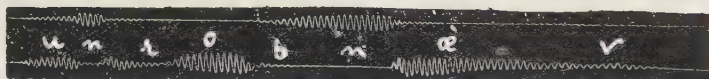
Ajoutons même que le tracé de *exact/exacte* (fig. 7, pl. XI) ne révèle pas non plus de différence entre les deux genres et pourtant la prononciation des deux consonnes au masculin est un phénomène récent, encore loin d'être généralisé : le sujet auquel nous devons ce tracé a entendu bien certainement des personnes faisant la distinction *égzà/egzàkt*, et pourtant la similitude entre les deux formes s'est établie d'emblée.

De ces faits nous pouvons déduire que les mots qui se terminent pour les deux genres, soit par la même voyelle, soit par la même consonne, n'ont véritablement plus à proprement parler de distinction de genre. Ils peuvent dans certains cas la marquer par des accords avec d'autres mots, mais par eux-mêmes ils en sont devenus incapables — ou bien l'ont toujours été.

PLANCHE XI



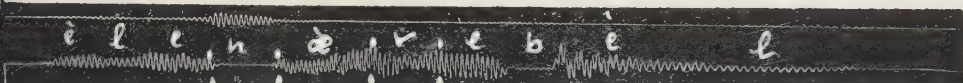
(1) un manteau neuf. (P.R.)



(2) une robe neuve. (P.R.)



(3) il est neuf et beau. (P.R.)



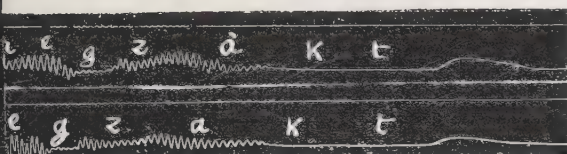
(4) elle est neuve et belle. (P.R.)



(5) il est neuf, ton chapeau. (P.R.)



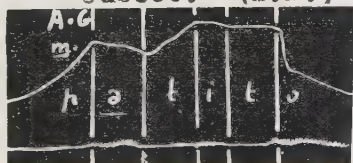
(6) elle est neuve, ta robe. (P.R.)



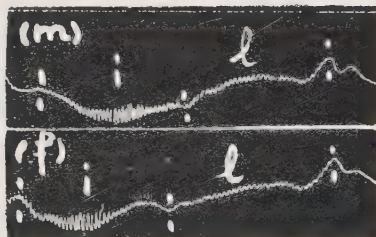
(7) un nombre exact.
c'est l'heure exacte. (P.R.)



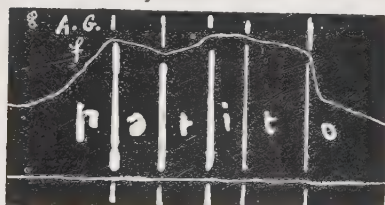
(8) cassé.
cassée. (M.D.)



(10) petit o(rage). (A.G.)



(9) puéril.
puérile. (S.B.)



(11) petite o(rage). (A.G.)

ACTION DE L'ASSIMILATION ET DE LA LIAISON
SUR LE GENRE GRAMMATICAL

L'essentiel de ce que nous avons à préciser ici a été dit, mais de façon fragmentaire, au cours des lignes qui précèdent, nous n'aurons donc qu'à y revenir assez rapidement.

Les dix-sept modes de formation du genre que nous avons exposés (51) sont en réalité des formations schématisées dans notre esprit et réalisées conformément à ce schéma dans le mot dit isolément ou à la fin d'une phrase à la fois très courte et isolée. Il n'en va sans doute pas de même, si le mot qui finit la flexion du genre est placé à l'intérieur d'une phrase, à plus forte raison s'il se trouve dans la conversation courante. Les principaux accidents qui viennent troubler la forme de ces mots est l'abrègement des éléments pour le nom ou l'adjectif placé à l'intérieur d'un groupe, l'altération des consonnes par le jeu de l'assimilation ou le trouble apporté dans l'alternance des désinences par les liaisons. Nous ne reviendrons pas sur le premier point qui a été étudié pour chaque formation, bien qu'il puisse y avoir un nombre presque infini d'altérations dans la durée de la voyelle tonique ou des désinences suivant la longueur de la phrase du mot considéré lui-même, sa place dans la phrase, etc... Nous concluons seulement que les alternances de durées, lorsqu'elles existent réellement, ce qui est rare, sont amoindries, mais pas complètement détruites à l'intérieur d'une phrase.

Ce qui concerne l'assimilation nasale a déjà été étudié au sujet de la nasalité en général, reste donc l'assimilation de sonorité. Un tel phénomène trouble profondément la distinction du genre en dotant le féminin d'une désinence sourde lorsqu'elle est sonore dans le mot isolé ou inversement. La différence entre une sourde vraie et une sonore assourdie par assimilation ne fait guère question; l'abbé Rousselot (52) a étudié ce point et nous ne saurions mieux faire que de reprendre son mode d'expérience afin de vérifier ou de confirmer un résultat qui peut subir de légères variations pour des raisons géographiques ou chronologiques. Nous

(51) *Supra*, pp. 30-31.

(52) P. Rousselot. *Dictionnaire de la prononciation française*, Revue de Phonétique, tome II, 1912, pp. 159-192.

emploierons donc l'enregistrement des mouvements de la langue au moyen d'une ampoule, ainsi qu'il a été fait plus haut pour l'assimilation nasale (53).

L'expérience a porté sur une occlusive sonore assourdie (*la grande femme*) comparée avec une occlusive sourde véritable, occupant la même place dans le groupe (*la menthe fane*); une expérience analogue a été faite pour une constrictive (*la mauvaise part*, *la négresse part* (fig. 3, 4, 5, 6, pl. VIII). Pour le *d* assourdi la pression de la langue se traduit par une déviation de la courbe de 7 mm. et la plume a quitté sa position d'équilibre sous un angle de 50°, alors que pour le *t*, la pression s'est traduite par un déplacement de 14 mm. effectué sous un angle de 72°. Les déplacements et angles correspondants pour la constrictive sont 5 mm. et 33° pour le *z* sourd de *la mauvaise part*, 8 mm. et 63° pour *s* de *la négresse part*. De tels résultats ont sans doute le grave défaut de provenir d'un seul sujet et de celui qui est le plus porté à exagérer ou à préciser le résultat cherché. Toutefois, A. H. a fourni trois tracés des groupes *la grande femme*, *la grande vague*, *la menthe fane*, qui montrent les déplacements et angles suivants :

d + f	6 mm.	40°
d + v	5 mm.	32°
t + f	9 mm.	62°

Ces uniques résultats amènent à des conclusions qui n'ont rien d'inattendu, à savoir que si la désinence de genre est altérée dans sa sonorité, comme nous le voyons sur la ligne du larynx (ligne supérieure pour *la petite Diane* et *la petite vache* (fig. 1, 2, pl. VIII), elle garde sa force articulatoire, que « la douce voulue ne se confond pas dans l'articulation avec la forte voulue, et que dans l'articulation, elle se distingue toujours de celle-ci par une pression organique moins grande » (54).

Toutefois, les résultats obtenus pour *la grande vague* comparés à ceux obtenus pour *la grande femme* laisseraient à supposer que, au moins en ce qui concerne cette expérience chez le sujet consi-

(53) *Supra*, p. 209.

(54) Rousselot. *Dictionnaire de pron. frse.* Revue de Phonétique, 1912, p. 172.

déré, la désinence *d* ayant subi l'assimilation de sonorité présente un début d'assimilation de force articuloire : la déviation de la plume a été plus forte, donc plus forte aussi la pression de la langue sur l'ampoule exploratrice; cette déviation s'est faite sous un angle plus ouvert, donc plus brusquement. Remarquons que pour l'assimilation contraire (désinence sonore assourdie) un autre sujet semble obtenir un résultat analogue par une continue : la portion de tracé qui appartient à *s* pour *une grosse pomme* (fig. 14, pl. VII) est soulevée au-dessus de la ligne d'équilibre (suivie pendant la tenue de *p*), donc la pression de l'air dans le tambour pendant l'émission de *s* était assez forte; au contraire, l'*s* sonorisé de *grosse* dans *une grosse dame* (fig. 15, pl. VII) ne présente plus ce soulèvement (les grandes ondulations sont dûes sans doute aux battements d'un *r* uvulaire continués par inertie de la membrane); la pression produite a sans doute été moins forte.

Sans doute n'avons-nous ici que bien peu d'exemples et ces quelques expériences ne peuvent prétendre constituer la solution d'un problème, tout au plus peuvent-elles être considérées comme une indication, un point de départ, pour des recherches ultérieures. Toutefois, elles semblent indiquer que si la désinence assimilée est loin de se confondre avec la sourde correspondante — l'oreille et l'expérience s'accordent sur ce point — du moins ne garde-t-elle sans doute pas entièrement sa force articuloire propre.

La liaison apporte aussi un grand trouble dans les alternances de genre telles qu'elles se présentent dans le mot isolé. Nous pouvons alors avoir, non plus addition d'une désinence consonantique, mais alternance *consonne sourde/consonne sonore* pour *d* (*un grand arbre/une grande âme*) et peut-être aussi pour *g*, bien que la liaison en *k* des mots terminés par *g* soit peut-être de nos jours plus livresque que réelle : si l'on connaît le groupe *sang* (*k*) *impur*, il semble que les Français cultivés eux-mêmes hésiteraient à former un nouveau groupe comportant cette liaison, à dire par exemple : *vous avez devant vous un long avenir* dans la conversation courante. Là où nous avons pour le mot à la finale une désinence en *s*, la liaison produira au contraire une alternance de genre *consonne sonore/consonne sourde* (*doux enfant/douce enfant*). Mais dans le cas de certaines désinences (en *z*, en *r*, en *n*,

par exemple), la liaison place après le masculin la désinence du féminin. Dans ce cas, un problème se pose : toute distinction de genre disparaît-elle dans ce cas ? N'y a-t-il aucune différence dans les groupes èz de *mauvais état* ou *mauvaise épée*, ou òn de *bon état* et *bonne idée* ?

Nous avons vu plus haut (55) que, pour la voyelle, l'alternance de tons, lorsqu'elle existe en position finale, subsiste à l'intérieur d'un groupe, si bien que les groupes èz de *mauvais état* et *mauvaise épée* sont différenciés par une alternance *ton uni/ton descendant*.

Mais lorsqu'il n'y a pas d'alternance de tons, n'y a-t-il pas une différence dans la consonne ? Dans le mot isolé ou final, le masculin n'a pas de désinence consonantique, alors que le féminin se termine sur une consonne finissant la syllabe, donc à tension décroissante (56). Peut-être pourrait-il en résulter que la consonne de liaison au masculin, considérée comme étrangère au mot, fût rejetée dans le mot suivant (57) et fût entièrement explosive, alors que la consonne du féminin qui fait partie de l'adjectif peut garder quelque chose de sa nature implosive. En d'autres termes, il se peut que nous n'ayons pas exactement la même coupure syllabique *ve-zé* pour la *mauvaise épée* et le *mauvais état*. Sans doute une consonne isolée entre deux voyelles est-elle rattachée à la seconde (58), et si nous devons séparer les syllabes, il est bien probable que personne n'hésiterait à décomposer *vè-zé* pour les deux exemples ci-dessus. Mais en est-il bien de même dans l'articulation rapide de tout le groupe ? Il se pourrait que la coupure syllabique tombât à l'intérieur de la désinence du féminin et qu'une partie de celle-ci gardât sa nature implosive. Les expériences faites avec l'ampoule dans le but d'obtenir la tension musculaire de la langue ne m'ont pas fourni de résultats bien probants. La gêne apportée par ces appareils rend déjà quelque peu douteuses les réponses données aux questions sur la pression totale, à plus forte raison est-il difficile d'employer ce procédé pour connaître les variations de pression au cours d'une même consonne. Toutefois, dans un

(55) *Supra*, p. 218.

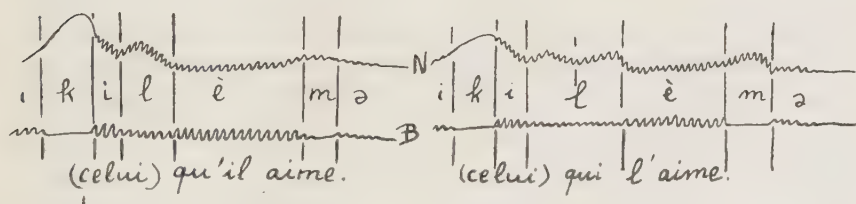
(56) Grammont. *Traité de Phonétique*, pp. 42-45.

(57) Grammont. *Prononciation française*, p. 129.

(58) *id.*, *ibid.*, p. 101.

cas assez comparable, l'abbé Rousselot (59) a obtenu pour *ab ovo* et à *Beauveau* des tracés différents qui laissent pressentir une composition syllabique différente. J'ai pu obtenir des résultats dans une autre expérience qui n'était pas destinée à la présente étude sur le genre et qui a montré une différence nette entre deux consonnes intervocaliques dont l'une termine un mot et dont l'autre commence le mot suivant. Voici comment il a été procédé : le souffle des deux narines est recueilli et envoyé dans un tambour dont la cuvette, assez large (30 mm.), est recouverte d'une membrane souple et peu tendue, apte à traduire des variations de pression de l'air. Soit qu'il s'agisse d'une pression à l'intérieur de la bouche qui repousse le voile du palais vers la cavité nasale, soit qu'il s'agisse d'un véritable passage d'air par le nez par suite de fermeture défectueuse de cette voie, nous obtenons par ce procédé chez le sujet J. C. un soulèvement de la ligne nasale pour toute consonne. Lorsque cette consonne est explosive, la ligne continue à monter jusqu'à métastase, sinon, elle monte au début, puis baisse graduellement, donc, dans le premier cas, l'air est expulsé sous pression croissante, dans le second cas, sous pression décroissante.

Dans la liste d'exemples proposés se trouvait un seul exemple de consonne intervocalique appartenant, soit au mot précédent, soit au mot suivant, *celui qu'il aime* et *celui qui l'aime*. Nous cons-



tatons que *l* de *il* est émis avec une pression décroissante, tandis que celui de *l'aime* est émis avec une tension d'abord décroissante puis croissante, ces deux consonnes n'ont pas la même nature.

(59) Rousselot. *Dict. prononc. frse.* Revue de Phonétique, 1912, pp. 166-167.

Sans doute ces exemples ne sont-ils pas fort bien adaptés à la question, étant donné que le second exemple comprend un *l* allongé et peut-être même redoublé dans la prononciation, mais il vient toutefois corroborer les résultats obtenus par l'abbé Rousselot. Ajoutons que la tension décroissante des cordes vocales qui se traduit par un ton décroissant peut fort bien résulter d'une assimilation à une consonne décroissante. Ces faits ne permettent pas sans doute de rien affirmer quant à la position syllabique de la consonne suivant qu'elle est une liaison ou une désinence de genre, ils laissent toutefois à penser que cette position pourrait ne pas être exactement la même. Dans le cas : *le mauvais étal/la mauvaise épée*, il n'est pas impossible que nous ayons *vè* - *zé/vèz* - *zé*.

Une série d'expériences (60) destinées à constater, s'il y a lieu, la différence de tension entre la consonne de désinence et la consonne de liaison a pu être faite sur un sujet non prévenu ; dans ces tracés il y a une différence très nette entre les deux *t* de *petit orage* et *petite orange* (10 et 11, pl. XI) : pour la consonne de liaison de l'adjectif masculin, la ligne de tension, après une descente pendant la durée de la voyelle *i*, fait un angle et remonte (très légèrement il est vrai), pendant le *t* de liaison ; la coupure syllabique sépare la consonne de l'adjectif et l'attribue au mot suivant. Pour l'adjectif féminin placé dans les mêmes conditions phonétiques, la ligne de tension musculaire descend pendant la durée de *i* et aussi pendant celle de *t*, à part une très légère remontée à la catastase, la coupure syllabique attribue la consonne de désinence à l'adjectif. Sans doute cette différence est-elle légère sur les tracés, mais chez le sujet ne soupçonnant pas le but de l'expérience (son attention s'est portée sur la nasalité), elle s'est montrée assez constante : quinze inscriptions ont été faites de chacun de ces deux groupes, dans treize des tracés de *petit orage*, *t* a été de tension croissante et pour *petite orange*, douze *t* de désinence ont montré une tension décroissante. La même expérience a été faite avec un nom monosyllabique, dans les groupes *petit ange* et *petite anse* et n'a donné aucun résultat : il semble que l'accent de groupe tombant immédiatement après la consonne *t*, le reporte toujours à la

(60) La tension a été obtenue avec deux capsules laryngales placées à droite et à gauche de la pomme d'Adam et reliées par un tube en Y à un tambour de grand diamètre et tendu d'une membrane souple.

syllabe suivante, quelle que soit la nature de cette consonne, liaison ou désinence.

Le couple d'exemples *petit orage/petite orange* a été enregistré trois jours après par le même sujet, prévenu cette fois du but de l'expérience et des résultats obtenus par lui au préalable. Dans ces nouvelles conditions les nouveaux résultats obtenus sur un grand nombre d'exemples ont été désordonnés, c'est-à-dire qu'une telle distinction, même si elle est assez régulièrement observée, ce qui est à prouver, est bien légère et, en cas de liaison, la distinction du genre devient fragile. Ce fait s'est montré nettement lors de l'enquête dialectologique dont il sera question au chapitre suivant : la liste proposée contenait les groupes *un vilain homme* et *premier étage*; or, dans tous les cas où la réponse a jailli spontanément, elle a été *ẽ vilẽ om* et *prãmyé étaž*. Mais les réponses spontanées ont été rares et le plus souvent le sujet interrogé, partagé entre ses souvenirs scolaires et le sentiment de faire un mauvais accord, a proposé, sans conviction, quelques formes, *vilẽ òm*, *vilẽ nõm*, *vilẽ 'òm* (avec un coup de glotte) d'une part, *prãmyé étaž*, *prãmyéré taž*, d'autre part voire même *vilènõm* et *prãmyèrétaž*, mais fort rarement : beaucoup de sujets n'ont pu se prononcer et ont surtout proposé une autre construction, tant ils étaient embarrassés par le résultat de la liaison. Cette hésitation ne doit peut-être pas être attribuée entièrement à l'ambiguïté de genre résultant de la liaison, car l'addition de *z* ne rencontre pas d'hésitation. L'on pourrait penser que la fréquence d'usage n'est pas étrangère à ce fait. L'alternance *é/èr* est surtout employée pour des substantifs, ou bien des adjectifs ne pouvant s'employer qu'après le nom, en position tonique : or la liaison ne se fait pas dans ces deux cas (61), seuls les trois éléments *premier*, *dernier* et *léger* n'appartiennent pas à ces deux catégories, encore les deux premiers s'emploient-ils surtout comme noms et le troisième en position tonique. De même pour la désinence nasale, seuls *vilain* et *certain*, *fin*, *bon*, peuvent s'employer en position atone et l'hésitation pourrait provenir de l'emploi assez exceptionnel de ces liaisons en *r* et *n*. Mais la liaison en *z* qui ne provoque aucune hésitation de la part du sujet interrogé n'est pas moins exceptionnelle devant un mot mas-

(61) M. Grammont, *Prononciation française*, pp. 132-134.

culin, puisque le seul adjectif *mauvais* peut être employé en position atone. Toutefois, nous devons tenir compte du grand usage de cette consonne comme marque de pluriel, ce qui lui confère une grande fréquence d'usage : les hésitations que rencontrent *premier étage* et *vilain homme* et la certitude que rencontre *mauvais état* sont dûes à des causes qui débordent largement le problème du genre grammatical.

Une autre consonne de désinence, *y* a donné un résultat analogue à l'*r* de *premier étage* chez une femme de très bonne éducation qui a été plusieurs fois surprise disant *žātiāfā*, c'est même la seule prononciation de ce groupe qu'elle ait employée, alors que la même personne disait immédiatement après *ēbōnāfā*, malgré l'ambiguïté de genre causé par cette liaison, la même ambiguïté qui aurait résulté de la liaison avec *y* dans le premier groupe.

Pour ces hésitations en ce qui concerne la liaison, nous devons aussi tenir compte du fait que l'adjectif se trouve le plus souvent après le nom qualifié et, lorsqu'il est placé avant, il perd souvent sa valeur adjectivale pour faire corps avec le nom et ne plus présenter avec lui qu'une image unique (ex. *petit pain* n'est pas un pain de petite taille, mais quelque chose comme un croissant); l'adjectif varie sans doute, mais à l'intérieur de groupes tout faits (cf. *petit pain*, *petite fille*) et la flexion éventuelle dans un groupe où l'adjectif a vraiment sa valeur adjectivale, peut alors constituer une difficulté.

Notons de plus que *premier*, *dernier* sont souvent employés, non comme adjectifs, mais comme noms (*le premier*, *le dernier de la classe*; *il habite au premier*) et un groupe tel que *premier étage* ne s'emploie pas, de même que *vilain enfant*, *vilain* étant aussi employé comme nom (*tu es un vilain*) ou comme attribut après le nom. Toutefois, dans les cas, relativement rares, où l'on peut surprendre un adjectif en *-er* placé devant un nom masculin à initiale vocalique (en fait, il ne peut s'agir que de *premier* et de *dernier*); les classes non cultivées laissent la finale en *é* et les deux voyelles en hiatus. Il est d'ailleurs d'observation courante d'entendre *prāmyé avril* (*premier Avril*), *prāmyé au*, *prāmyé u* (*premier Août*), *prāmyé ôktòbr* (*premier Octobre*), ces formes étant dûes, partiellement à ce que les noms de mois sont masculins, partiellement à l'analogie avec la forme en *é* du premier jour des autres

mois à initiale consonantique (*premier Janvier*) et aux expressions *le premier du mois*, *le premier de l'an*. Il se pourrait d'ailleurs que *premier* devant un nom de mois, qui constitue l'usage le plus fréquent de cet adjectif devant une voyelle, entraînant par analogie la forme -é, sans changement dans les autres cas qui ne se présentent guère. Notons toutefois que cet usage ne se retrouve guère que dans la classe populaire ou dans la petite bourgeoisie, ailleurs on dira *premièravril*, *premièrétaž*.

Un autre point démontre d'ailleurs clairement et surabondamment la fragilité des différences qui peuvent exister entre la consonne de liaison et la consonne de désinence, c'est l'incertitude qui règne dans le genre des mots commençant par une voyelle, aussi bien de nos jours qu'à travers l'histoire de notre langue : au xvi^e siècle encore, le genre de *œuvre*, *affaire*, *étude*, *espace*, *abîme*, *échange* était douteux (62), *image* et les mots en -eur étaient masculins (63) : au milieu du xvii^e siècle, *énigme*, *idole*, *équivoque*, étaient encore de genre indéterminé (64), ainsi que plus tard, au milieu du xix^e siècle, *atmosphère* (65). De nos jours, si ces mots sont à peu près fixés dans l'usage littéraire, ils restent de genre douteux dans la langue parlée, surtout en ce qui concerne les classes populaires, le jeu de la liaison a surtout pour effet de généraliser le genre féminin pour les mots de cette catégorie : l'emploi d'*autobus* au féminin est absolument général, tout au moins en ce qui concerne la grande banlieue parisienne (66).

Souvent même un mot commençant par une voyelle s'est scindé en deux genres marquant des sens différents (67). Dans les classes cultivées même des mots appartenant à des vocabulaires spéciaux (68), tels que *infusoire* ou *omoplate* peuvent donner lieu à des erreurs.

Dans la source de renseignements qui constituent les Partages

(62) E. Bourciez, *Eléments de Linguistique Romane*, 554, pp. 674-675.

(63) E. Bourciez, *Eléments de Linguistique Romane*, p. 675.

(64) E. Bourciez, *Eléments de Linguistique Romane*, p. 675.

(65) E. Bourciez, *Eléments de Linguistique Romane*, p. 675.

(66) De même que *air*, *alcool*, *amour*, *appel*, *argent*, *éther*, *éventail*, *exercice*, *héritage*, *hippodrome*, *hôtel*, *obstacle*, *obus*, *omnibus*, *orage*, *ouvrage*, *ulcère*, *usage*, *ustensile* (Bauche, *Langage populaire*, p. 90) et aussi *incendie* (Brunot et Bruneau, *Précis Gramm. Hist.*, p. 290).

(67) Bruneau et Brunot, *Précis de Grammaire Historique*, p. 291.

(68) Bruneau et Brunot, *Précis de Grammaire Historique*, p. 290.

des Biens Communaux sur le langage populaire dans les dernières années du XVIII^e siècle, nous relevons, entre autres, les confusions de genre suivantes pour les mots à initiale vocalique :

tous français doit avoir un abitation (Chauny) (69);

que cette arrêté serve d'acte (Aisne) (69);

des avantages de la Révolution à cette égard (Chauny) (69);

sembloit nous promettre une azile pour la vie (Allier) (70);

son ombre dangereux et perfide (Pas-de-Calais) (71);

cette article (Meurthe) (72);

c'est que l'on a fait toute ses effort (Abbeville) (72).

Ce dernier exemple est particulièrement probant, *toute* étant séparé du nom à initiale vocalique qu'il qualifie; les autres, choisis intentionnellement dans les lettres dont l'orthographe est à peu près correcte, montrent le flottement du genre en un tel cas.

J'ai pu surprendre les exemples suivants : *la prochaine épisode* (opérateur de cinéma ambulant);

un image (ě nimaž) (paysanne, région de Provins);

il avait une asthme (asp) (facteur);

un pendule qui se ballade d'une extrême à l'autre (étudiant en médecine. Sans connaître l'auteur de cette phrase, nous ne repousserons pas *a priori* l'hypothèse d'une persistance de l'ancienne prononciation distinguée de l'article indéfini devant un nom masculin à initiale vocalique);

de l'alcool et de la bonne (boucher);

et surtout l'exemple suivant qui montre une divergence de genre dans le cours d'une même phrase :

vous savez bien, la nouvelle étang, le grand étang (grăētā).

(cultivateur de la région de Montereau).

En résumé il semble que chez des sujets possédant une certaine culture et sachant qu'il existe une distinction grammaticale et orthographique entre ces formes, une différence phonétique peut subsister entre un adjectif suivi de liaison et un féminin, tout au moins dans des phrases courtes et isolées : nous en avons vu un exemple dans la différence de tensions musculaires suivant qu'il

(69) *Partages des Biens Communaux*, Archives Natles, F. 10.329.

(70) *Partages des Biens Communaux*, Archives Natles, F. 10.330.

(71) *Partages des Biens Communaux*, Archives Natles, F. 10.330.

(72) *Partages des Biens Communaux*, Archives Natles, F. 10.226.

s'agit de *petit orage* ou de *petite orange*, une distinction d'ordre phonétique étant assez nette, bien que pas absolument constante. Ces expériences ne peuvent d'ailleurs nous renseigner sur ce qui peut subsister de cette différence en conversation courante; quoi qu'il en soit elle est alors très faible ou nulle, si bien que la liaison porte une atteinte sérieuse à la distinction du genre.

CONCLUSION

Considérant le genre grammatical, non plus du point de vue phonologique, mais du point de vue de la phonétique expérimentale, cette distinction se présente sous une forme extrêmement complexe. En fait, nous touchons là à tout le problème de la phonétique du parisien moderne et il semble qu'elle ait changé dans une mesure assez considérable depuis les études faites par l'abbé Roussetot sur ce point; les ouvrages célébrant la netteté de l'articulation parisienne sont peut-être en train de devenir archaïques, de représenter une caractéristique du parler parisien qui sera bientôt du domaine du passé.

Bornant cette question très générale et qui mériterait de vastes études expérimentales au point que nous étudions ici, celui du genre grammatical, nous pouvons, semble-t-il, dégager les faits suivants :

1° Le féminin se forme, du fait de la faiblesse d'articulation des consonnes occlusives, par l'addition d'un élément présentant tant de phénomènes transitoires depuis la voyelle qui la précède, que nous pouvons parler en réalité de deux consonnes. Il s'agit, soit de persistance de la sonorité de la voyelle dans le domaine d'une désinence sourde, soit de persistance de nasalité, soit d'une partie notable d'une occlusive s'usant pour devenir continue. Notons que les courbes ne nous montrent pas des traces de ces faits, de faibles symptômes de ce qui pourrait devenir un fait futur de notre langue, elles nous montrent déjà ces phénomènes bien développés, atteignant souvent une partie notable de la désinence.

2° Si cette désinence est considérablement usée à son début, par contre est-elle assez solide à sa détente et ses caractères de sonorité ou de surdité sont respectés, sauf naturellement en cas d'assimilation.

3° Le changement de genre amène en fait, un changement beaucoup plus profond que nous n'avons l'intention de le produire, puisque l'addition d'une désinence change le timbre de la voyelle qui la précède, la durée de tous les éléments phonétiques du mot masculin et sans doute leur nature; nous tenant au point de vue purement expérimental, nous pouvons dire, au moins lorsqu'il s'agit d'un mot court, d'un monosyllabe, que la distinction des genres se forme par substitution totale d'un mot à un autre.

4° Enfin il peut y avoir non seulement alternance de timbre, ou de nature des éléments phonétiques constituant le couple de mots, mais encore alternance de tons des voyelles toniques, interprétée à tort comme une alternance de durées. Cette illusion acoustique n'est sans doute pas limitée au parisien de notre époque, peut-être même pourrait-elle s'appliquer à beaucoup de cas. Il y aurait là toute une face de l'apparence phonétique à voir de près, la durée semblant une notion fort trompeuse.

LE GENRE GRAMMATICAL
DANS LA RÉGION PARISIENNE

ÉTUDE DIALECTOLOGIQUE

ÉTUDE DU GENRE GRAMMATICAL DANS LA RÉGION PARISIENNE

Nous avons vu plus haut, lors de l'étude sur le genre exprimé par les outils grammaticaux, quelques-uns des résultats de cette enquête. En dehors des mots-outils, bien des questions se posent pour la distinction du genre dans les mots : les mots invariables à Paris le sont-ils aussi autour de la capitale ? Dans les cas d'alternance vocalique, quelle est la nature de la voyelle pour chacun des deux genres, quel est son degré d'aperture, sa nasalité, sa quantité ? Dans les cas de désinence en *-r*, quelle est la nature de cette consonne : apicale ou dorsale, roulée ou fricative ? Autant de questions qui se posent et qui se ramènent à celles-ci, d'ordre beaucoup plus général : quelle est l'extension du parler parisien actuel, tel que nous pouvons l'entendre chez nos contemporains ? Quelle est l'étendue du parler parisien, celui-ci comprenant à la fois ses formes actuelles et des formes archaïques ayant maintenant disparu de la capitale et pouvant survivre en grande banlieue ? Pouvons-nous fixer une limite entre la langue de Paris devenue le français commun et les dialectes environnants ? Ce sont là des questions dont la portée déborde largement le genre grammatical et que nous essaierons de résoudre pour ce point particulier.

Mots à terminaison vocalique (*Cartes N^{os} 6 et 7*)

Une des principales questions de l'enquête a été de savoir s'il subsiste des points où les mots à terminaison vocalique, naguère distincts à Paris suivant les genres, maintenant uniformisés, gardent une différence suivant qu'il s'agit du masculin ou du féminin. Il est évident que l'invariabilité des participes passés en *-é*, *-i*, *-u*, est une grande atteinte à la notion du genre, le participe

constituant une très forte proportion des éléments soumis à la flexion et que les participes en *-t*, les seuls pour lesquels la flexion n'ait pas une valeur purement graphique, sont pour ainsi dire exceptionnels. Il est donc intéressant de savoir si cette marque du genre, disparue depuis si peu de temps, puisque l'abbé Rousselot en trouvait encore des traces, a laissé quelque souvenir dans les parlers ruraux de la région parisienne. Deux mots ont été proposés : *cassé/cassée* pour lequel a été noté sur la carte le participe en *-é* qui a pu être surpris dans la conversation et pas toujours précisément ce mot. Il a semblé préférable d'introduire en prévenant cette petite supercherie, le sujet interrogé sur ce point pouvant introduire une distinction artificielle, et *cru/crue* qui a une autre terminaison vocalique, moins fréquente que *-é*.

a) CASSÉ/CASSÉE (*Carte N° 6*).

Presque toute la région parisienne admet l'identité des genres. Toutefois, nous observons des différences dans deux petites aires : à l'Est de Paris, bord du plateau briard, vers la limite départementale de la Seine-et-Marne et de la Marne, et dans le Vexin français, entre l'Oise et l'Epte. Nous pouvons adjoindre quelques points au Sud-Ouest sur la vallée de la Voise.

A. Diot (*Patois Briard*, page 6) dit encore que « dans la vallée de la Seine que l'on nomme *la bassée* (c'est-à-dire dans la partie marécageuse Ouest-Est dont nous avons parlé plus haut), les mots terminés par... *ée, ées*, se disent en allongeant comme il a été cité pour Bray (Bré-é-ye) ». Malgré la date relativement récente de cet ouvrage, c'est maintenant un état assez ancien dont on ne trouve plus de traces de nos jours, même chez les vieux du village.

Quelles sont les natures des différences de genres adoptées par ces différentes régions ? Il ne semble pas qu'il s'agisse d'une alternance de durées des voyelles finales, mais ces distinctions phonétiques sont maintenant à leur dernier stade et j'ai eu le bonheur de trouver sans doute la dernière ou l'avant-dernière génération qui en fasse encore usage. Il semble que la voyelle finale soit au féminin suivie d'un élément atone que nous avons représenté par *a*.

La nature de cette distinction est encore plus difficile à saisir aux points 20, 25, 27 E.-et-L., 66 S.-et-O., et elle se montre aussi plus capricieuse : chez le même sujet, elle peut apparaître dans un féminin et manquer à la phrase suivante pour laisser percevoir un allongement dans un participe masculin et ce n'est pas sans bien des hésitations que je me suis décidée à porter ces quatre points sur la carte. La distinction de genre en cette région semble subordonnée à d'autres conditions phonétiques de la phrase, peut-être à l'intonation. C'est un point qui serait à reprendre plus en détail pour toute cette région avant qu'il soit trop tard.

L'aire occidentale, sur le plateau de Vexin, semble vouée à une prompte disparition étant bien attaquée et trouée par la forme invariable environnante; l'aire orientale est beaucoup plus homogène et d'ailleurs c'est là que la distinction est la plus sensible.

Remarquons qu'il existe des points isolés où l'élément final est un *y* comme en français wallon, l'élément consonantique final étant toutefois moins marqué. Quel est le processus qui a amené ce *y*? Est-ce une consonne intercalaire comme en wallon avec la suite * *kaséa* > * *kaséya* (1) > *kaséy*? Est-ce au contraire une amplification de la forme *é/ē*, avec fermeture à la fin de l'*é* long du féminin, résultant d'une diphtongaison ? Autrement dit, entre les deux féminins en contact, *ē* et *éy*, lequel est primitif, lequel est une modification de l'autre ? Il est difficile de le savoir dans l'état actuel des choses. D'une part nous observons (de même que pour les points d'alternance *u/uy* de la carte suivante) que les points *é/éy* se trouvent sur le bord de l'aire *é/ē*, et non à l'intérieur, ce qui laisse supposer qu'ils ne représentent pas un état primitif. Mais lorsqu'il s'agit de quatre points, nous ne pouvons guère tirer de conclusion de leur emplacement par rapport à telle ou telle autre forme, celui-ci pouvant alors être fortuit. Mais d'autre part, un *è* tel que celui de *père* semble bien être, en ce qui concerne les régions parisienne et champenoise, un ancien *é* précédé de *éy*, les anciennes chartes donnant alors la graphie *ei* (2), ce qui indique la succession chronologique *ey* > *é*. Mais ce fait ne nous permet pas de conclure avec certitude pour les participes passés qui nous

(1) De même que l'on dit *teyatr* pour *théâtre* dans l'aire wallonne.

(2) Renseignement dû à l'amabilité de M. Ch. Bruneau.

occupent ici, car les cas ne sont pas comparables entre le *e* en syllabe fermée de *père* et le *e* en syllabe ouverte de *cassée*; le *y* du premier mot provient d'une diphtongaison, celui du second pouvant provenir, soit d'une diphtongaison faite dans d'autres conditions phonétiques, soit d'une consonne intercalaire comme en wallon. Peut-être les anciennes orthographes nous donnent-elles quelques renseignements; nous voyons :

« plus *vraye* n'est la vérité » (Rabelais, *Pantagruel*, liv. II, chap. XV), et, pour une autre voyelle finale :

« les eaux des cisternes proviennent des *playes* » (Bernard Palissy, *Discours Admirables*).

Ce sont là des indications, permettant de penser que ces mots étaient phonétiquement terminés par *y*.

b) CRU/CRUE (Carte N° 7)

Sur la voyelle plus fermée dont il est question ici, la différence est plus marquée que dans le cas précédent et les aires où elle se fait, si elles sont approximativement les mêmes que précédemment, sont un peu plus étendues. De même, s'il était assez difficile de dire dans le cas précédent, la nature exacte de la nuance entendue, ici il s'agit assez nettement d'un *u* plus long au féminin et dont la fin se dégrade au point de vue du timbre, ce qui a été représenté par un *ə*.

Dans le cas de la terminaison en *-é*, la désinence féminine en *y* apparaissait en 5, 14 et 20 S.-et-O. et 3 Marne. Après un *u* cette même désinence s'étend un peu plus auprès de l'Oise, comprenant 6 et 7 S.-et-O. et au Nord, comprenant 2 Oise. A l'Est de Paris, elle devient beaucoup plus étendue, s'allongeant jusqu'à la limite de la zone étudiée, après laquelle nous ne pouvons naturellement rien dire. Ici encore pour l'aire occidentale, mais pour celle-ci seulement, la distinction *u/uy* apparaît au contact des adjectifs invariables, mais à l'Est ils apparaissent aussi bien au milieu d'aires *u/uə*, ce qui semblerait indiquer que le contact trouvé précédemment pour la carte N° 6 était fortuit.

L'aire méridionale au Nord de Chartres qui admet la distinction *é/éo* subsiste pour la terminaison en *u*, un peu plus étendue toutefois puisqu'elle comprend le point 67 S.-et-O., à la source de

l'Orge, mais nous ferons, ici, quant à cette région de la Voise, les mêmes restrictions que pour la carte N° 6, quoique la conformité des résultats pour le *é/éa* et *u/uə* laisse à penser qu'il s'agit bien d'une différence de genres et non d'un accident phonétique lié à d'autres causes.

Nous remarquerons que cet élément de désinence est toujours un *y* pour toute la région parisienne; nous n'avons jamais de consonne labiale *w* ou *w*, comme il pourrait s'en être développé après la voyelle arrondie *u*, ce qui se produit d'ailleurs en certains points du territoire français, ainsi que nous le voyons dans l'*Atlas Linguistique* (carte 364) aux points 321 (Eure), 316 (Loir-et-Cher), 204 (id.) et 102 (Nièvre).

De plus, on trouve un grand nombre d'exemples de *kru/krut* que nous n'avons pas portés sur cette carte, car il s'agit d'un fait analogique, donc moins fixe qu'un fait phonétique : un sujet dit *crute*, alors qu'un autre, ayant tiré plus de fruits de ses années scolaires ou de ses lectures, dira *crue*. Toutefois, nous pouvons donner quelques indications quant à la densité des régions en féminins *crute*.

La désinence en *t* n'apparaît jamais entre l'Oise et l'Epte et dans la haute vallée du Grand Morin où il existe déjà une distinction d'un autre ordre et les sujets interrogés ne se souviennent pas l'avoir jamais entendue, même chez les vieilles femmes de leur enfance. Par contre, elle apparaît au contact immédiat de ces aires où elle est peut-être un remplacement d'une marque de genre disparue; elle est bien connue dans la haute vallée de la Seine, en amont de l'Yonne, et, un peu plus au Nord, sur la vallée de l'Yerres, mais elle y est moins fréquente. D'ailleurs, la proximité de Paris à l'Ouest de la région où subsiste *u/uə* ou sa modalité *u/uy* est une forte entrave à ces actions analogiques aboutissant à un résultat très différent du français scolaire. Dans cette région briarde, le féminin *crute* est en forte régression, les sujets interrogés (âgés d'une quarantaine d'années, comme nous l'avons dit plus haut) ne le présentent généralement plus, mais en remarquant l'existence chez « les vieux » ou encore chez les enfants, mais dans ce cas, nous le retrouverions dans toute la France.

Particulièrement dense en féminin *crute* est le Sud du département de l'Oise, entre l'Epte et l'Oise, non seulement chez les vieux,

mais encore bien vivante pour la génération interrogée et même chez de plus jeunes, mais toutefois, il ne semble pas que nous pourrions trouver cette forme chez des paysans âgés d'une vingtaine d'années.

Par contre, le Sud de Paris, la rive gauche de la Seine, particulièrement influencée par la capitale, ne présente pas ce féminin; les sujets interrogés en 101 S.et-M. et en 54 S.et-O. ont prétendu l'avoir entendu, mais il n'y a là que deux exceptions. Peut-être nous trouvons-nous sur une limite dialectologique, les formes *crute* étant surtout (cf. *Atlas Linguistique*) fréquentes dans l'Est de la France. Toutefois, il y a lieu de se demander si ce féminin n'est pas analogique, si l'opposition *kru/krut* n'est pas influencée par l'opposition de sens proche *cuit/cuite*.

Remarquons que ces résultats concordent avec ceux de l'*Atlas Linguistique* (3) qui porte une désinence en *t* en 210, situé en S.-et-M., à la frontière départementale de l'Yonne, et aussi dans l'Oise, aux points 238, 245, 247. Toutefois, la comparaison entre cette carte de l'*Atlas* et celle que nous publions ici montre une régression du féminin *crute* sur la rive gauche de l'Oise où l'*Atlas* porte deux points *cru/crute* en 235 et 253, alors que l'enquête faite en 1932 n'en a plus donné. Cependant, nous ne pouvons rien dire quant au point 253 de l'*Atlas*, les cartes de cet ouvrage n'atteignant pas cette région qui touche à la Somme. Malheureusement, l'*Atlas Linguistique* ne porte pas de points là où nous trouvons *u/uə* ou *u/uy*, si bien que nous ne pouvons voir l'évolution du phénomène dans les trente à quarante dernières années; nous observons un point *kru/kruy*, 311, au Sud de l'Eure-et-Loir, qui coïncide avec *blu/bluy* (bleu) (4), mais qui se distingue de *bossu* invariable (5). Peut-être devons-nous voir dans les points 20, 25, 26, E.-et-L.; 66, 67, S.-et-O., quelques postes avancés d'une aire de désinence *a* ou *y*.

c) MOTS EN *i*.

Les mots tels que *joli* n'apportent rien de nouveau après l'étude

(3) *cru/crue*, carte n° 364, VIII^e fascicule.

(4) Carte 138, III^e fascicule.

(5) Carte 149, IV^e fascicule.

des mots en *u* : les points qui admettent une alternance *žòli/žòlia* ou *žòli/žòli^y* sont les mêmes que ceux qui admettent les féminins *kruo* ou *kru^y*.

Fort/forte (Carte N° 8).

ALTERNANCES VOCALIQUE ET CONSONANTIQUE DU GENRE.

Dans la capitale, la distinction des genres n'est constituée, phonologiquement parlant, que par l'addition d'une consonne et l'abrègement de la voyelle. Nous avons vu par la phonétique expérimentale que la nature de l' *-r* pouvait également changer (6), mais nous n'en avons pas conscience, d'ailleurs, si le mode d'articulation change, l'*r* continu du masculin devenant roulé au féminin, le point d'articulation ne change pas sensiblement, il reste celui de la voyelle qui précède. Il n'en est pas de même dans toute la région parisienne.

La forme parisienne proprement dite couvre le Nord de Paris, pénétrant par la vallée de l'Oise et par le Beauvaisis, comprenant la région forestière de la rive gauche de l'Oise assez fréquentée par les touristes, pénétrant aussi vers l'Ouest par la vallée de la Seine (cf. 18, 41, 43, S.-et-O.), vers le Sud par les régions également fréquentées des collines du Hurepoix, les vallées de l'Orge et de l'Essonne, vers l'Est par la vallée de la Marne.

Une forme comprenant un *r* parisien pour chacun des genres, mais avec un *ó*, se trouve contre les forêts de la vallée de l'Oise et couvrirait sans doute une surface étendue à l'Ouest de Paris, ainsi que le montre la bande s'étendant sur le cours du fleuve, et aussi la réapparition de la voyelle fermée au masculin de l'autre côté de l'Epte.

Il se trouve également une forme sans alternance vocalique, ni consonantique, et admettant un *r* roulé apical pour chacun des genres (hachures s'abaissant vers la droite) sur la vallée du Grand Morin et entre le Loing et l'Yonne.

Mais la distinction des genres peut donner lieu à des résultats plus complexes : il est des régions qui admettent un *o* fermé long au masculin, mais pour lesquelles cette voyelle, s'abrégeant devant

(6) Cf. *court/courte* (fig. 11, 12, 13, 16, 17, pl. I).

consonne au féminin, devient ouverte, il en est d'autres pour lesquelles l'*r* final est continu et dorsal et l'*r* devant consonne finale roulé et apical, et il en est pour lesquelles ces deux alternances vocalique et consonantique ont lieu à la fois, d'où les petites aires, morcelées et confuses de l'alternance vocalique seule, *ó/ò*, représentées par de petits cercles, alternance consonantique seule *r/r*, représentée par des hachures s'abaissant vers la gauche, l'alternance vocalique et consonantique simultanées *òr/ór*, ces différentes formes s'entrecroisant et aussi, sans doute, exerçant leur action les unes sur les autres, concurremment avec la forme parisienne rayonnante. Le plateau briard est le plus atteint par la complexité des formes, laquelle est même plus grande encore qu'une carte ne peut le représenter, l'*r* roulé devant *t* devenant un peu plus fort du Nord au Sud et la différence entre les voyelles des deux genres changeant pour ainsi dire de village à village, et l'on peut sans doute prédire, sans trop de chances d'erreur, que la forme parisienne *òr/òrt* ne tardera pas à envahir une région aussi dépourvue d'unité, sans doute en pleine évolution par délabrement d'une forme primitive que la carte actuelle ne permet plus de discerner. La forme avec un *ó* fermé a dû être générale vers le milieu du siècle dernier, car A. Diot (7) note *ou*, aussi bien pour les mots où un Parisien emploierait un *ó* (*nos, ôte-toi de là*) que pour ceux où nous emploierions un *ò* (*notre, votre*); E. Agnel note un *o* long fermé devant *r* (8), sans rien préciser quant à la région, d'où nous pouvons peut-être déduire que cette prononciation était générale autour de Paris, il y a environ un siècle, bien que cette hypothèse ne soit guère vraisemblable, car il faudrait admettre le morcellement extrême d'une aire uniforme depuis un temps relativement court. Pour le Sud-Ouest, F. Talbert (9) note également par *ou* aussi bien notre *ó* (*javons oute chouse à féeze*) que notre *ò* (*cougner à la poute du paradis*).

Quel était le timbre français de cet *o* devant *r* avant notre époque ? Il semble que le désordre entre *ó* et *ò* date du xvi^e siècle,

(7) A. Diot, *Patois Briard*, pages 11, 12.

(8) E. Agnel, *Langage Rustique des Environs de Paris*, p. 16.

(9) F. Talbert, *du Dialecte Blaisois*, p. 325.

car Palsgrave (1530) indique (10) avec des graphies discordantes *rigoureux* et *vigoureux*. Pendant longtemps, *o* est sans doute resté très fermé, car il pouvait rimer avec *ou*, une telle rime était admise, bien qu'elle choquât Tabourot (1587) et Chifflet (1659) (11). Oudin (1633) indique encore indifféremment les deux orthographes *tornésol* et *ournesol* (12) et ce n'est que Richelet (1680) (13) qui donne un avis bien net quant à l'usage de *o* ou de *ou*. Les *Agréables Conférences de Pierrot et Jeannin* (14), en 1649, indiquent régulièrement *ou* lorsque le Parisien moderne dit *ó* ou *ò*. Tous ces faits laissent à penser que les aires *fór*, *fórt*, sont des représentantes d'un état ancien de notre langue, possédant un *o* fermé, alors que les textes antérieurs ont pu confondre *o* et *ou*, ce qui indique un *o* fermé.

Quant à la nature de l'*r*, elle ne fait l'objet d'aucune observation dans les écrits sur la région parisienne, bien que l'*r* apical soit encore vivant, bien qu'assez faible, sur la rive droite de la haute Seine et la rive gauche de l'Essonne.

La forme qui a des chances d'être la plus ancienne se trouve donc sur la vallée du Grand-Morin. Notons d'ailleurs que c'est dans cette région limitrophe de la Seine-et-Marne et de la Marne que nous trouvons le plus d'agglomérations comptant moins de cent habitants (136 S.-et-M. : 19 habitants; 125 S.-et-M. : 33 habitants; 1 et 8 Marne avec respectivement 57 et 72 habitants); c'est une région qui est assez isolée dès que l'on quitte la Route Nationale. Cette forme subsiste également dans une région un peu plus élevée de la Brie, entre les sources de l'Yerres et du Durteint (affluent de la Voulzie), autour de la forêt de Jouy; nous en trouvons des traces au Sud du marais de la haute Seine, en amont du confluent de l'Yonne et sur la rive gauche de cette rivière, il est vraisemblable que ces quatre taches sont des débris d'une aire homogène attaquée de toutes parts, plus ou moins atteinte suivant les

(10) Thurot, *de la Prononciation Française*, Tome I, p. 257.

(11) Thurot, *de la Prononciation Française*, T. I, p. 247 : « la pauvre chose vint à un tel mépris que quelques railleurs disoient que ce n'estoient plus que la femelle d'un choux » (Chifflet). T. I, p. 248. Tabourot remarque que l'on peut rimer *ourde* et *orde* « encor que difficilement ie m'y accorde ».

(12) Thurot, *De la Prononciation Française*, T. I, p. 249.

(13) Thurot, *De la Prononciation Française*, T. I, p. 249.

(14) Ch. Nisard, *Langage populaire ou patois de Paris*, pp. 319 et suivantes.

points, et sur une grande partie du plateau briard, l'état actuel est représenté par la double alternance : consonantique *r/r̄*, vocalique *ó/ò*. La vallée de la haute Seine et celle de l'Ourcq ont une forme un peu plus évoluée avec un *r* parisien en toute position.

Vilain/vilaine (Carte N° 9).

Trois questions se posent à propos de cette carte : *a)* la durée de la voyelle tonique pour chacun des genres; *b)* le timbre de cette voyelle (ouverte ou fermée), *c)* sa nasalité.

a) DURÉE ET TIMBRE DE LA VOYELLE TONIQUE.

Nous observerons tout d'abord que la forme du masculin est à peu près invariable dans la région parisienne, elle ne subit pas d'allongement bien notable et, à l'oreille, donne l'impression d'une brève dans toute l'aire parisienne. Nous noterons de plus la légère différence d'ouverture de la nasale dont nous avons parlé plus haut à propos de *un/une* en position tonique, en Brie méridionale; cette distinction n'a pas été portée sur la carte N° 9 parce qu'elle l'eût compliquée au point de la rendre inintelligible, parce que les limites entre le *e* normal parisien et le *e* moins ouvert briard sont trop imprécises pour que cette dernière voyelle puisse être représentée concurremment avec une autre distinction et surtout parce que, si cette nasale fermée est bien audible dans *j'en ai un, je viendrai lundi*, où elle est un peu allongée, sa différence avec la nasale parisienne devient légère pour le mot ici étudié : *vilain*.

La forme du féminin, par contre, peut varier suivant le timbre et la durée de la voyelle tonique, celle-ci pouvant être ouverte ou fermée et, pour chacun de ces deux cas, être longue ou brève.

La forme parisienne avec voyelle tonique du féminin longue et ouverte pénètre par la vallée de la Marne, celle de l'Ourcq, de la basse Seine, et celle de l'Oise par sa rive gauche, bien que le point 43 Oise admette aussi cette prononciation. Mais l'extension de cette forme à voyelle ouverte est beaucoup plus grande si nous tenons compte des aires admettant un *é* bref, couvrant concurremment avec *è* long toute la moitié Nord de la Brie, pénétrant au Sud-Est par une bande le long de la vallée de la Seine et coupant l'aire très

différente d'alternance *ẽ/én* où elle est visiblement nouveau venue.

La région Sud de la capitale, sur la rive gauche de la Seine, admet *villèn* avec un *è* bref, approximativement jusqu'à la ligne de partage des eaux entre les affluents directs de la Seine et les affluents de l'Eure.

La prononciation *ẽ* et sa variante *ẽ* subsistent dans le Sud du plateau briard, plus compact que le Nord, mais sillonné de cours d'eau importants, par conséquent de routes importantes, et dans d'autres régions, sur la rive normande de l'Epte, sur la vallée de l'Eure en amont de Dreux. Le *é* fermé était sans doute assez général il y a un siècle dans toute la zone parisienne : E. Agnel indique *chatlène* (15) sans rien préciser quant à la région faisant usage de cette prononciation. Toutefois, à peu près à la même époque, nous trouvons *la sianne* (*la sienne*) (16) pour le Sud-Ouest, et il ne serait guère vraisemblable que l'on passât de *é* à *a* sans l'intermédiaire de *è*. Toutefois, un tel fait constitue non pas une preuve, mais à peine une indication, car nous ne pouvons comparer *chatelaine* et *sienne* dont les voyelles toniques ont une origine différente et ont été nasalisées en français à des époques différentes. En effet, la voyelle de *-aine* était encore sans doute nasalisée au début du xvii^e siècle (17), alors que pour les mots écrits *-ienne*, la dénasalisation était déjà faite à la fin du xvi^e siècle (18). Au Sud de la Voise, c'est nettement la prononciation *é* que nous trouvons, avec une voyelle longue. Il est vrai que la région blaisoise est assez éloignée de la région parisienne et que les observations d'E. Agnel portent sur « sept à huit lieues autour de Paris », une trentaine de kilomètres, et 80 kilomètres environ séparent de Blois le point 30 E.-et-L. de cette étude, de quoi placer encore un très grand nombre de formes intermédiaires. L'*Atlas Linguistique* (19) indique au féminin un *e* fermé long au point 217, au Sud de la Seine-et-Oise, alors que la voyelle fermée a légèrement reculé jusqu'à la frontière départementale entre la S.-et-O. et le Loiret. Il est difficile de faire d'autres constatations d'après l'*Atlas*, les aires étant, pour

(15) E. Agnel, *Langage rustique des environs de Paris*, p. 11.

(16) F. Talbert, *Dialecte blaisois*, p. 324.

(17) Thurot, *De la Prononciation Française*, T. II, p. 485.

(18) Cf. infra, p. 260.

(19) *chien*, n° 277, fascicule VI.

chienne, n° 279, fascicule VI.

cette alternance *ê/en*, fort morcelées et ne laissant guère apercevoir telle ou telle tendance dominante pour une direction déterminée, si bien que l'*Atlas*, avec ses points assez éloignés, ne saurait guère nous donner de renseignements utiles dans ce cas. De plus, ici encore, nous ne pouvons rapprocher qu'avec beaucoup de réserves les groupes *-ienne* qui ont une origine différente suivant qu'ils appartiennent à *sienne* ou *chienne*. A plus forte raison est-il difficile de rapprocher ces deux formes de *vilaine* en ce qui concerne l'ouverture de *e*. Nous n'avons là que des indications.

b) NASALITÉ.

Au Nord de Paris, entre le Thérain et l'Oise, subsiste une aire de nasalité de la voyelle tonique du féminin, dans cette région la distinction des genres ne repose donc pas sur une désinence consonantique et une alternance vocalique, mais sur une désinence seulement; deux autres points, 7 et 8 Aisne, admettent une voyelle nasale au féminin, mais la nasalité n'est que légère, très différente suivant les deux genres. Là, nous voyons qu'il y a une évolution depuis la fin du siècle dernier : l'*Atlas* note bien (carte 279 *ên* dans l'Oise, mais dans toute la largeur du département, à l'Ouest du Thérain, en 246, 247, 248. Toutefois, il semble que la rive gauche de l'Oise ait déjà eu une forme dénasalisée, comme il apparaît aux points 232, 235, 242. C'est dans la pointe laissée entre l'Oise et le Thérain que se limite, de nos jours, le trait de phonétique que nous étudions ici. Quelle est la nature de cette limite ? On pourrait peut-être supposer qu'il s'agit d'une frontière entre la prononciation picarde qui admet nettement les féminins en *ên* et la phonétique parisienne qui ne les pratique pas. Toutefois, le fait est douteux, car le *e* a été nasal devant *n* à une époque antérieure du français et il se peut que les féminins *vilên* soient des restes d'un état ancien. Cependant, les points qui admettent cette prononciation nasalisent *e* devant toute nasale et disent aussi *parizyên*, et un tel fait nous reporte à une époque assez reculée de notre langue. En effet (20), Maigret (1550) écrit *italiéne* et *parisiène*, ce qui indique bien un doute quant à l'ouverture de *e*, mais pas de nasalité de cette

(20) Thurot, *De la Prononciation Française*, T. II, pp. 450-451.

voyelle; Bèze (1584) dit : « nous écrivons et nous prononçons *chiene*, *chrestiene* »; Lanoue (1596) dit de façon précise : « l'*n* en la pénultième ne sert qu'à donner à l'*e* la force de la diphtongue *ai* ». Pelliot (1608) n'indique pas non plus de nasalisation de *e* devant *l*, puisqu'il écrit : « Au lieu de porter leur accent circonflexe qui le fasse prononcer ouvers que l'on les fait suyvre de double consonne comme en *tienne*, *mienne*. » En résumant ce qui a lieu pour les féminins *vilēn*, nous voyons : 1° que le groupe *-aine* avait encore une voyelle nasale au début du xvii^e siècle, ce qui semble montrer une survivance d'un état ancien dans la forme ici étudiée; 2° mais que ce féminin se trouve dans la même région que les féminins en *ēn* du groupe *-ienne* dont la voyelle est dénasalisée en français depuis assez longtemps déjà, et il est bien difficile d'admettre que cette prononciation soit une survivance de ce qui avait disparu dès le milieu du xvi^e siècle; 3° que ce féminin en *ēn* apparaît justement au contact d'un dialecte qui le possède encore.

Dans ces conditions, il est difficile de trancher la question : survivance ou influence ? Peut-être même la solution est-elle plus complexe. On peut faire l'hypothèse que la voyelle de *-ienne* est nasalisée par analogie avec celle de *-aine*; peut-être aussi l'action de la survivance et celle de l'action du dialecte voisin sont-elles toutes deux exactes et se renforcent-elles mutuellement.

La nasalité des voyelles toniques devant *n* pour cette classe de mots à terminaison vocalique nasale formant leur féminin par addition d'un *n* change naturellement suivant la voyelle elle-même : les aires du féminin *-ēn* sont réduites auprès de Paris ; pour l'opposition de genres *ō/ōn*, la même région ne connaît pas l'état *ō/ōn*, ce qui est d'ailleurs confirmé par les données de l'*Atlas* (21) qui n'indique de féminins *bōn* qu'assez loin de Paris, dans le Pas-de-Calais, l'Orne, le Cher, le Sud de l'Yonne, tous points situés bien au delà de la zone étudiée ici.

Il n'en est pas de même de l'apposition *ā/an*, qui n'a guère, il est vrai, d'usage pour le genre grammatical, aussi, aucun mot de ce groupe n'a-t-il été particulièrement proposé lors de l'enquête. La conversation avec les habitants a révélé *ān* (*âne*) dans un secteur

(21) Carte *bon-bonne*, n° 147, fascicule IV.

compris au Sud de Paris, limité à l'Est par le Loing, à l'Ouest par une ligne passant entre la Juine et l'Auneau. Le degré de nasalité n'est pas le même sur toute cette portion de territoire, l'action assimilatrice de la consonne s'exerçant sur une partie plus ou moins grande de la voyelle, la plus forte nasalité s'est révélée au point 105 S.-et-M., chez une paysanne de 65 ans qui ne faisait sentir aucune différence entre le *ā* de *mon âne* (*mōnān*) et ceux de *mes enfants*.

Cet état est-il ancien ou bien est-il au contraire une exagération de la tendance à l'assimilation de nasalité que nous avons signalée plus haut, lors de l'étude expérimentale? Il est bien difficile de trancher cette question. Toutefois, nous noterons que, contrairement à ce que nous avons vu dans l'étude expérimentale, ce sont les sujets les plus âgés qui nasalisent le plus leurs voyelles, ce qui semble indiquer la survivance d'un état ancien corrigé chez les jeunes par l'action de l'école. En tout cas, s'il y a peut-être l'exagération d'une tendance existant dans le parler de Paris, il ne peut s'agir d'une influence directe de ce parler, car aucun Parisien, d'aucun milieu social, ne nasalise le *a* de *âne* au point que cette action s'entende, et nous parlons là de nasalisation sensible pour l'auditeur le plus novice.

Pour le parler du milieu du siècle dernier, Agnel (22) ne note pas le fait et écrit sur la même ligne, à propos de la prononciation de *a* : *addition*, *animal*, sans établir aucune différence, et il semble bien difficile d'admettre qu'il n'ait pas entendu la nasalité telle qu'elle se présente dans le secteur Sud, si elle a existé. A. Diot (23) ne signale non plus rien de semblable, ni dans son étude préliminaire, ni dans son glossaire; il est vrai que la nasalité de *a* devant *n* n'existe pas de nos jours dans la région briarde. Ce n'est que pour un dialecte beaucoup plus lointain que nous voyons cette prononciation notée pour le siècle dernier (24) : *an-nimiau* pour *animal* en blaisois.

(22) Agnel, *Parler rustique*, p. 8.

(23) Diot, *Patois briard*.

(24) F. Talbert, *Dialecte blaisois*, p. 325.

Mauvais/mauvaise (Carte N° 10).TIMBRE DE *e* FINAL.

L'alternance parisienne, avec voyelle ouverte aux deux genres, se montre envahissante, elle couvre la plus grande partie de la région parisienne, n'abandonnant à la voyelle fermée que le bord oriental du plateau briard, en Brie champenoise.

Une question se pose : quelle est la nature de la voyelle employée à Paris même, en tel cas ? Est-ce un *e* ouvert ou fermé ?

La graphie en *ai* conditionne grandement la prononciation, nous avons conscience de la correspondance *ai* = *è* et il semble bien qu'à Paris même, ce soit cette dernière prononciation qui l'emporte. Peut-être cette voyelle finale tend-elle à devenir moins ouverte (25), mais une ouverture marquée demande une tension musculaire assez forte et pourquoi les voyelles échapperaient-elles à l'affaiblissement articulatoire que les méthodes expérimentales montrent pour les consonnes ? Si nous considérons la chose du point de vue psychologique, nous pouvons dire qu'un Français a conscience de posséder deux *e*, un *e* ouvert et un *e* fermé; en réalité, il possède une série de timbres différents pour chacune de ces deux voyelles, mais, étant donné un mot comprenant un *e*, il l'attribue à l'un ou l'autre de ces timbres. Que le *e* final, tel qu'il se prononce chez les jeunes Parisiens, soit moins tendu, donc moins ouvert qu'il ne l'était auparavant, qu'il soit moins ouvert en cette position qu'en certaines autres, devant une consonne, par exemple, en particulier devant *-r*, c'est évident, mais il y a là une question de degré qui ne suffit pas à faire changer la voyelle de classe, à la faire passer de la série des ouvertes à la série des fermées.

Peut-être même la prononciation de la finale en *è* exerce-t-elle une légère action attractive sur celle en *é*, tout au moins en ce qui concerne la distinction entre les voyelles finales des premières personnes du futur et du conditionnel (26), qui s'est unifiée en *è* chez ceux qui n'ont pas de raisons « professionnelles » de faire sentir

(25) H. Pernot, *Les voyelles parisiennes*, Revue de Phonétique 1929.

(26) M. Grammont, *Prononciation Française*, pp. 39-40.

cette distinction (27), et l'on peut dire avec raison que « tous les -ai finaux tendent à s'ouvrir dans le parler de Paris » (28).

Il en résulte que l'alternance des genres è/èz est bien vivante en parisien, avec une voyelle un peu plus ouverte au féminin peut-être, mais avec un e ouvert pour les deux genres.

C'est cette forme qui envahit la région parisienne, ne laissant de e fermé au masculin qu'à l'Est du plateau briard, à la limite entre la Seine-et-Marne et la Marne. Même au Nord, dans les points qui touchent à la Picardie, où l'*Atlas Linguistique* (29) indique encore é, dans la partie orientale de l'Oise et même au Sud de l'Aisne, au point 230. Les renseignements que nous avons sur l'Est de Paris sont contradictoires : l'*Atlas Linguistique* indique un è ouvert dans les deux points de Seine-et-Marne, alors que A. Diot dans son travail sur le Patois briard (30) indique -é. Maintenant, dans tous les points du pays briard, le mot a été dit avec un è très ouvert, notablement plus ouvert que le è parisien. Pourquoi avons-nous une telle voyelle alors qu'un auteur, dans un passé très proche, l'a indiqué fermée ? Faut-il voir là, de la part du sujet interrogé, un souci de se faire mieux comprendre ou de parler **comme les Parisiens** ? Dans ce cas le même sujet n'aurait peut-être pas indiqué des prononciations différentes des formes parisiennes dans des mots comme *bulāžér* ou *lé* (*laid*), mais ce n'est pas certain, car une imitation volontaire est généralement imparfaite. Faut-il voir une adoption exagérée de la forme parisienne, avec une réaction trop forte sur la forme locale (31) ? Ce n'est pas impossible, mais toutefois il serait curieux qu'une réaction d'ordre psychologique, volontaire, arrivât à une telle uniformité d'une part, et que, d'autre part, elle n'ait pas entraîné les autres mots qui contiennent un -é en français local et un -è parisien. Etant donné d'une part l'état actuel et son uniformité, d'autre part la notation

(27) Je ne fais sentir aucune différence entre ces deux formes du verbe et cette distinction est devenue si rare que je n'en soupçonnais pas l'existence avant la lecture d'ouvrages relatifs à la phonétique française.

(28) Ch. Bruneau, *Manuel de Phonétique*, p. 89.

(29) Carte mauvais, n° 826, fascicule XVIII.

(30) A. Diot, *Le Patois briard*, p. 8.

(31) Phénomène analogue à celui que présentent certains Méridionaux qui, possédant un *ā* plus ouvert que cette même voyelle en parisien, adoptent une nasale qui est plus proche de *ō*.

è pour les deux points briards à la fin du siècle dernier dans l'*Atlas*, il semble que cette forme de la voyelle finale, si elle n'est pas briarde, soit du moins installée dans ce pays depuis plus longtemps que le milieu du xix^e siècle.

Au Nord de la Brie, cette voyelle se ferme un peu, tout en restant ouverte. Toutefois, pour les monosyllabes accentuées, nous avons un é fermé véritable, comme pour *lait* ou *laid* qui aboutissent, au Nord du Petit-Morin, à *lé*. Nous avons donc, dans cette même région, pour *laid/laide*, l'alternance de genres *lé/lèd*, avec changement de timbres et peut-être changement de durées ; la voyelle du féminin semble notablement plus brève que celle du masculin. Cette discordance suivant que le mot est monosyllabique ou dissyllabique indique que l'une des deux formes empiète sur l'autre, probablement celle en è.

Notons d'ailleurs que cette divergence existait déjà dans les dernières années du siècle dernier : le traitement des deux voyelles finales de *œillet* et *mauvais* ; alors que *mauvais* est généralement indiqué avec un è ouvert, la prononciation *ôyé* est indiquée pour toute la région parisienne, même en 226 dans le département de la Seine. C'est une prononciation que nous ne trouverions plus aussi largement : sans être très ouverte, cette voyelle a maintenant passé dans la série des é fermés à celle des è ouverts.

La voyelle fermée pour les deux genres survit à la partie la plus orientale de la zone étudiée, au plateau briard avec une bande intermédiaire qui admet encore la voyelle fermée au féminin.

Le féminin à voyelle fermée, sans doute sous l'influence de la consonne -z, se retrouve d'ailleurs fréquemment autour de Paris : au Sud de la Voise et à l'Ouest de la forêt de Rambouillet, dans une région où le masculin en é était sans doute employé il y a une quarantaine d'années l'*Atlas* indique le masculin avec une voyelle ouverte au point 219 situé au Nord-Ouest de l'Eure-et-Loir. C'est d'ailleurs la prononciation indiquée en blaisois (32).

Le traitement de e final est d'ailleurs plein de contradictions suivant les mots, nous constatons sur cet exemple que nous sommes en pays de délabrement du français local : nous avons vu que le traitement de *laid/laide* n'est pas celui de *mauvais/mauvaise* ; celui

(32) F. Talbert, *Dialecte blaisois*, p. 69 et textes pp. 323 et suivantes.

de *François/Françoise* est un peu différent encore, car il n'existe pas de prononciation en *wé* dans la zone étudiée; pour *épais* et *muet*, des formes *épé*, *miwé* apparaissent dans le Nord, entre l'Oise et le Thérain, sans doute par harmonisation vocalique entre les deux *e* pour le premier de ces mots, par assimilation entre les points d'articulation de *e* et de *w* pour le second. Par contre, au féminin, *muette* a toujours été avec un *è* ouvert, sans exception pour toute la région parisienne.

Nous pouvons peut-être résumer le traitement de l'alternance *e/e* + *consonne*, de la façon suivante :

La forme parisienne en *è* pour les deux genres tend à supplanter toute autre, cependant la prononciation en *é* présente un peu plus de résistance et occupe des zones un peu plus étendues dans les cas suivants :

Lorsque cette voyelle se trouve en monosyllabe ouvert;

Lorsqu'elle se trouve en contact avec certains phonèmes fermants qui la précèdent, soit par assimilation, soit par harmonisation vocalique;

Lorsqu'elle se trouve au contact des désinences de genre -s ou -z. Nous verrons par la suite (carte 11) que la désinence -r, bien que l'étymologie des mots en -ère nous reporte à des conditions phonétiques différentes, joue le même rôle, et même sur une partie beaucoup plus étendue de la région étudiée. Remarquons d'ailleurs qu'à la suite d'une zone où nous trouvons un féminin en *éz*, en blaisois, un *é* est indiqué même pour le suffixe -esse : *la métréesse d'oubarge* (33).

Inversement, devant désinence *t* ou *d*, la voyelle devient brève et en même temps s'ouvre, mais la nasale correspondante, ainsi que nous l'avons vu dans le cas de *vilaine* (carte N° 3), n'a pas exactement la même influence, puisqu'il existe des zones étendues de féminins en -én. Pourquoi cette différence de traitements pour des consonnes qui ont à peu près le même point d'articulation ? Une légère différence de durée suivant qu'il s'agit de *n* au lieu de *t* ou *d* entraînerait-elle des divergences de timbres ? Le fait n'est pas impossible, puisqu'il reste des îlots assez étendus de finales *én* avec un *é* nettement long, tandis que la finale -èt ou -èd est tou-

(33) Talbert, *Dialecte blaisois*, p. 325.

jours brève. Nous devons aussi tenir compte du fait que la plus grande partie de la finale *-én* au féminin se trouve en Brie où la voyelle nasale correspondante est fermée (34). Il n'est pas impossible que, dans cette région, le *é* devant *n* provienne d'une assimilation nasale partielle de *è* : la phonétique locale admettant un *e* fermé, il se pourrait que la nasalisation partielle de *e* entraînaît la fermeture de cette voyelle sur toute sa durée.

Remarquons d'ailleurs que le timbre de *-et* ou *-ais* est depuis longtemps douteux, ce qui explique le désordre encore marqué de nos jours entre *é* et *è*, non seulement autour de Paris, mais à Paris même. La graphie *et* à la finale représentait un *é* pour Tabourot (1587) (35), Lanoue (1596), Oudin (1633), Richelet (1680), mais le féminin était douteux, les auteurs donnant des avis différents (36); La Touche (1696) (37) ne conclut pas et attribue à *e* de *-ette* un timbre moyen. Pour *-ait*, *-aid*, Peletier (1549) (38) indique *è* pour *fait*; de même que Lanoue, en 1596, pour tous les mots en *-ait*, Mourgues (1685) ne tranche pas la question et attribue à *ait* « le son de *e* médiocre ».

Boulangier/Boulangère (Carte N° 11)

Ici, l'alternance parisienne *é/èr* marque un pouvoir d'envahissement beaucoup plus restreint que pour la plupart des autres cas. Elle s'est introduite dans la vallée de l'Oise et celle de la basse Seine, pénètre par la Marne, jusqu'au confluent de l'Ourcq mais sans rayonner, en restant cantonnée aux localités qui sont tout près de la rivière. Notons toutefois que nous devons rattacher à la forme parisienne un *flot*, les points 5, 6, 7, 8, 9 et 42 S.-et-M. qui ont supprimé ou à peu près le *-r* final; toutefois cette consonne n'a pas encore complètement disparu, elle survit encore sous forme d'un élément vocalique que nous avons représenté par un *e* muet. Un tel phénomène n'est d'ailleurs pas particulier à cette région, l'amuïssement de l'*r* final est d'observation courante.

(34) Cf. carte n° 1, pp. 268-270.

(35) Thurot, *De la Prononciation française*. T. I, p. 54.

(36) *Id.*, *ibid.* T. I, p. 65.

(37) *Id.*, *ibid.* T. I, p. 66.

(38) *Id.*, *ibid.* T. I, p. 314.

Si nous exceptons la bande de terrain la plus proche de Paris, la partie comprise à l'Est de Paris se montre particulièrement conservatrice et la prononciation en *ér*, voire même en *-ér* y est prépondérante. La forme en *é* fermé au féminin est d'ailleurs la seule indiquée pour toute la région parisienne par E. Agnel (39), dans un rayon beaucoup plus petit d'ailleurs, où nous ne trouverions plus ce timbre.

Toutefois, l'état trouvé en pays briard ne concorde pas avec les quelques rares données que nous avons sur la région : l'*Atlas Linguistique* (40) indique *-èr* en 210 compris dans la Seine-et-Marne et en 128 dans la Marne, même pour *bergère* et justement entre ces deux points sont comprises les deux communes appelées *Bergère-sous-Montmirail* et *Bergère-les-Vertus* qui, à partir de l'Est de la Seine-et-Marne, sont très nettement prononcées *bèržér* ainsi que de nombreuses conversations suivies l'ont révélé. Remarquons d'ailleurs que les résultats ne concordent pas pour les cartes *bergère* et *entière* au point 208, à la limite entre la Seine-et-Marne et le Loiret, la première indique *èr* et la seconde *ér*. L'étude sur le patois briard ne donne pas de renseignements sur cette question particulière, mais sur un point apparenté : la prononciation des communes dont le nom se termine en *-ers* (41) pour laquelle elle indique *-èr*, mais les deux noms de lieux indiqués, *Augers* et *Villiers*, ne sont peut-être pas exactement comparables aux féminins en *ère*, la graphie et l'étymologie n'en sont pas les mêmes et ils ne font pas partie d'un couple de mots dont l'un est un *é*, comme les féminins de *-ère* qui sont liés à un masculin en *-er* prononcé *-é*.

Un certain désordre entre *é* et *è* pour les mots en *ère* est d'ailleurs assez ancien en français et, dès la seconde moitié du xvi^e siècle, les auteurs sont d'avis différents (42) avec toutefois une préférence pour *é*. Plus tard, Corneille (43) indique toujours *é* : *chère*, *légère*, mais Mourgues (1685) trouve que c'est là une « affectation niaise ». Hindret (1687) dit que ces féminins se prononcent *ère*, sauf *amère*, *chère*, *légère* et peut-être tous les mots en *-gère*. Gri-

(39) E. Agnel. *Langage rustique*, p. 12.

(40) *berger-bergère*, carte n° 128, fasc. III.

(41) Diot. *Patois Briard*, pp. 150-151.

(42) Thurot, *op. cit.* T. I, p. 71 et 84.

(43) *Id.*, *ibid.* T. I, p. 72.

marest (1712) (44) dit que cet *e* est faiblement ouvert, Chalons (1716) dit que *-ère* rime avec *aire*, mais un peu plus tard, d'Olivet (1736) indique encore cet *é* comme fermé. En 1740 (45) l'Académie a encore des graphies discordantes : *vachère*, *passagère*, *étrangère*, *chère*. Après de telles discordances, celles que nous trouvons encore de nos jours autour de Paris ne sont pas pour nous étonner.

Quoi qu'il en soit, les quelques indications données par l'*Atlas* et celles de l'étude sur le patois briard sont en contradiction avec ceux consignés ici, et il ne saurait s'agir d'une forme nouvelle se substituant à une plus ancienne. Le féminin de *ér* comprend deux variantes : une archaïque, avec subsistance de l'*r* apical faible mais encore perceptible, comme nous l'avons vu plus haut pour *fort* (carte N° 9), entre les sources du Durteint et de l'Yerres, à peu près la même région qui admettait un *r* apical final pour *fort* et dans trois points, 23, 113 et 114 Seine-et-Marne, l'un au bord du plateau, les autres sur la rive gauche du marais de la haute Seine. Dans ces trois îlots, cet *r* est beaucoup plus usé encore que celui que nous notons devant *o*.

D'autre part, il existe une seconde variante avec un *r* presque disparu, représenté seulement par un élément final de la voyelle tonique. Notons d'ailleurs que dans ce cas, ainsi que pour le féminin *ée*, le petit élément vocalique n'est guère perceptible qu'en fin de phrase. L'îlot le plus occidental, constitué par les points 3, 4, 5 Eure, présente, semble-t-il, une unification complète entre les deux genres placés à l'intérieur d'un groupe rythmique : on ne fera pas de différence entre *le boulanger m'a dit* et *la boulangère m'a dit*, les deux genres se termineront tous deux par *é*. Dans ce même îlot, les *r* en fin de syllabe à l'intérieur d'un mot sont toujours fort maltraités, on y entend *uʒudwi* pour *aujourd'hui*, *ʒé pédu* pour *j'ai perdu*, etc... Pour les autres régions présentant cette extrême usure de l'*r* final, le petit élément vocalique persistant et la notion de genre qui lui est attachée st évidemment très atteinte, mais les habitants n'en gardent pas moins l'intention de mettre un *-r* au féminin et font sentir une petite différence — por-

(44) Thurot, *op. cit.*, T. I, p. 73.

(45) *Id.*, *ibid.* T. I, p. 74.

tant sans doute sur la durée de la voyelle — entre le masculin et le féminin.

La forme en *i/ir* indiquée par l'*Atlas* en 217, à la limite de la Seine-et-Oise et du Loiret, a sans doute disparu, refoulée par l'alternance parisienne. Notons toutefois que, dans deux directions où nous trouvons maintenant *ér*, l'*Atlas* indique le même timbre de la voyelle tonique pour des points plus éloignés dans l'Eure-et-Loir et le Loiret.

Enfin, notons une forme plus curieuse, au Sud-Ouest, limitée à l'Est par la haute Essonne, à l'Ouest par l'Eure, au Nord par le cours de la Voise, les sources de l'Orge et de la Juine, qui comprend au féminin une voyelle très longue qui se diphtongue en *è é*, malgré l'influence ouvrante de la consonne finale qui est un *r* parisien. Cette diphtongaison n'est pas indiquée dans l'*Atlas*, bien que très sensible pour tous les mots terminés en *e + r*. D'après des recherches personnelles, cette diphtongaison s'étend beaucoup plus loin que la zone étudiée dans cet ouvrage, au moins jusqu'au Nord du Loir-et-Cher.

Neuf/neuve (Carte N° 12).

C'est bien là la carte qui montre le mieux le délabrement du parler rural parisien : nous y trouvons la forme parisienne, avec voyelle ouverte pour les deux genres, couvrant le Nord et l'Ouest de Paris, et une variante de cette même alternance, avec assourdissement de la consonne et abrègement de la voyelle pour le féminin, ce qui revient à la suppression de toute marque de genre pour ce mot. La forme opposée, avec voyelle fermée aux deux genres, se trouve au Sud-Est, au Sud-Ouest et au Nord-Ouest, comprenant elle aussi une variante qui aboutit à la suppression du genre, et enfin nous trouvons une forme intermédiaire (46) qui admet une voyelle brève ouverte et une consonne sourde au masculin, une voyelle longue fermée et une consonne sonore au féminin *œf/œv*. En somme, malgré la complexité de la carte N° 12, la distinction *neuf/neuve* se ramène à cinq alternances, et même à

(46) Cette forme est indiquée par de petites croix qui ont été omises à la seconde ligne de la légende.

trois, deux d'entre elles admettant une variante, mais ces cinq possibilités s'entrecroisent, s'interpénètrent jusqu'à donner des résultats incohérents. Comme il a toujours lieu pour ces cartes compliquées, la réalité, telle qu'on peut l'entendre dans la région même, est plus complexe encore : dans un même îlot, l'un a une voyelle un peu plus ouverte ou plus fermée que l'autre; bien qu'ayant une voyelle fermée pour les deux genres, il pourra faire sentir une légère différence que son voisin ne fera pas sentir. Surtout en ce qui concerne l'aire orientale, si complexe, il y a pour ainsi dire une alternance différente pour chaque village, presque pour chaque habitant. Il semble bien que nous ayons sur cette carte le stade précédant immédiatement l'envahissement par la forme française proprement dite qui n'a plus à lutter contre une tradition locale bien établie.

Remarquons que la forme du Sud-Est est la même que la forme lorraine, avec les *œ* pour les deux genres. C'est là une indication, mais nous n'en pouvons rien déduire quant aux intermédiaires entre ces deux points, il y a encore loin de la Champagne occidentale à la Lorraine.

Malheureusement, nous manquons de renseignements sur le proche passé des mots du groupe *euf/euve* : le français n'employant pas de graphies différentes pour le *œ* et *é*, les écrits populaires ne peuvent nous donner le moindre renseignement sur le timbre de la voyelle employée et, pour la même raison, sans doute, les auteurs de monographies locales n'ont pas songé à rien noter sur ce point. Signalons toutefois le fait, peut-être isolé, mais qui présente quelque intérêt, que je connais un jardinier né dans la très proche banlieue parisienne, à Bagneux, en 1858, et qui dit encore *ncéf/ncév*. Cette forme a donc été éliminée depuis très peu de temps dans cette proche banlieue Sud. D'ailleurs, les anciens grammairiens (48) indiquent plutôt un *é*, du moins semble-t-il, car ils ont surtout appliqué leurs soins à spécifier que l'on ne prononçait pas le *f* final, mais il semble bien alors que le *œ* devenu final devait être fermé. Raillet (1664) (48) ne signale pas de différence entre les voyelles de *vœu* et de *bœuf* et dit qu'elles ressemblent à

(47) Thurot, *op. cit.* T. II, p. 138.

(48) *Id.*, *ibid.* T. I, p. 446.

un *u*, d'où nous pouvons déduire que c'était une voyelle fermée. Quant à l'*Atlas*, s'il peut rendre des services sur des points assez simples, il devient sans usage lorsqu'on se trouve en présence d'une mosaïque de formes diverses où il est difficile de discerner une tendance, où la forme d'un point n'indique rien sur celle des points voisins. Il semble que nous puissions distinguer deux tendances d'après la carte N° 12 :

1° Une forme avec *é* aux deux genres, probablement la forme ancienne, est refoulée par le parisien. La forme parisienne a avancé de façon homogène jusqu'à une ligne constituée par l'Eure, la Voise, la source de l'Orge, la basse Juine, pour le secteur Sud-Ouest, jusqu'à l'Epte au Nord-Ouest. A l'Est, au lieu d'être homogène, ce refoulement se fait par points, plus exactement, la forme locale n'est pas refoulée mais disloquée par la forme parisienne.

2° Les deux genres sont fondés sur une distinction assez délicate, celle d'une consonne sourde et d'une consonne sonore. Une telle distinction disparaît en cas d'assimilation de sonorité, dans la parole chuchotée, lorsqu'il y a quelque tendance à l'assourdissement de la fin des mots; elle se trouve donc menacée et pour chacune des formes, à voyelle fermée ou à voyelle ouverte, nous voyons des îlots où les genres ont été unifiés. Ces îlots auraient été sans doute plus nombreux et plus étendus si l'enquête avait pu être faite entièrement par conversation courante et non par questionnaire.

Gentil/gentille (Carte N° 13).

Cette carte a été établie parce que le mot *gentil* est le seul en français à admettre une désinence de genre *y*. Pour la même raison, *soûl/soûle* figurait dans le questionnaire, mais a donné une distinction uniforme et conforme au parisien pour toute la zone étudiée. Il en est de même pour *blanc/blanche*, qui ne présente pas de différence avec le parisien, et aussi pour *sec/sèche*, et pour ce dernier mot encore, l'interrogatoire direct n'a révélé aucune différence avec la forme parisienne; toutefois, la conversation a fourni bien des exemples de *sec* au féminin, sans prépondérance de cette forme dans tel ou tel secteur de l'aire étudiée, et presque tous ces emplois de *sec* se rapportaient à des adjectifs attributs,

lesquels se trouvent plus menacés dans la distinction des genres, comme nous l'avons vu plus haut.

Reste donc, comme alternance exceptionnelle, *gentil/gentile* qui n'est pas absolument uniforme dans toute la région parisienne : un îlot avec amuïssement de la consonne finale se trouve au Nord, à la limite de la Picardie, constituant sans doute le début d'une aire importante qui s'étend jusqu'à la frontière linguistique du flamand au Nord-Est. La différence de durée entre les *i* des deux genres dans cet îlot septentrional est extrêmement légère, ainsi que dans celui qui confine à la Normandie. Au Sud-Ouest, au delà de la forêt de Rambouillet, se trouve une seconde aire présentant un *y* extrêmement faible, mais la différence des formes entre les deux genres est encore bien marquée, tout au moins par la grande différence de durées entre les syllabes toniques. Cependant, aussi bien à la limite de la Picardie qu'à celle de l'Orléanais, la distinction des genres devient inexistante pour le mot non final.

Une question se pose en ce qui concerne l'amuïssement de *y* final de désinence de genre : cette consonne subit-elle un assourdissement (ce qui donnerait un phonème assez proche de l'allemand *-ch* dans *ich*) ? La question est assez complexe. En effet, il est probable que ce phonème assez fermé est suivi d'un souffle sourd, nous l'avons constaté plus haut pour une voyelle fermée finale (cf. supra, fig. 1, pl. I), mais cette partie sourde ne provient pas d'un amuïssement, elle est même d'autant plus forte, et aussi d'autant plus sensible à l'oreille, que la finale elle-même est plus forte. Cette partie sourde ne compte d'ailleurs pas dans l'intelligence du mot; phonologiquement parlant, elle n'existe pas. Il semble bien qu'il en soit de même pour la finale *-y* : dans les régions où elle se réduit, il ne semble pas qu'elle s'assourdisse pour autant. D'après l'impression auditive, elle devient plus brève, plus faiblement articulée, d'où il résulte même qu'elle est suivie d'un souffle sourd moins important que dans les régions où elle est nettement articulée, comme à Paris

CONCLUSION

Il ressort nettement de cette enquête dialectologique que, contrairement à ce que l'on pourrait croire a priori, les parlers ruraux

de la région parisienne ne sont ni uniformes, ni semblables au parisien, ils sont même d'une très grande variété.

Il semble que nous puissions diviser la zone étudiée en trois parties :

a) Une aire parisienne proprement dite qui, couvrant la capitale et sa proche banlieue, prédomine aussi à l'Ouest et au Nord, formant une aire presque uniforme, presque sans aucun ilot étranger rompant son homogénéité. Cette région véritablement parisienne s'étend sur une surface que nous limiterons approximativement par la ligne de forêts qui bordent l'Oise, l'ancienne frontière entre l'Île de France et la Picardie, c'est-à-dire la ligne de séparation entre les petits affluents de l'Oise se dirigeant vers le Sud, et les autres petits cours d'eau, affluents de fleuves côtiers, se dirigeant vers le Nord, la vallée de l'Epte, celle de l'Eure et de la Voise, les hauteurs où prennent source la Juine et l'Orge, la forêt de Fontainebleau, la Seine jusque vers Corbeil, et une ligne passant à une trentaine de kilomètres à l'Est de Paris.

b) Une aire méridionale qui se trouve au delà d'une ligne fermée par l'Eure en aval de son confluent avec la Voise, la Voise elle-même, la source de la Juine et la forêt de Fontainebleau.

c) Une aire orientale, bornée par la limite du parisien, par la ligne de forêts qui borde la rive gauche de l'Oise, et pour laquelle les limites de cette étude n'ont pas fourni de bornes orientale et méridionale nettes, sauf peut-être la vallée de la haute Seine et le bord du plateau d'Île-de-France, vers la source du Petit-Morin, mais ces frontières dialectologiques sont assez vagues.

La première de ces trois divisions est suffisamment caractérisée par le fait qu'elle est conforme ou à peu près conforme au parler parisien. Comment se distinguent les deux autres ?

Elles ont la caractéristique commune d'être archaïques par rapport au parisien, mais pourtant elles sont bien distinctes : l'aire Sud-Ouest est uniforme et la portion d'aire parisienne qui y touche est uniforme aussi; les formes locales sont repoussées et non pénétrées par le parisien.

A quoi devons-nous attribuer cette caractéristique ? Il semble qu'elle soit dûc à la conformation même du terrain : au Sud de Paris, le pays de l'Ile-de-France, vallonné, boisé, a constitué une région d'attraction pour les Parisiens, si bien que l'enquête dialectolo-

gique y est assez vaine : les lotissements, centres d'excursions, autodromes, s'étendent fort loin. Assez brusquement, cette région attrayante cesse, suivie par le grand plateau beauceron, et avec elle cesse l'influence parisienne directe. Sur le plateau beauceron, il reste bien, sans doute, comme partout en France, l'influence de l'école, du journal, du service militaire, mais celle du citadin revenant périodiquement ne vient pas s'y surajouter. Il se trouve justement que la limite entre l'aire parisienne et l'aire que nous pouvons appeler beauceronne se trouve coïncider à peu près avec la ligne de changement hydrographique qui se trouve le long de la Voise et de l'Auneau.

Toute autre est l'aire orientale : les formes survivantes y sont bien les mêmes, mais délabrées, morcelées par le parisien qui s'introduit de toute part, par la vallée de la Seine, celle de l'Ourcq, celle du Grand-Morin, par toutes ces routes qui se dirigent vers l'Est et le Sud-Est. La répartition de la population est aussi sans doute pour quelque chose dans cette intrusion du français : alors que les villages beaucerons sont éloignés de cinq, six kilomètres, souvent davantage, sans intermédiaires de hameaux ou de maisons isolées (49), tout autre est le plateau briard, plus arrosé, coupé de boqueteaux, où les villages se trouvent éloignés de trois kilomètres en moyenne.

En résumé, ce qui distingue essentiellement le parler briard et le parler beauceron, c'est leur comportement devant le parler parisien envahissant. S'il nous est permis d'employer une métaphore, nous dirons que le parler parisien en Brie est l'ennemi dans la place et en Beauce, c'est l'ennemi qui refoule.

Le parler briard lui-même peut dans bien des cas se diviser en deux régions : l'aire septentrionale s'étendant sur la région assez accidentée, couverte de collines du Nord de la vallée du Grand-Morin, une autre au Sud de cette rivière, sur la région plus plate, plus unie, qui s'étend au Sud de cette rivière. La partie septentrionale est plus sillonnée de routes et, ici encore, le paysage plus attrayant favorise l'influence citadine directe (c'est là que se trouve La Ferté-sous-Jouarre), c'est là que se trouve le centre assez important de Meaux. Nous avons donc souvent au Nord du Grand-Morin

(49) Cf. carte d'Etat-Major, Chartres, S. E., Fontainebleau, S. O.

des formes un peu moins archaïques qu'au Sud. Ainsi, l'*r* apical se retrouve entre le Grand-Morin et la haute Seine. Les formes moins influencées de parisien se trouvent de nouveau au Nord de l'Ourcq, sur les hauteurs du plateau de Goële.

A part ce comportement particulier devant le parisien, peu de points séparent le parler oriental du parler méridional. Peut-être pouvons-nous citer la diphtongaison de *è* en *èé* devant *r* au Sud, une assez bonne conservation de l'*r* apical en Brie méridionale.

Ce qui distingue les données actuelles de celles indiquées précédemment, c'est, semble-t-il, une beaucoup plus grande complexité : là où E. Agnel pour tout le parler rustique parisien, là où A. Diot pour toute la Brie, indiquent une seule forme, nous trouvons une juxtaposition de petites aires, le tout ne formant pas d'ailleurs, un grand nombre de solutions différentes pour un même mot, mais une mosaïque de petites aires juxtaposées, chacune des alternances en usage se produisant à des points différents (c'est ce que nous pouvons observer pour *elle* atone devant voyelle où cinq solutions différentes seulement se partagent l'air briarde, créant une très grande complexité). Ce fait n'indique pas une variété particulière du parler francien, ni l'acquisition de caractéristiques nouvelles, c'est au contraire la marque du morcellement du parler local par le français, rayonnant à partir du grand centre parisien, rayonnant également autour des centres secondaires : Chartres, Meaux, Compiègne, Melun, Beauvais, et mieux autour des chefs-lieux de cantons de quelque importance, enfin autour de tout ce qui peut former un centre social.

Bien des traits locaux ont maintenant entièrement disparu, la prononciation *yó* pour *eau*, encore portée comme d'usage général au milieu du siècle dernier (50), a maintenant entièrement disparu, entraînant un changement de tous les mots de l'alternance *ó/èl* pour la question du genre étudiée ici; d'autres prononciations sont plus solides, ainsi, *wè*, pour les mots terminés en *ais* est encore très vivant, mais elle a peut-être survécu assez longtemps dans la très proche banlieue parisienne, car il est facile d'en retrouver des traces chez les maraîchers de Montrouge, de Bagneux, et des communes du Sud du département de la Seine.

(50) E. Agnel. *Langage rustique*, p. 8.

En résumé, nous pouvons dire que nous avons trouvé les derniers vestiges d'un parler local délabré et attaqué de toutes parts et qu'il est malgré tout étonnant de trouver de nos jours aussi près de Paris.

Les cartes que nous avons obtenues nous montrent en fait le degré de l'influence parisienne sur le parler local et, partout, les différentes alternances observées nous montrent que, plusieurs caractéristiques du mot étant différentes de la forme parisienne, un nombre plus ou moins grand de ces différences ont été éliminées. Considérons par exemple la carte 8, *fort/forte*, elle nous montre une lutte entre une forme ancienne et la forme contemporaine de ce mot. En effet, d'après ce que nous avons vu plus haut, la forme française ancienne comprenait un *r* apical et, autant que nous puissions en juger par le témoignage des anciens grammairiens, un *o* fermé; la forme contemporaine comprend un *r* dorsal et un *o* ouvert. Or, les solutions portées sur la carte 8 constituent pour ainsi dire des concessions partielles de la forme ancienne à la forme contemporaine : en effet, nous retrouvons quelques aires présentant encore toutes les anciennes caractéristiques pour les deux genres (ligne descendant de gauche à droite), d'autres ayant conservé l'ancienne voyelle pour les deux genres, mais l'ancienne consonne pour le féminin seulement (traits descendants de droite à gauche), d'autres ayant gardé partout l'ancienne voyelle, mais ayant adopté l'*r* dorsal pour les deux genres (traits horizontaux), d'autres ayant gardé l'ancienne forme vocalique au masculin seulement, l'ancienne forme consonantique au féminin seulement, chacun des genres étant partiellement archaïque et partiellement moderne (petites croix), d'autres où l'ancien *r* apical est abandonné aux deux genres, mais l'*o* fermé au féminin seulement (cercles), et d'autres enfin ayant adopté aux deux genres l'*r* dorsal et l'*o* ouvert parisiens contemporains. La carte 12, *neuf/neuve* nous montre également la lutte entre un *é* archaïque et un *è* moderne, cette lutte venant se greffer sur un problème de sonorité de consonne finale.

N'y a-t-il dans cette région que du parisien archaïque en lutte avec du parisien officiel moderne, ou bien trouvons-nous déjà quelques traces de français dialectal ? Il est difficile de donner une réponse ferme et définitive à ce sujet. Nous nous heurtons ici à

l'imperfection des anciens documents qui nous renseignent sur certains points et laissent d'autres dans l'ombre. Soit en effet la carte 10, *mauvais/mauvaise*; nous y voyons d'une part l'opposition é-è qui se ramène à l'opposition *forme ancienne-forme moderne* dont nous parlions plus haut, puisque les documents nous renseignent sur le timbre fermé de la voyelle tonique jusqu'à la fin du xviii^e siècle; mais nous voyons aussi pour la voyelle ouverte au féminin une opposition *voyelle longue/voyelle brève* et les documents ne nous donnent pas de renseignement sur la durée vocalique. Etant donnée la répartition des îlots -vêz au milieu d'une aire étendue -vêz, nous pouvons penser que la première forme n'est qu'une modalité de la seconde, mais nous pourrions aussi supposer que nous avons là des traces d'une phonétique dialectale complètement étrangère au parisien.

Si d'une part nous manquons de renseignement sur certains points de détails qui peuvent avoir de l'importance, nous ignorons d'autre part si certains faits différents du parisien lui sont complètement étrangers, ou bien si le fait français moderne et le fait local différent sont issus de l'évolution d'un état antérieur commun. Prenons ici encore un exemple. Soit la carte N° 4, *elle* en position atone devant voyelle; elle présente, au Sud du plateau briard, une série de points ayant fourni la forme *øl*. Les documents anciens nous donnent bien des formes *alle*, sans d'ailleurs préciser la nature de *a*, pour le français populaire, mais pas de forme indiquant une prononciation *øl*. Nous pouvons sans doute en déduire que cette dernière n'est pas française mais dialectale, mais devons-nous le déduire nécessairement ? Ne pourrait-elle provenir d'une vélarisation plus marquée de la voyelle, transformation qui a pu avoir lieu sur place en partant du même état qui a donné la forme parisienne (qui en a d'ailleurs donné deux, en è et en a) ? Nous ne pouvons le savoir, car les documents ne donnent que l'état du français de Paris et il est difficile de se renseigner sur les parlers anciens des campagnes entourant la capitale. Après examen de la carte N° 4, nous pouvons peut-être supposer que cette prononciation inconnue à Paris n'est sans doute pas dialectale, d'une part, parce que nous constatons du Nord au Sud une succession régulière de voyelles de plus en plus postérieures de é à ò, le contact entre le français et un dialecte ne présenterait sans doute pas cette

continuité, d'autre part, l'aire *øl* est bordée, dans les directions pouvant présenter des dialectes, c'est-à-dire, au Sud et à l'Est, par des aires *ël*, *al*, conformes au français.

Ce que nous connaissons de l'état antérieur du français proprement dit et du français de la région parisienne ne nous permet donc pas de donner de réponse ferme à la question : français archaïque ou dialecte. Nous remarquons toutefois que, dans les cas où nous pouvons avoir quelques renseignements, soit par les grammairiens anciens cités par Ch. Thurot, soit dans les textes du *xvii^e* siècle cités par Ch. Nisard, les faits locaux trouvés de nos jours ne sont que du français retardé ; peut-être pourrions-nous nous baser sur ce fait pour penser qu'il en est peut-être de même lorsque les textes anciens ne nous donnent aucun renseignement sur un détail particulier ? Sans doute quelques faits sont-ils assez embarrassants, comme l'usure partielle de la désinence *-y* (carte 13), la diphtongaison de *è* devant *r* (carte 11) : ils s'observent sur le bord de l'aire étudiée, si bien que nous n'avons pas un entourage complet de faits phonétiques qui nous mettraient peut-être sur la voie des raisons de ces faits. Toutefois, étant donné ce que nous pouvons rassembler sur les états passés, il semble bien que la région étudiée ici soit entièrement française, sans îlot dialectal. Entièrement française, mais pas entièrement française moderne, certains archaïsmes phonétiques ayant partiellement ou totalement résisté à la langue actuelle de la capitale, cette aire est toutefois entièrement délabrée et attaquée par la langue officielle.

Quant à cette langue officielle elle-même, c'est, en ce qui concerne la génération étudiée, le parler de ce que nous appelions, un peu plus haut, l'*aire parisienne proprement dite*.

Les recherches sur l'action des obstacles naturels sont assez décevantes, comme d'ailleurs on peut s'y attendre à la suite des diverses études dialectologiques qui se sont succédé. Les marais, les forêts, le changement de répartition de population, constituent des frontières approximatives avec lesquelles les lignes d'isoglosses (51) coïncident à peu près, mais en débordant un peu d'un côté

(51) « Frontières des caractères dialectaux » (de Saussure, *Linguistique générale*, p. 277).

ou de l'autre. Ainsi, beaucoup de cartes montrent une frontière linguistique près de la Voise, affluent de l'Eure, mais tantôt au-dessus, tantôt au-dessous de ce petit cours d'eau, tantôt en repassant plusieurs fois sur cette ligne. Pour des phénomènes apparentés, les lignes d'isoglosses coïncident à peu près, mais pas exactement : la zone d'*r* apical pour *fort* n'est pas tout à fait celle de *boulangère*, les frontières se suivent en se chevauchant (52). Ce sont là des faits d'ordre général, maintes fois observés, et qui doivent d'autant moins nous étonner que les conditions sont ici particulièrement complexes, car nous avons affaire à des parlers aux prises, non seulement avec leur évolution propre, mais encore, et de façon très particulière, avec le français de la capitale, très peu différent, ce qui rend la situation plus complexe encore.

(52) Conformément au schéma indiqué par de Saussure, *op. cit.*, p. 277.

CONCLUSIONS

CONCLUSIONS

D'après les données qui précèdent, observations sur la langue commune, observations sur la région parisienne, études expérimentales, que pouvons-nous conclure en ce qui concerne l'état actuel et les tendances du genre grammatical parisien ?

Le genre grammatical est basé sur une flexion et un accord de certains éléments de la phrase, le nom, l'adjectif, le participe et tous les outils grammaticaux. Or, cet accord est soumis à l'évolution pour des raisons diverses qui peuvent se diviser en raisons physiologiques et psychologiques.

Pour des raisons physiologiques, l'ancienne flexion des participes passés des verbes en *-er* et *-ir* s'est lentement amuïe jusqu'à disparaître par usure de la fin vocalique du féminin; la flexion des mots à terminaison consonantique a cédé également, la détente du féminin s'étant affaiblie jusqu'à rejoindre celle du masculin. La catégorie du genre s'en est nécessairement affaiblie, perdant l'énorme contingent de la conjugaison vivante française. La notion de genre est-elle, par là-même également affaiblie ? C'est là une question d'ordre psychologique sur laquelle nous ne nous attarderons pas. Sans doute savons-nous qu'il peut exister, dans le langage, une « discordance... de la fonction et de la forme » (1). Il est permis de penser qu'une catégorie telle que le genre du français, catégorie qui n'est soutenue par aucune base logique, qui ne correspond pas à une « fonction », est tout entière amoindrie par une simplification apportée à la « forme ».

Le genre grammatical dans la langue parlée vient s'intégrer dans la grande question de la phonétique générale du parisien et il n'est peut-être pas exagéré de dire que celle-ci a subi un bouleversement dans le demi-siècle qui vient de s'écouler. Nous ne rechercherons pas les raisons qui ont pu amener chez des Parisiens

(1) H. Delacroix. *Le Langage et la Pensée*, p. 233.

étudiés ici, les fils ou les petits-fils de la génération étudiée par l'abbé Rousselot, des changements si profonds, mais nous constatons le fait : la netteté de l'articulation parisienne, la simultanéité entre les fonctionnements des différents organes devant passer d'un phonème au suivant, sont maintenant des faits passés. La barrière mise en jeu pour une occlusive se met en place trop lentement, la désinence occlusive se trouve partiellement changée en constrictive, les cordes vocales ne s'arrêtent pas à temps et la désinence sourde se trouve être sonorisée pendant une partie de sa durée, le voile du palais, après une voyelle nasale, ne se relève pas à temps, pas assez rapidement, la désinence buccale se trouve nasalisée. Or, nous ne parlons pas ici de vagues tendances qui pourraient avoir des conséquences dans un lointain avenir, mais d'un fait présent. On peut s'en rendre compte sur les tracés de cette étude et tout phonéticien peut en obtenir de nouveaux témoignages, tracés de Parisiens nés vers 1910, et l'on se demande quelquefois, en voyant les inscriptions, comment une modification qui atteint plus de la moitié ou même les trois quarts du phonème n'est pas plus audible. C'est sans doute là un fait bien curieux qu'une évolution aussi profonde en aussi peu de temps, alors que notre langue est pratiquement fixée depuis longtemps. Mais nous ne devons pas perdre de vue que notre langue est fixée en ce qui concerne son système morphologique, et aussi, bien que cela soit moins net, en ce qui concerne son vocabulaire. La fixation de ces deux éléments doit-elle, nécessairement, entraîner une fixité immuable du système phonétique jusque dans ses éléments non soumis au contrôle de la volonté, comme la simultanéité du mouvement de tous les organes phonateurs ? Les changements phonétiques observés ici ont eu lieu après deux transmissions du français seulement, ce qui est peu, mais entre un de nos ancêtres parlant latin et nous-mêmes, il y a eu moins de cent transmissions de la langue des parents aux enfants, ce qui a donné des changements réellement considérables, en comparaison desquels ceux que nous observons ici sont bien peu de chose.

Nous n'invoquerons pas, pour expliquer les différences entre les états de nasalité dans les ouvrages de l'abbé Rousselot et dans la présente étude, les différences d'appareils. Les procédés d'enregistrements ont été les mêmes, le tambour recouvert d'une membrane

de caoutchouc a été l'outil de travail de l'abbé Rousselot comme le mien; et une différence de sensibilité des membranes ne saurait expliquer la différence des tracés obtenus dans les deux cas.

Reste la question d'ordre psychologique : les sujets d'expériences de l'abbé Rousselot ont peut-être été gênés par des appareils auxquels ils n'étaient pas habitués, ou quelque peu impressionnés par le caractère ecclésiastique de l'expérimentateur, alors que, dans le présent travail, les sujets étaient des étudiants très habitués au cylindre enregistreur. Ces considérations n'expliquent pas les différences entre les tracés de l'abbé Rousselot et ceux qui précèdent : j'ai maintes fois essayé de donner un enregistrement du mot *contente* en supprimant la nasalité dans le domaine de chacun des deux *t*, en faisant une articulation aussi forte et aussi nette que possible, et quelque effort que je fasse, je n'ai pu arriver à supprimer cette nasalité, ni même à la réduire. La même expérience a été faite par le sujet J. C., avec des résultats aussi négatifs; ce n'est pas en soignant leur articulation pour l'abbé Rousselot que ses sujets ont pu créer la parfaite simultanéité dont parle cet auteur.

Si étrange que puisse paraître le fait, il semble donc qu'il y ait eu un changement au cours de ces quarante ou cinquante dernières années, une évolution phonétique du parisien dont tous les signes concourent vers le même diagnostic : affaiblissement articulaire du parisien.

Pour la question du genre qui nous occupe ici, la finale du mot, portant la forme de cette catégorie grammaticale, est frappée par cette usure, les passages phonétiques devenant importants, la forme du genre s'en trouve être plus complexe. Sans doute cette complexité n'atteint-elle pas la conscience phonologique, mais il se peut que le sujet parlant et le sujet entendant sentent quelque chose de moins net dans cette désinence. La notion de genre, sans doute, ne s'en trouve pas détruite, mais modifiée et, devenant beaucoup plus complexe, il ne serait pas étonnant qu'elle s'en trouvât singulièrement affaiblie.

D'autre part, certains changements d'ordre psychologique s'opèrent aussi, règles d'accord qui diffèrent grandement de celles du français scolaire. Ils peuvent se ramener à trois : l'un profond et ancien qui est une forte tendance à l'invariabilité du participe

après *avoir*, tendance si nettement marquée que l'accord traditionnel n'est plus guère respecté que dans la langue écrite et même là il n'est pas très exceptionnel de voir s'infiltrer cette règle dans la langue parlée.

Un second est la tendance à l'invariabilité des outils grammaticaux, lesquels gardent l'expression des autres catégories grammaticales (personne, nombre), mais tendent à perdre celle du genre. Ce second changement est moins ancien, il date sans doute de moins de deux siècles, car nous n'en trouvons d'exemples que dans les textes populaires des dernières années du XVIII^e siècle. Il est moins profond aussi, mais déjà d'observation assez courante.

Un troisième est la tendance à l'invariabilité de l'adjectif ou du participe employé comme attribut, fait beaucoup plus récent en français, qui semble même contemporain. C'est là un fait encore assez rare, d'observation beaucoup moins fréquente que les deux précédents.

Ces deux dernières lois, quelque nouvelles qu'elles soient, quelle que soit la rareté de leur application chez des Français cultivés, ne sont plus limitées à une certaine classe de très peu de culture, elles sont employées par tous les Français. Chacun d'entre nous, quelle que soit sa culture, pourra, un jour ou un autre, en saisir des exemples sur lui-même; la seule différence est qu'un Français présentera plusieurs outils grammaticaux et attributs invariables dans une conversation de quelques minutes, alors qu'un autre Français devra être observé pendant longtemps et pourra en présenter un exemple à la faveur d'une conversation animée. Cependant, lorsque l'attention est attirée par la question du genre, on voit que ce phénomène est beaucoup plus fréquent qu'il ne semble au premier abord.

Il peut sembler étrange de se baser sur des fautes et d'en tirer des conclusions quant aux tendances de la langue, car on pourrait objecter qu'une faute est un hasard et ne prouve rien. Toutefois, si l'on observe consciencieusement un très grand nombre de fautes, si on les recueille, on verra qu'elles ne se produisent pas au hasard, que les fautes qui paraîtront monstrueuses ne sont autres qu'une application d'une tendance ayant déjà donné des transformations dans la même langue (généralement une application de l'anal-

gie). Pour le genre grammatical qui nous occupe ici, toutes les fautes surprises au cours de conversations ou dans la rue ont été patiemment recueillies et reportées sur un carnet, quelles qu'elles fussent; ce n'est qu'au bout de longtemps, lorsqu'elles se sont trouvées nombreuses, qu'elles ont été classées et, à part les deux seules exceptions qui seront portées plus bas, tous les faits se répartissaient en trois groupes dont il a été parlé plus haut : invariabilité du participe passé après *avoir*, invariabilité des outils grammaticaux, invariabilité de l'attribut. Il est difficile d'admettre que des faits qui se présentent de façon si ordonnée soient dûs à une suite de hasards. Il semblent bien être l'expression de tendances profondes qui se donnent jour plus ou moins fréquemment suivant qu'elles sont plus ou moins réfrénées par les connaissances du sujet parlant sur sa propre langue.

On remarquera que nous avons trouvé des tendances à l'invariabilité d'éléments variables dans la langue littéraire, et non l'inverse. Tout ce qui vient d'être dit pourrait donc se ramener à ces mots : faits d'inertie, nous pourrions peut-être dire faits de paresse. Et nous observerons que ces fautes ne sont pas distinctes, quant à leur source, des transformations phonétiques apparues sans doute depuis peu et dont nous parlions plus haut : c'est par inertie qu'il arrive à chacun de nous de ne faire subir aucune flexion de genre à un élément qui devrait en comporter, c'est par inertie que tel organe phonateur passe trop lentement d'une position à une autre, créant ainsi des phonèmes transitoires. Ces faits, pour différents qu'ils soient, ne sont peut-être pas étrangers les uns aux autres.

Lorsqu'il y a déjà des cas où l'adjectif et le participe deviennent invariables, ces cas peuvent en entraîner d'autres souvent inexplicables, comme certains emplois sporadiques d'épithètes invariables. De tels emplois sont rares, ils peuvent être considérés comme des accidents, mais un accident ne se produit que pour des lois attaquées qui deviennent fragiles. Citons deux exemples : l'un saisi au vol au Luxembourg sur une femme dont je ne sais naturellement rien, mais n'appartenant pas à la classe populaire et ne présentant pas d'accent provincial particulier : *pour la robe vert que j'ai fait faire*; l'autre provenant d'un Parisien cultivé : *sa petite sœur bien content de la retrouver*. Répétons que ce ne sont

que des faits accidentels, facilités par le fait que ces épithètes se trouvaient en position atone dans la phrase, mais notons aussi que les auteurs de ces deux phrases ne se sont pas repris et que leurs interlocuteurs ne s'en sont pas montrés autrement surpris, il semble probable qu'ils n'ont rien remarqué d'insolite, ni de choquant ; dans une conversation rapide, de tels faits passent fort bien inaperçus. Plusieurs fois même j'ai pu faire au laboratoire de phonétique l'expérience suivante : ayant surpris chez un étudiant un élément rendu invariable, j'ai signalé la faute à celui qui venait de la commettre, et dans tous les cas, ni l'auteur de l'élément invariable insolite, ni ses camarades n'avaient rien remarqué d'anormal.

Il ne faudrait pas, toutefois, s'exagérer l'importance de ces tendances : leur rassemblement dans les pages qui précèdent pourrait donner l'impression que tout emploi d'attribut ou d'outil grammatical est voué à l'invariabilité. Il est aussi faux de juger d'une langue par des fautes que d'une race d'après un asile d'anormaux. De ces collections de fautes nous ne pouvons constater — et c'est déjà très important — que les points menacés de notre langue, nous basant, ainsi que nous le disions plus haut, sur la régularité de ces anomalies.

A ces différentes tendances qui menacent la distinction du genre, en est-il d'autres qui s'opposent à sa disparition ? Y a-t-il de nouvelles distinctions qui se créent ? Peut-être une tendance à introduire pour le genre des alternances de tensions musculaires et de tons, mais elle n'est pas récente, semble-t-il, elle existait déjà à un moment où l'usure phonétique n'avait pas atteint encore les marques du genre grammatical.

Quoi qu'il en soit, il ne serait pas impossible que ces différences dans la tension et la hauteur des voyelles toniques de chacun des genres, différences encore inconscientes, fissent apparaître, dans un avenir plus ou moins lointain, des alternances de genres conscientes et bien distinctes de celles que nous avons maintenant.

Y a-t-il aussi des créations d'ordre psychologique de distinctions nouvelles ? Sans doute il y a des créations analogiques, mais freinées par l'influence scolaire, les journaux, les films sonores, elles ne peuvent s'épanouir comme elles ont pu le faire à d'autres

époques du français où l'instruction élémentaire ou moyenne n'était pas le fait de tous. Des créations analogiques qui font partie maintenant de la langue littéraire, comme *violet*, *idiot* peuvent encore se faire, chacun peut en surprendre s'il a l'attention attirée sur ce sujet, mais elles restent limitées au langage enfantin ou au français dialectal d'où elles sont en régression. Sans doute pouvons-nous encore entendre : *une femme avarde, de la viande crute, des cheveux hirsuts*, des féminins tels que *bleuse* (*Atlas Linguistique*, carte *bleu/bleue*) dans le Nord, *neveuse* (id. carte *neveu/nièce*) en Lorraine, *durte, murte* dans le Nord et tout près de Paris, dès la région de Provins, sans doute les fillettes disent-elles que leur poupée est *guérite*, mais ces créations, toutes semblables à bien d'autres qui se sont succédé dans notre langue se heurtent aux influences qui tendent à immobiliser le français, à le cristalliser. Seule peut-être d'entre toutes les alternances nouvelles créées par l'action analogique, *pécunier/pécunière* au lieu de *pécuniaire* résiste victorieusement; nous pouvons entendre cette forme de masculin chez des Français d'une certaine culture, la lire même.

Le genre grammatical est donc, d'une part entraîné par un double courant : l'un physiologique, l'autre psychologique, qui tendent à le détruire; d'autre part, il est entraîné par un autre courant qui tend à amplifier considérablement le domaine de quelques désinences privilégiées. Si ces deux actions opposées s'exerçaient librement, il semble bien que le genre grammatical serait porté à s'affaiblir peut-être, en tous cas à se transformer considérablement. Mais l'influence conservatrice de l'école vient troubler ces deux actions.

Sans doute cette influence conservatrice pourrait-elle s'exercer également contre ces deux courants transformateurs d'une catégorie grammaticale, mais en fait, elle est impuissante contre les influences destructrices, voici pourquoi : une infraction aux règles de la grammaire ayant pour résultat de supprimer une marque de genre qui devrait être employée passe parfaitement inaperçue le plus souvent : que le débit soit tant soit peu animé, que les mots soumis à un même accord soient quelque peu éloignés, l'invariabilité d'un mot qui devrait être fléchi ne provoque aucune réaction, elle ne s'entend pas, elle se perd dans tous les accidents que subit la flexion du genre par le jeu de la liaison, de l'élision, de l'assimi-

lation de sonorité; il faut avoir l'attention attirée sur ce point de la grammaire française pour avoir une idée de la fréquence de ce fait.

Au contraire, l'emploi d'une marque de genre là où la langue littéraire n'en possède pas choque le moins attentif et provoque une réaction immédiate : sourire, moquerie ou punition, suivant le cas, aussi ces créations analogiques sont-elles très facilement freinées, tandis que l'action niveleuse des genres ne peut l'être.

Mais ces différences de réaction même sont significatives, elles indiquent combien l'un des deux courants est plus fort que l'autre, car il fut un temps où l'on put créer *apostat*, *violet*, *vaurienne*, sans être l'objet de moqueries bien marquées, puisque ces formes ont conquis l'usage littéraire et officiel de notre langue, ce qui prouve qu'elles ont trouvé de nombreux imitateurs, moins bridés que nous par l'usage, et cela même pour le mot *apostat*, d'origine savante. De nos jours, un enfant ne peut plus créer *hypocrit* sur le modèle *apostat* de *apostate* et garder cette forme par la suite, alors qu'un paysan craint fort que l'on écrive un article de journal lorsqu'il avoue que ses parents ou ses grands-parents disaient encore *de la viande crute*. Etant donné l'accueil que de telles initiatives reçoivent, dans la famille, à l'école, ou dans l'entourage, ne semble pas indiquer que ces créations auront un jour droit de cité dans notre langue, et pourtant, nous n'y voyons que des rééditions de phénomènes ayant donné des mots bien français.

Par contre, un professeur d'Université peut fort bien dire : *cette forme semble pouvoir être introduit* sans provoquer un sourire moqueur dans l'auditoire.

Naturellement, la forme unique qui prévaut est celle du masculin, autant pour les outils grammaticaux que pour les adjectifs et participes : la notion de flexion ne se présente que pour le féminin, plus compliqué, l'un des genres est le mot lui-même, sans affectation d'un genre particulier.

Que faut-il déduire de ces faits, pour les tendances du genre grammatical français ? Sans doute est-il encore très résistant, les moqueries auxquelles s'expose l'étranger qui commet une erreur sur ce point en sont une preuve, mais il semble bien menacé, attaqué par toutes sortes d'actions qui entrent en jeu dans la con-

versation courante, très solide encore, il est néanmoins affaibli. Sans doute n'est-ce pas pour un avenir proche, mais il ne serait pas étonnant que le genre en subît, dans un avenir plus ou moins éloigné, une altération ou une diminution; nous ne pouvons être prophète, mais, d'après ce que nous pouvons observer de nos jours, cela n'est pas impossible. Depuis ses origines, notre langue s'est d'ailleurs dé faite de bien des flexions auxquelles elle était soumise : flexion du cas, flexion du nombre à peine sensible de nos jours, représentée seulement par quelques outils grammaticaux, quelques liaisons et quelques verbes (*aller*), flexion de personne supprimée en français parlé pour les verbes en *-er*, sauf pour la seconde personne du pluriel, pour le genre même, notre langue a perdu le neutre; elle pourrait donc, comme l'a fait l'anglais, par exemple, perdre ce qui lui reste de flexion de genre, ce fait ne serait qu'entrer dans la tendance à l'usure des caractères morphologiques et aussi par affaiblissement d'une catégorie grammaticale concrète vers « cette marche du langage vers l'abstraction » (2).

(2) Vendryès. *Le Langage*, p. 417.

APPENDICE

Pour donner une idée de la fréquence des erreurs de genre, et surtout des erreurs dûes à l'inertie, telles que nous pouvons les entendre en ayant l'attention attirée sur ce point, notons ici celles qui ont pu être notées pendant dix jours à Rouen. Notons qu'il s'agit de la ville même, nous ne pouvons donc dire qu'il s'agit de parler normand, mais bien du français.

Citons tout d'abord une longue conversation surprise dans un train chez une femme venant de Paris, se rendant à un enterrement et qui racontait à ses compagnons de voyage les deuils successifs de sa famille :

*Elle était mort quand je suis arrivée,
elle était déjà mort quand son fils s'est marié,
ma petite nièce qui est mort maintenant.*

Cet usage de l'attribut invariable se montrait plus fréquent, nous pouvons même dire sans exception, pour cet élément placé dans un groupe, devant une consonne; il n'est pas impossible que la séquence t de tension décroissante + k de tension croissante ait influé sur la disparition de t qui se trouve ainsi en position faible dans le groupe. Toutefois, si ces conditions phonétiques ne sont peut-être pas sans influence, l'invariabilité de l'attribut se présente sous des apparences beaucoup plus diverses qu'une disparition de désinence consonantique devant une consonne. C'est ainsi que la même voyageuse a dit également :

elle est mort avant l'arrivée du médecin,
mais l'attribut devant voyelle était tantôt accordé, tantôt invariable, alors que devant une occlusive, il s'est montré invariable sans exception.

Devant consonne continue, les emplois se montraient discordants comme devant une voyelle, à côté d'attributs portant la flexion de genre devant une telle consonne, cette voyageuse a également dit :

*elle est mort sans s'être réveillée,
la petite elle est mort chez ses parents, mais l'autre elle est mort
à l'hôpital.*

La même personne a aussi présenté deux emplois d'attribut invariable en position finale, donc dans des conditions où nous ne pouvons invoquer aucun groupe consonantique pour expliquer ce fait :

*j'y allais pour ma petite nièce qui est mort,
quand il est arrivé, elle était déjà mort.*

Mais la plupart des attributs en position finale employés par cette voyageuse étaient fléchis.

Notons qu'elle ne présentait pas de tendance bien marquée à la simplification des groupes consonantiques placés entre voyelle. Il semble probable toutefois qu'elle ait présenté une tendance à l'affaiblissement de la première consonne et, en plus, une tendance, beaucoup plus forte, à employer l'attribut invariable. De la rencontre de ces deux faits provenait un attribut régulièrement invariable devant une consonne occlusive, fréquemment invariable devant la consonne moins forte qui est une continue: en dehors du groupe consonantique, l'invariabilité devenait exceptionnelle.

Notons que toutes ces phrases, assez choquantes lorsqu'on les voit écrites et isolées, ne l'étaient nullement dans le débit rapide et animé de leur auteur, dont le langage n'était du reste pas spécialement incorrect par ailleurs. Le sujet de la conversation n'a pas permis de surprendre d'autres attributs où l'absence de flexion se serait marquée.

Notons, chez une jeune fille née (vers 1915) et élevée à Paris, fille d'un instituteur et ayant continué ses études jusqu'au Brevet Élémentaire, ces deux phrases dites à deux jours différents :

*et puis, c'est qu'elle est câlin ma petite chienne,
ce qu'elle est câlin!*

Il semble bien qu'il y ait là un emploi adverbial; toutefois ces formes sont curieuses, car un adjectif terminé par une voyelle nasale est bien senti comme étant masculin, c'est une des rares terminaisons phonétiques qui ne puissent s'appliquer qu'à un seul genre; les cas précédemment observés de *mort* employé comme attribut d'un féminin étaient moins choquants, car notre langue ne manque pas de féminins terminés phonétiquement par *r* (cf.

supra, pp. 85-86). Notons aussi que ces attributs étaient placés très près du pronom correspondant, et que dans la seconde phrase, cet élément invariable était final. Cette phrase m'a semblé fort choquante, mais elle n'a pas semblé telle à son auteur qui, non seulement ne s'est pas reprise, mais a répété :

elle est câlin, câlin,

Ce qui élimine l'hypothèse du lapsus.

La même jeune fille employait fréquemment aussi l'outil grammatical invariable, particulièrement *ils* comme marque de troisième personne du pluriel pour les deux genres, et *tous* en position atone : *on fait du pot au feu tous les semaines* (sans doute par recoupements avec les formes *tous les jours, tous les samedis* — ou tout autre jour de la semaine — *tous les mois, tous les ans*) ; *les petites chattes, ils sont en train de jouer tous les deux*.

Citons de plus, chez un gardien de musée, dont le langage était frappant par son incorrection, contrairement aux deux femmes citées précédemment dont le français ne donnait pas cette impression générale :

*où que Jeanne d'Arc a été avant d'être fait prisonnière,
cette (stə) table là qui est (ké) fait artistiquement (sic).*

La première phrase pourrait s'expliquer par la simplification du groupe constitué par la désinence consonantique de *faite* et le *j* du mot suivant, mais il n'en est pas de même du second exemple où la forme de l'attribut rapprochait deux voyelles en hiatus.

Un résultat analogue se trouve dans la phrase suivante :

nos réunions sont gratuits et libres

où *gratuit* a été dit sans prononcer le *t* final. Cette phrase est due à un pasteur d'une petite secte protestante, qui exerce, en dehors de cette fonction, le métier d'employé de chemin de fer. Le résultat était d'autant plus étonnant que son auteur, sans doute pour essayer d'avoir un parler distingué, multipliait à tort et à travers des liaisons insolites et d'effet comique. La phrase citée a été répétée trois fois à l'arrivée de trois auditeurs, il semble donc qu'elle soit d'emploi constant. Toutefois, n'ayant pas entendu d'autre emploi de *réunion*, je ne puis rejeter l'hypothèse que ce mot soit masculin dans le vocabulaire du sujet (par analogie avec *oignon* par exemple).

Citons aussi, de la femme du pasteur précédemment cité :

j'avais une toux que le docteur disait que c'était une toux frébile (sic), et qui était bien fatigant, pour moi et aussi pour mon mari que je réveillais la nuit.

Dans un autre ordre de faits, en ce qui concerne l'alternance *f/v* pour laquelle nous avons noté, dans les pages qui précèdent, quelques hésitations au cours de l'histoire de notre langue, notons cette phrase, provenant du même pasteur déjà cité :

C'est un livre bien instructrive (sic).

La même forme, avec sa consonne sonore (et sa métathèse), a été répétée trois fois, chaque fois appliquée au substantif *livre*. L'empiètement de la finale sonore dans le domaine du masculin envahit même la langue écrite du sujet dont une lettre contient la phrase :

Vous dites que j'ai été un peu agressive pour cette doctrine.

Dans un autre ordre de fait encore, citons un passage de l'emploi adverbial à l'emploi adjectival d'un élément, surpris chez une marchande de confection dans un marché :

en semaine vous n'êtes pas habillée aussi longue que le dimanche.

Tous ces exemples ont été surpris chez des sujets de culture plus ou moins rudimentaire, c'est pourquoi ces formes insolites se trouvent en nombre relativement grand si l'on tient compte du fait qu'elles ont été recueillies en dix jours seulement, mais cependant les deux premiers sujets cités parlaient un français généralement correct et nous voyons par là combien de tels faits sont déjà fréquents en dehors des classes cultivées.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
AVANT-PROPOS	9
BIBLIOGRAPHIE.	13
TABLE DE SIGNES PHONÉTIQUES EMPLOYÉS.	21
OBJET ET MÉTHODE	23
La notion de féminin	23
Divergence entre la notion et la forme du genre en français, 24. Ce qui caractérise le genre en français parlé ; la forme de l'article, de l'adjectif et du participe, 24.	
Formation du féminin dans la langue écrite et dans la langue parlée	25
Mode de classement des mots soumis à la flexion suivant leur forme de féminin en français parlé, 26. Statistique des différentes distinctions du genre, en se basant sur les diverses formes du féminin, 30. Statistique des différentes formations du genre en se basant sur les diverses flexions s'appliquant à une terminaison donnée du masculin, 32.	
Sources employées pour l'étude du parler populaire depuis le milieu du XVII ^e siècle	35
Région étudiée autour de Paris.	37
Description physique, 38. Histoire de cette région, dates d'annexion des différentes parties de cette zone à la France, 41. Etude sur un point particulier des différentes frontières administratives qui se sont succédé sur notre sol, 42. Comment l'enquête dialectologique a été faite, 46. Liste des localités sur lesquelles a porté l'enquête, 50. Seine-et-Oise, 50. Seine-et-Marne, 54. Marne, 59. Aisne, 59. Oise, 60. Eure, 62. Eure-et-Loir, 62. Loiret, 63.	

Accord de l'attribut et du participe passé	65
L'adjectif et le participe employés comme attribut montrent une tendance à rester invariable, 65. Cette tendance ne se trouve pas dans les écrits populaires du xviii ^e siècle, 67. Elle peut être due à l'influence de l'adverbe, 68. L'adjectif et le participe après <i>avoir</i> ont tendance à être invariables, 70. Cette tendance n'est pas récente, 71.	
Liste des mots étudiés	73
Mots n'admettant pas de distinction de genre, 73. Addition d'une occlusive, 88. Addition d'une consonne continue, 93. Dénasalisation d'une voyelle nasale finale et addition d'une consonne nasale, 96. Alternance des groupes <i>œr/céz</i> , 98. Alternance <i>ê/èr</i> , 100. Alternance <i>tœr/tris</i> , 101. Alternance <i>f/v</i> , 102. Addition du groupe <i>ès</i> , 103. Alternances <i>ô/èl</i> , <i>u/òl</i> , <i>k/š</i> , addition de <i>l</i> , 104.	
 ETUDE PHILOLOGIQUE ET ANALOGIQUE DES DIFFÉRENTES FORMATIONS DU FÉMININ. LES CONDITIONS DE LEUR EMPLOI. LEUR POUVOIR D'IRRADIATION.	
LE FÉMININ DES PRÉNOMS.	109
Mots admettant pour désinence une occlusive.	111
Cette occlusive est un <i>t</i> , 111. Alternance <i>ā/āt</i> : sa valeur de participe n'est plus un fait français, 111. Alternance <i>ē/ēt</i> , elle est maintenue par des dérivés, 113. Alternances <i>ō/ôt</i> , <i>è/èt</i> , <i>ó/òt</i> , 113, 114. Alternances <i>a/at</i> , 114. <i>i/it</i> , 115, <i>u/ut</i> , 116.	
Cette occlusive est un <i>d</i> , 117. Alternances <i>ā/ād</i> , <i>ō/ōd</i> , <i>è/èd</i> , 117. Alternance <i>r/rd</i> , 118. Cette occlusive est <i>k</i> ou <i>g</i> , 119. Conclusion, cette formation de féminin est vivante et elle peut s'appliquer à des structures phonétiques très diverses de l'adjectif et du participe, 119.	
Dénasalisation d'une voyelle nasale finale et addition d'une consonne nasale	120
Ce titre n'a pas de valeur phonologique, 120. Alternances <i>œ/un</i> , <i>ē/en</i> , <i>ē/in</i> , 121. Alternances <i>ā/an</i> , <i>ō/on</i> , 122. Désinence <i>ŋ</i> , 123.	
La désinence est une continue.	123
Désinence en <i>s</i> , 123. Action de la liaison sur la nature de cette désinence, le genre peut être marqué par la sonorité ou la surdité d'une consonne, 124.	
Désinence, <i>z</i> , 125. Alternance <i>œ/céz</i> , 125. Elle est constituée par des dérivés, mais la notion de dérivé qui lui est at-	

tachée est souvent perdue, 126. Alternances *wa/waz*, *è/èz*, 127. Alternances *i/iz*, *u/uz*, 128.

La désinence est un *š*, 129. La désinence est un *v*, 129.

Alternance des groupes *àer/céz*. Alternance des groupes *tèr/tris* 130

Il ne reste guère de trace du dérivé masculin ancien en *cé*, 130. Les mots en *tèr* qui sont de formation savante ont un usage surtout populaire, 132. Groupe *àer/arès*, 132.

Mots formant leur féminin par l'alternance *f/v* 132

Elle est d'un maniement délicat et soumise à des erreurs, à des menaces d'uniformisation des deux genres. 135.

Alternance *é/èr* , ... 134

Elle est nettement caractérisée par les conditions phonétiques que le mot masculin doit remplir, 136. Elle peut amener un changement de la totalité du mot, 137.

Alternances *ó/èl*, *u/òl*, *ó/al* 138

Ce sont des formes figées et sans pouvoir d'irradiation.

Addition de *l* 139

Alternance *k*, *š* 139

Mots invariables suivant les genres 140

Les conditions phonétiques qu'ils peuvent remplir, 140. Les participes en *é* peuvent donner lieu à des formations nouvelles, 141. Ce groupe est souvent attaqué par les flexions analogiques populaires ou enfantines, 143. Ce groupe ne contient pas les mots les plus courants et les plus concrets, 143. L'invariabilité des genres distinguée par la seule orthographe semble être établie depuis assez longtemps en français populaire, 144.

Addition du groupe *ès* 147

Ce mode de distinction est à la fois savant et populaire, 148.

Conclusion 148

Parmi les treize modes de formation du genre, il en est qui subsistent, alors que d'autres accroissent leur domaine, 143.

Le féminin des prénoms 151

Quelques prénoms suivent les flexions des autres noms communs, 151. D'autres font leur flexion sur un suffixe de liaison, 154. Ces suffixes de liaison sont variés et permettent plusieurs féminins pour un même prénom masculin, 153. L'addition du suffixe de liaison amène des perturbations dans tout le nom, 156.

LES OUTILS GRAMMATICaux. 158

Ils sont soumis à une alternance vocalique, 158. Nature de cette alternance suivant les points de la région parisienne, 159. Formes du pronom *œ/un* suivant les points de la région parisienne, 161. Différentes formes de l'article *œ/un* suivant qu'il est devant une consonne, 163 ou devant une voyelle, 164.

Les outils sont souvent menacés d'invariabilité, 168. Cette tendance existait déjà au xviii^e siècle, 170. La fonction abstraite des outils grammaticaux est sans doute la cause de cette tendance, 172.

Formes du pronom *elle*, tonique et atone, dans les divers points de la région parisienne, 173.

Conclusion 178

Tableau des différentes formes des outils grammaticaux, 179.

ETUDE PHONÉTIQUE EXPÉRIMENTALE 182

Méthode de cette étude, 185. Liste des sujets d'expériences, 186. Mode de délimitation, 187.

Alternance voyelle brève/voyelle brève + t. 188

La voyelle du féminin subit un abrègement très important, 190.

Alternance voyelle brève/voyelle longue + t 191

La voyelle du féminin n'est pas réellement plus longue, 192. Elle se distingue non par la durée, mais par le ton descendant, 193. Cette alternance de tons se trouve dans d'autres régions de la France, 194. Il semble que la voyelle du féminin subisse une légère diphtongaison, 195. Analyse mathématique d'une voyelle tonique pour un adjectif et son féminin, 197. Le palais artificiel indique une articulation plus faible pour une voyelle non finale, 204.

Nasalité 205

Il n'y a pas simultanéité entre la fin d'une voyelle nasale et la fin de la nasalité, 206. Une désinence buccale nasalisée garde sa force de buccale, 210.

Alternance voyelle brève/voyelle longue + k 210

Alternance voyelle brève/voyelle longue + d 211

La différence de tons entre les voyelles toniques suivant les genres se maintient pour l'adjectif dans un groupe, 214.

Alternance voyelle longue + r/voyelle brève + r + t ou d.	214
Il y a simultanément différence de durées et différence de tons, 215. Le <i>r</i> change de nature devant désinence, le changement de genre aboutit à la substitution d'un mot à un autre, 216.	
Alternance voyelle brève/voyelle longue + s	216
L'impression d'allongement est due à un ton descendant, 217. La différence de ton existe également dans un groupe, 218.	
Alternance voyelle brève/voyelle longue + z	219
L'impression est basée sur une alternance de tons et quelquefois sur une alternance de durées, 221.	
Désinence <i>y</i>.	222
Désinence <i>l</i>.	23
Alternance <i>é/èr</i>.	223
Elle présente l'alternance de durées et de tons, 225.	
Alternance voyelle nasale/voyelle orale + n.	225
<i>ê/en</i> , 226. <i>ō/òn</i> , 226. <i>ẽ/in</i> , 227. La voyelle du féminin est partiellement nasale, 228.	
Alternance voyelle brève/voyelle longue + v	228
Elle comporte alternance de durées et de tons.	
Mots ne comportant pas de différence de genres.	230
Ils ne comportent pas de trace de différences anciennes, aussi bien pour les terminaisons vocaliques, 232, que pour les terminaisons consonantiques, 234.	
Action de l'assimilation et de la liaison sur le genre grammatical.	239
La consonne dont la sonorité a été modifiée par assimilation est aussi partiellement modifiée dans sa force, 237. Il est possible que la consonne de liaison et la consonne de désinence n'aient pas le même rôle syllabique, 238. La liaison amène des hésitations sur le genre, 241. Les noms à initiale vocalique sont de genre douteux, 243.	
Conclusion	245
La formation du féminin est beaucoup plus complexe que nous ne l'entendons, 245.	

LE GENRE GRAMMATICAL DANS LA RÉGION PARISIENNE.

ETUDE DIALECTOLOGIQUE	249
Mots à terminaison vocalique.	249
<i>Cassé/cassée</i> , 250, <i>cru/crue</i> , 252, <i>joli/jolie</i> , 254. Nous retrouvons les traces de distinctions anciennes.	
Alternances vocalique et consonantique du genre.	255
<i>Fort/forte</i> , 255. Cette carte nous montre les traces de l'ancien <i>r</i> apical et de l'ancien timbre de <i>o</i> , 256.	
Alternance voyelle nasale/voyelle buccale + n.	258
<i>Vilain/vilaine</i> , 256. Durée et timbre de la voyelle tonique, 258. Nasalité, 260. Nous trouvons des traces de l'ancienne nasalité des voyelles devant <i>n</i> , 260.	
Timbre de <i>e</i> final pour les mots en ais.	263
<i>Mauvais/mauvaise</i> , 261.	
Alternance <i>é/èr</i>.	267
Timbre de la voyelle du féminin, 268. Le désordre de l'état moderne reflète le désordre de l'état ancien, 269. Le secteur Sud-Ouest diphtongue la voyelle du féminin, 270.	
Alternance <i>f/v</i>.	270
<i>Neuf/neuve</i> , 270. Timbre de la voyelle tonique, 270. Nous trouvons des traces de l'état ancien avec voyelle fermée au masculin, 271.	
Désinence <i>y</i>.	272
<i>Gentil/gentille</i> , 272. La désinence ne s'assourdit pas, 273.	
Conclusion	273
La zone étudiée peut se diviser en trois aires : parisienne, briarde, beauceronne, 274. La complexité des faits actuels montre la lutte entre le français archaïque et le français contemporain, 278.	
CONCLUSIONS	281
Nous observons des faits d'inertie dans le fonctionnement organique des organes phonateurs, 284. Des faits d'inertie morphologique, 286. Ce que l'on peut tirer des fautes et des erreurs, 287. Les flexions analogiques nouvelles ne peuvent s'implanter, 289. Les faits d'inertie passent inaperçus, 290. Le genre peut ainsi s'affaiblir, 290.	



